

Sous la direction de
Jacques Grand'Maison

Respectivement sociologue à la retraite et professeure, Faculté de Théologie,
Université de Montréal

(1992)

Vers un nouveau conflit des générations.

*Profils sociaux et religieux
de 20-35 ans*

RECHERCHE-ACTION.
DEUXIÈME DOSSIER

Une édition numérique réalisée conjointement par [Gemma Paquet](#) (révision),
et [Claudia Riverin](#) (mise en page) bénévoles,
Courriels: mgpaquet@videotron.ca et claudia.riverin@gmail.com

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>
Une bibliothèque fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Sous la direction de Jacques Grand'Maison,

Vers un nouveau conflit des générations. Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.

Montréal: Les Éditions Fides, 1992, 399 pp. Collection: Cahiers d'études pastorales, no 11. RECHERCHE-ACTION, Deuxième dossier.

M. Jacques Grand'Maison (1931 -) est sociologue (retraité de l'enseignement) de l'Université de Montréal.

[Le 15 mars 2005, M. Jacques Grand'Maison nous a donné sa permission de diffuser la totalité de ses œuvres. Le 17 juin 2004, la maison d'édition Fides nous accordait sa gracieuse autorisation de diffuser ce livre.]



Courriel : Jacques Grand'Maison : diocesesj@citenet.net

Révision du texte : Gemma Paquet

Mise en page : Claudia Riverin.

Courriels: mgs paquet@videotron.ca et claudia.riverin@gmail.com

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 20 août 2013, révisé le 5 novembre 2014 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



[4]

Ce projet de recherche est le fruit d'une collaboration entre la Faculté de théologie de l'Université de Montréal et le diocèse de Saint-Jérôme. Cinquante étudiants des trois cycles d'études universitaires, une équipe multidisciplinaire de professeurs et des intervenants sociaux et pastoraux des six régions y ont participé. Plusieurs mémoires et thèses de doctorat sont arrimés à ce projet qui conjugue recherche, action et formation.

*Équipe de chercheurs
pour le dossier des 20-35 ans*

Directeur de recherche :
Jacques Grand'Maison

Assistante de recherche :
Solange Lefebvre

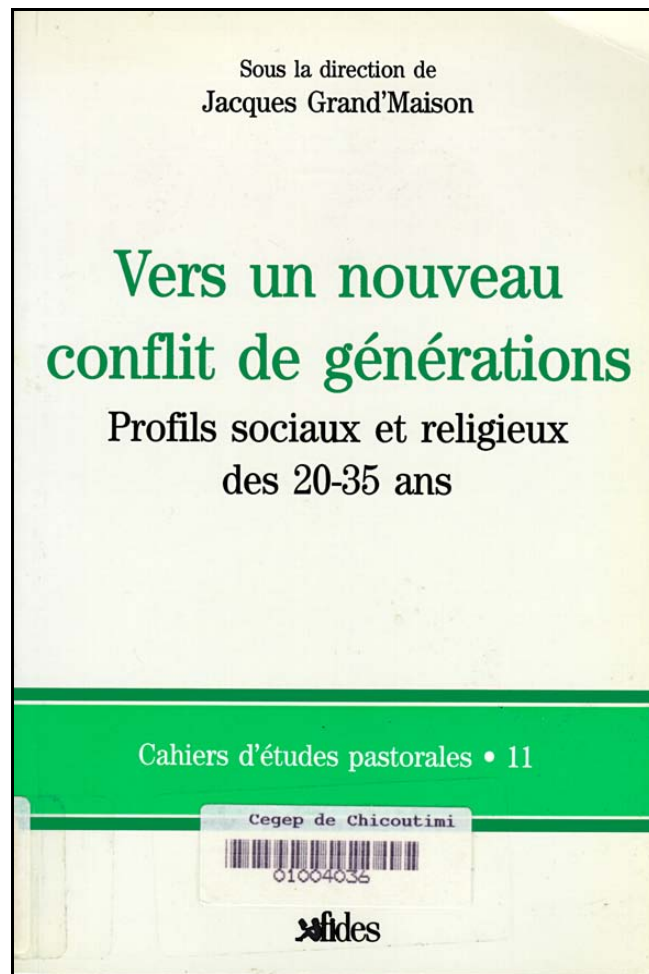
Membres de l'équipe :
Jean-Marc Charron
Alain Durocher
Monique Jarry
Marie-Thérèse L. Lemay
Rolande Nadon
Wesley Peach
Céline Saint-Pierre
Robert Stanton

Sous la direction de

Jacques Grand'Maison

sociologue à la retraite, Faculté de Théologie,
Université de Montréal

**Vers un nouveau conflit des générations.
*Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.***



Montréal: Les Éditions Fides, 1992, 399 pp. Collection: Cahiers d'études pastorales, no 11. RECHERCHE-ACTION, Deuxième dossier.

[6]

Données de catalogage avant publication (Canada)

Vedette principale au titre :

Vers un nouveau conflit de générations : profils sociaux et religieux des 20-35 ans

(Collection Cahiers d'études pastorales ; 11)
« Deuxième dossier de la recherche-action
du diocèse de Saint-Jérôme »

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 2-7621-11603-1

1. Pastorale des jeunes adultes - Québec (Province) - Saint-Jérôme, Région de. 2. Jeunes adultes - Québec (Province) - Saint-Jérôme, Région de - Vie religieuse. 3. Jeunes adultes - Québec (Province) Saint-Jérôme, Région de - Attitudes. 4. Jeunes adultes - Québec (Province) Saint-Jérôme, Région de - Conditions sociales. 5. Saint-Jérôme, Région de (Québec) - Conditions sociales. I. Grand'Maison, Jacques, 1931- II. Collection.

BX2347.8.Y64V47 1992 259'.0842'0971424
C92-096646-2

[400]

Collection
CAHIERS D'ÉTUDES PASTORALES

Publiés sous la direction de la section des études pastorales,
Faculté de théologie, Université de Montréal

Direction :
Jean-Guy Nadeau

Comité de direction :
Denise Bilodeau, Michel M. Campbell,
André Charron et Guy Lapointe

Cette collection de *Cahiers d'études pastorales* veut suivre de très près la réalité mouvante de l'action pastorale dans notre milieu et ailleurs. Elle veut ainsi accueillir divers types de recherches individuelles ou collectives, susceptibles d'apporter un regard critique, d'ouvrir des pistes d'interprétation et de prospective pour rendre toujours plus pertinentes les multiples interventions pastorales.

1. En collaboration, sous la direction de M. CAMPBELL et de Guy LAPOINTE, *Relations clercs-laïcs. Analyse d'une crise.*
2. Blandine ASSELIN, *Les filles-mères. Vivre à force de naître.*
3. En collaboration, sous la direction de Guy LAPOINTE et de Christian SAINT-GERMAIN, *L'initiation sacramentelle des enfants. Étude de la politique de l'Église du Québec.*
4. En collaboration, sous la direction de Jean-Guy NADEAU, *La praxéologie pastorale : orientations et parcours*, tome 1.
5. En collaboration, sous la direction de Jean-Guy NADEAU, *La praxéologie pastorale : orientations et parcours*, tome 2.
6. En collaboration, sous la direction de Jean-Guy NADEAU, *L'interprétation, un défi de l'action pastorale.*
7. Bertho TREMBLAY, *Les Alcooliques Anonymes, une analyse pastorale.* Préface de Jean-Guy NADEAU.

8. En collaboration, sous la direction de Camil MÉNARD, *L'intervention pastorale. Recherches et analyses.*
9. En collaboration, sous la direction de Guy LAPOINTE, *La pastorale en milieu de santé : une question de crédibilité ?*
10. En collaboration, sous la direction de Jacques GRAND'MAISON, *Le drame spirituel des adolescents. Profils sociaux et religieux.*

[395]

Table des matières

Quatrième de couverture

Introduction

Première partie
DOUZE TYPES

<u>CHAPITRE UN</u>	<i>L'intégré</i>
<u>CHAPITRE DEUX</u>	<i>L'errant</i>
<u>CHAPITRE TROIS</u>	<i>Le marginal</i>
<u>CHAPITRE QUATRE</u>	<i>L'éternel enfant-roi</i>
<u>CHAPITRE CINQ</u>	<i>Le performant</i>
<u>CHAPITRE SIX</u>	<i>L'ésotériste</i>
<u>CHAPITRE SEPT</u>	<i>Le retranché</i>
<u>CHAPITRE HUIT</u>	<i>L'explorateur</i>
<u>CHAPITRE NEUF</u>	<i>L'engagé</i>
<u>CHAPITRE DIX</u>	<i>Le révolté</i>
<u>CHAPITRE ONZE</u>	<i>Le converti</i>
<u>CHAPITRE DOUZE</u>	<i>Le décrocheur</i>

Conclusion d'étape

Deuxième partie

LE « MONDE » DES 20-35 ANS

Introduction

CHAPITRE TREIZE. *Le contexte historique et social*

En quête d'adultes
Une inquiétante dé-culturation
Une société adolescentique
Les rapports de générations
Nouvelles requêtes de recherche
L'incroyable censure du « religieux » chez des chercheurs
Un ressac inattendu chez les jeunes
Une deuxième typologie

CHAPITRE QUATORZE. *Le noeud dramatique de leur situation*

La drame social et son impact

CHAPITRE QUINZE. *Approches psychologiques, culturelles et éthiques*

Le processus de post-adolescence
Face à des choix de vie... de longs tâtonnements
Le défi de la durée
L'apprentissage des limites
Consolidation du moi et estime de soi...
Des traits psychologiques et culturels typiques

Conclusion d'étape

Troisième partie
ORIENTATIONS SOCIALES,
CULTURELLES ET RELIGIEUSES

Introduction

CHAPITRE SEIZE. *Quêtes de cohérence sur un fond d'incertitude et d'utilitarisme immédiat*

*Aspirations
Glissement de valeurs?
L'implication sociale et la religion
Brève analyse
Redéfinition des rapports homme-femme
Brève analyse*

CHAPITRE DIX-SEPT. *Des îlots de conscience*

*La société globale
« Liquidier ta colère puis entrer dans le cadre »
Du « je » au « nous », ou la peur de disparaître
Quêtes spirituelles*

CHAPITRE DIX-HUIT. *Engagements et critiques de société*

*Des appartenances profondes
Tensions sociales
L'engagement, une question de conviction
La foi chrétienne
Brève analyse*

Conclusion d'étape

Quatrième partie
TENDANCES MAJEURES ET ENJEUX
SPIRITUELS QUI S'Y CACHENT

Introduction

CHAPITRE DIX-NEUF. *Positivation et refoulement du tragique. Les croyances qui les confortent*

*Deux tendances qui se projettent dans le para-religieux
Cinq hypothèses critiques à explorer*

CHAPITRE VINGT. *Un nouveau mythe : remettre les compteurs à zéro.
Une profonde déculturation?*

*Un langage de sens extrêmement abstrait
Et s'il y avait là-dessous... autre chose?*

CHAPITRE VINGT ET UN. *La quête du « nous » après l'épuisement du
« je ». La double crise du croire et de l'altérité*

*Le versant critique
Le versant dynamique
Une crise spirituelle?
Un fossé grandissant
Éducation et travail n'ont pas de valeur en eux-mêmes
Rôle social de la transcendance*

CHAPITRE VINGT-DEUX. *D'une logique de mort à une pratique de vivant.
sur un fond de contradiction occulté*

*Les diverses facettes de ce déplacement
Un témoin à la barre
Pouvons-nous relever le gant?
La seconde évangélisation
Un héritage religieux centré sur la mort
Ce Dieu, point fixe dans notre morale
Un constat révélateur
Une contradiction énorme : la dénatalité et ses légitimations
L'impact psychique des médias de communication*

Conclusion d'étape

Cinquième partie

VOIES D'ACCÈS À LA FOI ÉVANGÉLIQUE ET PORTÉE PASTORALE

Introduction

CHAPITRE VINGT-TROIS. *Un premier exercice de discernement*

*Point de recettes ni de réponses toutes faites
Le nouveau contexte d'évangélisation
Les pierres d'attente
La dimension séculière de l'Évangile,
aujourd'hui plus que jamais
Bible et évangiles sont tissés d'histoire de vie*

CHAPITRE VINGT-QUATRE. *Un second exercice de discernement*

*Le cadre d'opérations
Une entrevue individuelle
L'enjeu clé de cette entrevue*

CHAPITRE VINGT-CINQ. *Le mariage, lieu révélateur de la génération des 20-35 ans*

*Le langage comme premier révélateur
Ce à quoi les couples aspirent vraiment
Orientations pastorales et perspectives d'intervention
Premier récit : une rencontre de préparation au mariage
Deuxième récit : une mini recherche-action
Outil d'analyse*

CHAPITRE VINGT-SIX. *Débats de foi autour du baptême*

Quand tout se joue entre tiers

CHAPITRE VINGT-SEPT. *Deux profils de foi en tension. Les enjeux qui s'y cachent*

*Une foi inscriptive, premier profil
Une foi prescriptive, deuxième profil*

CHAPITRE VINGT-HUIT. *Neuf malentendus pastoraux à lever*

CHAPITRE VINGT-NEUF. *Deux expériences pastorales*

*Itinéraire d'un pasteur
Célébrations et communauté chrétienne*

CHAPITRE TRENTE. *Une foi chrétienne posée comme défi aux jeunes*

CHAPITRE TRENTE ET UN. *Des complicités de vie et de foi... au désir de communauté et d'Église*

CHAPITRE TRENTE-DEUX. *Trois clés théologiques*

1. Du « je » au « soi »
2. Du « je » au « nous »
3. La distance critique

Conclusion d'étape

* *

Conclusion générale

*Un conflit de générations sans précédent?
La génération réaliste
Ce qui se défait
Derrière ce qui se défait, des pousses nouvelles
Une société de célibataires
Crise des vocations ou crise de prophétisme?*

Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.

Recherche-action. Deuxième dossier

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

« Vous êtes passés de l'austérité à la prospérité. Nous, nous suivons le chemin inverse, cent fois plus difficile. D'écrasantes dettes s'accumulent Nous les aurons sur le dos après votre retraite qui semble être votre seul objectif d'avenir. Un conflit de générations sans précédent se prépare... Nous avons le goût de relever de gros défis. Mais dans quel bordel de société! »

Après *Le drame spirituel des adolescents*, l'équipe réunie autour de Jacques Grand'Maison poursuit sa vaste enquête sur la société québécoise actuelle. Dans ce deuxième dossier, elle laisse la parole aux jeunes adultes de 20 à 35 ans. Leurs témoignages ne sont pas moins bouleversants que ceux de leurs contemporains plus jeunes. Ils expriment certes une quête d'espérance, de sagesse, de réalisme, mais sur un fond de désarroi intérieur. Les projets souvent déçus comme les défis et les fuites inévitables esquissent un troublant tableau du nouveau conflit de générations qui nous attend.

[7]Les jeunes. On leur dit qu'il n'y a pas de place au soleil et qu'il faut prendre la file d'attente pour marcher à l'ombre ; on leur chante que c'est le plus bel âge de la vie et en même temps on leur signifie qu'ils n'ont pas le monopole de la jeunesse. Pas facile d'avoir vingt ans à la fin du XXe siècle.

Ils rêvent liberté, aventure, indépendance, ils cherchent les causes justes, les raisons d'espérer et, à l'entrée de la vie adulte, ils ne rencontrent que barrages, pièges, terrains minés, parcours d'obstacles camouflés. Comment y échapper? Survivre ou planer.

L'épreuve remonte à l'Antiquité où l'on sacrifiait des jeunes gens au Minotaure. Elle s'est perpétuée sous d'autres formes comme l'envoi en première ligne pour les guerres des vétérans et l'incitation à des conduites à haut risque.

L'histoire de la société occidentale est celle de l'embrigadement de sa jeunesse. Aujourd'hui, les intéressés ont-ils trouvé la parade à ce piège historique?

L'originalité de l'enquête à travers le temps et l'espace est de révéler le point de rupture et de non-retour dans les rapports de générations - fracture qui embarrasse aussi bien les vieilles démocraties que les balbutiantes, les plus rusées que les plus novices - et de remettre en question non seulement le discours officiel sur la jeunesse, mais encore de donner la parole aux jeunes d'aujourd'hui en les laissant faire la critique des instruments mêmes de l'investigation.

Les nouveaux adultes qui font l'expérience de la liberté comme les parents qui sont encore proches de leurs grands enfants, ceux qui souffrent de mal communiquer avec eux, ceux qui les écoutent, ceux qui ne les comprennent pas, trouveront ici un terrain de rencontre ouvert à tous.

André COUTIN

La raison des jeunes,

Laffont, 1991

[9]

Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.

Recherche-action. Deuxième dossier

INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#)

À 20, 25 ans, on sait qu'on a encore un sacré bout de chemin à faire. Si tout est bloqué, s'il n'y a pas d'espoir, on se décourage au trognon du plus profond de soi. Ce dont nous avons le plus besoin, c'est une force d'espérance pour retrouver le goût de relever des gros défis. C'est pas vrai qu'on est une génération démissionnaire. On a au fond de nous-mêmes de l'idéal. Cet idéal est plus vivant que vous ne le croyez. Ils sont rares les jeunes qui n'ont pas le goût du défi. Si la société brise cette force-là en nous, ça sera la tragédie la plus grave, le pire échec. On ne fait rien sans espoir, surtout quand on est jeune...

Se pourrait-il que le monde des adultes ait une mentalité sidatique du « plus rien à faire »? Se pourrait-il que ce soit le climat actuel? Alors ne vous surprenez pas que des jeunes se gèlent dans toutes sortes de drogues, ou qu'ils fuient dans l'extraterrestre parce qu'on a tué l'espoir dans la vie réelle, parce que le monde adulte ne pense qu'à sa retraite...

Votre retraite, c'est-y le seul avenir qui vous intéresse? Nous autres, notre avenir continue bien après vous. Qu'est-ce qui va nous rester? Qu'est-ce qui va nous arriver? Quelle sorte de monde allez-vous nous remettre dans les mains? Y pensez-vous vraiment à ça? Qu'est-ce que vous faites collectivement au delà de vos droits acquis, de votre retraite à assurer? Vous êtes de moins en moins ici avec nous, et de plus en plus en Floride. Pour moi, c'est le seul message clair que je reçois de vous autres, et je le trouve triste et accablant. (*Pierre, 26 ans*)

On aura beau dire que cette charge à fond de train est injuste, exagérée ; on aura beau dire que bien des adultes eux aussi ont à se dépatouiller dans des conditions très difficiles et qu'ils font leur gros possible ; on aura beau dire que les jeunes « ont à gagner leurs épaulettes [10] comme nous on l'a fait », il ne faudrait pas qu'un plaidoyer d'autodéfense serve d'alibi pour ne pas s'arrêter très sérieusement à ce diagnostic typique d'un jeune d'aujourd'hui, à la part de vérité qu'il porte.

Les jeunes incarnent l'avenir au présent. Nos attitudes face à l'avenir se révèlent avant tout dans nos rapports avec les générations qui nous suivent. Dans quelle mesure la génération d'une certaine prospérité ne pense et n'agit qu'en fonction d'elle-même comme si elle était la seule de l'histoire? Ses lourds endettements renvoyés aux générations futures sont le signe le plus manifeste de sa vraie mentalité.

Voilà le message le plus percutant que nous tirons de notre longue écoute de jeunes de 20-35 ans, hommes et femmes, de divers milieux sociaux, dans le cadre d'une recherche qui se poursuit depuis quatre ans auprès de la population de six régions au nord de Montréal, recherche échantillonnée selon les variables classiques d'âge, de milieu social, de sexe, de scolarisation.

Dans une recherche qualitative (récits de vie, entrevues en profondeur) nous avons tenté de dégager les tendances culturelles, sociales et religieuses les plus déterminantes. Nous pensons que les sondages ne peuvent atteindre les expériences les plus profondes des gens, surtout cette gestation intérieure, ces bouillons de culture et de conscience qui restent encore souterrains, invisibles à un regard de surface. Ce ne sont pas les « moyennes statistiques » qui peuvent en rendre compte. On ne peut penser traverser une rivière avec le seul repère d'une moyenne de profondeur d'un mètre.

Dans notre rapport général nous ferons état de notre méthodologie et des outils que nous avons utilisés. Le premier rapport de recherche, intitulé *Le drame spirituel des adolescents* *, en fournit déjà quelques indicateurs. Nous n'avons pas voulu alourdir ce rapport de recherche destiné à un plus large public. Rapport conçu comme un dossier de

* Dans la même collection, Montréal, Fides, 1992.

travail à poursuivre avec des groupes de jeunes et d'intervenants auprès d'eux.

L'équipe de recherche qui a produit ce dossier est constituée de membres appartenant à divers secteurs d'intervention sociale, éducationnelle, communautaire ou pastorale. Certains membres sont du groupe d'âge des 20-35 ans.

[11] Nous sommes des chrétiens soucieux de vivre notre foi, de la repenser, de la mettre en acte sur le terrain le plus vital des défis humains les plus cruciaux, comme nous y incite l'évangile lui-même. En celui-ci, ce ne sont pas d'abord les différences religieuses qui démarquent les êtres aux yeux de Dieu, mais l'humanité ou l'inhumanité que l'on a de nos attitudes et comportements les plus importants.

Face aux durs et énormes seuils critiques de tous ordres auxquels nous sommes tous parvenus, il y a ce rendez-vous capital d'un nouveau vivre ensemble avec des différences plus marquées, et aussi d'un agir ensemble pour débloquer les culs-de-sac actuels qui nous concernent tous. Nos inquiétudes et nos espoirs sur l'avenir du christianisme d'ici passent par notre participation à cette tâche commune de chercher les solutions les plus humaines et les plus justes aux graves problèmes qui se sont accumulés, au point de nous amener à une société bloquée et à un nombre grandissant de gens éjectés du système social et économique.

C'est du dedans de ce drame à la fois matériel et spirituel que nous essayons de discerner les dynamismes déjà à l'oeuvre, les forces de rebondissement possibles et aussi les apports originaux des chrétiens sur ce terrain commun où nous sommes en coude à coude avec tous les êtres humains de bonne volonté qui veulent mobiliser le meilleur d'eux-mêmes pour bâtir un avenir possible.

Personne n'a le monopole de la vérité, de la seule juste et bonne réponse, pas plus nous, chrétiens, que ceux qui se définissent différemment.

En suivant à la trace les itinéraires difficiles mais passionnants de gens de divers horizons, nous avons fait le pari de renverser notre façon habituelle de penser et d'agir, de nous laisser enseigner par les autres, en risquant de devenir « autres » avec ceux qui le sont devenus après avoir pris une distance de leur héritage religieux chrétien. Pari

aussi de chercher avec les autres le terrain où nous partageons la même humanité en quête d'espérance. C'est ici que retentit à nouveau le formidable appel du jeune cité plus haut qu'on pourrait résumer ainsi :

Une quête commune, personnelle et collective d'espérance qui fait vivre, aimer, lutter, foncer envers et contre tout, fût-ce pour défoncer des situations bloquées, mais surtout pour ouvrir des chemins d'avenir possible.

[12] Voilà la ligne de l'écoute, du regard et de la main qui a guidé cette recherche dont nous vous livrons ici les premiers résultats. Avec le secret espoir de vivre ces merveilleuses complicités qui se nouent parfois entre des êtres très différents, étonnés de partager les mêmes questions de fond, les mêmes cris, les mêmes scandales, les mêmes horizons. N'est-ce pas ce même rendez-vous d'appel que nous avons entendu de la bouche de Pierre à qui nous avons donné la première parole dans ce dossier? Pour nous chrétiens, c'est d'abord à travers des êtres comme lui que Dieu nous fait signe, que l'Esprit nous entraîne et nous invite à sortir de nos sentiers battus et rebattus, pour risquer avec les autres de nouvelles solidarités d'espérance libérante et entreprenante, que bien des jeunes souhaitent, d'ailleurs, tout en tenant à y inscrire leurs propres touches.

Bien sûr, il y aura toujours des conflits d'intérêts, d'idéologies, de générations, il y aura de plus en plus de diversité des mentalités, des cultures, des croyances, des politiques. Mais comment saurons-nous bien les vivre et les assumer si nous perdons de vue notre commune humanité et le fait incontournable que nous vivons ces différences, ces tensions dans la même cité, dans les grandes institutions de service que nous fréquentons tous, dans plusieurs enjeux de société qui nous concernent tous sans exception? C'est peut-être là que se situe le principal enjeu qui précède, accompagne et dépasse tous les autres.

Ce dossier cible les 20-35 ans. Il a été précédé par un premier qui portait sur *Le drame spirituel des adolescents*. Il sera suivi de deux autres : les 35-50 ans et les 50 ans et plus, puis enfin d'un rapport général.

Au début de ce projet nous avons comme objectif de repérer les grandes orientations culturelles et religieuses actuelles, les divers pro-

filis qui s'y modulent, pour inspirer un renouvellement de nos pratiques pastorales et chrétiennes. Mais en cours de route, devant la richesse des données recueillies, des indicateurs précieux qu'elles fournissaient, nous avons jugé que nous n'avions pas le droit de garder ces résultats de recherche qui devraient appartenir à tout le monde. À cela s'ajoutait le fait que nous avons travaillé en fonction d'un meilleur service au milieu. Nous sommes d'une Église qui ne veut pas régenter qui que ce soit, qui veut s'inscrire dans les forces vives de milieux lourdement frappés par les multiples crises actuelles et appelés à des solidarités fécondes pour trouver ensemble des réponses pertinentes, des initiatives qui redonnent élan et espoir.

[13] Bien sûr, nous sommes aussi soucieux d'un judicieux renouvellement des pratiques chrétiennes et pastorales capables d'apports qualitatifs au milieu, capables de faire de l'Église un lieu d'inspiration, d'engagement, de ressourcement, de soutiens communautaires, d'approfondissement de la foi, de partage spirituel, de célébration. Là aussi nos interviewés nous ont fourni des indicateurs précieux. En allant chercher les tendances les plus profondes susceptibles de longue foulée, nous voulions dépasser une pure gestion des problèmes immédiats, et préparer dès maintenant un avenir avec ceux qui déjà le conjuguent au présent, à savoir la génération montante. C'est à elle que nous donnons la parole dans ce dossier.

Nous vous présentons d'abord douze figures-types de jeunes de la vingtaine et du début de la trentaine qui marquent déjà la diversité de ce groupe d'âge.

Cette première typologie nous fait entrer concrètement dans une seconde approche où nous essayons de situer le monde des 20-35 ans dans la société actuelle.

Puis nous retournons à leurs propres expériences pour en saisir les orientations culturelles, sociales et religieuses.

De celles-ci nous dégageons les tendances majeures. Nous avons découvert que ce groupe d'âge est un des révélateurs privilégiés de ce qui arrive dans l'ensemble de la société. On découvrira comment s'amorce un conflit de générations peut-être sans précédent. C'est là, à tout le moins, une hypothèse à explorer.

Soucieux de l'importance de profondes ressources morales et spirituelles pour faire face aux énormes défis actuels, nous prospectons dans une autre partie du dossier les enjeux et les chemins de foi et d'espérance. Encore ici, les jeunes eux-mêmes nous ont livré de précieux indicateurs.

Enfin nous abordons les questions que les jeunes posent à l'Église, et les voies de renouvellement de celle-ci.

La conclusion est consacrée aux pistes d'avenir, toujours en relation étroite avec les perspectives qui nous viennent des jeunes eux-mêmes.

Avis au lecteur

Nous livrons les résultats de cette recherche avec un certain vertige. On a beau brouiller les pistes pour assurer l'anonymat le plus strict, il reste que nous faisons part d'itinéraires, aussi bien de conscience [14] que de vie. À chaque fois, nous sortions de nos entrevues habités par un profond respect de la personne qui avait accepté de se révéler avec une telle confiance. Nous accomplissions une démarche où la neutralité, l'objectivité et la distance professionnelles n'étaient pas faciles à tenir, tellement l'intersubjectivité entraînait continuellement en ligne de compte, entre l'interviewé et l'intervieweur.

Dans la rédaction de ce rapport nous tentons de maintenir cette vigilance toujours en état d'alerte. Les montages, les découpages pour fin de compréhension font toujours violence au réel, surtout quand il s'agit de l'expérience humaine et spirituelle reçue et analysée jusque dans ses plis et replis les plus cachés. Il y a ici quelque chose de sacré qui continue de s'imposer à nous. La première transcendance se joue dans les profondeurs spirituelles d'une brûlante humanité dont les jeunes nous ont offert tant de visages attachants et d'exemplaires typés. Notre foi évangélique ajoute à ce respect, le regard d'amitié, de confiance que Dieu lui-même porte sur eux.

[15]

*Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.
Recherche-action. Deuxième dossier*

Première partie

DOUZE TYPES

[Retour à la table des matières](#)

[16]

[17]

Bien avant les spécialistes, les jeunes le disent eux-mêmes : « Nous ne sommes pas un monde homogène coulé dans le même moule. » Cette première typologie bâtie autour de plusieurs figures-types en témoigne. C'est à partir d'une cinquantaine d'entrevues individuelles et de groupe que nous avons dégagé 12 types. Nous ne prétendons pas être exhaustifs, aussi bien à ce chapitre qu'aux autres. On ne peut rendre compte d'une population par une seule recherche.

Cette présentation descriptive demeure très près des récits de vie qui précédaient la partie semi-directive de l'entrevue. Les modes de présentation sont différents pour chacun des types, justement pour marquer leur spécificité et aussi pour mieux en traduire l'originalité. La langue française n'ayant pas de genre neutre qui conviendrait au terme « type », nous utilisons le masculin exigé ici par la grammaire.

Nous avons des soucis pédagogiques dans cette entrée de jeu typologique qui permet de partir de figures concrètes et d'entrer progressivement dans le monde complexe des 20-35 ans. Comme on le constatera tout au long de cet ouvrage, nous avons suivi un battement incessant entre l'approche empirique et l'analyse plus distanciée. Dans un cas comme dans l'autre, nous dégageons des pistes pour poursuivre le travail amorcé dans ce dossier, et parfois nous offrons des outils d'analyse pour compléter et enrichir les nôtres, ou encore les infirmer. Nous tenons à rappeler qu'il s'agit d'un dossier de travail dans le parcours d'une recherche-action qui peut être mise en oeuvre dans d'autres milieux et institutions. Déjà cette première typologie offre un cadre d'observation et de compréhension qui peut être utile aussi bien aux intervenants auprès des jeunes qu'à ceux-ci, individuellement et collectivement.

[18]

[19]

Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.

Première partie : Douze types

Chapitre 1

L'intégré

Jean-Marc Charron

[Retour à la table des matières](#)

En ce début des années 1990, les premiers rejets de la Révolution tranquille ont atteint le stade de la vie adulte caractérisé par la fin des études, l'entrée sur le marché du travail et, pour quelques-uns, des engagements plus définitifs dans la vie amoureuse et la parentalité. Certains d'entre eux ont bien intégré les paramètres de la modernité qui ont façonné les transformations sociales du Québec depuis les années 1960 : ils carburent à la performance professionnelle, à la réussite sociale, à la rationalité scientifique sur le fond de scène d'une requête radicale d'autonomie de pensée et d'action. Pour les besoins de la cause, nous les nommerons les *intégrés au système* dans la mesure où ils représentent cette tranche de la population qui a su tirer profit de la modernité et qui s'y sent bien. Jean est un représentant de ce type.

Une vie axée sur le travail

Âgé de 27 ans, Jean est un jeune professionnel de la santé qui a investi temps, énergie et conviction dans des études universitaires qui lui promettaient sécurité financière et accession à une classe sociale supérieure à celle de ses origines modestes. Sa volonté de réussir, de « trouver sa place » l'amène à « bûcher dur » pendant ces années d'études : « Avec un copain qui était dans la même situation que moi, on a décidé qu'il fallait augmenter nos notes. On étudiait tout l'temps [...] les études ont toujours pris la place. Après, ça été transféré au travail. » Son ambition : faire un travail qu'il aime, dans lequel il « sera confortable » et qui lui permettra d'accéder aux valeurs de *l'américain way of life*.

[20]

Donc, pour moi, ça amenait tout ça. Ça amenait la maison, ça amenait l'auto, ça amenait la famille, les enfants, le chien, les chats. Tout ce que la société véhicule dans l'fond, qui va de soi [...] normalement quand t'as un travail, un salaire, t'as tout ça.

Une autre séquence traduit, pour l'essentiel, sa vision du bonheur :

Le bonheur, c'est quand la famille va être là, que je vais avoir Louise ma blonde à côté de moi, que je vais avoir tout ce qu'il faut. Je ne vis pas de problèmes financiers, je ne vis pas de problèmes de biens nécessaires, mais quand tout le reste va être relié, je vais être dans un état de bonheur.

Pour l'instant, le travail prend une place prépondérante dans l'ensemble de sa vie : « Ma vie c'est le travail, le travail c'est ma vie [...] disons que sur sept jours, y en a peut-être six et demi qui sont occupés par le travail à part les heures de sommeil bien entendu. » Dans tout ce temps consacré à la vie professionnelle, il lui reste peu de liberté pour profiter de son mode de vie anticipé : « Je n'ai pas d'enfants [...] ma blonde me voit pas souvent. »

La vie de Jean est axée sur la productivité et la rentabilité. Ce qu'il fait doit, d'une façon ou d'une autre, lui rapporter quelque chose : « Je suis affreusement matérialiste. C'est-à-dire que pour moi chaque chose que je fais va me rapporter, un moment donné, de façon matérielle ou de façon peut-être plus psychologique si tu veux. » Le travail, bien sûr, mais aussi les relations qui sont investies dans la mesure où elles profitent en retour.

Pour moi, l'amitié c'est une réciprocité. Si tu fais quelque chose pour quelqu'un, sans nécessairement t'attendre à ce que l'autre le rende tout de suite, un jour tu vas avoir besoin de cette personne-là. Peut-être d'une tout autre façon, mais cette personne-là doit être disponible aussi pour te rendre un service comme tu lui as déjà rendu. Je pense que c'est ça qui est la base.

Rentabilité, mais aussi fonctionnalité. Héritier de la mentalité technicienne, Jean est fasciné par le fonctionnement, l'adaptabilité fonctionnelle des choses et des êtres. Ce qui le passionne, c'est la capacité des êtres à s'ajuster à leurs nouvelles conditions d'existence :

[21]

Ça me fascine de voir l'adaptabilité de l'être vivant face aux situations qu'il vit. C'est toujours surprenant de voir, par exemple, que ce soit un animal ou que ce soit un être humain, comment quelqu'un qui est amputé d'un membre peut arriver à s'adapter pis à fonctionner pareil.

Rendre les gens fonctionnels, c'est une large part de ses objectifs professionnels. C'est aussi une de ses façons de concevoir les relations : « Jocelyne, c'est une vraie amie. Tu lui dis quelque chose ou tu lui donnes une tâche à faire que tu ne peux pas acquitter tout de suite, puis tu es sûr que cette tâche va être faite. »

Un relationnel fragile chargé d'aspirations

Au plan relationnel, Jean insiste beaucoup sur l'importance de la confiance, en particulier celle qu'il peut avoir dans ses amis - il est, par contre, silencieux sur celle qu'il peut inspirer. Dans son discours, elle apparaît comme une valeur sacrée : « Moi, la confiance, c'est vraiment un critère primordial pour l'amitié. Si je peux pas faire confiance en quelqu'un, ça sert à rien, il peut pas être mon ami. » Mais cette confiance apparaît davantage comme valeur idéale, l'objet d'une espérance, que l'objet d'une expérience réelle. En fait, Jean n'accorde pas facilement sa confiance et l'on peut croire, à l'écouter, qu'il a davantage tendance à se méfier : « Parce que dès le moment où ils me trahissent, je peux plus leur faire confiance, ils ne peuvent plus avoir ma confiance [...] C'est pour ça que j'ai très peu d'amis. » Parlant de son premier emploi, il nous rappelle que le directeur de l'établissement où il terminait ses stages lui avait alors proposé de communiquer avec lui à la fin de ses études car il aurait un poste à lui offrir, Jean ajoute :

Moi, j'ai jamais cru que c'était sérieux. Je me dis, il me dit ça pour me faire plaisir, pour me garder plus longtemps là, jusqu'à temps que j'aie fini mes internats, le temps qu'il se revire de bord pour trouver quelqu'un d'autre.

Aspiration à la confiance dont la teneur du discours trahit la crainte d'un impossible rêve.

Malgré une empathie certaine pour les êtres souffrants dont il a souvent la charge dans le cadre de ses activités professionnelles, l'entrevue de Jean est ponctuée par des êtres sans nom et sans visage, des clients, des gens dont l'identité se limite souvent à leur [22] fonction ou rôle sociaux. Ses amitiés peu nombreuses, confie-t-il, se construisent sous le mode du semblable à lui :

Alors là j'étais avec un autre copain qui avait lui aussi été refusé en médecine, on était deux de la même « gang » à être inscrits en biologie. Fait qu'on s'est parlé un peu dans la face tous les deux. On s'est dit là, si on veut entrer quelque part, va falloir augmenter nos notes. Faut gonfler nos

notes. Alors, on s'est organisé pour étudier ensemble tout l'temps. Alors on est devenu comme des clones l'un de l'autre. On était quasiment « Mutt and Jeff », on se suivait partout. On étudiait ensemble. Un venait coucher chez l'autre, l'autre venait coucher à la maison. On étudiait tout l'temps ensemble.

Une éthique de l'autonomie

Fils de la modernité, Jean rejette les systèmes moraux préétablis, associés dans son esprit à la prescription et au dirigisme autoritaire. Sur ce terrain, il en appelle à la conscience personnelle, tant pour sa conduite que pour celle des autres. C'est en ce sens qu'il établit une distinction très claire entre morale et éthique :

La morale, il me semble, c'est quelqu'un qui vient te dire : « Fais pas ça! » Tandis que l'éthique c'est... c'est comme intrinsèque. C'est comme quelque chose qui vient de l'intérieur. L'éthique, c'est comme un questionnement que tu fais sur... est-ce que c'est bien de faire ça? Tandis que la morale c'est plus comme quelque chose d'établi qui vient régir ta vie.

Ses plus grandes préoccupations, à cet égard, concernent la gestion de la vie. S'il parle de sexualité, c'est pour aussitôt associer cette question à celle de la transmission de la vie puis à l'avortement qu'il conçoit comme une affaire de choix personnel. « Moi, je ne veux pas prendre la responsabilité, dire à quelqu'un fais-toi pas avorter ou fais-toi avorter. » Il en est de même en ce qui concerne l'euthanasie : « Moi, je me verrais mal, en tout cas dans ma famille, je me verrais mal décider qu'un membre de ma famille doit mourir parce qu'il souffre [...] c'est pas à ceux qui l'entourent de décider de tout pour lui. »

Pour Jean, la vie est une valeur sacrée. Il est fasciné « par tout ce qui est vivant », c'est ce qui motive son engagement dans le secteur de la santé. Ses propos sur la vie sont les seuls où se manifeste une certaine forme d'ouverture à la transcendance :

[23] La vie, pour moi, c'est un cadeau. Quelqu'un t'a donné la vie. Peu importe qui c'est ; tu peux croire que c'est Dieu qui t'a donné la vie, tu peux

croire que ce sont tes parents qui t'ont donné la vie, peu importe, quelqu'un t'a fait le cadeau de la vie [...] personne t'a demandé rien en retour pour ça.

C'est parce que la vie est un cadeau gratuit, parce qu'elle est « composée de joies et de souffrances », qu'elle devient précieuse et objet de sollicitude : « La pire chose que je vois dans un établissement comme ici, c'est quand on infantilise des personnes âgées qui sont un peu confuses. »

Dieu : une énergie sans visage

Jean est issu d'une famille chrétienne pour qui la pratique religieuse tenait une place importante dans son enfance. Aujourd'hui, il a pris ses distances à l'égard de ces réalités. À propos de la possibilité d'une vie après la mort, il affirme : « J'ai ben gros de la misère à croire à ça. Peut-être du fait de ma formation scientifique, j'ai de la misère à croire à la vie après la mort. De la misère à croire à ça. »

Dans sa représentation de la vie, Dieu n'est pas exclu mais il n'est pas non plus nécessaire à sa compréhension du monde. Il est associé à une force, un principe qui guide le monde, oriente la vie :

Pour moi, il existe quelque chose, peu importe d'où ça vient, mais il existe une force. Que ce soit... que t'appelles ça Dieu ou que t'appelles ça, je ne sais pas moi, une espèce d'inconscient qui te pousse à faire quelque chose ou la force de l'esprit des gens réunis ensemble, en tout cas tu peux appeler ça comme tu veux [...] je crois qu'il y a une force, une puissance, qu'elle soit imaginée par l'homme ou qu'elle soit réelle, il y a cette puissance-là, puis c'est incontestable que ça peut transporter les montagnes, puis ça peut aller jusqu'à te donner des buts, ça peut aller jusqu'à te sortir des mauvaises passes de la vie. Ça j'y crois. Mais de là à affirmer qu'il existe un Dieu quelque part, non!

Comme il refuse les systèmes moraux « faits sur mesure », de la même manière Jean garde ses distances à l'égard des systèmes religieux, de la religion qu'il distingue de la foi : « Je suis pas prêt à adhérer à une religion au point d'être d'accord avec tout ce qu'ils font

comme fla-fla alentour de la foi [...] Je crois en quelque chose qui nous guide, qui nous aide à passer dans la vie. »

[24]

Le christianisme : religion spectacle et interpellation évangélique

Pour Jean, le christianisme, comme institution et système religieux établi, est identifié à un spectacle sans pertinence pour sa propre vie : « Ils faisaient leur show en avant. » Par contre, l'Évangile demeure une référence significative et interpellante : « Aller voir dans la Bible et en tirer une signification concrète pour aujourd'hui? » Dans sa logique inscriptive, il comprend son rapport à l'Écriture comme relevant d'une tâche interprétative dont il serait un acteur principal : « La Bible, ça été fait pour cette époque-là [...] Mais tu pourrais, en lisant ça puis en rapportant ça à une situation d'aujourd'hui, réécrire la Bible. Tu pourrais la refaire. »

Jésus demeure pertinent dans la mesure où il a livré à l'humanité un message éthique toujours d'actualité. C'est « un bonhomme qui a ouvert les yeux aux gens. [...] Il est venu là-dedans leur dire : Écoutez là, arrêtez de vous replier sur vous-mêmes, arrêtez de vous regarder le nombril, puis regardez-vous tous ensemble. Regardez là, vous êtes l'ensemble des habitants de la terre. Commencez donc par vous aimer les uns les autres avant de vouloir vous arracher les cheveux les uns des autres. »

Dans le va-et-vient de ses activités professionnelles, Jean s'est aménagé des temps de retrait, de solitude où il peut faire le point sur sa vie, sur la vie :

Après la journée, je reste là, je lis ou je regarde quelque chose ou je retourne... je me replie à l'intérieur de moi-même, je vais voir ce qui se passe. C'est mon heure d'analyse, analyse de l'extérieur et de l'intérieur. [...] Moi je pense que c'est ça la prière. C'est de voir, d'analyser ce qu'il y a autour de moi pour en tirer quelque chose. Ça peut être la lecture de la Bible puis faire la même chose avec. Je veux dire... la prière faut que t'en retires

quelque chose, faut que t'en retires une idée ou une valeur que tu vas essayer d'appliquer.

Au coeur d'un quotidien ressaisi, cette brèche marquée au coin de la rationalité « c'est mon heure d'analyse » - ouvre sur l'espace de l'être, de l'intériorité comme un soupçon face à la logique de la performance, du faire et de l'avoir.

[25]

Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.

Première partie : Douze types

Chapitre 2

L'errant

[Retour à la table des matières](#)

Un premier témoin

Je suis jeune, fatiguée et blessée, déçue et violente, apolitique, matérialiste, désenchantée. J'encaisse, douloureusement, cette accusation : tu ne te lèves pas. Je me la formule d'ailleurs de mon propre chef et je l'adresse aussi à ma génération. Seulement, je ne peux m'empêcher de soupçonner que la violence et, plus subtilement, le matérialisme, l'individualisme, le désintérêt politique, le culte de l'apparence représentent des façons, sinon de se lever, du moins de s'adapter, de s'arranger pour vivre encore, pour rire encore, pour exister. Et le suicide n'est peut-être rien d'autre que l'aveu de la fatuité de ces ressources.

La crise, à mon sens, n'est pas seulement économique, ni politique, ni linguistique, ni culturelle : c'est une crise existentielle. C'est une crise de fond qui sape l'identité et dont les autres crises ne sont que des symptômes. L'Occident s'accule lui-même à un choix crucial : liberté ou appartenance,

individualité ou collectivité. L'équilibre hésite à se fixer. Chacun résiste comme il peut à la chute.

Dans ces conditions, se lever, qu'est-ce donc? Lève-toi et marche, disait un homme à un autre, et cela pouvait signifier : crois en ton propre pouvoir de marcher. Mais nous sommes nés dans un monde privé de Dieu, parce qu'il l'avait déserté ou parce qu'on l'en avait banni. Ni Dieu à louer, ni Dieu à tuer, nous sommes à nous-mêmes cette dernière idole et ce dernier souffle qui permet de dire : j'existe. Oui, il fait nuit sans cesse et de plus [26] en plus nuit. Où puiser le pouvoir de la marche solidaire et autonome? Où puiser l'espérance même d'une marche possible? (Pascale Quiviger) ¹

Un indice parmi cent

Dans des films américains comme *My Own Private Idaho*, canadiens comme *Highway 61*, japonais comme *The Exit*, finlandais comme *Zombie et le train fantôme*, français comme *Paris s'éveille*, turc comme *The Secret face*, allemand comme *Engrazia*, russe comme *Nuage paradis*, et je pourrais en énumérer encore une bonne douzaine, le thème dominant de l'année 1991 semble être l'errance de la jeunesse.

Des gars, dans la vingtaine surtout, mais aussi des filles, quittent leur patelin, prennent la route sans destination précise, ne recherchent rien en particulier, se joignent à d'autres semblables pour prendre de la drogue ou de l'alcool. Ils ne montrent aucun intérêt pour ce qui se passe dans la société, ne s'accrochent à aucune valeur et ne pensent pas à l'avenir. Le plus souvent, ils ne connaissent ni amitié ni amour, seulement des contacts éphémères et sans espoir. Pour plusieurs, le film se termine sur une mort réelle ou symbolique.

Sur bien des points, ils présentent des similitudes avec le saisissant portrait des jeunes suicidés que le Québécois Richard Boutet vient de livrer avec *Le spasme de vivre*, récemment présenté à la télévision. Ce titre nous renvoyant à Nelligan, on pense aussi au portrait du jeune poète que Robert Favreau vient de réaliser : idéal poétique en plus, mais même soif de vivre, même révolte contre le milieu familial, même absence de préoccupations sociales et politiques, même pessimisme.

Que des dizaines de cinéastes de différents pays présentent une même image de la jeunesse ne tient pas du hasard. L'explication n'en est pas ai-

¹ Pascale QUIVIGER, « Déserter sa propre jeunesse », dans *Relations*, janvier 1992, p. 4.

sée. Je discutais du phénomène avec une jeune cinéaste québécoise qui vient de signer un premier film qu'on pourrait ajouter aux titres mentionnés plus haut ; elle me disait tout simplement : « Ma génération veut simplement vivre, sans penser à hier et à demain ; nous ne sommes [27] pas pessimistes, nous sommes réalistes, prenant ce qui passe quand ça passe. Nous filmons ce qui nous intéresse. »

Au fond, rien ne témoigne mieux que cette galerie de personnages du désarroi intérieur qui suit l'effondrement des idéologies à visée communautaire, l'incompréhension du nouvel ordre économique mondial, le dérapage de la famille et le désintérêt pour les religions. Le réflexe de survie consiste à s'enfermer sur soi, à agripper tous les petits et grands plaisirs à sa portée, parfois à aller voir ailleurs si on s'y trouve. On est à mille lieues du célèbre dicton : « Ne vous demandez pas ce que le pays peut faire pour vous, mais demandez-vous ce que vous pouvez faire pour le pays. » Tous les jeunes héros des films rigoleraient sans doute en l'entendant. La plupart des jeunes cinéastes, qui délaissent les grands sujets pour se complaire dans des autoportraits qui paraissent souvent racoleurs, en riraient sans doute encore plus. (*Yves Lever*)²

De multiples errances

Bien des formes d'errances sont vécues par les jeunes de la vingtaine. Errances dans les choix de vie, de travail, de partenaires amoureux. Errances obligées ou voulues. Des sans-abri aux errants trop gâtés par la vie. Errances intérieures pathologiques. Errances spirituelles d'une patiente structuration personnelle ou encore du mal à l'âme. Errances d'une interminable adolescence. Errances d'une période de latence, de moratoire où l'on accumule de riches réserves pour une longue foulée d'avenir. Errances dynamiques d'essais, d'expérimentations, d'explorations où l'on se donne le plus d'atouts possibles en main. Errances d'une suite d'échecs dans un mouvement régressif de dépendance, de démission et parfois d'autodestruction. Errances permanentes dans des sous-cultures, des sous-systèmes de marginalité, de pauvreté, dont certains ne sortiront jamais sinon bien au-delà de la vingtaine.

² Yves LEVER, « Les jeunes et le spasme de vivre », dans *Relations*, janvier 1992, p. 5.

Globalement, nous percevons une génération beaucoup plus fragile qu'on ne le dit. On nous objectera que l'errance est constitutive de la jeunesse. Mais qu'arrive-t-il quand la société devient de plus en plus errante, comme l'histoire et le monde contemporain, [28] comme la culture elle-même? Il y a donc errances au-dehors comme au-dedans. Ce que nous constatons, c'est que plusieurs ne supportent plus ce climat tout en étant paradoxalement attachés aux valeurs positives de l'errance : expérimentations multiples, liberté d'esprit et de mouvement, recommencements de tous ordres, autonomies réfractaires à tout ce qui est régulation morale ou légale, institution et code, contrainte et contrôle. Serions-nous dans une culture de l'errance? La fragilité psychique, la crise existentielle de tant d'adolescents et de post-adolescents de la vingtaine questionnent cette culture de l'errance.

Nous avons rencontré la plupart des expériences d'errances mentionnées plus haut, au point que nous nous demandons si celle-ci ne traverse pas tous les autres types d'une façon ou l'autre, à une période ou l'autre » de la vingtaine. Notons que la fin de la vingtaine et le début de la trentaine marquent souvent une première stabilisation où la condition d'adulte commence à vraiment se structurer.

Une culture d'errance ou une errance de culture?

Mais l'errance n'en demeure pas moins un des traits principaux, et peut-être même le plus typique des 20-35 ans. Par delà ceux-ci, on peut se demander s'il n'y a pas là une nouvelle personnalité de base qui ne cessera de se redéfinir tout au long de sa vie, allergique à tout ce qui est définitif. Combien d'adultes d'aujourd'hui pensent et vivent selon cette attitude de fond qui devient parfois une sorte de position philosophique et morale pour la gestion de la vie?

Mais peut-on gérer l'errance? Voilà où le bât blesse. Combien cherchent de nouvelles certitudes dans des systèmes de sens hors d'un pays réel de plus en plus errant lui-même? L'intérêt pour les croyances ésotériques, orientales, astrologiques, mystagogiques en témoigne. Quêtes de nouvelles structures, d'encadrement après une longue période de discrédit des structures, des institutions! Quêtes de fondements et d'horizons sûrs pour faire contrepoids à une histoire précipi-

tée, à une suite chaotique de changements qu'on n'a pas le temps de digérer, et surtout à toutes les errances qui mènent partout, sauf là où l'on est.

Ce mouvement de balancier qui va aux extrêmes de l'errance et du système de certitudes absolues, on le trouve chez bien des jeunes et moins jeunes. Mais l'expérience et la pratique tiennent davantage d'une crise existentielle d'errance, comme nous l'affirme le premier témoin cité plus haut. Dans ce sillage nous allons présenter ici quelques [29] figures d'errants, comme amorce d'observation et de réflexion pour l'utilisation de ce dossier. Mais auparavant, nous tenons à annoncer un futur développement sur le versant positif de l'errance.

Une culture de mutants

Mobilité, ouverture au monde, carrières et emplois successifs, relance de nouveaux projets marquent la dynamique de ces mutants d'esprit créateur capables de se renouveler et d'ouvrir de nouveaux chemins, les uns sous un mode plus individuel, les autres sous un mode plus communautaire ou sociétaire. Leur polyvalence est une autre de leurs riches caractéristiques. Bien sûr, il y a des « touche à tout » plus ou moins stériles, mais il y a aussi des initiateurs qui tout au long de leur parcours vont mettre en marche divers chantiers qui vont leur survivre. Leur souplesse de pensée et d'action, leurs fécondes intuitions, leur force de mobilisation, leur génie de l'organisation leur permettent de dépasser des situations bloquées, de dégager des nouvelles pistes d'avenir. À ce chapitre, il y a des errances de la vingtaine qui porteront des fruits qu'un regard et un jugement superficiels sur eux ne sauraient anticiper. Nous reviendrons dans ce dossier sur cette hypothèse d'avenir dont nous avons déjà des indices encourageants. Il y a des déserts d'errance qui sont paradoxalement des matrices de fécondité.

Rappelons Saint-Exupéry : ce qui fait la beauté du désert, ce sont les puits qui s'y trouvent, souvent contre toute attente. Pour le moment, nous allons explorer le côté dramatique de bien des errances de jeunesse hélas souvent hantées par la mort, sinon le vertige du vide, de

l'absurde. Crise existentielle totale comme le soulignait plus haut la jeune Pascale Quiviger.

Figures d'errance

Errances pour se faire une place

Quand vous avez joué le jeu du système en rentrant dans toutes ses normes, quand vous avez étudié sérieusement en y ajoutant 30 heures/semaine de jobines pour payer une partie de vos études, quand on vous a traité d'enfant gâté au moindre loisir ou achat que vous vous permettiez, quand vous vous retrouvez comme moi à 28 ans, sans véritable emploi après plusieurs projets [30] d'études réussis, de jobs à la pige, quand vous vivez l'humiliation d'être encore dépendant de vos parents et de la maison familiale, quand vous ne voyez pas le jour où vous aurez le minimum nécessaire pour construire votre propre famille, quand vous voyez autour de vous tant de gaspillage, de travail mal fait, de morale détraquée chez des adultes surprotégés syndicalement ou autrement, quand vous voyez tout ça, la rage vous prend, mais c'est une rage solitaire, impuissante. Et le pire c'est que vous devez la taire, la refouler, parce que la révolte aujourd'hui, ça ne paye pas, ça provoque un rejet encore plus brutal...

Évidemment, il y a aussi de la non-responsabilité chez les jeunes. Ils ressemblent à beaucoup d'adultes. Ce qui me scandalise dans cette maudite société, c'est qu'en fin de compte, en pratique, les valeurs de travail, de responsabilité, de persévérance n'ont pas de poids, en dépit de tous les beaux discours que l'on tient sur les valeurs. Je vis dans une société immorale qui décourage les meilleurs de ses citoyens...

Merde, je ne me suis pas tâté le nombril pendant toutes ces années-là. J'ai mis un temps fou à courir à l'université, à mes petits contrats sans lendemain. J'étais ... je suis comme un chien fou apparemment libre comme l'air ... « entretenu à part ça », « grand adolescent », « éternel étudiant qui ne sait pas ce qu'il veut ». Ah! ce que j'ai pu entendre sur mon compte, alors que moi je me débats juste pour l'essentiel, par exemple, un travail régulier et le minimum qu'il faut pour vivre dignement, pour construire ma propre famille.

Quand je dis ça, il n'y a pas beaucoup d'adultes qui me croient. À tort ou à raison, je me dis qu'au fond, c'est pas leurs vraies valeurs à eux. Sans l'avouer, ils rêvent à une société de loisirs comme au temps de leur jeunesse prospère, les gouvernements assurant tous les services, les risques et les responsabilités. À leurs yeux, j'incarne ce rêve d'être assumé entièrement

par la société pour me permettre de goûter tous les raffinements du « se laisser vivre à sa guise ». Ils me voient, ils me jugent à partir de là, et ça m'enrage royalement. Faut dire que je vis au milieu des élus choyés de la Révolution tranquille dans les services publics. C'est la gang la plus cynique que je connaisse, qui se prend pour les plus vertueux, les plus méritants, les plus opprimés, [31] les plus socialisés, les plus à la pointe de la société. Ils prétendent même défendre des gens comme moi, mais sans rien perdre de leur sécurité à vie. Trop, c'est trop... Si je dis ça ouvertement, je suis foutu...

C'est pas vrai que pour la majorité des gens, l'éducation a une valeur en elle-même, que le travail a une valeur en lui-même ; en fait on en fait des instruments souvent pour des objectifs de consommation, de modes, de loisirs souvent insignifiants ; combien de jeunes ne font qu'appliquer ce message des adultes. Qu'on ne vienne pas les accuser!

L'errance comme mode de vie

Mon père est un militaire de carrière. Notre famille a vécu dans différentes bases militaires aux quatre coins du Canada, et puis en Europe et au Moyen-Orient. J'ai 26 ans. Je ne me suis jamais enraciné quelque part. Adolescent, je me disais citoyen du monde. Mon seul lieu concret de stabilité, c'était ma famille. Quand je m'en suis séparé pour poursuivre mes études à Montréal, ma famille vivait sur une base militaire en Allemagne. Je me suis retrouvé seul, loin du seul nid de relations que j'avais connu. C'est là que j'ai commencé à me chercher désespérément sans trop savoir quoi je cherchais et pourquoi. Je n'arrivais pas à rester en place. J'étais pas dans un *mood* (état d'esprit et de cœur) pour faire face à de longues études, à un investissement continu pour un projet de carrière (ingénieur).

J'ai tout lâché au grand désespoir de mes parents. Je suis allé en Inde pour trouver la « paix » comme je disais dans le temps. J'y ai fait plutôt un « trip » de drogue avec un gang d'Américains et d'Européens aussi « flyés » que moi. J'ai vécu un mélange de drogue et de mysticisme complètement capoté. J'y ai presque laissé ma peau. Je suis revenu malade. Mes parents étaient découragés de moi.

Je me suis trouvé un emploi comme agent de bord dans une compagnie aérienne, de quoi satisfaire ma bougeotte, et aussi ma personnalité d'éternel voyageur. Je « tripe » au-dedans de moi comme au-dehors. C'est mon mode de fonctionnement... ma façon d'être... Je me demande de temps en temps si, au fond, je ne me fuis pas. En tout cas, je fuis dès qu'une fille veut faire [32] avec moi des grands projets de mariage, d'enfants. Je n'aime pas m'encabaner, m'incruster quelque part trop longtemps. Je suis incapable de planifier mes affaires plus de trois semaines à l'avance. Comme

on dit : un oiseau sur la branche. Ça rêve dans ma tête comme c'est pas possible. Je suis astral de type comète qui se brûle dans sa vitesse folle. Je lis un tas de choses sur l'ésotérisme. Je cherche l'Ailleurs. J'ai l'impression que je vais être toujours comme ça...

Mon travail? Euch! c'est rien qu'un moyen pour gagner ma vie. Je moisirai pas longtemps où je suis. Je veux essayer plein de choses...

Mes amis, ça aussi, ça roule vite, j'aime trop rencontrer des personnes nouvelles.

Mes valeurs... je sais pas quoi te dire sur cela, je m'arrête jamais à ça. Je suis pas un philosophe...ouais (grand silence) les valeurs, c'est quelque chose d'absolu. Je suis très curieux, mais je suis pas religieux. Je cherche l'autre face du réel visible.

Penses-tu que tu vas te caser un jour?

Peut-être... J'espère que non!

La mort? C'est rien qu'un passage, la vie continue, je sais plus comment. On est tous cosmiques. Les ondes nous charrient ailleurs, c'est pas parce que c'est mystérieux que c'est pas vrai. Ça me fascine.

Si je suis heureux? Je ne sais pas. J'ai souvent des grosses déprimés. Je me sens comme un radeau sur la mer, à ce moment-là, je ne suis bien que sur le go, en cinquième vitesse.

Dieu? c'est le grand Moteur du monde. Il est, il est, il est... la face invisible du monde, la Force de toutes les forces, la Vie de la vie... le Voyageur suprême! (Grands éclats de rires nerveux)

Errances intérieures, cachées

J'ai décroché de l'école à 15 ans. Complètement perdue en moi-même. Personne ne m'a résisté, ni mes parents, ni mes professeurs, ni personne, pas plus mes amis. J'ai pris des petites jobines. Je faisais partout ce que j'avais à faire. Je causais pas [33] de troubles à personne. Mais au fond de moi, c'était la noirceur la plus totale. J'étais comme un chien errant, mais c'était caché en moi. Je sauvais la face. J'ai vite senti que mes parents ne sauraient pas quoi faire, quoi dire quand j'ai dit que je lâchais, que j'avais des problèmes, que ça pleurait au fond de moi. Ils ont paniqué, alors j'en ai plus reparlé. J'ai traîné toute seule ma détresse. Mes amies, mes *chums* eux aussi ne supportaient pas que je dise mes angoisses. J'ai vécu cet enfer pendant des années tout en ayant l'air normal. Je vous lis ce que j'ai écrit à un moment donné, à 17 ans. Ça dit bien ce que j'ai vécu. C'était à un moment où j'ai songé au suicide : « Je suis tannée de souffrir sans même savoir pourquoi. Pour sûr que je peux trouver des raisons, par exemple, le sentiment lointain d'avoir brisé la liberté de couple de mes parents qui

n'étaient pas prêts à avoir des enfants. L'école est organisée plus pour les professeurs que pour nous. Mais c'est plus, bien plus que cela. Ma vie est sans intérêt, je perds mon temps à faire des choses inutiles. Je m'enfonce dans ma solitude, sans motivation pour vivre. »

On me dit que j'ai tout en moi pour m'assumer. Alors je me sens coupable de ne pas y arriver. Je m'en veux à moi-même, je m'enferme avec le sentiment que les adultes ont toutes sortes de façons de se protéger des jeunes, de leurs questions, de leurs besoins. Ils disent : « tu as tout ce qu'il faut en toi ». La belle affaire pour se débarrasser de toi, pour te dire : « je ne puis rien faire pour toi ». C'est jamais dit ouvertement, mais tu sens ça...

J'ai tenu le coup, mais j'ai gardé cette plaie toujours saignante en moi. Je cherche, je me cherche dans la noirceur de ma tristesse. Ça ne finit plus. J'ai vu une psychologue il y a quelque temps. Ça ne m'a rien donné. Je lui ai dit : « je suis comme blessée spirituellement ». Elle m'a fait un air qui en disait long. Ça rentrait pas dans sa mécanique à elle. Pourtant, je ne suis pas folle. J'ai 23 ans, j'ai une vie quasi normale, mais je me sens vide, vidée, démotivée, sans souffle en dedans, sans direction intérieure. Je trouve le monde d'une platitude incroyable. C'est peut-être de ma faute?

L'errance cynique et heureuse

Je viens d'une famille, d'un milieu de gens débrouillards où tous les moyens sont bons pour atteindre ses fins. C'est ça le monde [34] d'aujourd'hui. Je fais de l'argent comme de l'eau, je me paye tout ce que je veux...

C'est ça que vous voulez savoir? La morale, ça paye pas. J'ai pas honte d'être *pusher*. Trouvez-moi une job qui m'apporte 2000 \$ par semaine. Moi j'ai vite compris que c'était au plus fort la poche, T'es respecté quand tu as de l'argent, peu importe la manière que tu le fais. J'ai 30 ans et on me fait des courbettes partout où je vais. Comment veux-tu qu'un gars soit pas heureux et fier avec tout ça?

Les filles y savent que t'en as du beurre sur les toasts. Essayez donc de changer la vie des prostituées, elles vont vous rire au nez. Le monde est hypocrite, ils disent que l'honnêteté, c'est ce qu'il y a de plus important mais donne leur la possibilité de faire le fric, ils n'hésiteront pas. La société est faite comme ça et on veut pas l'avouer. Tu vois, c'est la récession partout, mais moi je connais pas ça. Ça marche en grande, ça n'a jamais lâché ; ça ne lâchera pas jamais, si t'es fin dans ton affaire. Tu peux acheter n'importe qui.

Moi je suis bien là-d'dans et je vois pas pourquoi je changerais... pour une petite vie plate. Moi, j'aime l'aventure, le risque, le plaisir de déjouer le monde. Si le monde est trop niais, tant pis pour eux autres. La margi-

nalité? Ça me fait rire. Moi je suis dans la vraie société qui est menée par l'argent, par le sexe. Arrêtez de vous conter des peurs. C'est ça la vraie vie!

Un long enfantement d'adulte

Dix ans de pauvreté, de dénuement, de chômage. Trois ans en institut psychiatrique où ma famille m'avait enfermé. Ce que j'ai avalé de barbituriques! Contre l'avis des médecins j'ai quitté cet enfer pour un autre. J'ai passé six mois dans une chambre minable du bas de la ville pour me désintoxiquer. Je vivais comme hors du temps, sans but concret. J'avais peur des autres, du monde, de la société, car pour moi à l'époque, ils avaient été la cause de mon échec, de ma maladie. Je ne peux pas dire que j'ai vraiment choisi la marginalité. J'étais en révolte contre tout ce qui est normes, lois, contrôles, contraintes. Je ne voyais d'autre alternative que la marginalité pour dire mon refus du monde que je trouvais inhumain. Tout ce qui m'importait c'était de fuir [35] loin, loin de cette société que j'avais condamnée et où je m'étais brisé et ruiné...

Je cherchais dans une sous-vie le sens de quelque chose qui m'échappait. Je n'avais plus de passé, il était mort et je l'avais laissé comme un corps qu'on jette derrière soi. J'étais déraciné. Comme je vivais sur le trottoir au centre-ville, j'errais de chambre en chambre, de refuge en refuge. Je me sentais incapable d'aucun travail rémunérateur, ni d'aucun engagement.

Je suis allé travailler dans un atelier protégé pour ex-narcomanes et ex-psychiatisés où j'ai trouvé un lieu précieux de contact humain, d'expression qui m'a donné le sentiment d'être vivant. J'ai fait la connaissance d'un prêtre qui m'a aidé à sortir de mon enfermement en moi. Nos rencontres n'avaient aucun caractère religieux. Il m'apportait de l'humain, de l'écoute, de la compréhension et surtout le sentiment qu'à travers lui Quelqu'un m'aimait pour moi-même. Il écoutait ma rage et mon désespoir. Il m'a donné à boire, à manger sans que jamais je me sente humilié ou diminué. Je n'étais pas jugé, moi qui me jugeais et me refusais. Il m'a permis de m'apprivoiser avec moi-même, car à cette époque, j'étais comme une bête sauvage qui reniait tout. Je fréquentais une femme que j'étais incapable d'aimer pour elle-même.

Peu à peu, je ne sais pas quel pressentiment intérieur m'a poussé à aller régulièrement prier à l'église. J'entendais des bouts d'Évangile qui me bouscullaient doucement en moi. Ce « Je » que je voulais tant faire naître en moi était sur une fausse piste. Le Christ me conviait à devenir autre avec les autres et les deux pieds dans la réalité. Pour naître à moi, je devais me risquer autre en risquant les autres, en les aimant pour eux-mêmes. Du « Je » prisonnier je suis passé à un « nous » libérateur. En réfléchissant sur le parcours de mon itinéraire, dans des rencontres bibliques, je me suis

rendu compte que mon histoire n'était pas isolée, mais qu'elle s'éclairait de tant d'autres semblables à la mienne dans la longue et riche tradition chrétienne. Mais plus profondément, je dirais que le Dieu autre m'a fait naître dans le plus réel, le plus concret de mon humanité. Progressivement, j'ai repris pied : amour, travail, engagement. Ce qui m'étonne, c'est qu'au lieu d'être une lourde hypothèque, cette longue errance m'apparaît chargée de richesses que je ne cesse de découvrir.

[36]

Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.

Première partie : Douze types

Chapitre 3

Le marginal

Monique Jarry et Robert Stanton

[Retour à la table des matières](#)

Nous vous présentons ici deux portraits bouleversants qui se passent de commentaires tellement ils parlent d'eux-mêmes. Le premier d'une humanité profondément blessée qui laisse percer dans sa révolte, dans son exclusion, dans son silence imposé, dans sa mort sociale, dans la défense de son enfant, une dignité qui appelle le respect le plus profond. Le deuxième témoigne des richesses insoupçonnées de ceux qui n'ont que leur humanité à mettre dans la balance et à partager.

Voyons d'abord la figure d'une jeune femme, réduite à l'assistance sociale, qui, au premier regard, semble être paralysée par la peur de perdre les seules assises matérielles qui lui restent. Tout inconnu qui se présente devient objet de méfiance. « Vient-il m'arracher ce minimum qui me permet de survivre avec mon enfant qui est ma seule rai-

son de vivre? » Son enfant, elle veut le mener à de solides études, quitte à se saigner à blanc. On verra pourquoi elle se terre dans son logis et dans l'anonymat le plus résolu. La rencontre pour l'interviewer fut on ne peut plus difficile, mais combien révélatrice jusque dans le questionnement religieux où elle s'est dressée face à Dieu avec une dignité de révolte habitée par le scandale insupportable du mal. À première vue, ce questionnement peut paraître indécent dans les circonstances, mais au second regard, on se rend compte qu'il lui a permis de crier sa plus profonde détresse et d'affirmer sa plus décisive dignité dans son refus de Dieu. Blasphème impardonnable diront certains esprits religieux. Qu'ils relisent la Bible aux chapitres des prophètes!

[37]

Ces marginaux qui se cachent et se taisent

Elle a 27 ans, vit dans un HLM, avec sa petite fille de quatre ans. Elle est assistée sociale. Le père est « introuvable ». Elle dira d'entrée de jeu : « Je ne sais pas pourquoi j'ai accepté. Ça donne rien ton affaire, ça change quoi si je te parle ou pas? » Finalement, elle se résigne à l'entrevue, en insistant fiévreusement sur le plus strict anonymat. Nous avons brouillé toutes les pistes dans la transcription de cette entrevue :

Ton nom, je t'appelle comment? Tu m'appelles par un premier nom, pas d'adresse. Rien.

Ok :Marie? Peux-tu me donner une idée générale de ta vie? Ma vie? C'est pas une vie. Je vis pour ma fille. Y'a pas de vie pour moi. Moi, c'est fini.

D'où tu viens? Mon père? Ma mère?

Oui. Ben mon père était chômeur, alcoolique, pis ma mère faisait des ménages. Ma mère est morte du cancer quand j'avais 15 ans ; je faisais des ménages avec elle. Mon père est mort une couple d'années plus tard. Il est mort du foie.

Tu as été à l'école? Ouais, jusqu'à la fin du primaire ; puis après, j'ai aidé ma mère à faire ses ménages. J'avais pas de talent à l'école, je voulais faire ma vie, indépendante. Le monde se mêle trop de ta vie ; ils te font faire des affaires que tu ne veux pas faire.

Oui mais tu as 27 ans, tu as une fille? Ça, c'est à moi ma fille ; je ne fais plus de ménages ; le BS me fait vivre ; je m'occupe de ma fille ; on est ben tranquilles.

Tranquilles? Ben quand ma mère est morte j'me suis occupée de mon père, et quand il est mort je me suis retrouvée toute seule. J'avais 17 ans. Les services sociaux se sont occupés de moi. Ç'a été d'la marde : des foyers d'accueil où le bonhomme veut te pincer les fesses ; la travailleuse sociale qui te croit pas. À 18 ans j'leur ai dit de manger d'la marde, et je suis partie par moi-même.

Tu as fait quoi? J'ai fait la rue à Montréal, ça payait ben. Je prenais pas de drogue, j'embarquais pas là-d'dans. J'avais un [38] logement, de quoi manger, et puis des amies, d'autres filles comme moi, puis on allait aux « vues » ou on lunchait ensemble.

Tu as rencontré quelqu'un? Ta fille... J'ai fait la rue à Montréal jusqu'à l'âge de... 22 ans, c'est ça... j'me suis fait mettre enceinte par un client régulier qui venait souvent, puis après qui l'a su, je l'ai plus revu. Là je suis revenue à Sainte-Thérèse. J'ai vécu ma grossesse avec mes économies. Puis après l'hôpital, je n'avais plus rien. Et maintenant c'est le BS.

Tu n'as pas pensé à l'avortement? Ouais, mais je suis arrivée à penser que mon choix c'était d'avoir le p'tit ou rien.

Rien? T'sais, ça vaut pas la peine d'être en vie pour faire ce que je faisais. Un enfant, c'était très important pour moi.

Comment? Je suis pas morale, avortement pas avortement, j'm'en fous. Y'a moi toute seule, puis j'veux rien savoir. Il y a moi puis ma petite. J'y donne la vie que j'aurais voulu avoir. Puis en plus avec un enfant, t'es pas toute seule.

Alors on revient à « tranquilles »? Ouais, tranquilles avec ma fille ; je ne cherche plus à faire des vagues.

Des vagues? Oui, des vagues parce que après avoir accouché, j'ai essayé d'améliorer mon sort. (Rires) J'ai suivi des cours par le BS, pour être dans la couture dans une manufacture. Ils m'ont trouvé une job, ça a duré quatre mois, puis ils ont fermé. J'ai eu toute la misère du monde à « ravoir » mon BS. De la manière qu'ils me parlaient j'étais même menacée de me faire enlever ma fille. Maintenant, je demande plus rien. Ces hosties-là quand tu fais des vagues ils en profitent pour te faire du trouble. Ça fait que maintenant je prends mon chèque, je m'arrange avec, et je m'occupe de ma fille.

L'école? Elle va y aller, puis pour longtemps à part ça! J'ai vu la marde mais elle, elle va voir d'autre chose. Je vis pour ça, rien que pour ça.

Si elle n'était plus là? Moi non plus. Puis même à ça, si je pouvais avoir la garantie qu'elle ferait son école, puis qu'elle aurait une job, puis qu'elle aurait un mari, puis une vie heureuse sans moi, je partirais.

[39]

Tu partirais? Peut-être là, morte.

Le suicide? Ouais, le débarras.

Ce qui te garde en vie, c'est ta fille? Ouais.

Mais il y a des organismes autour de toi : les CLSC, les regroupements, l'Église... Comme je t'ai dit, ça, c'est faire des vagues. Ils essayent de te faire faire des affaires en dehors de ta vie. Ils essayent de « t'aider » en te fourrant, puis si tu es aidée, tu perds ton BS puis là, ils ne s'occupent plus de toi. Moi, j'ai besoin de mon BS pour ma fille.

Ça ne te révolte pas tout ça? Révoltée? Contre quoi? Contre des gens qui gagnent leur vie à faire leur job ; mais toi, tu comptes pas, tu es rien qu'un numéro, un dossier qui ne compte plus après 4h30.

Et la religion? Ils sont dans la marde. Il n'y a plus de prêtres, et ceux qui restent sont si vieux que tu as rien à leur dire. Y'a rien là. Non moi, j'veux que ma fille connaisse mieux.

C'est ta fille qui te garde en vie? Je te l'ai dit ça, à part de ça, y'a rien.

Est-ce que tu savais ça quand tu la portais? C'est à partir de là que j'ai décidé : je crois au futur. Le futur, c'est ma fille, sans elle, je serais partie.

Que penses-tu de la société? Je commence à être écoeurée de répondre à tes questions. De toutes façons, ça donne rien et puis je manque mes programmes de T.V.

Il faut que je parte? J'aimerais mieux.

Une dernière question? OK.

Dieu, lui? Dieu est fort quand on s'occupe de lui. Puis ma fille, c'est moi qui m'en occupe.

Merci. Si ça t'a déprimé notre conversation, dis-toi qu'il y a du monde qu'il faut pas chercher à déterrer.

Une dernière, dernière question. OK.

[40]

Et Dieu, lui, encore une fois? Il est fourré, ça prendrait un autre Déluge.

Que ferais-tu? Je tiendrais ma fille au bout de mes bras et je la ferais passer.

Un marginal dynamique

La prochaine figure type représente un marginal dynamique. Nous cédon si facilement au misérabilisme quand nous parlons des pauvres, quand nous traitons avec eux. Il arrive même que nous leur fassions intérioriser notre propre vocabulaire quand ils se disent eux-mêmes « du bien petit monde », « des démunis », des « sans ceci, sans

cela ». Tous ces termes répétitifs, privatifs, « réductifs » qui en cachent d'autres : sans le sou, sans allure, sans fierté, sans morale, sans coeur et quoi encore ! Comme si on ne savait pas, comme si on ne voulait pas reconnaître la dignité humaine de « ces gens-là », leurs qualités de générosité, de solidarité, plus répandues qu'on le pense. Voyons-en un portrait tout simple et en même temps riche de qualités dont la société présente et à venir aura bien besoin ! D'aucuns s'étonneront de l'importance de ses motivations religieuses, chrétiennes, on verra qu'elles n'ont rien d'un opium aliénant et paralysant.

« La fiche »

Jacques, 29 ans, assisté social, a été placé en foyer d'accueil à l'âge de deux ans, au moment du divorce de ses parents. Ils sont alors six enfants, tous placés. Sa mère se trouve immédiatement un autre conjoint et aura en tout 14 enfants, tous élevés dans la pauvreté et le manque d'affection. Jacques passera 11 ans et demi dans le même foyer qu'il aimera comme sa vraie famille. Il reste en contact étroit avec sa grand-mère paternelle de qui il reçoit une éducation religieuse empreinte de vieilles pratiques de prière qu'il conserve jusqu'à aujourd'hui.

En tout, il fréquente 11 foyers d'accueil et commence à travailler à 17 ans. Il devient préposé aux bénéficiaires dans un hôpital, emploi qu'il adore et qu'il conserve durant huit ans et demi. Il perd cet emploi car il contracte une hépatite B virale. Il vit alors de son régime de rentes qu'on lui coupe sans préavis, à la surprise de son médecin. Il prend alors un avocat et se retrouve sur le bien-être social. Eu égard à sa maladie, il interrompt tout traitement, car les [41] effets secondaires sont trop lourds. Optimiste, il se recrée une vie dans le bénévolat et au centre communautaire où il se rend dès le matin, comme à un travail régulier. Jacques ne peut rester seul. Il est homosexuel et a toujours un ami régulier. L'entrevue qu'il nous a accordée ouvre sur un univers très dense, habité et coloré par une diversité de gens et de choses. Écoutons-le.

Qu'est-ce que le bonheur pour toi? La beauté du monde, les enfants qui jouent. Tous les enfants sont mes enfants. J'aime les personnes âgées qui se tiennent par la main et jasant. Je manque souvent de nourriture mais je ne m'en plains pas. J'ai des plantes et un potager de patates l'été. Je rends plein de services autour de moi et je vois des gens tous les jours. Je suis très attaché à ma famille, la première, la deuxième et celle de l'accueil.

Le sens de la famille est très marqué chez Jacques. Il regrette de ne pas avoir été donné en adoption à sa famille d'accueil.

J'aurais aimé avoir une famille à moi. Je ne l'aurais pas reproché à mes parents naturels. J'en avais parlé à mon père, mais il ne voulait rien entendre. Il a placé tous ses enfants pour qu'ils soient éduqués, mais sans les donner en adoption. Je me suis quand même fait une grande famille qui m'entoure de toutes parts, à tout moment.

Non seulement Jacques s'est-il reconstitué une vaste famille, en développant de multiples liens dans les réseaux de quartier et socio-communautaires, mais son besoin de liens familiaux se vit à l'intérieur de ce qu'on appelle en christianisme la « communion des saints ». Notre conversation est ponctuée de chiffres : il connaît les dates de décès au jour près, dates de naissance, âges, nombres d'années et de jours depuis le décès.

Je demande de l'aide à mes parents défunts. Je suis sûr qu'ils me préparent une place, qu'un jour, on se retrouvera tous.

Sa maladie lui cause souvent de très douloureuses migraines. N'aimant pas les médicaments, il préfère se rendre au cimetière où il se repose dans le calme et le silence qui entourent la tombe de ses chers disparus. Il soutient que « nous ne savons pas à quel point un cimetière, c'est calme et détendant ». Au bout d'un moment, il en ressort, sa migraine envolée.

[42]

Les Pratiques sociales

Parle-moi de ce que tu fais. Tous les jours, je me lève tôt et je commence toujours par prier Dieu pour lui offrir ma journée. Puis je me rends au Centre communautaire où je travaille bénévolement. On recourt à moi pour le courrier, la comptabilité, l'accompagnement d'une personne à l'hôpital ou l'écoute auprès d'une personne en détresse [...] J'aide ceux qui en ont vraiment besoin. Je repère vite les profiteurs. Le partage, c'est la base de la vie. Deux fois, je me suis dépouillé de tout ce que j'avais pour donner à des familles qui traversaient une grosse épreuve. Moi, je me disais que j'en arracherais sûrement, mais étant seul et sans responsabilités familiales, je parviendrais bien, en me serrant la ceinture, à me réorganiser tôt ou tard. Faire des heureux, ça me rend heureux.

Au centre communautaire, il participe aussi à tous les ateliers : peinture, courte-pointe, couture, fleurs en papier, etc. Il fabrique des montages très complexes. Pour la fête du Calvaire, très bientôt, il ira fleurir la tombe des siens, sa marraine, ses grands-parents : « Je les ai tant aimés. »

Une nouvelle voisine, toute jeune femme abandonnée par sa famille, vit seule avec son bébé. Jacques s'offre pour garder l'enfant en tout temps. Voyant chez elle les fenêtres dénudées, il lui donne gracieusement ses rideaux : « Une famille dans une maison sans rideaux, ce n'est pas un bon climat. Moi, je m'arrange avec mes fenêtres. » La jeune femme manque d'argent, tout comme lui. Ils ont une cour adjacente. Lui se fait un potager et initie sa voisine au jardinage, assure le suivi en allant lui-même sarcler les mauvaises herbes, jusqu'à ce qu'elle se familiarise avec les techniques, en attendant le produit de son petit royaume.

Que penses-tu de la pauvreté? Ça pourrait beaucoup s'améliorer, mais de la pauvreté, il y en aura toujours. Les gouvernements font bien d'aider le Tiers-Monde, mais ils devraient s'y engager moins et donner plus pour les pauvres de notre pays. L'Afrique et l'Éthiopie, par exemple, devraient mieux planifier les natalités. [...] Je déplore certaines pratiques du bien-être social. Pas pour moi, mais surtout pour les malades psychiatriques qui perdent leur chèque mensuel de bien-être dès qu'ils passent un mois à l'hô-

pital. Lorsqu'ils ressortent, ils ont perdu leur logement ; c'est pour cela qu'il y a tant de malades psychiatriques itinérants qui vont de dépression en dépression.

[43] La vie de bénévolat qu'il s'est organisée lui convient à merveille .Il aime particulièrement l'action auprès des personnes âgées, car il sait qu'elles ont plus d'expérience que lui, et il s'en inspire.

Même si son avocat réussit à rétablir ses droits auprès du Régime des Rentes, même s'il guérit peu à peu de sa maladie et qu'il peut maintenant réintégrer le marché du travail, il affirme qu'il ne cessera jamais son bénévolat : « Sans tout cela, je serais malheureux. » Il a trouvé « sa voie ».

Une foi très vive

Jacques ne parle de religion qu'avec ses intimes ou quand on lui en parle. Il sait que le sujet est explosif et se contente parfois tout simplement d'écouter. Jamais il ne réfère à Jésus le premier, car il sait que ce discours provoque de nos jours la méfiance et la lassitude.

Par contre, je parle beaucoup de confiance et de foi. Je conseille toujours à la personne dont je m'occupe de ne pas paniquer devant le désarroi du moment et de s'accrocher à ce qu'elle croit, sans le nommer. Parfois je dis : « Demande-lui en haut, et attends dans le calme. Ça va se tasser, mais surtout, accroche-toi. »

Pourquoi la souffrance? Les épreuves existent, mais elles ne nous viennent pas de Dieu. Elles font partie de notre expérience et nous instruisent. Dieu peut même nous aider à mieux apprendre.

Pratiques chrétiennes

À des moments forts de sa vie, Jacques s'arrête et prie intensément pour remercier Dieu de la vie. Une vingtaine de fois par an, il se lève et dit : « C'est aujourd'hui le jour de prière et de remerciement. » Il dit alors dix dizaines de chapelet! Il a de plus ses « dévotions » privilé-

giées, trois femmes : Bernadette Soubirous, sainte Thérèse-de-l'Enfant-Jésus et surtout Marie, en qui il a une « confiance totale ». Il est persuadé que ces trois femmes peuvent faire beaucoup pour lui.

Je ne m'attends pas à un miracle immédiat, mais à une réponse dans les deux ou trois jours qui suivent ma prière, une semaine tout au plus. Elles ne vivent pas ma vie à ma place mais me donnent du *pushing*, pour que je réussisse.

[44] Même s'il ne participe pas aux célébrations dominicales, il se tient très au courant de ce qui se passe dans toutes les paroisses de la ville qu'il a visitées à un moment ou l'autre. Le samedi, lorsqu'il n'a rien à faire, seul ou avec des amis qu'il entraîne avec lui, il va assister à des mariages, par plaisir. Ses amis n'ont aucune orientation religieuse particulière.

Il apprécie les changements survenus dans l'« approche » de l'Église ces dernières années. Elle a mis fin à un régime de « sévérité », notamment par la modération sur la question des « péchés ». Elle a abandonné des pratiques injustes, telles que le refus d'un service religieux au temple à une personne n'ayant « pas fait ses Pâques » : « Aujourd'hui, un meurtrier meurt et peut entrer dans l'Église. Ça aurait dû toujours être comme ça pour tous. » Jacques souhaite pourtant que soient réinstaurés les cultes et l'organisation liturgique traditionnels : « Je trouve qu'il manque aujourd'hui un "cachet" dans nos églises. »

Une pratique de vivant

Esprit familial enraciné partout et nulle part, corps malade, pauvre, croyant et nostalgique, homosexuel, Jacques déjoue toutes nos logiques du bonheur. Un marginal paradoxalement « en santé » qui affiche une capacité relationnelle immense, une autonomie et une auto-affirmation inlassables. Critique mais jamais démissionnaire, Jacques nous semble pointer des voies de dépassement propres à interpeller plus d'un « intégré » à ne pas négliger les solidarités les plus vitales de la vie. En effet, son inscription sociale à l'intérieur des réseaux de solidarité, terriblement efficace, rappelle les limites de la bureaucratisa-

tion des obligations sociales. En lui, pas de brisure entre celui qui donne un service et celui qui le reçoit. Ainsi que le fait remarquer Jacques Godbout, « l'État a une propension à transformer les rapports, inter-subjectifs en rapports entre étrangers ³ ». La marginalité dynamique de Jacques le rend capable de profondes appartenances. Il donne même à penser que la marginalité n'est peut-être pas là où l'on pense...

³ Jacques T. GODBOUT, « Le retour du social », in Roger LEVASSEUR (dir), *De la sociabilité. Spécificité et mutations*, Québec, Boréal, 1988, p. 223.

[45]

Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.

Première partie : Douze types

Chapitre 4

L'éternel enfant-roi

Rolande Nadon

[Retour à la table des matières](#)

Surinvesti par les aspirations démesurées de ses parents, et progressivement noyé dans une permissivité où il ne rencontre aucune balise, aucune résistance, aucune évaluation, aucune sanction de ses agirs et désirs, l'enfant-roi peut poser des gestes extrêmes. Surtout au moment de l'adolescence, il recourra à l'usage intempestif de la drogue, et même au suicide, pour trouver quelque part une limite à sa vie éclatée en tous sens, surtout au moment de l'adolescence. À la post-adolescence, ce drame prendra d'autres formes, soit dans un suractivisme extérieur pour fuir sa non-structuration intérieure, ou encore dans de longues périodes de déprime, d'indétermination, face à tout projet durable d'étude, de travail, d'amour ou d'un quelque autre engagement soutenu. À cela s'ajoute le paradoxe d'une permissivité qui débouche sur des comportements tyranniques en contradiction avec

son rejet de toute autorité. Ce sont toujours les autres qui sont responsables de ses échecs. Mal aimé pendant son enfance et son adolescence, l'enfant-roi de la vingtaine reçoit toute évaluation critique de ses actions, de son travail comme une marque de non-amour : « Il m'a donné une mauvaise note, il n'apprécie pas mon travail parce qu'il ne m'aime pas. »

Tout au long de son enfance et de son adolescence, l'enfant-roi a développé un arsenal de ruses pour manipuler son entourage. Par la suite, dans la vingtaine et plus tard, il joue à fond ces cordes qu'il maîtrise parfois génialement. Mais il rencontre vite des résistances chez des vis-à-vis qui n'ont pas avec lui les rapports permissifs et affectifs de ses proches, ce qui ne fait que renforcer ses déprimés, ses révoltes, ses recommencements à zéro, ses fuites du réel et de [46] ses limites. En certains cas, son habilité à manipuler peut réussir longtemps, mais cela ne peut durer indéfiniment. Quand l'échec vient au travail, en amour ou ailleurs, le choc et son impact global sont d'autant plus brutaux. Des cassures profondes se produisent qui le laisseront très démuné pour relancer sa vie. Combien ne s'en remettent jamais? Voyons une figure concrète.

Profil d'un enfant-roi

Étienne est âgé de 24 ans. Bachelier de l'université, il se dit actuellement « dans une année de retraite anticipée ». Il retire de l'assurance-chômage.

Si je voulais vraiment travailler, oui, je pourrais aller travailler. Des emplois, il y en a beaucoup, sauf que je veux me trouver un emploi intéressant où j'aurai de l'avenir. Ce qui fait que je veux prendre mon temps.

Ses parents étant divorcés depuis peu, Étienne habite avec son père, histoire de permettre à ce dernier de se remettre du divorce récent... et aussi parce qu'Étienne n'est pas financièrement à l'aise. Il a beaucoup de charme physiquement. Le sait-il? Sa démarche est nonchalan-

te. D'une voix basse, sur un ton neutre et sans grand enthousiasme, il me parle de son enfance :

Ma mère, depuis aussi longtemps que je me souviens, ça n'allait pas avec mon père. Elle disait tout le temps qu'elle ne se séparerait pas tant que je ne serais pas placé. C'est une chose qui m'a toujours fatigué qu'ils restent ensemble pour moi. Quand j'étais jeune, je ne pouvais pas comprendre que je n'étais pas la seule raison pour ma mère de rester en place ; il y avait aussi son insécurité.

« J'ai toujours été habitué à ne manquer de rien, dit Étienne. Tout ce que j'ai voulu, ou à peu près, je l'ai eu. Ma mère me donnait tout ce qu'il y avait de bien. » Jeune, frais émoulu de l'université et sur le chômage, Étienne possède pourtant sa propre voiture, sa planche à voile, sa motocyclette (et pas la moindre), une superbe chaîne haute-fidélité, et un abonnement dans l'un des centres de ski les plus courus. Ses vêtements portent la griffe des couturiers haut de gamme. Il dit que sa mère l'a poussé dans la vie, parfois trop, devenant ainsi une béquille pour son fils.

[47] Son père? « Tout ce qui comptait pour lui, c'était le chèque de paye à la fin de la semaine. » Journalier dans la même industrie depuis environ 20 ans, il gagne de bons salaires mais n'est pas heureux. Il boit. Depuis la naissance d'Étienne, la sœur aînée n'habite plus à la maison. Étienne croit que les problèmes financiers causés par l'alcoolisme de son père sont à l'origine de cette absence :

C'était quand même un fardeau que j'ai eu à traîner parce que je me faisais toujours poser la question à savoir pourquoi ma sœur n'habitait pas avec nous. Quand tu ne sais pas quoi répondre, eh bien, tu en fais un petit problème. On me demandait : « Tes parents sont-ils séparés? » Je répondais : « Ils ne sont pas séparés. » Mais quel poids!

Toujours à propos de son père : « Quand j'étais jeune, mon père voyait que j'étais proche de ma mère. C'était peut-être un peu de frustration pour lui et il se défoulait dans l'alcool. » Maintenant, c'est avec

sa mère qu'Étienne a un froid, du fait qu'il s'est rapproché de son père et que celle-ci s'en trouve selon lui frustrée. « Une phrase que mon père me disait souvent - ça n'était pas toujours celle-là, mais ça revenait toujours à ça : "T'es un bon à rien!" Je me suis dit : "Je vais lui prouver que je ne suis pas un bon à rien " »

Au moment où je suis entré à l'université, là, j'étais devenu le bon Dieu. Pour tout le monde, pour toute la famille, j'ai été comme monté sur un plateau, alors que je ne voulais pas être mis sur plateau. J'ai toujours pensé, et je pense encore, que tout le monde peut aller à l'université. Tout le monde peut réussir. Il s'agit simplement de vouloir et aussi de dire ce que l'on veut.

Au début de la période universitaire, la mère d'Étienne travaillait 80 heures par semaine, afin de payer les frais d'études. En ce qui concerne l'école, Étienne n'aimait pas ça : « Je ne me souviens pas d'avoir aimé l'école. J'y allais parce que mes parents et la société me disaient d'y aller. » C'est entre le cégep et l'université, par suite d'une remise en question sur son avenir, que s'effectue un changement :

C'est peut-être la première fois dans ma vie, au niveau scolaire, que j'ai travaillé. Peut-être pas comme d'autres, parce que cela me demandait moins d'efforts. Je ne sais pas si j'ai du talent, mais c'est tellement facile pour moi!

En secondaire III, il se joint à des étudiants plus âgés que lui et commence à consommer de la drogue. Graduellement, il devient [48] vendeur. Il continuera ainsi au cégep, jusqu'à ce que l'un de ses amis meure. À son avis, il s'agit d'un meurtre, même s'il s'agit officiellement d'un suicide. Cyniquement, il me dit : « De toute façon, il était sur le point de crever. » Un autre événement viendra mettre fin à son commerce : une arrestation de son groupe par la GRC. Non inculpé par manque de preuves, Étienne confie : « C'était fatigant pareil. J'ai eu de bonnes raisons de lâcher tout ça. » Il y avait pensé auparavant, mais il lui paraissait très difficile de sortir de ce monde, sans représailles. Étienne continue cependant à consommer drogue et alcool jusqu'à ce jour. Pourquoi la drogue?

C'était peut-être un moyen pour m'échapper de la société. Je remettais toute la société en question. Je trouvais ça un petit peu débile ; je me demandais pourquoi la société est si désastreuse! Tout le monde s'entre-tue. Souvent, la raison première c'est l'argent, alors je me disais qu'on n'en a peut-être pas besoin, qu'ils vont trouver un autre système pour la monnaie. J'étais très idéaliste et je rêvais d'une société sans problèmes. Un petit peu comme tous les jeunes d'ailleurs : on aimerait ça voir la société belle, facile.

Diplôme d'études collégiales en mains, Étienne part pour Montréal. Ne sachant trop où s'orienter, il commence des études en informatique. Sa soeur travaille dans ce domaine et ses parents l'incitent à s'engager sur cette voie d'avenir. Et puis, quitter la maison c'est une façon de couper le cordon avec les parents. Malgré l'aide que lui procure sa soeur, il ne fait pas long feu en informatique et entre en sociologie à l'université. Il en ressort avec un baccalauréat. Compte-t-il pousser plus loin dans cette voie?

Quand j'ai pris la décision de lâcher l'université, l'un des facteurs importants était que j'étais tanné de voir mes parents s'emmerder. Au pis aller, si jamais je voulais faire ma maîtrise, je pourrais toujours la faire plus tard. Je me disais : « Ça va leur donner un coup de pied au derrière et il va se passer quelque chose! »

Cette maîtrise, il la ferait davantage pour se prouver quelque chose à lui-même, s'il ne trouve pas d'emploi intéressant. Revenant à ses parents, Étienne dit s'être toujours senti « un petit peu tirailé » entre les deux. Ses parents se le disputaient : qui l'élevait? Qui payait le plus pour lui? Il s'est donc senti constamment ballotté et même [49] « un petit peu » acheté par eux : « Je m'en étais rendu compte à l'université, sauf que quand l'argent rentre, c'est quasiment gênant et dur de dire non. »

Au moment de la séparation de ses parents, il n'a pas aimé se faire dire qu'il avait été un poids dans le divorce. Quel rôle a-t-il joué exactement à cette occasion? « Ma mère voulait avoir la moitié de la maison, la moitié des meubles et une compensation de mon père. Moi, j'étais choqué de ça. » Messenger entre les deux parents, il se sent de

plus en plus coincé et la tension monte : « J'étais comme pris entre les deux. Alors, je me suis tanné et je me suis assis ; j'ai réglé ça avec l'ami de ma mère. » S'entendant pour que celle-ci accepte de régler pour la moitié de ce qu'elle réclamait, « après un petit calcul vite fait », Étienne dit à l'ami en question : « Essaie de la convaincre et on arrête ça là. On signe le divorce demain matin. Moi, je vais m'arranger avec mon père. » Et sa mère entérina la proposition issue de cette étrange négociation.

De l'amour, Étienne se demande s'il peut être éternel. Certainement, la routine vient l'altérer. La vie sans amour? « C'est un peu monotone, sinon triste. Je ne sais pas si cela vaudrait la peine de vivre car l'amour, c'est ce qui met un petit soleil parmi les nuages. » Il me semble que son besoin d'être aimé est énorme. Mais lui, est-il capable d'amour? « En amour, ça ne fonctionne jamais comme je le voudrais. » Le mariage? Une chose à vivre, une sorte de jeu qui vaut la peine d'être joué. Mais pour Étienne, pas question de mariage civil ou religieux. Il est à noter cependant que certains enfants-roi peuvent se rendre jusqu'au mariage de raison, ou d'intérêt, car, comme on peut le constater ici, ils sont très matérialistes : tout leur est permis pour répondre à des besoins financiers. Dans son échelle de valeurs,

il y a l'amour, il y a les loisirs, et puis il y a le travail. Présentement, je n'ai pas de conjointe fixe et pas vraiment de travail. Des loisirs, j'en ai quand même beaucoup. Je ne suis pas dans un creux ; je réussis à me maintenir. Je ne sais pas ce qui me maintient vraiment. Peut-être parce que j'ai de bons amis.

Sa philosophie : prendre les éléments négatifs et positifs des expériences vécues, bien les jauger et en « tirer un morceau » :

Si je ne fais pas ça, carrément, je pense au suicide. Et je suis un petit peu trop lâche pour me suicider. En même temps, j'aime peut-être trop vivre pour penser à ça. Ça me donnerait quoi dans le fond?

[50] Récemment, son père a planifié un suicide. À la dernière minute, il a eu peur et n'est pas passé à l'acte.

Comment Étienne perçoit-il son avenir? Je me demande toujours ce qui va m'arriver. Même s'il y a des gens autour de moi - des amis, des vrais comme on n'en a peu dans la vie - qui croient en moi et qui me disent que j'ai tout pour réussir, je n'y crois pas vraiment encore. En avant, tout est tellement incertain, tellement dur et un petit peu injuste. C'est plus facile d'impressionner une personne que tu connais qu'une personne que tu ne connais pas. Sans appui, sans aide, c'est vraiment difficile de se trouver un emploi ; tu peux rester le dernier en dessous de la pile. C'est vraiment injuste! C'est vraiment une lutte!

A-t-il la foi? Des fois, je me demande en quoi je crois. Est-ce que je crois en moi? Est-ce que je crois en un bon Dieu? Est-ce que je crois aux extra-terrestres? Les extra-terrestres, je les ai éliminés depuis un bon bout de temps. À un moment donné, je me disais athée, sauf que je me suis aperçu que la personne en qui je croyais le plus, c'était peut-être moi-même. Pourtant, demain je peux aussi bien croire en une aubergine qu'en autre chose (sciences, humain, etc.). Mais on ne peut pas croire en rien, c'est impossible.

Les gens ont besoin de croire et peu importe ce que c'est. On peut leur faire croire n'importe quoi : il s'agit d'y mettre un peu de sel et de piquant. Et c'est incroyable la panoplie, le choix de Bibles que l'on a! Quand je suis trop mélangé, j'aime mieux me faire mon petit monde à moi.

Étienne se dit très individualiste et très sceptique aussi, ce qui, à son avis, pourrait bien lui jouer des tours : « Tu attends tout le temps d'avoir des preuves et, à force de chercher des preuves, à force de douter, tu as la vérité devant toi et tu ne la vois pas. » Il se dit très intrigué par les forces psychologiques de l'être humain et aussi par le fait qu'un seul 10% de l'intelligence serait développé. Qu'en est-il des 90% restant? Et la force que nous portons en nous, d'où provient-elle? Qui est à l'origine de la création? Comment l'histoire de Jésus - un bien beau conte, à son avis - a-t-elle pu traverser le temps alors que l'on possède si peu d'informations sur la construction des pyramides d'Égypte? Autant de questions auxquelles il cherche des réponses, malgré le fait que l'origine du monde risque de demeurer un éternel mystère.

[51] Étienne est très choqué par la contradiction entre le dire et le faire de l'Église qui invite au partage, tout en possédant tant de richesses. Au plan hiérarchique, ce n'est certes pas un modèle non plus.

Je ne dis pas que la religion n'est pas bonne ; je ne dis pas que le fait de croire n'est pas bon. Sauf que le fait de se laisser emplir comme on se fait emplir...

J'ai connu un prêtre, c'était dans un camp de jeunesse. Je l'avais super aimé. Pour lui, la religion ça n'était pas de t'emplir, mais il nous racontait des histoires de la Bible et les mettait vraiment à notre niveau. J'ai trouvé ça très intéressant. Il ne nous l'imposait pas, mais il en discutait avec nous. C'était plutôt un échange. Tout le monde partageait.

Au moment où Étienne me relate cet événement, il est rempli d'enthousiasme. C'est la première fois durant l'entrevue.

Pour conclure, on pourrait dire que l'enfant-roi ne possède pas d'assises solides. Beaucoup de contradictions, de « peut-être » dans ses propos. Ses convictions sont floues, ses opinions sans trop de consistance, et l'ambivalence est grande chez lui. Il fait penser à ces fragiles nacelles qui restent au quai plutôt que de s'aventurer sur l'océan de la vie, ce qui ne l'empêche pas pour autant de se donner des allures de paquebot. Et, pour ce faire, il utilisera au besoin la séduction, la manipulation et la tyrannie. Il sait cependant qu'il peut sombrer à la moindre lame de fond, ayant perdu son gouvernail. Il intellectualise ce drame pour ne pas ressentir la douleur, pour ne pas souffrir de cette réalité cruelle. D'où provient ce mal de vivre qui est celui de l'enfant-roi?

[52]

Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.

Première partie : Douze types

Chapitre 5

Le performant

Céline Saint-Pierre

[Retour à la table des matières](#)

Les jeunes de 20-35 ans sont partie prenante de la société et de son histoire. Performer, réussir, exceller sont des mots clés pour cette dernière. Compétition, concurrence, défi, volonté de vaincre, ces valeurs issues du libéralisme économique imprègnent la mentalité de nos contemporains et colorent leurs décisions personnelles. Plusieurs jeunes de 20-35 ans n'échappent pas à cette conjoncture.

Très tôt, dès qu'ils ont été capables d'initiative, vers l'âge de cinq ans, ces jeunes ont reçu de leurs parents le goût du travail bien fait et la volonté de performer dans un domaine particulier. Pour ces fils et ces filles de gagnants, l'excellence est comme l'agent formateur de l'intelligence, promoteur de la personne et instigateur de l'estime de soi et des autres. Ils acceptent de rudes apprentissages qui exigent discipline, renoncement et support. C'est le prix à payer pour se démarquer de leurs pairs et se gratifier soi-même.

Ces jeunes ont en commun d'avoir eu des parents présents, conscients que l'effort est la clé du succès et désireux que leurs enfants occupent la première place sur le podium de la réussite. Ces parents mettent tout en oeuvre pour que le succès de leurs fils et de leurs filles soit possible. Ils se préoccupent également de leur équilibre de vie. Les arts et les sports sont partie intégrante d'un horaire bien planifié. Le psychanalyste Tony Anatrella affirme que les enfants, les adolescents et les jeunes ont besoin, pour construire leur identité, de modèles signifiants auxquels ils peuvent s'identifier ou encore s'opposer. Les performants sont, la plupart du temps, des jeunes qui ont trouvé des adultes devant qui ils pouvaient se poser. En voici deux figures typiques, Jeanne et Louis.

[53] Jeanne est une universitaire du début de la vingtaine. Elle étudie en génie. Il lui importe d'apprendre et de se distinguer.

J'étudie dans un domaine assez spécialisé. Au cégep, j'aimais la chimie. J'aime d'autres matières, comme l'histoire, la géographie... Je me demande si je vais avoir le temps d'apprendre tout cela. Actuellement, je me concentre surtout sur le génie. J'aurais voulu être mathématicienne, j'aurais voulu apprendre plein de choses. C'est un peu dans ce sens-là, j'aime beaucoup apprendre, puis je sais que je n'ai pas fini d'apprendre, et je veux apprendre encore.

J'ai choisi cette spécialité surtout parce que c'était un défi. Tout le monde me disait que c'était difficile ; moi, je voulais savoir si j'étais capable de faire cela. Et puis, ce n'est pas traditionnel, je voulais faire quelque chose de différent.

Ce qui me tient le plus à coeur, c'est de réussir mon cours.

Habituellement, ces jeunes sont curieux. Éveillés très tôt à voir, à comprendre, à goûter l'euphorie de la découverte, il leur est difficile de choisir un domaine de spécialisation parce que tout les intéresse. Pour Jeanne, le critère de choix a été le défi ; le domaine dans lequel elle étudie est considéré comme difficile et la profession qu'elle embrasse étant nouvelle, elle se distancie de la tradition. Cela lui permet de se démarquer de la masse, d'atteindre une plus grande valorisation d'elle-même et de goûter un plaisir certain à obtenir la première place. Ces gratifications, elle les a connues à plusieurs reprises jusqu'à présent.

Des parents qui encouragent et supportent l'effort

Se préparer à réussir c'est faire l'apprentissage d'exceller dans tout ce qui est entrepris. C'est le cas de Jeanne. Cela ne se fait pas tout seul. La motivation ne peut à elle seule maintenir un travail constant. L'omniprésence des parents, leurs multiples attentions, les nombreux services rendus à leurs enfants, la soumission de leur propre vie à celle des fils et des filles, les encouragements répétés sont une source intarissable de stimulations pour ces virtuoses de la réussite. Le succès de ces jeunes est aussi celui des adultes qui les portent et les supportent. La famille revêt une importance capitale :

Pour moi, la famille est très importante. J'ai toujours été très proche de mes frères et soeurs. Mes parents se sont toujours [54] préoccupés de nous. Il me semble que je n'ai jamais rien fait sans eux. Nous avons beaucoup d'activités familiales.

Dans ma famille, j'ai vécu l'amour. Je sais que c'est un bien grand mot, mais l'amour... quand je pense à d'autres familles. Chez nous, il y a quelque chose de spécial. Mes parents ont fait pour moi beaucoup de sacrifices ; ils ont donné beaucoup de temps. Sacrifices, c'est un mot péjoratif, je préfère dire qu'ils ont donné beaucoup. Quand j'ai besoin d'aide, ils sont là pour le faire, matériellement, puis moralement, psychologiquement. Des fois, j'ai un problème, même des fois, je ne suis pas obligée de leur demander de m'aider, ils savent que j'ai un problème ; ils font plein de choses, ils sont bien attentionnés.

Je me sens plus à l'aise avec ma mère pour parler de choses qui me touchent intérieurement, elle m'apporte du réconfort. Pour parler de choses plus techniques, c'est avec mon père ; quand j'ai besoin de conseils pour l'école, pour gérer mon temps. Quand j'étais plus jeune, c'est lui qui veillait à ce que l'on fasse du sport, que l'on complète nos devoirs, qu'on se couche tôt. Par un côté, je suis comme mon père, je veux relever des défis, puis toujours faire de mon mieux les choses. Mon père dit toujours qu'on est différent, qu'il y a une certaine manière de faire les choses.

Une vie sociale différente

Le grand absent de l'horaire compétitif de ces jeunes est le temps à consacrer avec les pairs. Quand une personne veut se démarquer, il lui est plus difficile d'être avec les autres. Quand la planification du temps est fonction de la première place à obtenir dans un domaine déterminé, habituellement il n'y a personne en avant, ni à côté, les autres étant le plus souvent en arrière. Forcément aussi, les performants ont moins de temps à consacrer à des échanges gratuits avec les autres. Le plus souvent, ces jeunes ne peuvent partager leur passion avec d'autres tout simplement parce que les autres n'en sont pas là ou encore parce que les autres les culpabilisent de leur succès. Tout cela contribue à créer un écart entre les performants et leurs pairs.

Les doués sont plus à l'aise avec les adultes. Habités à aller au bout d'eux-mêmes, ils savent davantage qui ils sont. Engagés dans [55] une discipline, ils ont pris leur vie en mains. De plus, connaissant la confrontation à l'effort et à l'échec, ils y ont gagné en maturité. Souvent le monde des adultes leur est plus familier que le monde de l'enfance et de la jeunesse.

Je suis renfermée. L'intégration avec les autres, cela a toujours été difficile. J'étais bonne à l'école, puis je ne trouvais que cela important ; j'avais de la misère à me faire accepter par les autres. Je n'avais pas les mêmes activités que les autres ; cela a causé des gros problèmes. Ils me trouvaient un peu bébé. Je me suis fait des amies. J'ai eu des vraies amies, c'était plaisant. J'ai commencé à m'intégrer dans les activités scolaires, le comité étudiant, le comité pour préparer tel événement. J'étais à l'aise avec les adultes, les professeurs, les directeurs, j'aimais parler avec eux. J'avais des préoccupations, puis il me semblait que les autres n'avaient pas les mêmes préoccupations que moi, c'était plutôt les adultes qui avaient les mêmes préoccupations que moi. En fin de compte, j'étais dans le conseil étudiant, je voulais améliorer la qualité de vie. Je voulais que l'on ait du meilleur matériel pédagogique pour tel cours ; j'aimais ça, je voulais discuter de ça. J'ai trouvé ça dur d'être différente. C'est mon père qui insistait pour que l'on fasse nos devoirs en arrivant de l'école ; j'aurais voulu des fois être comme les autres.

Le tragique refoulé, occulté?

L'avenir, Jeanne ne veut pas en parler. Peut-être ne peut-elle le faire? La question a provoqué quelques larmes, soulevé un malaise. « L'avenir, je ne sais pas. Je ne veux pas en parler, cela m'ennuierait... La souffrance serait de perdre quelqu'un que j'aime. »

Une autre figure-type

Louis est aussi un jeune universitaire âgé de 20 ans. Il étudie en informatique. Il est issu d'une famille de classe moyenne intéressée au bonheur et à la réussite des enfants. Louis parle de son enfance comme d'une époque heureuse où ses parents se sont beaucoup préoccupés de lui. Très jeune, il a pris goût à l'étude. C'est dans la joie de la découverte et à travers le succès que Louis s'est propulsé [56] sur les voies de la connaissance. Sur cette route, il est supporté par ses parents qui se réjouissent avec lui de ses succès.

Au contraire de Jeanne, qui a connu un parcours sans bavure, Louis a eu à ajuster son tir quand il a appris qu'un problème de la vue ne lui permettait pas d'entreprendre des études de contrôleur aérien, rêve qu'il caressait depuis son enfance. Comme plusieurs autres adolescents, il a eu à décider rapidement d'une autre orientation de carrière. Il s'est dirigé vers l'informatique. Son critère de choix a été les débouchés possibles de travail dans cette spécialisation. Cette ligne l'intéresse plus ou moins. Il est déterminé à obtenir son baccalauréat en formulant le vœu de poursuivre l'aventure de la connaissance dans d'autres domaines. Louis travaille pour subvenir à ses besoins.

Soif de connaissances

Ce qui me fait vivre, ce sont les buts que je me donne. En partant je me donne des buts que je sais impossibles à atteindre et je les sépare en mini-objectifs qui sont, eux, réalisables. Être en informatique, c'est un objectif

parmi d'autres, lequel m'a aidé à tendre vers mon but, entre autres, être le meilleur dans tout ce que j'entreprends.

C'est important pour moi d'être le meilleur pour l'estime de moi-même, pour être reconnu par mes parents ; c'est important ce que mes parents pensent.

Si je n'en étais pas à la survie sur le plan monétaire, je serais toujours dans les études. J'étudierais dans les choses d'avenir, ou les choses qui m'intéressent comme l'astrophysique, la biologie. L'informatique, ce n'est pas ce qu'il y a de plus intéressant. Je sais que je vais continuer à étudier, le soir, les choses qui m'intéressent. Je suis perfectionniste. Je vais viser le plus haut possible. C'est un de mes gros problèmes.

Le trésor familial

La famille a une grande importance pour Louis. Ce à quoi il tient le plus, ce sont ses parents. Ils sont pour lui des modèles et une source généreuse de bienveillantes attentions.

La famille, ça a toujours été une valeur très importante. On a été élevé là-dedans. Mes parents, c'était un trésor pour nous [57] autres, puis cela je l'ai encore. C'est pour cela qu'on est encore avec eux autres. Mes parents, c'est très important ce qu'ils pensent ; ça a toujours été très important. On admirait nos parents dans le sens de modèles, plus que dans le sens d'autorité.

J'ai emmagasiné de beaux souvenirs d'enfance. Je recherche... le beau côté des choses.

L'impuissance devant le tragique

L'avenir est difficile à envisager pour les jeunes de cette génération. Les moyens de communication mettent à jour tous les problèmes de la planète. On ne connaît pas le consensus social. La dégradation de l'environnement est une question majeure ; il s'agit du milieu de vie. Les jeunes de 20-35 ans se sentent démunis devant ce qui, pour eux, est déjà trop près de l'irréversible.

On est trop au courant de ce qui se passe vraiment, les morts, les guerres, la pollution, la dégradation de l'environnement. Ce sont des affaires que l'on connaît, que l'on se cache. Je pense que c'est toute la société qui est de même. On est des conscients inconscients. Parce que l'on sait bien que l'on

est en train de se détruire et l'on ne fait rien. Bien c'est cela, on fait notre petit innocent, puis on refoule cela, puis on se dit : ce n'est pas grave, ils vont arranger cela. Puis on continue inconsciemment à faire ce que l'on fait. Moi-même je contribue à la dégradation en utilisant une automobile. Mais y a-t-il d'autres moyens qui s'offrent à nous autres ? Avons-nous le pouvoir de contrer cela ?... Tu ne peux pas arrêter cela, toi, ta petite personne. À un moment donné... tu refoules... parce que tu te sens trop coupable.

Philosophie et héritage religieux

Le cours de philosophie avec lequel Louis s'est battu au cégep a été déterminant pour lui. Ce cours est entré en contradiction avec la formation religieuse qu'il a reçue. Il a été incité à se questionner sur les fondements de l'être humain et à douter de son héritage religieux.

À mesure que les années avancent, je me rends compte que mon entourage se fiche carrément de ma religion, c'est dur de vivre là-dedans.

[58] C'est dur pour moi de garder ce sens de la religion qui est quand même un sens important. La façon dont les professeurs donnent le cours de philosophie, c'est qu'ils balancent la religion, je dirais même qu'ils la désacralisent. Cette situation me choque énormément. Je suis déçu et blessé à l'intérieur.

Pour Jeanne aussi, le cours de philosophie a été confrontant.

Quand j'étais au cégep, j'ai été confrontée à un monde qui n'est pas plus favorable que cela à la religion. J'ai vécu cela particulièrement à travers le cours de philosophie. Pour mes professeurs de philosophie, avoir la foi, croire en Dieu, c'est être prisonnier, c'est contraire à la liberté. J'aurais aimé leur dire que j'avais une autre conception, mais je n'étais pas capable.

Louis se débat avec un doute qui l'a pénétré viscéralement et dont il cherche à se débarrasser. Louis et Jeanne, à cause d'une solide formation, de leur habitude de réflexion, de leur capacité à se prendre en mains, ont été capables de distance critique par rapport à ce qui leur a été enseigné. Les convictions qu'ils ont acquises, expérimentées, inté-

grées, tout au long de leur apprentissage de la pensée et de la vie, ont résisté à la crise de la confrontation de leurs valeurs au cégep. Les performants sont disciplinés. Ils ne sont pas dispersés. Cela les aide à prendre conscience de ce qu'ils sont, de ce qu'ils veulent pour eux-mêmes. Ils sont articulés et capables de choix personnels.

Un héritage familial

Louis et Jeanne nous font prendre conscience de l'importance de la famille dans la transmission de l'héritage culturel et religieux. Tous les deux ont été imperceptiblement et définitivement imprégnés des attitudes religieuses de leurs parents et de leurs grands-parents. C'est par osmose qu'ils ont appris la foi chrétienne. Ils en ont vécu et ils ont pratiquée avant que de la dire. Voici ce que Jeanne nous a confié.

Moi et ma famille on allait à la messe tous les dimanches. J'ai appris que la religion, c'était important, qu'il fallait la pratiquer.

À la maison, on n'en parle pas explicitement. On n'a pas besoin de le faire parce que cela paraît. Chez nous il y a l'entraide, le pardon, toutes ces choses-là.

[59] Et Louis.

Ma grand-mère, pour moi, c'était pratiquement Dieu. Grand-maman, chaque fois qu'elle venait, elle nous contait toutes les histoires de la Bible. Puis, elle les interprétait pour nous autres.

Actuellement, je ne pratique plus, à cause des doutes. Je trouve cela malheureux, parce qu'en dedans de moi, je l'ai toujours le sens de la religion. Je suis déçu d'avoir cessé de pratiquer à cause des doutes. Quand je pense au cours de philosophie, cela me frustre. C'était tellement argumenté que devant les arguments qui me reviennent, je me sens impuissant, je n'ai pas de réponses.

Alors que Louis lutte seul pour resituer l'héritage religieux reçu de sa mère et de sa grand-mère, ce qu'il identifie comme un combat entre la tête et le coeur, entre le rationnel et l'humain, Jeanne a l'opportunité

de cheminer dans des groupes où il lui est donné de nommer sa foi et de l'approfondir. C'est de façon articulée qu'elle traite de l'expérience qu'elle fait de Jésus le Christ. Considérons ces deux expériences.

Le déchirement de Louis

Au cégep, on étudiait Freud et d'autres auteurs. Les professeurs riaient de la religion. J'entrais dans les débats, je donnais mon point de vue. On m'a obligé à analyser *Malaise dans la civilisation* de Freud et à argumenter contre la religion. Au fond de moi, je ne croyais pas à ce que j'écrivais et cela me choquait d'être obligé de le faire. Comme la religion est basée sur la foi, c'est difficile d'avoir des arguments. Les arguments pour la religion, je ne les avais pas. En tant qu'humain faible, le doute s'est insinué en moi.

Je suis très croyant à l'intérieur de moi, j'ai commencé à douter dans la tête, je suis très croyant dans mon cœur, mais ma tête ne va pas avec. Cela commence à faire de méchants conflits.

Le cheminement de Jeanne

Je ne suis pas capable de dire, Jésus égale telle chose, c'est comme cela ; cela a toujours été vécu implicitement. Dieu, c'est quelqu'un de très grand qui me donne le goût de vivre.

[60] Pour le moment, je sais que Dieu aime tous les hommes, qu'Il m'aime moi en particulier, puisqu'Il m'apprend à aimer les autres comme Lui les aime. Si j'aime les gens comme Dieu les aime, ils vont être des gens spéciaux, des gens uniques.

Aimer les autres comme Dieu les aime, comme si Dieu m'avait donné une mission, comme s'Il me disait qu'Il a besoin de moi. Il donne un sens à ma vie. Je prends de Lui, mais Il compte aussi sur moi pour faire quelque chose.

Quand on s'aime et qu'on aime les autres comme chrétiens, on se sent libre, on vit notre liberté. Cette liberté m'épanouit.

En guise de conclusion

Jeanne et Louis illustrent ce que peuvent vivre certains jeunes aujourd'hui. Jeanne et Louis ont en commun le goût de la vie, le désir de réussir, la volonté de relever des défis, une passion pour la connaissance, la décision de s'insérer dans la société au moyen d'un travail, d'une carrière qui leur assurent une qualité de vie. Jeanne est davantage axée sur les attentes des siens. Louis porte davantage son attention sur les intérêts jaillis du dedans de lui-même. Les deux bénéficient du support de leur famille ; les attentions et la compréhension de leurs parents accompagnent leurs efforts. À la différence de Louis, Jeanne peut compter sur l'expertise technique, l'aide financière et la situation sociale de ses parents. Dans la course à l'excellence, Jeanne et Louis n'évoluent pas dans le même couloir. Ils ne sont pas du même milieu social. L'égalité des chances est un mythe... même pour les performants!

[61]

Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.

Première partie : Douze types

Chapitre 6

L'ésotérisme

[Retour à la table des matières](#)

Voilà un type assez répandu et très diversifié comme le révèlent tant de recherches récentes. Commençons par l'approche la plus simple, celle de nommer des phénomènes connus et largement diffusés : le Nouvel Âge, la réincarnation, l'astrologie, l'occultisme et le spiritisme, les sectes gnostiques d'initiés. Dans la seule région de Montréal, il y a 800 groupes de toutes sortes appelés nouvelles religions, et plus de 10 000 aux États-Unis. Une immense littérature très lue et fréquentée, grâce à de grands réseaux de distribution. Une circulation intense dans les conversations quotidiennes comme dans les médias. Une multitude de sessions, de conférences d'initiation. Un vaste marché avec ses nombreux points de vente. Les adhérents en font l'axe de leur identité, de leur vision du monde, du sens de leur vie, de leur système de représentation.

Ces croyances augmentent avec le niveau des études faites (études supérieures comprises, sauf scientifiques), avec une forte concentration sur les 18-25 ans, et (pour le sexe) chez les femmes. On a noté que ces croyances augmentent là où se sont désintégrés les traditions et héritages culturels religieux de la civilisation occidentale et aussi dans les courants de conscience critique d'une sécularisation qui a désenchanté le monde et provoqué un vide spirituel.

Certains chercheurs voient des contre-cultures sauvages dans ce néo-ésotérisme qui bricole des réconciliations mythiques entre science et conscience et réenchante artificiellement le monde, en recourant même à la magie, ou cherche dans des religions asiatiques reconstruites la solution aux maux de nos sociétés.

D'autres chercheurs soulignent davantage le besoin de retrouver une totalité perdue et de raccorder ce que la société moderne a [62] séparé, morcelé ou opposé. Voyons les propos d'un jeune universitaire qui illustrent bien ce diagnostic :

Pour un universitaire, le Nouvel Âge devrait se définir comme suit : unification de la spiritualité, de l'art et de la science ; unification des grandes religions (bouddhisme, christianisme, islamisme, hindouisme) ; unification des sciences (physique, sociologie, biologie, psychologie, mathématique, etc.) ; ainsi que l'appréciation à sa juste mesure de toute forme d'art et de créativité humaine... Les bonnes librairies du Nouvel Âge sont justement des endroits où on peut trouver tous les domaines de la connaissance, de la spiritualité et de l'art. L'ésotérisme est la synthèse de tous ces champs.

Rien de moins. À cette hauteur, le croyant du Nouvel Âge détient une compétence universelle qui fédère toutes les compétences. Il a en main la clé de toutes les solutions, la réponse à tous les problèmes, le système de sens qui remplace tous les autres après les avoir assimilés et dépassés. Il transcende toutes les vicissitudes de l'histoire. Il connaît, comme initié, toutes ces choses cachées depuis le commencement du monde.

Nous avons dépassé l'âge du croire, nous sommes dans l'âge du savoir. Nous sortons du chaos d'un monde fini, éclaté, pour entrer dans l'ordre harmonieux, pacifique, écologique, féminin, heureux, d'un monde autre.

C'est l'Ère du Verseau si bien décrite par Marilyn Ferguson. (*Nathalie, 23 ans, bac en psychologie*)

Y aurait-il ici l'expression ultime de la culture adolescente, narcissique du « tout est possible », du *Sky is the limit*, avec sa fuite de la finitude humaine et du pays réel incompréhensible en face duquel on se sent impuissant?

Il n'y a rien à faire avec cette société-là. C'est complètement bloqué. Il faut se placer carrément à côté, chercher ailleurs, trouver une alternative radicale, tout autre chose. C'est trop plat, trop absurde, trop loin de nos aspirations les plus profondes. Il faut recommencer à zéro, inventer un autre monde. Je viens de lire un livre super qui s'intitule : *Wow! Je suis Dieu*. Chacun fait son sens, a son *aura* propre, a plusieurs vies. On est cosmique, divin. Tout nous est donné. On a un potentiel extraordinaire qu'on a peu développé jusqu'ici. Prends la méditation transcendante, c'est une technique spirituelle qui multiplie tes [63] forces par cent. Tu as tout en dedans de toi, toutes les forces cosmiques te traversent et t'apportent la paix, la sécurité, la certitude, l'espérance, enfin tout! (*Sonia, 22 ans, Sciences de l'éducation*)

Selon le groupe de recherche sur les sciences de la religion de l'université Laval, 70% des Québécois croient que les humains sont doués de pouvoirs paranormaux, 40% croient que des extraterrestres sont déjà venus sur la terre et y ont laissé des traces de leur passage, et près de 40% croient en la réincarnation.

Le sociologue Lionel Sans Soucy considère que le Nouvel Âge est un phénomène de société qui se définit comme un modèle culturel véhiculant une philosophie qui invite ses adeptes à vivre de façon intime et exclusive. Cette culture du Nouvel Âge est composée d'une mosaïque de modes de vie et de croyances de base qui se reflètent au quotidien et qui atteignent toutes les couches de la société.

Selon Diane Labelle du Centre d'information sur les nouvelles religions, chaque famille du Québec possède aujourd'hui au moins un membre qui a des croyances basées sur la philosophie du Nouvel Âge.

Richard Bergeron, l'auteur de l'ouvrage *Le cortège des fous de Dieu*, souligne le syncrétisme (mélange hétéroclite de croyances) de

bien des adeptes qui intègrent l'héritage religieux chrétien, mais toujours sous un mode ésotérique : « La littérature ésotérique s'en donne à coeur joie pour remplir l'espace très ouvert de ce qu'on appelle traditionnellement la vie cachée de Jésus, celle de 10 à 30 ans dont ne parlent pratiquement pas les Évangiles. » Selon les tenants de l'ésotérisme, Jésus serait passé par un long processus d'initiation durant cette période où il aurait vécu dans une secte secrète de sages (les Esséniens qui avaient acquis la connaissance absolue). Il aurait ensuite étudié avec de grands initiés en Égypte, en Perse, en Syrie, en Mésopotamie, en Grèce et enfin aux Indes et au Tibet. La foi chrétienne y est inversée : ici, Jésus est un homme qui s'est fait Dieu.

Phénomène marginal, extrême? Comment ignorer sa diffusion jusque dans les classes populaires. Que de figures et d'itinéraires nous aimerions donner ici? Limitons-nous à un extrait typique de l'entrevue d'une secrétaire de 29 ans.

La réincarnation, c'est ce qui m'a vraiment aidée à vivre, c'est ce qui m'a ouvert des grandes portes de tout bord, de tout côté, qui m'a permis d'accepter plein de choses qui m'ont souvent choquée. [64] C'est ton karma, tu dois passer par là. Ça ne te donne rien d'essayer de changer ça. J'ai ouvert les yeux de plein de monde en leur faisant découvrir ça. Ils s'acceptent mieux maintenant. La vie n'est plus absurde, sans espoir. Tu as d'autres vies meilleures qui t'attendent. [...]

C'est pas une croyance, c'est un fait, c'est là. Le Christ a été réincarné. Il a fait beaucoup de chemin dans une seule vie, mais il en avait vécu plusieurs autres, je suis certaine. Il est une entité tellement évoluée qu'il est rendu là où on s'en va tous. Il est la plus grande énergie qui existe. On l'appelle Dieu, c'est « cute », c'est un beau mot [...]

Dans ma tête, c'est une énergie très forte qui a pu faire qu'on est là, puis dans ma tête cette énergie forte, je l'appelle Dieu. Elle est partout, toujours présente en nous. J'ai lu dans un livre cette phrase de Dieu : « Je me suis caché à la dernière place où l'homme penserait me trouver... à l'intérieur de lui-même. » C'est une bonne cachette, tu trouves pas?

Tu vois, la réincarnation, ça t'aide à dépasser le fait qu'il y a d'un bord un Dieu infiniment bon et juste et de l'autre bord le mal, la violence, la mort. Dieu nous a donné plusieurs vies pour arriver au bien, pour parvenir à lui, alors il n'y a plus de contradiction. Le problème est résolu.

J'ai suivi pendant deux ans 50 séances de deux heures. Ça m'a coûté 3000 dollars. Mais qu'est-ce que c'est quand tu penses au bien-être intérieur que ça t'a donné, quand tu as découvert la clé de tout. Je suis parfaitement

heureuse. J'ai des techniques merveilleuses et super efficaces. Avec le pendule (radiastésie), je travaille à donner de l'énergie aux gens pour guérir leurs malaises physiques, psychiques et tout et tout. Je suis secrétaire à l'hôpital. Quand je vois un malade découragé, je l'invite chez moi. Ça fait des miracles. J'ai appris aussi les médecines douces. Mais moi, j'y ajoute le contact humain, le spirituel, l'amour universel, la Conscience universelle, et ce bon homme qui a commencé au bas de l'échelle : Jésus. Les gens le redécouvrent différent avec moi.

Pour moi, la vie éternelle, c'est mon âme qui l'a. Puis elle n'a pas besoin de résurrection. Que je décède, que je me réincarne, l'âme est là, éternelle. L'Évangile est à côté de la « trak ». La vie [65] c'est un escalier, tu passes d'un palier à l'autre. Notre âme passe par toutes ces étapes. Mais attention, c'est pas une gratuité! C'est quelque chose que j'acquiers tout au long de l'évolution de mon âme, qu'elle soit à partir d'un corps physique ou ailleurs au niveau du cosmos. T'as pas besoin de qui que ce soit pour ça. Tu es branché directement sur Dieu. L'Église, les religions, c'est inutile, ça ne t'apporte rien...

On est loin de la grande synthèse dont parlait le jeune universitaire plus haut. Mais la prétention est la même : un savoir absolu audelà de toutes les sciences, les religions, les arts et les techniques de la culture moderne. Encore moins y a-t-il de place pour les traditions éprouvées au cours d'une longue histoire. Modernité séculière et traditions religieuses sont renvoyées dos à dos. Réfracté dans la conscience populaire, l'ésotérisme devient vite une affaire de recette magique, de pendule, de cristaux. Certains rétorqueront : « Si cela les fait vivre, pourquoi pas? » Nous n'en sommes pas si sûrs quand nous vérifions l'ancrage de ces croyances dans leur histoire et leurs pratiques de vie, dans leurs façons de se situer dans le pays réel, dans leurs problèmes de chômage, de famille, dans leurs rapports à la société, à la politique. Vues de là, ces croyances apparaissent comme une dénégation gratuite et aliénante de leurs problèmes réels dans un imaginaire décroché de ceux-ci. Et s'il y avait là, au moins à titre d'hypothèse, une drogue de l'esprit semblable à tant d'autres drogues qui viennent calmer artificiellement le mal de vivre, le mal de l'âme tout en inhibant toute action dans le réel?

Nous reviendrons dans ce dossier sur ces questions importantes. Car il s'agit d'un phénomène complexe qui déborde la description sommaire que nous venons de donner. À titre d'indicateurs provisoires

res, mentionnons certaines questions que soulève ce phénomène a la fois social, culturel et religieux.

Et s'il y avait autre chose

D'abord, la critique d'une certaine sécularisation qui a refoulé les dimensions spirituelles de l'être humain, un peu comme hier on a refoulé la sexualité, avec le *boomerang* sauvage que l'on a connu par la suite.

Ensuite, la critique des Églises, particulièrement de l'Église catholique chez nous, qui connaît une profonde crise de crédibilité, non seulement comme institution, mais aussi dans son discours [66] moral et dogmatique perçu comme une contre-culture, comme un monde dépassé, fixé, incapable de se situer dans le *devenir* culturel et religieux en gestation dans la conscience de la plupart des gens.

De plus, les systèmes de représentations de l'au-delà semblent s'être effondrés, laissant un vide que ce néo-ésotérisme cherche à combler, tout en posant au christianisme des nouveaux défis de réinterprétation de lui-même.

Dans un monde de plus en plus cahotique, on cherche un nouvel ordre des choses. Et il faut bien avouer que la société présente offre peu d'assises pour le construire. L'histoire nous enseigne que les rapports entre ordre et chaos sont parmi les plus importants de la conscience individuelle et collective. Pour sortir de l'angoisse du chaos, individus et peuples préfèrent souvent des systèmes sociaux autoritaires, ou encore des systèmes de sens même les plus utopiques, ou bien des solutions intégristes dont témoignent les fondamentalismes religieux actuels. Les expériences ésotériques se logent peut-être dans cette quête exacerbée d'un nouvel ordre pour sortir du chaos actuel.

Les croyances sont créatrices de sociabilité et aussi d'intelligibilité de la vie collective par ceux qui les partagent. Durkheim l'a bien montré. Ici encore, des phénomènes comme l'astrologie, le Nouvel Âge sont des nouveaux lieux communs de la communication. Une communication qui essaie de transcender les idéologies et religions qui divisent. L'astrologie, par exemple, offre une sorte de terrain neutre où

chacun peut s'identifier, accueillir la différence de l'autre, communiquer dans un système de référence qui ne menace personne et joue un rôle social implicite de consensus. L'individuel et le collectif, l'imaginaire et le réel, le rationnel et le non-rationnel, la vie et l'au-delà de la vie s'y recomposent.

En voilà assez pour nous faire soupçonner que le néo-ésotérisme ne peut être compris dans des démarches critiques étroites et trop souvent simplistes. Pensons au besoin profond et incontournable de comprendre ce qui arrive et de trouver une cohérence quelque part, quelle qu'elle soit. Ce que l'idéologie libertaire, la culture « psy », l'économie néo-libérale, la vie urbaine hachée, morcelée, l'héritage religieux défait, la société des modes du jour ont battu en brèche depuis plusieurs décennies. La conscience, comme la nature, a horreur du vide, et aussi du chaos et du non-sens.

[67]

Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.

Première partie : Douze types

Chapitre 7

Le retransché

Céline Saint-Pierre

[Retour à la table des matières](#)

Comme le prône la société actuelle, la majorité des jeunes de 20 à 35 ans se sont scolarisés en vue d'un travail ou d'une profession qui les intéresse, les valorise, et par surcroît leur confère le sentiment d'être utile à d'autres. La conjoncture actuelle en a fait déchanter plus d'un. La précarité de l'emploi, le peu de débouchés portent un dur coup à leurs aspirations. Qu'arrive-t-il, quand au terme des études, il s'avère difficile de décrocher l'emploi rêvé? Ces jeunes sont forcés de s'adapter à la situation. Leur insertion sociale peut être compromise. Certains joueront dur dans l'espoir de se tailler une place, d'autres préféreront carrément le retrait. Cette remise en question, période caractérisée par l'ambivalence, les forcera à privilégier d'autres valeurs. Nous vous présentons ici Caroline, l'une de nos interviewées. Les difficultés

d'insertion sociale l'ont graduellement conduite à un style de vie protecteur, et même à un retranchement.

Du désir d'insertion au retranchement

Rêver de devenir quelqu'un, de réussir sa vie, c'est un premier chemin pour développer l'estime de soi et la créativité. Devenir professeure de ballet classique, tel était le rêve concret de Caroline. Dès l'âge de six ans, elle s'en est ouverte à ses parents. Ces derniers n'ont pas accueilli son désir. Caroline n'a pas eu la force de caractère pour insister. Elle enfouit son rêve à l'intérieur d'elle-même, le protégea et le laissa ressurgir à l'adolescence quand ses parents s'inscrivirent à des cours de danses sociales. Elle réitéra son souhait d'apprendre le ballet classique. Elle fut autorisée à suivre des cours de danses sociales. Par la suite, elle fit l'apprentissage du ballet classique et du jazz moderne.

[68] De son propre aveu, Caroline a été une enfant et une adolescente « renfermée ». Elle aimait beaucoup apprendre. Elle termina le cégep et entreprit des études universitaires en physiothérapie. L'échec d'un examen allait retarder de quelques années l'obtention du diplôme. Entretemps, elle décrochait un emploi comme réceptionniste. Elle s'est mariée et elle a accouché d'un beau garçon. Elle a maintenant 26 ans, vit à la campagne, et trouve son bonheur dans sa vie de couple, l'éducation de son fils et le jardinage. Elle rêve d'avoir une maison plus vaste et des chevaux. Regardons de plus près le cheminement de Caroline.

Des rêves évanouis

Caroline a des projets de carrière. Très jeune, elle exprime ce qui la fait vibrer, ce qui sourd de son intérieur, le ballet classique. Ce qu'enfant elle percevait comme une source d'accomplissement pour elle, ne peut être pris en considération. Caroline replace le rêve à l'intérieur d'elle-même et médite sur lui. Il est toujours vivace quand, à l'adolescence, elle le caresse de nouveau.

À l'âge de six ans, j'ai dit à ma mère que je voulais être une danseuse de ballet classique. Elle a refusé ma demande. Comme je n'ai pas la force de caractère pour vaincre mes parents, j'ai laissé tomber. Quand ma mère a commencé à s'intéresser aux danses sociales, là j'ai pu réaliser ce que je voulais de ma vie. J'ai pu commencer à faire de la danse sociale premièrement. Par la suite, cela m'a amenée au ballet classique, puis au jazz moderne et à faire des spectacles et des compétitions de danse. Malgré que je n'ai pas encore réalisé tout ce que je voulais, parce que je voulais être danseuse, oui, mais je voulais surtout être professeure de danse. Cela n'a pas fonctionné.

Caroline aime l'étude. Après avoir consulté un conseiller en orientation professionnelle, elle choisit la profession de physiothérapeute qui offrait des débouchés possibles. Faute de pouvoir devenir professeure de danse, elle se dirige vers une carrière plus institutionnalisée, une carrière censée lui assurer une place sur le marché du travail, une qualité de vie professionnelle, avec, de surcroît, la possibilité d'accéder au large marché des biens de consommation, bien-être prôné par l'idéologie du libéralisme économique, qui domine largement notre monde occidental.

[69] L'école m'intéressait beaucoup. L'étude, j'aimais beaucoup cela. J'ai fait des études en physiothérapie. J'ai coulé un examen. J'ai eu mon permis deux ans après. Là je n'avais plus de pratique. Je n'avais rien, absolument, absolument rien. Alors, ça a fini là ; j'ai continué à travailler comme réceptionniste.

Aujourd'hui, si on m'offrait du travail dans le domaine de la physiothérapie, je n'irais même pas. Je n'ai aucune intention de retourner à ça.

Que fera Caroline devant ces essais manqués au niveau de l'insertion sociale par le moyen du travail? Quels autres repères vont la guider?

Jeune, je parlais peu. Ma mère est très communicative. Elle me disait souvent : « Je ne te comprends pas. » Ma mère, c'est le niveau superficiel, moi, c'est le niveau profondeur. À cause de ça, on ne s'entendra jamais, on ne se verra jamais. Mon père et moi, c'est le feu et l'eau.

Je vis une grande tension avec la famille de mon mari parce que je n'aime pas les chicanes. Je ne veux pas en provoquer non plus, ce qui fait que je vis une pression constante. Mais à un moment donné, je vais craquer, je le sais.

Le repli

En apparence, Caroline ne décide rien. Ouvertement, elle n'exprime pas ses préférences, parce que c'est trop menaçant.

Je n'irais pas m'exposer. J'évite ça le plus possible parce que quand même, je ne suis pas folle. Je sais comment ils (les parents) sont. Je sais comment je peux manger une claque. Ça peut m'arriver, même si je ne l'ai pas choisie.

Je ne sais pas si j'aurai un autre enfant. Comme moi je ne décide rien, je ne peux pas...

Tout porte à croire que les refus et les échecs répétés ont engendré, chez Caroline, une peur de s'exprimer et de se différencier. Elle préfère se couler dans la volonté de ceux qui ont davantage de force de caractère, comme son mari, par exemple. Elle a battu en retraite devant la possibilité d'être elle-même. Dans son langage même le je, le tu, le nous sont souvent substitués par le on.

[70] Quand on a décidé d'avoir une enfant, moi, je préférais ne pas travailler, on s'est arrangé pour que je ne travaille pas.

Dans le choix d'habiter ici, j'ai suivi mon mari. J'aime la campagne, j'aime la terre. J'ai toujours rêvé d'avoir des chevaux. Avec lui, cela ne sera probablement pas qu'un rêve.

L'avenir, je le vois grand. L'avenir, pour moi, c'est lorsque l'on aura acheté le terrain qu'on veut, la maison qu'on veut, pour se stabiliser quelque part, pour pouvoir se dire : « Maintenant, on est chez-nous, on reste là toute notre vie. »

Les siens sont sa seule vie sociale

Caroline n'a pas d'amis ; elle rencontre ceux de son mari. Elle considère que sa famille est son engagement social. Elle vit pour son garçon. Le cercle se rétrécit. Caroline s'oriente vers une vie protégée, comme dans une bulle.

Moi je n'ai jamais eu d'amis personnellement. Je ne suis pas une fille à me faire des amis parce que je suis trop renfermée. Je n'ai jamais eu d'amis intimes non plus. Mon mari, c'est un gars qui est ouvert à tout le monde. Et puis, il me fait connaître le monde.

Jusqu'à ce que je rencontre mes amis, c'était les études qui me faisaient vivre. Je voulais toujours apprendre. Maintenant, c'est mon garçon. C'est pour lui que je vis, je mets mes espoirs dedans.

À l'abri de la violence des autres

Quand Caroline parle de sa vie sociale, elle en parle d'une façon frileuse, comme quelqu'un qui a peur et qui voit l'étranger, le différent, comme une menace. Sa peur du conflit et son impuissance à s'affirmer oriente ses prises de positions sociales. Avec ces dernières, elle justifie son attitude de retrait.

Je trouve que la vie d'aujourd'hui va trop vite ; je ne suis pas la personne à me faire pousser dans le derrière. La question sociale la plus importante pour moi, c'est la langue québécoise. Cela me blesse beaucoup que l'on soit en train de perdre notre langue. L'immigration aussi, cela nous coûte énormément cher.

[71] La violence au niveau des métros, des autobus ; je trouve cela très dommage que l'on en arrive là. C'est la société qui amène la violence. Je trouve que les gens d'aujourd'hui sont trop matérialistes ; les garderies, ce n'est pas mon style. Les enfants n'ont plus personne à qui se fier. Ils n'ont plus de contrôle, ils n'ont plus d'autorité. Puis, c'est ce qu'ils recherchent le plus. Dans les garderies, ils n'ont rien de cela, le monde les laisse faire. Les grands adolescents, ils ont de la violence parce qu'ils recherchent une

autorité qu'ils n'ont jamais eue. Ils cherchent à trouver quelqu'un pour avoir confiance, quelqu'un qui pourrait leur prêter attention.

Vers la dérive fusionnelle

Les propos de Caroline nous parlent de ce qu'il advient quand la loi d'un père n'intervient plus face à des comportements inacceptables des fils et des filles. Ces derniers n'ont pas de modèles pour guider leur conduite ; ils n'ont pas de parole qui leur permette de se différencier des autres ; ils n'ont pas de repères pour se façonner une identité ; ils ne peuvent accéder à une relation d'altérité avec les autres personnes ; ils ne sont personne. Une société dont les enfants ne reconnaissent pas l'autorité de la loi et ses repères est une société sans père. C'est une société qui se tourne davantage vers le modèle féminin qui est celui de la sollicitude inconditionnelle. Celle-ci se prête à la symbiose. Nous retrouvons cette tendance fusionnelle dans les propos de Caroline.

L'expérience la plus importante pour moi a été de vivre une grossesse. Quand je suis tombée enceinte de mon garçon, cela a été énorme. J'ai eu souvent peur de le perdre. Je n'ai pas accouché naturellement, on a fait une césarienne. Ce qui est sacré pour moi, c'est la famille. La souffrance pour moi, ce serait de ne pas savoir ce que c'est que d'avoir un enfant, de vivre avec, de ne pas aimer quelqu'un en particulier. Bien sûr, cela dépend des personnes. Moi, je suis heureuse parce que j'ai cela.

Ce qui fait le bonheur de Caroline, ce qui donne sens à sa vie, c'est sa famille, entendons le quotidien, avec son mari et son enfant, le tout dans un environnement protégé, une maison, à la campagne, en compagnie de voisins qui ne sont pas menaçants. Tout cela semble être vécu sous un mode fusionnel.

[72]

Parapsychologie et sciences occultes

Au cégep, Caroline a été mise en contact avec des cultures autres que celles du catholicisme québécois. Ce qu'elle a retenu, c'est surtout la parapsychologie, les sciences occultes! La prise de conscience des capacités inutilisées du cerveau a été une fascination pour elle.

J'ai lu tous les livres du docteur Moody. J'ai toujours aimé la parapsychologie. On n'utilise que 5% de notre cerveau. Dieu sait ce que l'on peut faire avec. Moi je suppose que ce serait quelque chose à développer. On doit avoir cela en quelque part.

Avec l'aide d'un professeur de mathématiques, j'ai fait des voyages astraux au cégep. Je crois à cela parce que je l'ai fait, c'est assez spécial. J'ai eu peur de ne pas revenir. J'ai peur de réessayer.

Je crois en la réincarnation. Je crois en la force de la nature, même si tu ne la vois pas, elle est là pareil. Tu la ressens ; des fois tu la vois. Disons que je crois en quelqu'un de très supérieur. Il y a Quelqu'un qui a fait tout cela. Je trouve cela merveilleux. Il faut quand même être assez fort pour faire tout ce qui s'est fait sur cette terre. Sans parler probablement des autres vies sur d'autres planètes. Il y en a peut-être d'autres. Je trouve cela extraordinaire. Il nous est donné de vivre dans tout cela.

Dieu est la nature, ce que je suis en fin de compte

Actuellement, le Dieu de Caroline n'est pas un Dieu personnel. C'est plutôt une puissance, une énergie, une force qui se laisse apercevoir dans la nature, qui est la nature dans laquelle elle vit, elle, finalement, puisqu'elle participe de cette nature, et qu'elle est, comme tous les vivants, partie prenante de l'univers. Son monde extérieur et intérieur en est un fusionnel où tout est dans tout.

Pour moi, Dieu, c'est quelqu'un qui a créé, un esprit, ou quelque chose qui est fort, qui a créé le monde, qui a créé les arbres, les animaux, les enfants, nous-mêmes. C'est quand même fort. C'est en cela que je crois donc, je veux dire que pour moi, Dieu, c'est peut-être un arbre, c'est peut-être une

plante. Dieu c'est la nature, c'est ce que je suis en fin de compte. La nature a une loi, c'est sa loi à lui.

[73]

La foi, une confiance indispensable

Caroline se crée un monde de représentations religieuses, en lien avec les légitimations qu'elle adopte pour survivre au quotidien. Caroline vit en dépendance de son mari et en symbiose avec la nature, la campagne, son enfant, lesquels sont des liens qui la rattachent à la terre, un peu comme le nourrisson à sa mère nourricière.

La foi pour moi, c'est dans Dieu, c'est sûr, puis avec ceux que j'aime, qui ont confiance en moi. La foi et la confiance, je crois que c'est connexe, parce que si tu as la foi tu as confiance en cette chose-là. De voir mon garçon, tous les jours, qui me fait des façons, ça me stimule, ça me donne confiance dans les autres.

Quand tu perds la confiance, il faut qu'il y ait quelque chose pour te la remettre. C'est pour ça que je dis que Dieu est là pour surveiller ça. Surtout quand tu as le respect pour les autres, je pense que ça redonne confiance en ces gens-là.

Dieu est toujours présent. Il y a toujours toutes sortes de choses pour nous le rappeler. Pour moi, Il est toujours là, il veille. Je sais qu'Il est toujours là, parce que la nature, il y en a partout.

Une éducation religieuse sans racines

Les multiples interviews auprès de 20-35 ans font ressortir que la famille joue un grand rôle dans la transmission de l'héritage culturel et de l'héritage chrétien notamment. La génération des 20-35 ans est née durant la Révolution tranquille, période de remise en question à tous les plans. Ces années ont été caractérisées par la mise à distance des acquis à tous les niveaux. La foi catholique n'a pas échappé à cet examen critique et a connu une déculturation progressive.

L'éducation religieuse de Caroline est sans racine parce qu'elle ne fait pas partie de l'héritage culturel transmis par sa famille. Ce qui reste de son éducation religieuse consiste en de vagues souvenirs de l'école primaire et secondaire. À cela s'est ajoutée la prise de conscience des limites de l'institution religieuse. Il n'en fallait pas davantage pour que l'édifice s'écroule et qu'il n'en reste que quelques pierres éparses.

J'ai commencé à entendre parler de religion quand j'ai commencé à aller à la messe, à la première communion, parce que [74] tu ne commençais pas avant cela, dans le temps. Mes parents ne me parlaient jamais de religion. Ma mère n'aimait pas ça et elle ne nous faisait rien faire. À l'école, en rentrant, on nous faisait faire une prière. Enfant, tu ne comprends pas trop ce que c'est. Puis après, ça a disparu quasiment.

Après cela, ça été au secondaire. C'était des pastorales qu'ils appelaient ; pas l'enseignement religieux mais des pastorales. On avait toutes sortes de conversations sur la Bible, le Testament, ou quelque chose de ce style-là.

Avant on parlait beaucoup trop de Jésus. Bien, disons qu'on m'avait juste centrée là-dessus. Dieu, on aurait dit qu'Il n'existait pas. Il n'y avait que Jésus Christ. Rien que Lui qui avait fait quelque chose de beau, de bien, puis d'extraordinaire. Je me suis aperçu que ce n'était pas si pire que cela tout de même. La multiplication des pains, tu sais, cela peut se faire comme n'importe quoi. Puis, je n'étais pas là, non plus pour voir si vraiment ça s'est fait. Je veux dire le système du partage, je ne crois plus à ça parce que tu peux dire ça, puis à la fin, c'est autre chose. Donc, pour moi, tout ça ne voulait plus rien dire. Ça fait que je me suis tournée vers Dieu lui-même. C'est là que je suis allée chercher ce que Lui pouvait me donner, parce que Jésus ne me donnait aucune réponse.

L'Église inutile

Une Église qui a perdu son aura de mystère, qui n'est plus ce milieu sécurisant, remède à la culpabilité, n'est pas de grande utilité.

L'Église, cela ne me dit rien. Elle est très remise en question. Je l'ai remise en question moi-même parce que je trouve qu'il y a des choses qui ne sont pas correctes. La minute où je me suis aperçu qu'un prêtre ou quoi que ce soit était un être humain, pas un surhumain, à ce moment-là ma vision a changé. Je me suis dit qu'il n'avait pas le droit de me dire quoi faire. Peut-

être que j'ai trop lu sur bien des affaires comme les extra-terrestres, ou sur le spiritualisme, la parapsychologie, beaucoup de choses qui m'ont peut-être fait changer d'idées à ce moment-là.

[75]

Le retrait assumé

Caroline s'est façonné une représentation du monde à la mesure de Son monde fusionnel. Ne pouvant changer le fait qu'elle n'a pu réaliser ses rêves de carrière, et compte tenu de son tempérament non combatif, elle préfère le retrait au difficile affrontement des limites et des contraintes inhérentes à toute vie sociale. Elle choisit de se centrer sur ce qui lui apparaît encore de l'ordre du possible, sa famille. De cette façon, notre jeune femme s'est mise à l'abri des tensions, des conflits, de la violence qui traversent la société. L'harmonie, la paix intérieure que lui procure une existence protégée sont devenues le religieux, le transcendant qui l'habite.

Je ne suis pas en recherche parce que depuis que j'ai une famille, je pense que cela m'a redonné confiance en moi. Cela me manquait. Puis, c'est peut-être pour cela que j'ai cherché. Maintenant je sais où je m'en vais, puis je sais pour moi qui est Dieu, parlant de moi et de ce que je vis. Je me suis faite une religion personnelle pour moi, parce que je ne peux pas dire que je suis pratiquante. Je ne peux pas dire que je suis distante de cela parce que quand même, Dieu fait partie de la religion catholique, puis je ne peux pas le renier. Par contre, je fais à ma manière, puis, pour l'instant, je vis bien comme cela.

L'avenir, ce sera de m'occuper de mes enfants, puis de me gâter un peu.

Un cocon bienheureux pour échapper à l'histoire

Des sociologues américains nomment « cocooning » ce phénomène du retranchement face aux défis des impondérables et des limites imposés par le monde extérieur. C'est une façon, pour des personnalités

plus fragiles et moins bien fondées dans leurs assises psychologiques, de survivre à un réel qui apparaît menaçant et insurmontable. C'est le retour à la maison comme univers clos, comme espace protégé et protecteur ; retour à la campagne, à la nature, pour fuir le pays réel trop difficile à affronter ; replis dans l'intériorité comme lieu privilégié d'harmonie et de bien-être. Ce cocon protecteur, hors de l'histoire réelle, l'est également de toute tradition religieuse ou culturelle. Il se situe au-dessus et par-delà les vicissitudes du monde et les limites humaines.

[76]

Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.

Première partie : Douze types

Chapitre 8

L'explorateur

Rolande Nadon

[Retour à la table des matières](#)

« Je n'aurai de cesse que je n'aie atteint le
confluent du fleuve. »

Coran, XV 111- 12

« La route de l'excès conduit au palais de la
Sagesse. »

William BLAKE

L'expérience de vie de l'explorateur se traduit par un long périple, une constante exploration personnelle, familiale, sociale et religieuse, dans le but d'acquérir les données nécessaires à l'articulation harmonieuse de sa vie. On se demande s'il peut connaître le repos, tant son cheminement semble une quête incessante de sens. Et lorsque ce sens est trouvé, ses énergies sont consacrées à la recherche de moyens appropriés à l'orientation choisie et à leur application dans le quotidien.

C'est un curieux de la vie, un infatigable passionné, avide de liberté et d'authenticité qui ne connaît pas de port d'attache, sinon quelques haltes afin de mieux reprendre le large. Pour lui, rien n'est acquis.

L'explorateur n'est pas une victime. Les situations vécues, avec leur lot de souffrances, s'avèrent des rampes de lancement vers un nouveau champ d'exploration. Il ne contourne pas les obstacles, mais fonce dedans au risque d'y mordre la poussière et, paradoxalement, c'est pour lui une autre façon de mordre pleinement dans la vie.

Personnalité attachante bien que pas de tout repos! Son intolérance devant l'inconscience n'a d'égale que sa grande capacité [77] d'aimer et de se donner totalement. Face à la superficialité de certaines relations familiales, professionnelles ou autres, il n'hésitera pas à couper les ponts, à changer d'emploi, même en pleine récession économique. À preuve, cette jeune femme, représentante des ventes d'un hôtel huppé, qui dirige désormais un organisme communautaire pour les plus démunis. Et cette autre qui quitte son poste dans un établissement du réseau de la santé afin de mieux se consacrer à l'amélioration de la qualité de vie de jeunes schizophrènes. Virage qu'elle attribue au « caractère inhumain des institutions qui limitent les initiatives et n'exploitent pas suffisamment le potentiel d'humanité de leur personnel ».

Il y a chez beaucoup d'explorateurs un idéalisme qui se heurte continuellement au réel. Leur marche connaît souvent des blessures, des révoltes, des détours, des régressions. Mais leur courage et leur détermination les portent en ces heures difficiles où ils conservent, parfois de façon bien intuitive, le plein pouvoir sur leur vie. Écoutons un témoin.

Profil d'un jeune explorateur : une étonnante aventure intérieure

Marc-André est âgé de 23 ans. Il habite chez ses parents et travaille comme préposé aux bénéficiaires en milieu psychiatrique. Il est bénévole dans un centre d'intervention suicide. Détenteur d'un baccalauréat en psychologie, il désire parfaire ses études jusqu'au doctorat afin de devenir son propre patron. C'est un beau jeune homme aux yeux per-

çants et à l'allure déterminée qui commence à parler de son enfance avec volubilité, me précisant au départ que son identité dépasse le contexte familial, malgré le lien profond qui l'y rattache.

Issu d'un milieu relativement aisé, doté d'une certaine ouverture, Marc-André se souvient cependant de sa famille comme d'un milieu où règne une atmosphère de haine et de violence. Son intelligence vive et sa grande sensibilité l'amènent à être rapidement touché par l'agressivité de sa mère et les mécanismes de fuite de son père. Rebelle, angoissé, apeuré, il attribue à sa soif de liberté et d'exploration le fait que, très tôt, il passe par-dessus les barreaux de sa bassinette, puis des clôtures. « C'était ma constante recherche qui commençait. Donnez-moi pas de barrières ; j'en veux pas! »

Marc-André vit beaucoup de souffrances car il se sent piégé, coincé dans une souricière :

[78] J'avais l'impression que je répondais aux attentes de tout le monde, sauf aux miennes. Ai-je le droit de vivre dans tout ce bagage-là? Ai-je mon trou là-dedans?

L'époque de l'école élémentaire nous renvoie à un étudiant modèle, très performant et très encouragé. Cependant, dit Marc-André,

je commence déjà à séparer ma vie : il y a un côté où je suis l'enfant modèle et l'autre côté où je me permets des choses peut-être pas acceptables.

Il conserve un souvenir positif de l'école. Elle répond à sa soif de connaissances et les problèmes à résoudre lui apparaissent comme des symboles de barrières à franchir, ce qui le stimule encore davantage. De plus, non seulement il aime les défis mais, comme s'il voulait être en prise et lucide sur son aventure, jusque dans le sommeil, il dit :

J'avais l'impression, dans le jour, que j'avais la vie en main alors que la nuit, j'avais l'impression de perdre le total contrôle.

Ses nombreux amis sont comme une oasis dans son désert. Mais à l'heure de l'adolescence, le sentiment de sa différence, la dualité entre ses pulsions et l'idéal de pureté qu'il s'est toujours fixé le conduisent à s'éloigner d'eux : « J'avais des valeurs qui ne correspondaient pas aux valeurs de la norme, de la masse. »

Bouffon à l'école, Marc-André n'en dissimule que mieux des sentiments de solitude et de détresse qui viennent à provoquer chez lui des idées suicidaires :

Le parfait exemple du clown qui pleure par en-dedans. Je commence à fuir dans la télé parce que la télé c'est quand même des rêves faciles, artificiels ; mais c'est quand même des rêves : c'est la force, c'est la puissance, c'est quelque chose que je n'ai pas sur ma vie.

À l'âge de 15 ans, Marc-André vit un tournant crucial au mouvement La Relève. Il découvre ne pas être le seul à vivre ses tourments. Il vit cette expérience chrétienne d'abord comme une expérience très humaine. Identifié comme un leader au sein du mouvement, il est relancé rapidement pour le représenter et pour animer des groupes. Il s'implique, car il dit avoir découvert sa capacité de donner et de recevoir. Il éprouve aussi de la facilité à établir les liens entre son [79] vécu et la Bible : « La conscience, ça a toujours été quelque chose qui était présent en moi. »

Très exigeant envers lui-même, il se fait violence par une pratique excessive des sports et une diète sévère pour maigrir. Les pressions et les attentes qu'il perçoit à La Relève continuent d'entretenir sa détresse. Il commence à consommer de l'alcool et ne comprend pas que, cette même année, on le nomme « Jeune de l'année » au Club Optimiste :

J'étais mort de rire. Pour moi, c'était pas compatible : j'étais noir ou blanc. Je ne pouvais pas être l'un et l'autre.

Entré au cégep, Marc-André se lie d'amitié avec Olivier et Sophie, deux amis aux antipodes l'un de l'autre. Avec Olivier, le cynique, il fait les quatre cents coups. Sophie est le seul port d'attache à ses va-

leurs profondes d'authenticité, d'intériorité, de respect et d'honnêteté. Ce qui ne l'empêche pas de se durcir :

J'ai toujours été manipulé ; j'ai toujours été victime du pouvoir ; c'est fini. Je deviens persécuteur. Moi, mes valeurs, c'est des valeurs de « cave » ; ça fait que je « domine ».

Marc-André s'engage sur le terrain de la séduction, du mensonge et de la manipulation, avec l'argent comme valeur dominante. « Je dirigeais tout et il n'était pas question de me remettre en question. »

Malgré cela, il continue à boire et commence à faire usage de drogues afin de surmonter ses inhibitions à l'endroit des filles. Il est déçu et amer de constater combien le jeu du macho et de la femme soumise est courant dans la société. « Il n'y a donc pas de place pour la valeur profonde, pour l'essence de la personne, dans cette société? »

Durant l'été qui précède son entrée à l'université, un accident de voiture causé par son état d'ébriété le conduit en thérapie, à la demande de ses parents. Ses comportements suicidaires deviennent de plus en plus évidents et sa thérapeute lui dit : « Si tu n'arrêtes pas, on t'interne. » Marc-André acquiesce, mais, dit-il, « j'étais assez vite pour déjouer une thérapeute ». Il continue au même rythme bien qu'il reconnaisse que les propos de l'intervenante ont allumé en lui une petite lumière d'alarme.

Puis arrive le moment important d'entrer à l'université où il « retrouve un peu l'expérience de La Relève, des gens qui parlent d'eux, des gens qui vivent des choses profondes ».

[80] Ce qui ne l'empêche pas pour autant de s'enfoncer dans ce qu'il appelle la « déchéance totale » :

J'avais un vide et je n'avais pas de blonde ; alors je cherchais à le combler. J'ai couché à gauche et à droite. Je suis vraiment allé jusqu'au bout de ce qu'est l'exploitation, la fuite et la peur.

Malgré les crises, son amitié avec Olivier demeure. Ce dernier l'interpelle de plus en plus sur sa consommation abusive. Sophie s'inquiète

te de lui. Marc-André confie que, grâce à elle, il a développé le véritable sens de l'amitié homme-femme. De cette période universitaire, reste gravée en sa mémoire une phrase d'un professeur - qu'il considère comme un maître - et qui se résume ainsi : « Le thérapeute est celui qui est d'abord allé lui-même au fond de son gouffre aux horreurs, et en en ressorti guéri. »

Le baccalauréat terminé, Marc-André cumule deux emplois. Il trouve du travail à la fois dans un centre d'accueil pour jeunes délinquants et dans un centre de psychiatrie. Durant un an, il maintient son rythme échevelé jusqu'à ce que ses proches, refusant de demeurer plus longtemps complices de sa destruction, l'acculent à faire des choix. Il fait une sérieuse prise de conscience qui le conduit chez les Alcooliques Anonymes.

J'avais besoin que quelqu'un vienne me chercher dans ma cachette ; j'avais besoin de sens. Donnez-moi un guide!

Il est sobre depuis un an. Face à la possibilité d'une rechute, il me dit : « Ma conscience, elle, ne pourra plus jamais reculer. »

Sa conscience, jadis synonyme d'enfer, d'angoisse et de solitude, devient désormais « potentiel de vie, potentiel de forces, potentiel de choix positifs ». Il a trouvé un sens à sa vie et les valeurs, « en fait chrétiennes », repoussées pour un temps, émergent à nouveau.

Marc-André estime s'être rendu au fond de son gouffre aux horreurs où il a pris contact avec ce qu'il portait de plus fou, de plus dur et de plus froid.

Le contact avec la folie, ça me permet d'être proche de ceux qui sont complètement en dehors de la réalité. Je me sens capable maintenant de porter des choses sans être dépassé par elles.

Son cheminement spirituel

Marc-André a grandi dans un milieu chrétien. « La religion venait me chercher par en dedans. » Cependant, compte tenu de sa souffrance, le message véhiculé le questionne :

Comment peut-on parler d'un Jésus d'amour, de paix et de bonheur en moi, alors que je me sens envahi par la peur et l'angoisse? C'est un étranger qu'on idéalise alors que moi je me débats avec la vie.

Après l'expérience de La Relève, Marc-André se sent plus vivant. Il retrouve l'espoir en une force existant quelque part et veut compenser le mal qu'il a fait aux autres. Il travaille sa capacité d'écoute. Lentement, les pressions qu'il perçoit des dirigeants de La Relève et son désir de performer dans ce domaine le conduisent à prendre la religion « presque en aversion ».

Durant tout près de cinq ans, il croira plus ou moins en Dieu « qui est redevenu quelque chose d'extérieur à moi ». Son adhésion aux Alcoholiques Anonymes lui procurera l'opportunité d'entrer à nouveau en lui et d'y retrouver ses valeurs de partage, de profondeur, d'humilité, d'amour de soi et de reconnaissance de ses limites. Désormais, l'espérance est là puisque sa vie a un sens. « Pour moi, c'est une transformation de fond ; c'est l'âme qui bouge. Toutes les parties de moi se retrouvaient. Dieu existe ; il y a un sens à ma vie. » Désormais, la lumière dont il est porteur devient « un véhicule réel pour sa foi » parce qu'elle se manifeste dans son comportement avec les autres.

Du Christ, il dit

Sa nature divine est indiscutable. Jésus est allé au bout de son idéal malgré les risques, malgré l'angoisse et la peur. Je le découvre ; je le sens à l'intérieur de moi. Ça me prendra le temps qu'il faudra pour avancer dans ce contact-là, mais c'est ainsi.

Pour Marc-André, le Christ est prêt à suivre l'homme dans ses explorations, ses errances. Et les interdictions de l'Église relèvent davantage du désir de contrôle que de la volonté de Dieu pour l'humain. Bien qu'il se pose beaucoup de questions sur la vie après la vie, il retient la réincarnation conçue comme une suite d'étapes de croissance. Et l'exploration continue.

A priori, on serait porté à croire que l'explorateur voltige d'une expérience à l'autre, sans approfondissement. Et pourtant, l'histoire [82] de vie de Marc-André démontre le contraire. On peut se demander si la référence première de ce type dans la vingtaine n'est pas le *devenir personnel, social et spirituel*. D'où le procès de tout héritage reçu, qu'il soit culturel ou religieux. La liberté revendiquée ici se veut entreprenante autant que critique, et s'accompagne de profondes insécurités. Notons aussi la quête de transcendance, d'un « en avant » en prise sur la vie réelle en devenir.

[83]

Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.

Première partie : Douze types

Chapitre 9

L'engagé

Marie-Thérèse L. Lemay

[Retour à la table des matières](#)

« On s'en est fait dire des affaires! » nous confie Yves, un jeune engagé. « On serait des lâches, on ne voudrait rien savoir, nous, la génération des 20-35 ans. »

Sont-ils vraiment cette bande « d'écolos-amorphes-apolitisés-individualistes-sans cause et bons à rien », comme ironise un journal universitaire à propos de ce groupe d'âge? Qu'en est-il au juste? Voici ce qu'en dit notre interviewé :

Je dis que les jeunes sont préoccupés, sauf que peut-être ils ne se mettent pas ensemble pour en parler souvent. Dans les années 1960, on avait une conception sociale de l'implication, aujourd'hui je pense que les jeunes vivent un paquet de problèmes sauf qu'ils sont tout seuls, chacun de leur côté. Les jeunes ne sont pas inconscients, ils n'ont peut-être pas le réflexe de se mettre ensemble pour accomplir des choses.

Est-ce vraiment un manque de réflexe à se solidariser qui est ici en cause, ou la trop grande difficulté à le faire, quand *survivre* devient un job à plein temps? Les jeunes vivent actuellement une situation de précarité généralisée qui est peut-être démobilisante. Beaucoup de leurs énergies vont passer à *s'adapter et à survivre* en attendant de pouvoir se faire une place au soleil. Famille, études, carrière, travail, vie affective, tout est précaire.

On ne sera alors pas surpris que les jeunes, avec le pragmatisme qui les qualifie, lorsqu'ils s'engagent, le font pour des causes qui les touchent de près. Par exemple en ce qui concerne leur subsistance, leur travail, leurs études, leur vie affective. Ils sont conscients des drames de leur génération : suicide, sida, drogue, itinérance. Toute [84] cette misère est souvent le terme récurrent de leurs nouvelles chansons rock. Ils dénoncent. Quant à s'investir pour ces causes ou d'autres plus vastes, c'est une autre affaire. Le militantisme ne court pas les rues, c'est le fait d'une minorité. Une situation qui reflète l'individualisme social actuel mais, selon les observations de notre témoin-type :

Ça s'agrandit, il y a comme un éveil... la proportion est en augmentation présentement parce que justement les problèmes deviennent de plus en plus criants, que ce soit en politique, en environnement. Les problèmes deviennent tellement apparents, confrontants que je pense que ça va aller en grandissant, l'implication des jeunes face à ces problèmes-là. Actuellement, il y a peut-être des carriéristes qui s'engagent pour mettre ça sur leur c.v. Mais, la plupart des militants, c'est par conviction qu'ils sont là, parce qu'ils se disent qu'il faut faire quelque chose, on ne peut pas tout laisser aller.

Faisons connaissance avec ce militant.

De l'idéal à revendre, le goût de changer le monde, de faire quelque chose de sa vie, de laisser sa marque, de travailler sur les causes plutôt que sur les effets. Mais il y a un hic! Toute son ambition d'engagement va trouver son sens, son expression et sa plénitude dans une redécouverte de sa foi chrétienne.

Yves a 25 ans, il est instruit, beau, en santé, issu d'une famille à l'aise, presque le profil du mythe californien! Et pourtant, c'est en tant que missionnaire laïque, dans un bidonville du Chili, qu'il trouve ses raisons de vivre pleinement durant trois ans. Son engagement, au nom de sa foi, est de l'ordre de l'aventure.

Sa famille? Des parents très chrétiens, « à cent milles à l'heure » selon son expression. Son père, animateur communautaire, s'engagera en politique pour aller au bout de son engagement : travailler sur les causes plutôt que sur les effets. « Il donne sa vie pour les autres : chez nous, l'implication c'est quelque chose qui a toujours été bien important », explique-t-il. Il avoue qu'au moment de l'adolescence, il a beaucoup plus contesté le système économique et politique que ses parents, à qui il s'identifie. Il avoue qu'il « ruait dans les brancards » pour des questions de partage des richesses, des questions environnementales.

À l'université, il termine un baccalauréat en sciences tout en continuant de s'impliquer socialement et politiquement. L'engagement [85] garde toujours une place prioritaire dans sa vie, le communautaire ça le travaille plus que jamais. Écoutons-le.

Au début, je voulais vivre à l'étranger. Les premiers contacts que j'ai faits, c'est en coopération... Je mettrai mes connaissances techniques au service des autres. J'irais donner des cours de science, participer à une alphabétisation. Mais par après j'ai pris conscience que je voulais vivre quelque chose d'intense au plan social, au plan humain, avec les gens. Pas seulement être un technicien, un fonctionnaire, faire mon petit 9 à 5 à l'étranger, finalement! Il fallait que ce soit plus que ça. C'est là, je pense, que mes racines chrétiennes ont ressorti et que j'ai fait les choix pour m'en aller comme missionnaire laïque.

Au début, je me voyais un peu en train de soigner les lépreux comme le cardinal Léger ou travailler dans un dispensaire. C'était la conception de la mission au niveau du curatif, je pourrais dire. Au niveau du travail sur les effets de la pauvreté et non sur les causes. Je ne pensais pas, comme chrétien, qu'on pouvait s'attaquer aux causes de la pauvreté.

Tout le concept du travail pour conscientiser les peuples, du travail social comme chrétien, pour moi c'était quelque chose que j'ignorais complètement. Comme chrétien, je ne voyais pas le lien entre ma foi et mon implication dans une association étudiante, mon groupe politique ou dans le syndicat. Pour moi, c'était quelque chose de moral mais, le lien avec ma

foi ne se faisait pas. Avec la formation missionnaire que j'ai eue, j'ai fait le lien, j'ai évolué très vite.

Je suis parti d'une foi bien traditionnelle dans le sens que ça se résumait à une p'tite prière le soir puis la messe le dimanche. C'était très limité à une spiritualité abstraite, qui était en train de devenir insignifiante, sans lien avec la vie. Bien sûr, le fait de poursuivre mes études, de connaître les choses par le fond, ça amené à des prises de conscience. Je cherchais à savoir si la foi, inculquée par mes parents, c'était quelque chose qui n'avait plus de fondation, qui n'avait plus d'emprise sur moi... J'ai été bien gros tenté de décrocher... Si je n'avais pas eu le projet d'aller vivre quelque chose à l'étranger, je ne suis pas sûr que j'aurais raccroché... C'est rare, quand tu vas à la messe à l'église le dimanche, que le curé fasse le lien entre le texte de l'Évangile [86] et les luttes sociales au Québec. Ce sont des liens que j'ai réussi à faire avec la formation missionnaire que j'ai reçue.

La découverte de la théologie de la libération, à travers une nouvelle lecture de la Parole de Dieu, lui permet de s'approprier le ferment révolutionnaire de la foi chrétienne, la pertinence du réalisme des béatitudes pour aujourd'hui. Ce qui rejoint ses idéaux d'engagement.

En étant initié aux courants théologiques qui pouvaient exister dans l'Église, par exemple la théologie de la libération, pour moi, le Christ n'était pas mort juste pour mes péchés mais il était mort parce qu'il avait remis en question plein de choses dans le système politique, économique et religieux de son temps. Ce n'était pas juste quelque chose là, bon il est « Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde », pis envoye donc! Non, c'était beaucoup plus loin que ça. Quand tu regardes les Béatitudes par exemple, un assoiffé de justice, un artisan de paix, ce sont toutes des prises de positions politiques. Je veux dire même dans le monde moderne aujourd'hui, quand tu décides de t'attaquer aux injustices, pour toi le texte des Béatitudes a un sens. Être assoiffé de justice, c'est descendre dans la rue pour les assistés sociaux. C'est aller sur un piquet de grève quand tu considères qu'il y a des choses injustes qui se font. Tu sais, c'est vraiment être impliqué.

La Bible ce n'est plus un livre totalement abstrait pour moi, c'est là où je vais chercher certaines réponses, certaines pistes qui me permettent d'avancer, qui me permettent de me dire : ah ben crime! Ces affaires-là : l'injustice, la violence, l'oppression, c'est vieux comme le monde. Ça se vivait dans le temps du Christ, et le Christ s'est révolté contre ça. Puis, comme chrétien aujourd'hui il faut qu'on fasse la même chose, qu'on se révolte contre ça. C'est bien évident qu'on peut subir aussi le même sort que le Christ a subi. Mais ce n'est pas ça qui nous arrête, ce n'est pas ça qui l'a

arrêté non plus. Je me dis que je vais me sentir bien plus mal si je ferme les yeux devant une injustice que si je gueule puis qu'il m'arrive quelque chose... La lutte pour la justice, c'est quelque chose qui est bien important pour moi.

La mort du Christ puis sa résurrection ce n'est plus quelque chose d'abstrait. Les expériences de mort, les expériences de résurrection, ça se vit dans les individus et dans les peuples. [87] Il y a une chanson qui dit : « Prends ma vie, que ma vie soit prière ». Je me dis que la prière, c'est 24 heures sur 24. La prière ce n'est pas juste une réflexion, c'est une action aussi. La prière, tu as un rôle à jouer dans... « l'exaucement ». Si tu pries en même temps que tu agis, ta prière s'exauce. C'est des choses indissociables : la réflexion puis l'action.

Ce cheminement, c'est tout le contraire pour lui de cette spiritualité qu'il a qualifiée d'abstraite, d'insignifiante, sans lien avec la vie. Une spiritualité qui n'avait plus d'emprise sur lui.

Dans toute cette démarche, il se rend compte que l'engagement de son père prend aussi racine dans sa foi en Jésus Christ.

Mon père avait fait de la Jeunesse ouvrière catholique. C'est en jasant de mon projet missionnaire avec lui, puis de la méthode du *voir, juger, agir* que ça l'a réveillé tout de suite. Il a dit : ah ben crime! C'est ça qu'on apprenait à la JOC. J'ai dit : hein? Tu étais dans la JOC toi avant? Puis là on a parlé ...

Faisant allusion à son isolement passé il ajoute...

Si dans le temps j'avais pu parler à mon père... Comment il pouvait se motiver pour faire des journées de fou... jamais arrêter de lutter contre toutes formes d'oppression, d'injustice... Mais moi, je ne savais pas que lui il faisait le lien entre sa foi puis l'action. Je pensais que sa foi était un peu comme la mienne là, décrochée, spirituelle... uniquement spirituelle... qui ne débouche pas sur une action... Je me suis dit : j'aurais dû aller le voir il y a deux ans quand je me posais des questions.

Concurremment à la formation missionnaire, il effectue un stage en usine afin d'expérimenter déjà un engagement social au nom de sa foi. Pour lui, c'est une expérience emballante.

Une usine, même si ça peut être très déshumanisant à cause du travail ré-pétitif, il y a quand même la relation avec les autres qui peut être super trippante là! Moi, en tous cas, les expériences que j'ai eues en usine, parce que c'est un milieu simple, pas compliqué, qui est dur en même temps quand t'es accepté par ces gens-là... c'est le paradis sur la terre pour moi... L'appréciation qu'ils ont pour ce que tu fais pour eux, c'est indescriptible là...

Quand les gars de l'usine lui demandent comment il se fait qu'un gars instruit se retrouve en usine il leur répond :

[88]

La conscience sociale que j'ai acquise, je veux la mettre à votre profit pour que vous ne vous fassiez pas fourrer. C'est clairement ça!

Son avenir

Son avenir, c'est un avenir d'implications. « Je vais continuer à travailler (m'impliquer) au Québec, à mon retour. La mission c'est quelque chose qui, une fois que ça t'a poigné, une fois que t'as la piqûre, ça ne te lâche plus. » Ce sera quoi? syndicalisme? animation communautaire? médecine? relations internationales? Rien n'est fermé. Il insiste cependant pour dire : « Faire de la politique, ça c'est évident que je veux faire ça un jour et... avoir une famille. »

En terminant, voici comment il nous présente son Jésus.

Pour moi, Jésus Christ c'est un révolutionnaire parce qu'il a vraiment été jusqu'au fond des choses, il ne s'est pas arrêté à l'apparence, il a vraiment été jusqu'au fond des personnes, jusqu'au fond des problèmes. C'est une personne que j'idéalise beaucoup comme le révolutionnaire parfait. Il m'inspire beaucoup par son action parce que justement son amour est allé jusqu'au bout. Ce que j'aime beaucoup de Jésus Christ, c'est malgré le fait que ce soit un homme qu'on dit parfait, un homme-Dieu qui n'a pas de défaut, il y a des passages de l'Évangile qui montrent que, dans le fond, c'est un homme comme les autres. Moi je pense par exemple, le soir du Jeudi saint, quand justement il voit tout ce qui va arriver - parce que comme

Dieu il pouvait voir tout ce qui l'attendait -, sauf que comme homme, justement, il vivait, intensément, émotivement tout ce qui l'attendait, même le découragement devant ces événements. Tu sais par exemple, tout ce qui peut passer par la tête d'un prisonnier condamné à mort, il l'a vécu. C'est ça moi ce que j'aime surtout chez le Christ, son humanité. C'est surtout ça qui m'inspire. Un gars qui est allé jusqu'au bout à cause de ses opinions. Il avait un message à livrer puis il n'y a rien qui l'a arrêté. Ce n'est pas la mort qui l'a arrêté, ce ne sont pas les peurs. C'était un homme libre dans le fond parce que justement il était totalement libre de ses peurs. La peur finalement, c'est ça qui arrête l'avancement. C'est ça qui fait que des peuples entiers se font tenir dans l'oppression parce qu'ils ont peur d'essayer de s'en sortir, parce qu'ils savent qu'ils vont être éliminés [89]. Mais Christ, lui, il savait qu'il avait une job à faire, il avait un certain nombre de convictions puis, il est allé jusqu'au bout, en homme libre de ses peurs. C'est de même que je le vois Jésus Christ. Surtout plus homme que Dieu. C'est plus l'homme que le Dieu qui me fascine. Le côté magique, je dirais de Jésus, les miracles, tout ça, il y en a qui voient ça comme essentiel. Mais moi, c'est le côté humain de Jésus Christ qui me fascine. Parce que dans le fond, je peux bien dire qu'on est les enfants de Dieu, qu'on a été créés à l'image de Dieu, mais on n'est pas Dieu. Si on veut s'inspirer de quelqu'un, il faut qu'on s'inspire de quelqu'un qui est quand même assez semblable à nous, qui a vécu les émotions qu'on vit, la peine... Les fois où Jésus pleure, les fois où il se fâche... ce sont des choses comme ça qui font qu'on peut se remotiver, puis se relancer. C'est important ça aussi.

Cet engagé social chrétien fait état des profondes ressources morales et spirituelles nécessaires pour agir et garder l'espérance en ces temps difficiles. Il nous rappelle ce vieil aphorisme toujours pertinent : si la jeunesse se refroidit, c'est le monde qui claque des dents.

Voilà un type d'engagement. Il en existe bien d'autres qui seront abordés dans ce dossier de recherche. Nous y soulignerons les problèmes que connaissent les mouvements de jeunesse. Ceux-ci vivent présentement des divisions internes et un certain émiettement. Ces hypothèques sont graves au moment où la jeunesse a besoin d'acquérir un poids social et politique dans nos débats de société. Débats où bientôt vont se poser de rudes problèmes de rapports de générations. Pensons à l'enjeu crucial des énormes dettes collectives de la génération de la prospérité qui ne cesse de renvoyer à plus tard les terribles échéances de ces déficits accumulés. C'est une bombe à retardement.

Des jeunes s'ouvrent à l'engagement communautaire. D'autres s'inscrivent dans les partis politiques. Quelques-uns militent pour les

causes écologiques, pacifistes, féministes. Après l'ère du repli, c'est là un signe encourageant. Mais tôt ou tard va se poser le défi d'une nouvelle solidarité de générations. C'est un enjeu fondamental qui devient de plus en plus brûlant. Et nous le voyons si peu. Si nous ne faisons rien, tout à l'heure des comptes vont se régler, et cela pourrait se faire dans des conditions peu pacifiques!

[90]

Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.

Première partie : Douze types

Chapitre 10

Le révolté

Céline Saint-Pierre

[Retour à la table des matières](#)

Il arrive que notre société ne soit pas très tendre à l'endroit des jeunes de 20 à 35 ans qui ne sont pas intégrés dans le monde du travail. Il nous est parfois difficile de comprendre leur dépendance et le fait que leur énergie demeure inutilisée. Nous avons rencontré de ces jeunes qui ne voient pas quelle est leur place dans notre société et qui s'indignent d'être nés « pour un petit pain ». Leur histoire est bouleversante, leur drame, sans nom. Agressifs, révoltés, assistés sociaux, ils refusent l'intolérable, une situation qui relève le plus souvent de circonstances indépendantes de leur volonté.

Vincent, 26 ans, a accepté de nous livrer le drame qui est le sien. Son père est décédé avant sa naissance. Sa mère s'est remariée. Il vit l'enfer. Son combat est incessant. Il espère envers et contre tout.

Un enfant maltraité

Vincent a vécu ses premières années dans la solitude.

Jusqu'à 11 ans, c'est l'enfer. Mes parents, c'est *me, myself and I* ; l'amour, ça n'existe pas. Il n'y a pas eu de compréhension. Il n'y a pas eu d'enseignement maternel. J'en ai eu des coups de bâton, de ceinture, de fouet. Je porte encore des marques. C'est tout juste s'ils me donnaient à manger.

[91] C'est de la souffrance. La souffrance, c'est une perte, une illusion : une perte de famille. Tu essaies de te bâtir et la famille te bat au coton. La souffrance, c'est ça. Tu as mis tout ton amour sur une personne [sa mère], profond là, tout ton amour si tu veux, et cela te déçoit à un moment donné.

N'être pas

La plus grande souffrance de Vincent a été de n'avoir pas été écouté. Il n'était pas un interlocuteur valable. Il n'était personne : « Chez nous, ça a jamais parlé. Je savais automatiquement qu'il ne fallait pas parler, je n'étais pas écouté. »

Vincent n'a pas connu l'amour d'une mère qui fonde la confiance d'un être humain en la bonté de la vie, ni la parole d'un père pour l'instaurer comme sujet de droit et égal aux autres, dans le premier groupe social qu'est la famille. Vincent n'a jamais été incorporé. Sa naissance est une méprise, une arrivée qui n'en est pas une. Vincent n'est pas un enfant désiré par deux personnes, il est une chose subie. À cause de cela, il se retrouve dans une position injuste et mensongère. Il est là, où il n'est pas désiré, il survit là où l'on ne veut pas qu'il vive. Plusieurs fois durant l'entrevue, il reviendra sur le fait qu'il cherche à comprendre. Se pourrait-il qu'il tente de résoudre l'énigme de sa naissance qui est mensonge et injustice? Douleur difficile à envisager parce qu'intolérable.

J'aurais aimé ça avoir un petit peu d'amour. Je pense que j'aurais été un petit peu plus autonome du point de vue de mes relations avec les autres.

Qu'est-ce que tu veux, je ne suis pas un individu civilisé, moi! L'amour c'est toi qui le fais. Ce n'est pas l'autre qui va aller vers toi.

Isolé

À l'âge de 11 ans, Vincent est placé en centre d'accueil. Il en parle comme du temps de l'enfance, alors qu'il s'agit du temps de son adolescence. Qu'en est-il de cette substitution?

De 11 à 18 ans, j'ai passé mon enfance en centre d'accueil. C'était l'enfer. Ça ne m'a pas aidé. Je faisais des petits coups, des gros coups. À l'âge de 11 ans, j'ai mis ma famille de côté. Je me suis toujours dit : « Je n'ai pas besoin d'eux. »

[92]

Étranger

À 18 ans, Vincent quitte le centre d'accueil.

Quand j'ai quitté le centre d'accueil, je n'ai pas voulu travailler parce que je n'étais pas bien dans ma peau. Je n'acceptais personne et je ne m'acceptais pas moi-même.

Révolté

Vers l'âge de 19 ans, j'ai commencé à voir des choses : qui je suis, à m'accepter. Encore là, j'avais beaucoup de difficultés. C'était l'enfer. Les émotions, il faut que tu les vives, surtout quand l'autre ne veut pas t'écouter.

Je me suis revengé de mon beau-père, c'était juste. Il ne me regardait pas, il ne m'écoutait pas, il ne voulait rien savoir de moi. Je l'ai blessé pas mal. Aujourd'hui, je n'ai plus le poids que j'avais, à cause de tout ce que j'ai en-

caissé et dont je n'ai jamais parlé. Puis je suis retourné en dedans. J'ai attrapé six ans. C'était l'enfer.

Exilé

À 26 ans, Vincent se retrouve à nouveau hors de prison.

Je trouve ça dur d'être sorti. Moi, je ne suis pas chez nous ici. Moi, chez nous, c'est en dedans. Je suis habitué à la prison. J'ai beaucoup de difficulté à m'adapter au dehors. Je n'ai pas de formation, je n'ai rien. Je suis capable de m'entendre avec les gars en dedans ; je suis capable de les comprendre, ils sont capables de me comprendre. Les gens d'en dehors ne sont pas capables de me comprendre. Ils se font une image de nous-mêmes. Ils voient des bons à rien. C'est ça le roman d'amour envers un citoyen.

L'impasse

J'essaie de me replacer dans un travail, mais qu'est-ce que je peux dire? Je sors d'en dedans. J'ai été trop en dedans. J'ai un dossier. Si j'essaie de m'engager, ils vont me revirer de bord. J'aimerais pouvoir leur dire : « Écoute bien, c'est passé ça. Ce que j'ai fait, j'ai payé pour ça. »

[93] Quand je suis sorti, j'ai été plombier quelque temps. C'est un métier que j'ai appris en dedans. Je n'ai pas été capable de rester parce que je me faisais taper sur la tête par des petits punks.

Les gens ne pensent qu'à leur cause, ils ne sont pas capables de penser aux autres. C'est important de penser aux deux en même temps. Eux, c'était *me, myself and I*. J'ai vécu l'enfer chez nous à cause de ça. C'est pour ça que je n'ai pas été capable d'accepter ça.

Un lieu d'insertion sociale

Je suis animateur dans un organisme communautaire. Je ne parle pas, j'observe. Ma vie sociale, c'est au travail, même si j'ai bien de la misère à accepter les gens où je travaille. Il y a tellement de monde à comprendre. Je veux comprendre, comprendre l'autre personne, pourquoi? Mon but social

premier c'est d'aider le monde même si ma participation c'est de faire l'accueil. Travailler, j'aime bien ça ; avoir un petit peu d'argent dans mes poches. Travailler avec mes mains. Avoir du plaisir avec le boss, les gars. Ça me permet de m'amuser, d'amener ma blonde au restaurant.

Le nœud

La plus grande peur de Vincent, c'est lui-même.

Mon problème, c'est que j'ai peur de moi, pas des autres, de moi. J'ai peur de perdre le contrôle. Il ne faut pas que j'arrête de faire quelque chose, parce que quand j'arrête, je deviens tout bouleversé. Ce n'est pas bon ça. Si j'arrête, moi, c'est l'enfer. Si je n'ai rien à faire, je vais aller à la pêche. Il faut que je fasse de quoi, je ne peux pas ne rien faire. Arrêté, je vais avoir des mauvaises idées.

Qu'est-ce qui est arrivé pour que Vincent soit à ce point bouleversé et qu'il ne puisse contrôler ses émotions? L'éclairage de la psychanalyse nous est d'un grand secours dans de telles situations. Cette dernière nous enseigne que c'est la parole qui rend possible l'émergence d'une personne, une parole qui nomme et désigne l'autre comme différent de soi et pouvant être défini. Quand quelqu'un est [94] nommé par un autre qui l'accepte, il peut entrer en relation avec cet autre qui se tourne vers lui. À la naissance de Vincent, il n'y a pas eu d'acceptation de la part de ses parents. Vincent s'est trouvé livré à lui-même, à son imaginaire. Il n'a pas été instauré dans la société familiale par le contrat de la parole, celle du père principalement, qui ajuste un être à la compagnie des autres, en lui conférant un statut de sujet de droit, et en égalité.

Cette non-mise en place de Vincent dans le groupe de sa famille a engendré en lui de la confusion qui fait qu'il n'a été ni appelé, ni renvoyé à un autre que lui-même, puisque c'est la parole d'un tiers qui différencie de soi et de son image. Cette parole fait sortir de la dualité d'être et permet de se penser par rapport à soi-même ; elle donne une place dans la société des autres. Cet indispensable cadeau n'a pas été fait à Vincent. Il lutte désespérément pour sortir de lui-même et struc-

turer un moi qui veut trouver sa place parmi les autres. Il est conscient jusqu'à un certain point que la parole joue un rôle dans cette structuration. Quand il dit qu'il se sent mieux en dedans qu'en dehors, c'est à cause de la fiabilité de la parole.

Je peux m'attendre bien plus à ce que va faire un gars qui est en prison qu'à un gars qui est en dehors. J'ai vu plus d'amour en prison que je n'en ai vu dehors. En principe, dehors, tout le monde se tape sur la tête. Si on s'entraidait, ce serait bien trop beau, ce ne serait plus l'enfer.

C'est sûr qu'il y a des choses qui se passent en prison. Il y a des lois, puis c'est la loi du plus fort. Malgré qu'il y avait des tensions, je savais que s'il y avait quelque chose qui se passait, il y avait du monde qui ne parlait pas à travers leur chapeau. Ce qu'ils disaient, c'était ça. Ici, ils disent quelque chose et ça ne se fait jamais.

Le monde que j'aime, moi, c'est du monde franc. La loyauté. Tant qu'à être mis en doute, j'aime autant ne rien savoir. J'ai assez de temps à rattraper comme ça. J'ai besoin d'être sûr. Moi, quand je dis quelque chose à quelqu'un, c'est ça, c'est réellement ça.

Le plus important, c'est la loyauté.

Vincent n'a pas respecté les droits de certains ; pour cela, il a été incarcéré. Était-il suffisamment structuré dans sa personne pour pouvoir le faire? La loi mosaïque est éclairante pour notre propos. [95] Elle s'énonce de la façon suivante : tu ne tueras pas, tu ne commettras pas d'adultère, tu ne voleras pas, etc. Le commandement est adressé par l'énonciateur à un « tu », c'est-à-dire à quelqu'un qui fait partie du contrat, lequel contrat est situé dans le temps. À l'avenir, toi, désigné, tu ne tueras pas. Il y a un demandeur et un répondant. Vincent n'a pas été désigné dans sa famille et il n'a pas été fondé dans la parole symbolique d'un père qui le différencie de l'image qu'il a de lui-même et des autres. Il est installé dans une relation duelle, la relation de lui à lui, c'est-à-dire de lui avec son image, relation dont les deux paroxysmes sont la fusion et l'opposition. Vincent s'oppose de toutes ses forces à ce qui l'a piégé sans peut-être comprendre tout ce qui lui est arrivé. Le commandement établit les deux personnes, demandeur et répondant dans la vérité d'une existence où les deux personnes sont égales en droits, à la fois semblables et différentes. Quand il n'y a pas de parole, pas de vérité du geste ou de l'acte, c'est la dérision d'un pacte qui n'a pas lieu, où rien ne lie les personnes les unes aux autres. Vin-

cent, qui a été victime de ce vide, est livré au corps à corps, à la pulsion, puisque le langage qui symbolise est absent. Il ne peut ni se reconnaître, ni reconnaître les autres.

J'ai peur de moi. J'ai peur de ce que je vais faire parce que je ne suis pas gros, je ne suis pas fort et que je suis malade. Quand je suis malade, je me sens obligé de me défendre. Je prends un bâton, une chaise, n'importe quoi à l'entour de moi.

L'enfer pour moi, c'est quelque chose que je deviens quand je ne suis plus là. J'ai perdu la maîtrise dans ma vie, un peu dans le sens de perdre le contact. Je suis parti, ma femme n'est pas là. Bien, je ne suis plus là, c'est ce qui arrive.

Les autres

C'est difficile d'être avec, quand les autres sont une menace.

L'amour, ce peut être une souffrance, c'est pour ça qu'on en a si peur. J'ai peur des autres, je me tasse. Mon frère, c'est mon seul ami. Des amis, moi, je ne crois pas à ça. Je me suis trop fait jouer. J'ai trop perdu. Je trouve que les gens sont trop objectifs pour ce qu'ils sont subjectifs. Là, j'ai battu mon record de temps en dehors. Les gens, s'ils ne m'aiment pas la face, qu'ils ne me regardent pas. Qu'ils regardent ailleurs. Moi, au moins, je suis dehors. On a le droit de juger, de penser, mais on n'a pas le [96] droit d'offenser l'autre. Si je travaille, c'est pour ma femme et moi. Autrement, le travail pour moi, c'est secondaire. Je suis contre le système ; c'est lui qui m'a donné tout ce temps-là à faire. C'était payé trop cher. C'était grave, mais ce n'était pas grand-chose.

L'autre qui transforme

Vincent a rencontré Jocelyne, blessée elle aussi. Il la protège. Il en prend soin. Il l'aime. Actuellement, Jocelyne est malade ; Vincent veille.

Je m'installe comme du monde. J'ai une belle femme avec moi maintenant. Mu femme, c'est ce que j'ai de plus précieux, elle me fait vivre. C'est la première fois que je suis en amour. Ça me fait du bien de vivre des choses que je n'ai jamais vécues. J'ai des frissons dans le corps.

Ce que tu reçois de l'autre, c'est des ondes, c'est de la sagesse qui te rentre dans la tête.

Ma femme, c'est sacré pour moi. Si ce n'était pas d'elle, je ne serais pas ici. J'ai peur de perdre ma femme.

L'impossible requête

Vincent n'a reçu aucune éducation spirituelle. Il a lu pour arriver à comprendre. Il a tenté des expériences.

Je m'instruis par les livres. Je fais de l'autosuggestion. Je vais chercher une force supérieure. Je sais que j'ai besoin de quelqu'un à quelque part, une force supérieure. Je ne suis pas prêt. Laissez-moi ramasser mes outils.

La théologie, Jésus, j'ai condamné ça. Ce que j'aime c'est la prière de sérénité des A.A. C'est la plus belle prière qui soit.

La plus belle chose que j'ai trouvée dans la Bible, c'est la sincérité. Je ne savais pas que j'avais une petite lumière, c'est de l'amour. Moi, je ne savais pas avant que j'avais de l'amour. C'est quelque chose d'accepter tout ça, l'amour, puis de commencer à lire dans la Bible. J'en ai enregistré des bouts. Je les faisais jouer très souvent pour les apprendre par cœur.

[97] Jésus Christ pourrait bien être le Sauveur des pécheurs. C'est important de savoir qu'un gars est venu décider de sauver tous ceux qui étaient les pauvres, les pécheurs. Par rapport à cela, je vis ça objectif, parce que si tu es subjectif, que tu vis ça intensément, tu vas en arracher pas mal. Pour moi, c'est difficile, il me manque des outils.

Espérer

Vincent, révolté, tente d'échapper à la dérision d'une mise au monde muette. Les rencontres qu'il fait, les personnes qu'il accueille et qui l'accueillent fissurent sa propre prison qui l'enferme et le livre à sa

seule pulsion. Vincent se retrouve et entrevoit une possible réciprocité.

Moi je crois à vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je veux faire de mon mieux et apporter beaucoup. Fais-moi du bien, je vais te faire du bien. Fais-moi du mal, on verra.

Ce que je crois, c'est que je vais m'en tirer. Je suis parti pour cela. Je pense positif, je construis du positif. Juste le fait que j'en ai construit en vingt-quatre heures. Persévérer ensemble. Je me vois là, je me regarde, j'ai des bons *feelings*. Je suis bien content, je sais que je vais réussir.

Vincent espère. Heureusement qu'il y a Jocelyne, l'organisme communautaire et tous ces autres qui oseront affronter la violence de sa révolte pour le rejoindre dans ce qu'il porte de meilleur. Les inadaptés font peur à notre société qui pourtant vit, elle aussi, la loi du plus fort. Actuellement, le bon fonctionnement de l'organisation sociale prime tout. Ceux qui n'ont plus rien à voir avec la normalité sont étiquetés, et le bien-être social leur est assuré. Nous travaillons pour eux. C'est une façon beaucoup plus subtile de les séparer de nous, que les murs de la détention. En tout cela c'est nous que nous protégeons. Et par surcroît, nous n'avons plus à nous inquiéter de leurs souffrances. Dérisoire solidarité. L'homme n'est homme qu'à apporter sa pierre à la construction de l'édifice.

[98]

Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.

Première partie : Douze types

Chapitre 11

Le converti

Wesley Peach

[Retour à la table des matières](#)

Les 20-35 ans vivent une période cruciale de structuration de leur personnalité de base. Ils y définissent les orientations profondes de leur vie. Aujourd'hui plus que jamais cette gestation s'accompagne de recherches, détours et explorations. Certains d'entre eux en arrivent à une réorientation profonde par rapport à leur héritage reçu ou par rapport au style de vie mené jusque là.

Exemple : la figure-type du converti. En plus de présenter un itinéraire personnel, la démarche de celui-ci révèle ses rapports à la société, à la religion, à son époque et à l'avenir.

Les convertis nous en apprennent beaucoup sur les tensions, les tendances, les contradictions qui se vivent présentement dans la population et dans les structures sociales et religieuses. Les convertis nous

font découvrir aussi l'importance qu'a prise la recherche de soi, de son identité au cours des dernières années avec ses dynamismes propres et ses pièges.

Pour bien comprendre l'itinéraire de conversion que je vous présente, je vais utiliser une grille de lecture typologique conçue par l'anthropologue américain Anthony Wallace.

Le concept de revitalisation individuelle et culturelle

Selon le professeur Wallace, l'effort de revitalisation est nécessaire quand un individu soumis à un stress chronique reçoit l'information répétée qu'il ne sera pas capable de réduire son stress s'il ne change pas radicalement sa façon de penser et d'agir. Quand la personne décide de suivre les enseignements d'une personne-guide pour changer tous les éléments de son existence, nous avons là une [99] revitalisation individuelle. Quand un groupe de personnes ou toute une société s'organise pour reconstruire une culture plus satisfaisante en suivant tous un schéma semblable de restructuration, nous sommes alors devant un mouvement de revitalisation.

Le processus de revitalisation

Souffrance personnelle

Wallace nous dit que la revitalisation commence par des stress que l'individu n'est pas capable de résoudre. La personne vit une frustration causée par l'instabilité de sa vie physique et psychique. Son monde n'est plus contrôlable, ses gestes ne mènent pas aux résultats espérés. Tout devient inconnu. C'est ainsi que nous pouvons lire l'enfance instable de notre interviewé Michel âgé de 24 ans.

J'ai bien des souvenirs de mon enfance, qui portent des affaires négatives qui me sont restées. Mes parents, tu sais, n'ont pas toujours été bien entre eux-mêmes. Ils ont eu des gros désaccords. Des fois, mon père battait ma mère parce qu'il était soûl. Des fois, il faisait des folies. Ma mère, elle nous disait : « Bon, bien, papa est parti, on s'en va nous-mêmes. » Nous-mêmes on ne savait pas trop pourquoi mais on partait, puis on changeait de ville, tu sais... tout ça.

On déménageait de ville parce que ma mère, elle quittait mon père. Dieu sait qu'on a quitté souvent. Seize déménagements, c'est vrai, j'ai compté seize déménagements.

Mes amis me disaient qu'ils trouvaient ça bien grave parce que j'ai déménagé souvent, que j'ai pas réussi à avoir une vie familiale comme je l'aurais souhaité. C'est, je pense, ce qui m'a manqué le plus d'avoir réussi à avoir une famille unie tout le temps.

Remise en question de la culture

La grille de revitalisation nous dit que la personne stressée commence à critiquer les structures de son « monde » personnel et culturel. Il n'est pas surprenant, alors, que Michel ait une vision pessimiste de la société où, selon lui, tout va mal.

[100]

Comment perçois-tu la société? Je la perçois mal, comme on dit. Puis ce dont je me rends compte présentement dans la société, ce qui me choque bien gros, là où j'aimerais intervenir, c'est que plus ça va, plus les pauvres sont pauvres, puis plus les riches sont riches. Et puis il y a bien des écarts dans la société. On est tous dirigés par une petite minorité. Puis ça, ça m'énerve beaucoup. Face à la société, c'est la préoccupation qui me travaille le plus, en tout cas en ce moment. C'est aussi une société où il faut toujours, toujours courir ; tu n'as pas le choix. Ça me stresse beaucoup de courir tout le temps.

J'ai peur que justement, étant donné l'écart qui s'agrandit entre les pauvres puis les riches, que les pauvres n'iront plus aux études. Ils auront encore moins de chance d'accéder aux places dirigeantes. C'est ça qui me frustre bien gros quand je pense à l'université.

J'ai toujours eu l'impression que j'étais bien impuissant par rapport à tout ce que je voyais. J'avais le goût de réagir mais à chaque fois que j'ai essayé, ça n'a jamais vraiment marché, parce que j'ai pas de pouvoir tout seul.

Choix innovateurs difficiles

La personne, sous les stress non résolus, se trouve devant trois options. (1) Devenir encore plus rigide face aux stress pour « nier » son existence en se façonnant une forme quelconque de « cocon » protecteur. (2) Tomber dans les « attitudes » régressives : l'alcoolisme, la violence, la déprime dysfonctionnelle ou le suicide. (3) Commencer à innover, à trouver d'autres moyens inédits pour réduire le stress face au spectre de devenir « marginal ». Michel a expérimenté les trois options sous le poids de son stress personnel. En voici les extraits respectifs :

Il a nié ses problèmes. J'ai l'impression que je me suis bien fait un personnage. Je me suis bien protégé, je ne réussis pas à pleurer aujourd'hui. À un moment donné, vers douze ans, j'ai tout coupé ce que j'avais d'émotif pour réussir à tout faire fonctionner.

Je passais tous mes temps libres à jouer dans des jeux vidéo parce que c'est tout un univers, hein! Un petit bonhomme qui [101] ramasse des points, ça n'existe pas nulle part, sauf dans l'univers de l'ordinateur. Je faisais de la musique, je programmais des partitions sur mon ordinateur puis je les travaillais. Je passais bien du temps là, tout seul dans mon coin, j'essayais de m'évader pour l'instant ; parce que l'école, puis tous les gens qui m'entouraient ça me pesait bien gros.

C'est juste une évasion, je ne trouvais pas de solution, puis c'est pas en réussissant à taper le plus gros *score* que je me suis trouvé une solution. Je me suis trouvé une évasion, c'était une drogue en attendant, c'était juste parce que j'avais besoin d'exprimer que j'étais pris. Je me sens pris bien gros.

J'ai travaillé aux études. J'en ai fait un peu mon ami parce que je me suis habitué à faire un paquet de choses. Puis présentement, c'est peut être là où je réussis le plus à m'évader du stress que je vis dans la société.

Il a pensé à se suicider. J'ai déjà pensé au suicide... des fois la mort, je voyais ça comme une libération.

Il a osé innover. J'essaie d'imaginer des fois dans ma tête un genre de société parfaite, j'essaie de trouver une issue à ça.

Je me suis déjà senti un peu prophète, ouais mais... je sais pas, je me dis : s'il faut que je sois un peu prophète, je vais voir. J'ai souvent l'impression que... que j'ai des grandes choses à réaliser un jour.

Puis, j'aimerais ça me fendre la gueule à la télé. Je sais que dans l'humour, je pourrais passer mes messages. Je finis toujours par faire un jugement sur la société. J'ai pas commencé à travailler là-dessus en pensant changer le monde. Mais je me rends compte que ça pourrait être une des solutions.

Période de revitalisation

Wallace précise que la période de revitalisation commence quand la personne fait face à un nouveau schéma d'enseignement, un nouveau code, une nouvelle façon de vivre. La nouveauté n'est pas tant dans le contenu du message que dans la structure simplifiée et rassurante de la nouvelle vie proposée. La personne revitalisée prendra le nouveau code comme une réorganisation logique des idées sur lesquelles [102] elle a déjà réfléchi depuis longtemps. C'est ainsi que nous voyons chez Michel des ouvertures au message et aux valeurs du christianisme bien avant sa conversion.

Je me suis toujours senti attiré, par exemple, par le film *Jésus de Nazareth*. Je l'ai toujours aimé. Je ne sais pas qui me parlait là-dedans. Peut-être le côté des prophètes qui essaient de changer le monde. Ça me plaisait. Puis j'ai toujours respecté l'Église. J'ai vu des amis qui écoutaient la télé, et quand c'était une affaire de religion ils changeaient de poste. Moi je l'écoutais des fois.

L'Église m'a donné un coup de pouce, m'a fait faire des grands pas. Puis j'ai l'impression que j'avais déjà vécu tout ça en dedans de moi, tu sais! L'Église, elle m'ajuste aidé à faire ressortir les valeurs.

Pour moi être charitable, aider les gens, ça a toujours été important, en tout cas depuis longtemps. C'est pas en arrivant à l'Église que j'ai découvert ça. Je pense que c'est juste dans ma façon de le faire que ça a pu changer.

Rôle d'un prophète

Wallace met beaucoup d'emphase sur le rôle d'un prophète qui reçoit un nouveau code dans une rencontre personnelle avec Dieu par des rêves ou des visions. Ce prophète devient alors le guide des autres personnes stressées qui vont le suivre comme des disciples. Ces disciples peuvent, à leur tour, expérimenter une revitalisation personnelle, ou ils peuvent simplement se joindre au mouvement et en dépendre pour leur paix personnelle. Nous voyons ainsi l'importance primordiale, chez Michel, des personnes-guides qui lui ont servi de modèles concrets dans sa quête de revitalisation. Plusieurs d'entre elles jalonnent progressivement son itinéraire de conversion.

Michel est rejoint en premier lieu par une personne accueillante.

Tu es venu parce que Roger est allé te chercher? As-tu été content que Roger vienne te chercher? Oui, bien oui, j'ai rien à changer dans ma vie. On s'est rencontré par hasard. Il venait remplacer quelqu'un dans un cours. Puis après ça, bien, dans le cours j'ai fait des farces. Je riais de lui un petit peu. À la fin du [103] cours il est venu me voir. Il m'a jasé dans les corridors. Il m'a approché pour un camp pastoral. Là j'ai dit oui, j'ai embarqué dans son projet. Puis là, j'ai commencé à prendre contact avec l'Église. Parce que je n'avais jamais eu de contact avec l'Église avant.

Michel est accompagné dans un deuxième temps par une communauté de pairs (son camp pastoral).

Comment as-tu vécu ce camp pastoral? Dans ces camps il y avait quelque chose qui me parlait beaucoup, mais je ne réussissais pas à mettre le doigt dessus. C'est ça qui m'a attiré vers l'Église. Mais, je ne peux pas te dire quoi exactement. Il m'en est resté des choses comme ça, des enseignements de vie mais pas rien de particulier que je pourrais préciser. C'était des expériences intéressantes, enrichissantes.

Est-ce que c'est le côté relationnel, la vie de groupe, le fait d'avoir réfléchi ensemble, est-ce ça, plus que ça? Ouais, je pense qu'il y a beaucoup de ça là-dedans... surtout l'expérience du groupe où on réfléchissait ensemble. On a fait un cheminement tout le monde ensemble. Ça m'a aidé beaucoup,

je pense. Si j'avais fait ça individuellement, j'aurais peut-être pas accroché autant. Je pense que le groupe a été pour quelque chose là-dedans.

Michel est ensuite attiré par le culte dominical de l'Eglise.

Est-ce important pour toi, l'eucharistie, le dimanche, ce rassemblement-là? Oui, ça a été plus important au début. Je pense que j'ai commencé en septembre 1987 à fréquenter les églises. Je comprenais rien à ce qui se passait dans une messe. Puis je trouvais donc mon amie chanceuse, parce qu'elle était capable de dire les prières avec tout le monde en même temps. J'avais toutes les misères du monde à dire amen en même temps que tout le monde ; au début, j'essayais de m'adapter à ça. Puis par après j'ai compris bien des choses, parce que j'ai posé bien des questions sur la religion. J'ai compris que c'est l'eucharistie qui est la plus importante dans la messe. Je trouvais ça bien important. Je me disais, on est tous unis. Là je me disais, je suis uni avec des millions de personnes. J'ai trouvé ça extraordinaire.

Michel finit par essayer d'actualiser personnellement les enseignements de Jésus Christ.

[104] Mais là, plus ça va, plus j'aime l'homélie où l'on apprend des choses que Jésus a dites, puis tu sais on s'y arrête, on réfléchit pour essayer d'actualiser ça dans sa vie. Jésus, pour moi, c'est un exemple, un modèle. C'est la personne à qui j'aimerais le plus ressembler.

Puis qu'est-ce qui est sacré pour toi? Je te dirais là, pour commencer, je dirais la personne. Toute personne c'est sacré. Quand je vois une mère qui tape son enfant (je fais de la vente à temps partiel puis je travaille dans un magasin), quand je vois les parents qui s'impatientent avec les enfants qui leur crient des bêtises qui leur disent : « Hé que t'es pas fin avec moi. » Là, moi je vois la personne, le psychologique de l'enfant qui se fait taper dessus, ça me révolte, je bouille, je pense que si je n'étais pas vendeur, j'interviendrais, tu sais.

Les valeurs de Jésus, j'aime ça. Oui j'aime bien gros les valeurs, les pensées qu'il avait. Je trouve que c'est une idée juste qui respecte bien gros l'être humain, tu comprends?

Salut culturel

Un des éléments importants du nouveau code du prophète est la proposition d'une nouvelle société où les maux du présent seront tous corrigés. Wallace appelle cette partie du message « la culture cible ». Nous voyons que Michel prend l'enseignement de Jésus ainsi que ses expériences de solidarité en Église comme une expression de cette culture cible à venir.

Ce que j'aime le plus dans l'Église, c'est plus les idées, les courants d'idées qu'ils ont. Si tu veux, la charité, tout ça. Ça fait que pour moi ça se trouve être quelque chose de central qui attire les gens. Un centre qui rassemble, une foi qui nous porte à être charitable les uns envers les autres. Puis tu vois, je pense que pour moi c'est comme si c'était une société autre que le capitalisme, peut-être. Je pense que c'est peut-être ça l'Église dans le fond. C'est comme la société idéale que je cherche un peu.

[105]

Salut personnel

Wallace définit le salut personnel comme une quête de communion avec le divin, avec un cadre d'enseignement, ou avec un nouveau mouvement qui offre une identité culturelle stable. Cette nouvelle identification est délibérée et décidée. Nous voyons ainsi que Michel a pris librement la décision de se joindre à l'Église. En même temps il a démontré son désir de vivre des valeurs de Jésus Christ et même de passer l'éternité avec lui. Tout en étant conscient des abus de pouvoir de l'Église du passé, il y est venu quand même, avec l'intention de lui pardonner et de la renouveler.

L'affaire qui me choquait bien gros dans les Églises du passé, c'est le fait que tu allais en enfer si tu faisais une faute. Vous allez avoir le ciel juste si vous faites ça. Je trouve que c'est trop. Je trouve que l'Église là, elle vous manipulait par des menaces écrasantes. C'était inacceptable.

L'Église est devenue plus vraie, plus humaine, plus chrétienne quand elle nous a donné la confiance de nous retrouver avec Jésus et son salut. Ça me plaît bien gros. Ouais, ça me plaît. Je ne sais pas encore jusqu'à quel point je réussis à y croire tu sais!

Moi, les premières fois que je suis venu à l'Église, c'était pour lui donner une chance. C'est vrai, je pense que c'est de même que je l'ai vécu. Pour l'Église, je lui disais, séduis-moi, puis je vais venir, sinon je vais me plaindre, te contester.

J'en attends plus de l'Église que ce qu'elle nous donne. Plus ça va, plus je trouve qu'il y a trop de choses, trop structurelles, qu'on ne réussit pas à adapter au moment présent. Dans la messe ce que j'attendrais, c'est une homélie où l'on prendrait une heure pour bien la faire ensemble. J'ai l'impression que ce serait mieux si on parlait tous de ce qu'on a compris des lectures, puis de tout ce que ça nous fait penser. Alors, on réussirait plus à actualiser l'Évangile. Puis j'aimerais bien gros aller à cette messe-là, parce que les gens y participeraient. Puis ce que j'aime bien gros aussi, c'est quand les gens font le lien entre la foi et leur vie. J'essaie d'actualiser pour que tout le monde vive un peu mieux l'Évangile.

[106]

Communication de la bonne nouvelle

Wallace nous dit que l'étape après la revitalisation personnelle est celle du témoignage pour annoncer à d'autres personnes souffrantes leur libération possible.

Mais une chose que je retiens de l'Église et qui me paraît une piste de solution, c'est quand ils disent qu'ils reconnaissent les chrétiens par l'amour des uns envers les autres. Je pense que c'est une des choses les plus importantes. C'est ma meilleure façon d'évangéliser. Moi personnellement, j'essaie de faire sentir aux autres tout ce que l'Église m'a apporté, puis la place que ça prend pour moi tu sais! Je pense que c'est là que je réussis le plus à évangéliser.

Pour moi, la meilleure manière de rapprocher les gens de l'Église puis de la religion, ça va être de faire ça, en parler d'abord à des amis, à des proches. Puis un coup que ces gens sont intéressés, ils vont donner une chance à l'Église. C'est avec eux autres qu'elle va se refaire.

Nous venons de voir une figure particulière de converti. Le phénomène de conversion est autrement plus large, diversifié et complexe. Les divers chemins de conversion passent par les différents types de rapport au monde, à ses valeurs, à sa culture, à ses normes. Le jeu entre l'intégration et la distance critique est au coeur de la dynamique sociale des groupes religieux. La nouvelle conscience, la nouvelle culture restructurée du converti l'introduit dans un rapport à la société environnante, allant de la transaction à la rupture, de l'accommodement au retranchement.

Comme l'a montré le récit de Michel, le « prophète » joue un rôle clé dans l'établissement de ce rapport. Sa vision novatrice peut initier un tout nouveau mouvement religieux. Dans ce cas, le groupe apparaîtra plus marginal par rapport à la société globale et risque même d'entraîner une rupture plus ou moins importante du converti à l'égard de son milieu d'appartenance habituel. Si le prophète suscite la réforme d'une institution religieuse traditionnelle, il s'inscrit davantage dans la société globale, plus familière du groupe. Bref, la conversion peut amener à une distance critique plus ou moins grande, allant de l'intégration-distance à la marginalité, même sectaire.

La teneur de la critique sociale dont le converti est porteur varie elle aussi. Ainsi, par exemple, au tournant des années 1970 s'est [107] amorcée une révolution affective et subjective qui a accentué chez les convertis, tant dans les mouvements chrétiens que non chrétiens, les critiques de la rationalité moderne. Expériences et groupes à forte teneur émotionnelle ont fleuri, s'opposant à la rationalité institutionnelle, économique, allant du retour à la nature au renouveau charismatique. Si notre recherche-action observe le prolongement de cette révolution affective jusqu'à aujourd'hui, elle assiste aussi à l'émergence d'un nouveau déplacement. Au sortir des années 1980, la « conversion » témoigne moins d'une quête fondée dans le senti et la subjectivité que de la recherche d'une sagesse de vie. Le converti dont nous avons livré le récit en est un bel exemple.

[108]

*Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.*

Première partie : Douze types

Chapitre 12

Le décrocheur

[Retour à la table des matières](#)

On parle beaucoup du décrochage scolaire : 30% au secondaire, 40% au cégep, 50% à l'université. Certains critiques y voient l'hypothèque la plus grave qui grève l'avenir de toute la société. D'autres, moins pessimistes, soulignent le réalisme des jeunes qui cherchent une alternance saine de temps de travail et d'études pour contrer le caractère artificiel d'une interminable scolarisation sans véritables responsabilités sociales, dans une dépendance humiliante.

Reste l'énorme problème de ces décrocheurs qui ne reprennent jamais leurs études et s'enfoncent dans des conditions pénibles d'existence. La frustration sera plus vivement ressentie au début de leur vie adulte, au moment où ils se rendent compte qu'ils n'ont pas l'équipement minimum pour faire face à leurs responsabilités, pour bâtir un

projet de vie, de famille, pour accéder « à ce que la société valorise », et surtout pour combler les aspirations qu'ils partagent avec leurs pairs de la même génération.

Nous avons aussi rencontré des jeunes dans la vingtaine qui avaient décroché assez tôt de l'école, et qui étaient parvenus, par d'autres voies, à une étonnante dynamique de vie et de travail. Dans des circuits plus ou moins informels d'apprentissage, ils s'étaient donné une compétence, un métier d'où ils tiraient une reconnaissance sociale, une valorisation personnelle, des assises matérielles et financières qui leur permettaient justement de se bâtir un solide projet de vie et de travail.

J'ai appris mon métier de mécanicien avec mon oncle, et aussi avec les autres mécaniciens du garage. J'étais incapable de supporter l'école. Pourtant, j'ai l'impression que je n'ai jamais cessé d'étudier d'une autre façon. Même après ma journée de travail, je revenais le soir pour résoudre un problème de mécanique. [109] C'était une vraie passion. J'aimais ça à mort. À 25 ans, j'ai eu mon propre garage, mon propre atelier de réparation. J'étudiais les nouveaux modèles à la maison, je consultais les autres mécaniciens. Avec cette base-là je me sentais solide. Je suis devenu de plus en plus curieux et intéressé par l'administration, la situation économique, la politique. Je suis comme un autodidacte. Y a bien des façons de t'instruire dans la société d'aujourd'hui. Il n'y a pas que l'école...

Voilà un exemple, entre plusieurs, qui relativise un peu le drame du décrochage scolaire. Mais ces réussites sont le lot d'un petit nombre de décrocheurs. Les statistiques et les études sur le chômage chronique, les recherches sur les impératifs d'une solide scolarisation ne laissent aucun doute sur la priorité qu'elle représente. Et cela, à plusieurs titres. Non pas seulement en termes d'emplois et de rémunération, mais aussi en termes de capacité d'inscription dans la société, dans la culture.

Dans cette recherche, nous nous sommes vite rendu compte de la multiplicité des décrochages, de leurs interrelations, de leurs renforcements mutuels. Il en sera longuement question dans ce dossier. Voilà pourquoi nous nous limitons ici à une typification sommaire. On trouve déjà diverses expériences et formes de décrochage dans les différents types présentés plus haut. Souvenons-nous, par exemple, des

propos percutants de certains « errants », ou « marginaux », ou « enfants-rois », ou « retranchés », ou « révoltés », ou « ésotéristes ». Rappelons quelques traits et extraits qui invitent à une première réflexion.

Je suis jeune, fatiguée et blessée, déçue et violente, apolitique et matérialiste, désenchantée. J'encaisse doucloureusement cette accusation : tu ne te lèves pas... Mais où puiser le pouvoir d'une marche solidaire et autonome, où puiser l'espérance même d'une marche possible?

On parle du décrochage des jeunes, alors que tant d'adultes ne pensent qu'à leur retraite... en Floride. C'est pas du décrochage ça?

Comment s'accrocher à une société toute défaite, déglinguée, incapable de résoudre ses problèmes... sans projets... errante!

Quand vous vous retrouvez à 28 ans sans véritable emploi après plusieurs projets d'études réussies, de jobs à la pige... Est-ce moi le décrocheur dans tout ça?

[110] Certains jeunes nous parlent d'un décrochage global jusque dans leurs profondeurs psychiques, morales.

Je fonctionne en apparence, comme tout le monde, je joue le jeu du système pour survivre, mais au fond de moi j'ai décroché presque totalement... de tout, de mon passé, du monde d'aujourd'hui complètement capoté, et aussi de tout espoir pour l'avenir. J'ai décidé de repartir à zéro, me trouver moi d'abord. Mais j'aboutis à rien. C'est comme si j'avais mal partout. Tu sais plus par quel bout prendre ça. T'as rien pour te guider. Autour de moi, on me dit malade. Un malade insupportable. C'est humiliant! J'en ai ras-le-bol d'être jugé comme ça. J'ai l'impression d'être tout simplement lucide.

***« C'est vous les adultes
qui êtes les premiers décrocheurs »***

Situation extrême, exceptionnelle? Sans doute. Mais elle explicite un phénomène plus diffus et répandu qu'on ne le pense, à divers degrés, et sous diverses formes plus ou moins déguisées, maquillées, occultées, inavouées. Combien de gens ont décroché de la société, des

institutions, de la politique et de ses graves choix et enjeux, tout en gardant un peu l'oeil et l'oreille aux « nouvelles » des médias? Mais c'est souvent comme spectateurs. Les intérêts ou les solidarités sont ponctuels, et la plupart du temps pour se protéger individuellement. Et cela, au moment où la société fait face à des choix collectifs aussi impératifs que difficiles.

Pendant toute la période de la prospérité, nous n'avons pas vraiment fait de choix. Un besoin, un service, peu importe le coût pour la collectivité. On pouvait se payer le luxe de ne vivre que pour soi, sans avoir le sentiment de nuire au bien-être de tous. Mais nous nous trouvons aujourd'hui dans un autre contexte qui appelle de nouvelles solidarités de société, un nouvel agir ensemble. Les attitudes déterminantes vont en sens contraire. On le verra dans ce dossier. L'enjeu va jusqu'au drame d'une désolidarisation de générations. C'est un des problèmes cruciaux que posent nos jeunes interviewés.

Collectivement vous n'êtes pas avec nous, vous ne voyez les choses qu'en fonction de vos intérêts de génération, au moment où nous avons le plus besoin de vous... Demain, avec vos dettes énormes sur notre dos, pensez-vous que nous tiendrons compte de vous dans votre vieillesse? Vous avez brisé bien avant nous [111] la solidarité humaine la plus importante... C'est vous les premiers décrocheurs...

Vous vous êtes donné une société à votre image, une société sens dessus dessous. On la sent pas faite pour nous. On ne parvient pas à s'y insérer. Et vous appelez ça du décrochage! Vous faites même du décrochage la marque de commerce de bien des jeunes. C'est énervant! Nos bibittes sont les vôtres c'est ça notre cercle vicieux. Vous nous renvoyez tout le problème... tous vos problèmes sans en avoir l'air, en laissant entendre que c'est nous le problème. Alors, on vous renvoie le même ascenseur.

[112]

*Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.*

Première partie : Douze types

CONCLUSION D'ÉTAPE

[Retour à la table des matières](#)

Ces douze types donnent un aperçu de la complexité du monde des 20-35 ans. Nous avons dessiné ces figures-types à partir des récits de vie des interviewés. Cette typologie, de par sa grande diversité, invite à aborder ce groupe d'âge sous plusieurs angles. De l'intégré au décrocheur, quels visages de la société nous sont révélés? Y a-t-il quelques tendances de fond qui les traversent au-delà des singularités? Le pari de notre recherche qualitative est que l'expérience et le discours de l'individu dévoilent, remettent en question ou attestent les valeurs de la société globale, mettent à jour ses forces, ses faiblesses, ses contradictions, ses défis.

Dans la prochaine étape, nous allons tenter de cerner le nouveau contexte historique, social et culturel dans lequel ils vivent, mais encore là nous le ferons en resaisissant d'autres données empiriques de leurs expériences, mais cette fois dans un cadre d'analyse plus large.

[113]

*Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.
Recherche-action. Deuxième dossier*

Deuxième partie

LE «MONDE» DES 20-35 ANS

[Retour à la table des matières](#)

[114]

[115]

Le « monde » des 20-35 ans est une expression familière qui évoque simplement, sans les jargons convenus, les caractères particuliers de ce groupe d'âge, leurs défis propres, leurs rapports singuliers à la société. Dans l'ensemble de nos entrevues individuelles et de groupes de différents âges et de divers milieux sociaux, ce groupe d'âge nous révélait des profils sociaux et religieux assez spécifiques pour nous faire soupçonner qu'il y avait un « monde » des 20-35 ans différent de ceux des adolescents et de ceux des adultes. Un monde révélateur à plusieurs titres d'un positionnement particulier dans l'évolution psychologique, sociale, culturelle et religieuse des dernières décennies chez nous.

Postadolescence

Certains spécialistes parlent de post-adolescence pour qualifier cette étape de vie qui ne peut se réduire à l'idée d'un simple allongement de l'adolescence. Il s'agirait ici d'un nouvel âge de la vie qui peu à peu s'est dessiné dans la foulée des modifications des conditions de vie : prolongement de celle-ci, exigences plus poussées d'études, de compétence, possibilités de différer les choix décisifs et de « vivre sa jeunesse » qu'ont offert les sociétés développées, surtout au cours des décennies de prospérité de l'après-guerre. Ces conditions ont permis de développer une autre étape psychique de la psychologie humaine ; étape à peine explorée, au dire de certains analystes. Nous allons nous en rendre compte dans ce dossier où la grande diversité des profils des 20-35 ans, des types de base que nous avons dégagés invite à des recherches beaucoup plus poussées. La citation qui va suivre en marque déjà à la fois l'intérêt, la complexité et l'urgence d'y voir clair.

Cette période est parfois marquée par l'attente et l'incertitude, mais aussi par la détermination à préparer un avenir. Chacun se trouve confronté à un ensemble de questions personnelles et sociales auxquelles il aura à répondre par des choix qui engageront son existence. Les choix de vie au moment de la postadolescence posent de nombreux problèmes...

[116] La difficulté pour certains de mettre un terme aux conflits de base inhérents à l'adolescence, s'attardant dans l'indétermination des choix ou dans une affectivité infantile.

D'autres jeunes, se refusant à entrer dans ce processus de choix trop angoissants, cherchent à vivre des relations de protectorat dans leur vie familiale, sociale et affective ou passent par toute une gamme de perturbations psychiques ⁴.

D'étonnantes réussites

L'auteur retient ici le versant dramatique alors que d'autres explorent davantage la dynamique de cet âge où une plus longue période de latence, d'exploration, d'essais, de mises en réserve, de distance critique, permet l'émergence de personnalités plus riches, mieux campées, plus innovatrices. Ce versant positif est le moins connu, sans doute à cause des graves problèmes actuels de la postadolescence, tributaires d'une profonde crise de société à la fois économique, sociale, culturelle, politique, morale et spirituelle. Contre toute attente, nous avons trouvé sur notre route des figures et des expériences de jeunes qui révélaient de superbes et solides personnalités, des beaux types d'humanité avec des traits culturels et spirituels peut-être inédits. Ces jeunes conjuguent parfois le meilleur de l'héritage, le meilleur du temps présent et une anticipation de ce que pourraient être des nouvelles figures d'avenir à construire. Hélas! il faut bien l'admettre : c'est le fait d'une minorité des 20-35 ans. Mais comment ne pas accorder à ce signe concret d'espérance tout son poids, sa valeur et son prix, fût-ce pour dégager de nouveaux possibles au creux de nos profondes inquiétudes, de nos difficiles tâches collectives dans la situation présente?

En disant ces choses nous sommes bien conscients des deux pièges fort répandus qui consistent soit à idéaliser les jeunes, soit à leur intenter un procès tous azimuts. Ce qu'ils nous ont révélé d'eux-mêmes tient souvent d'une saine perception de leur situation, la leur et celle

⁴ Tony ANATRELLA, *Interminables adolescences, les 12-30 ans*, Paris, Cerf, 1988, p. 128.

de la société, qui ne se loge pas dans l'un ou l'autre des deux pôles extrêmes que nous venons d'évoquer.

[117]

Un singulier conflit de générations

D'autres analystes voient dans ce groupe d'âge le fait social d'une classe nouvelle, révélateur important de la crise de société que nous vivons ; porteur du baril de poudre d'un éventuel conflit où une très dure lutte de générations pourrait se substituer aux classiques luttes de classes sociales. Les jeunes joueraient le jeu du système pour le moment, en attendant leur revanche face à une génération d'aînés qui « n'a vécu que pour elle-même » sans véritable solidarité avec celle qui la suit. Y a-t-il pour le moins des indices d'une amorce de ce lourd procès de génération? Il en existe effectivement, mais il est difficile d'en évaluer et le poids et le sens et la portée éventuelle.

Qu'on se souvienne de la terrible charge des deux jeunes Chauveau et Benoit dans leurs ouvrages : *Acceptation globale* et *L'affaire Adam et Ève* (Boréal, 1986-1989). Sous le masque d'un humour caustique, ils s'en prennent violemment à la génération qui précède, à son « cynisme », à son « égoïsme ». Une génération du refus global qui n'a cessé de contester, mais c'était pour tout prendre sans souci des vieux ni des jeunes après elle. « Tous ses maux tournent autour de son nombril. » « Toutes ses révolutions ont servi à son monopole des emplois protégés mur à mur et à vie », avec sa liste infinie de droits exclusifs. Elle a dilapidé les biens de leurs parents et livre aux petits enfants des dettes énormes. « Révolutionnaires de toutes les causes et finalement d'aucune, ils n'ont jamais pensé qu'à leur moi au détriment de la communauté ⁵. » L'appel final en est un de revanche sans quartier.

Après quelques coups de chapeau polis devant l'audace de ces deux jeunes, on s'est empressé de vouer à l'oubli leur manifeste et ses vérités brutales. Cette mise en veilleuse en dit long!

⁵ François BENOIT et Philippe CHAUCHEAU, *Acceptation globale*, Montréal, Boréal, 1986, p. 94.

Une difficile inscription sociale

La plupart des analystes sont plus modérés, tout en privilégiant un regard sur la vingtaine comme fait social important. Selon eux, il s'agit d'une période cruciale d'inscription dans le monde adulte par la mise en œuvre de projets de travail, de couple, de famille. Les difficultés que représentent de tels projets ne font que renforcer [118] l'attention à ce groupe d'âge aux prises avec l'énorme défi de se faire une place dans une société où des jeunes rencontrent sur leur route une grande crise économique, un haut taux de chômage, une offre d'emploi précaire, une organisation du travail souvent inaccessible tellement leurs aînés se sont blindés de règles, de droits acquis, de sécurité d'emploi à vie, surtout dans les secteurs publics et para-publics. Il en va de même de la précarité des conditions pour réaliser leur propre projet de famille auquel la plupart tiennent beaucoup, malgré toutes les dislocations actuelles des liens et engagements permanents. Est-ce le fait d'en avoir tant souffert qui les incite à réussir là où leurs prédécesseurs ont échoué? Le défi qu'un tel projet représente apparaît à plusieurs comme un objectif de vie des plus nobles et cruciaux. C'est peut-être le principal motif. Mais ils foncent sans modèle, avec de fortes tensions comme nous le verrons dans ce dossier. Il ne cessent de négocier entre l'héritage, les valeurs qu'ils retiennent du présent et l'inédit d'un avenir autre à inventer. Ce qui aide à comprendre les longs délais qu'ils doivent se donner.

Notre cadre d'analyse

Dans ce chapitre, nous présentons un cadre d'analyse du monde des 20-35 ans. Le premier volet tente de cerner le contexte historique et social qui permet de situer ce groupe d'âge. Le deuxième volet porte sur le noeud dramatique de sa situation. Et le troisième propose un ensemble d'approches culturelles et psychologiques pour identifier les tendances les plus profondes qui traversent les jeunes que nous avons interviewés. Il s'agit ici de leurs profils socioculturels. Avant toute

analyse spécifique de leurs expériences spirituelles et religieuses, nous avons voulu les rejoindre dans l'entièreté de leur itinéraire humain et leur contexte de vie.

[119]

Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.

Deuxième partie : Le «monde» des 20-35 ans

Chapitre 13

Le contexte historique et social

[Retour à la table des matières](#)

En vous présentant le groupe d'âge des 20-35 ans, nous sommes bien conscients de la part d'arbitraire que représente ce découpage. La plupart des spécialistes ont noté la difficulté de déterminer avec assurance les âges de la vie. On ne compte plus les nombreux et les profonds changements historiques qui ont brouillé les séquences types de l'itinéraire humain : l'enfance, la jeunesse, l'âge adulte, la vieillesse. Il est bon d'évoquer ces bouleversements pour mieux comprendre la diversification des phases et passages de la vie, avec une attention particulière aux 20-35 ans.

Notons d'abord *l'extension de la durée moyenne de la vie*, grâce aux progrès de la médecine, de l'alimentation, de l'hygiène, grâce à une organisation sociale et à des services de soutien plus développés, grâce, peut-être, à des orientations morales, culturelles et religieuses qui renforçaient la conscience de la dignité de tout être humain. Pen-

sons aux droits humains fondamentaux qui donnent plus de poids, de valeur et de prix à la vie, à la personne.

L'horizon plus lointain des frontières de la vie permettait de *plus longs apprentissages de socialisation, d'éducation et d'affectivité*. Ce qui a provoqué l'émergence et l'allongement d'un âge spécifique, celui de l'adolescence.

Au-dedans même des grandes séquences mentionnées plus haut, de nouvelles catégories se sont dessinées. On a distingué par exemple dans l'adolescence la *phase de la puberté, celle de l'adolescence et celle de la postadolescence* qui se loge dans la vingtaine, ce groupe d'âge qu'explore ce dossier. Il ne s'agit pas ici d'une adolescence prolongée ou manquée, mais d'une nouvelle phase psychique, sociale, biographique. Phase de choix, d'autolimitation, d'autorégulation, de structuration intérieure, de rapport au réel plus [120] articulé, de continuité plus ferme, mais non sans ratés, sans doutes sur soi, sans moments dépressifs. C'est aussi une phase importante où s'élabore (ou pas) la capacité d'être père, d'être mère, qui est un des fondements des autres relations sociales. Cette dernière remarque introduit bien le prochain trait de l'évolution historique.

Cette multiplication, cette diversification des phases se vivent *dans un contexte social et culturel où les statuts et les rôles sont de plus en plus flous, fluides, imprécis, remis en cause, re-re-définis*. Pensons à ce qui se passe présentement dans les rapports hommes-femmes. Une évolution on ne peut plus cahotique avec des ressacs imprévisibles, des effets boomerangs, des flottements difficiles à gérer au plan psychique comme au plan sociétaire. Un immense continent noir que nous laissent soupçonner tant d'événements, de débats, de guerres sourdes, d'attitudes souterraines contraires aux nouveaux discours convenus, On ne change pas facilement des modèles multi-millénaires. Des phénomènes inattendus apparaissent : par exemple, les visées d'égalité débouchent parfois sur la négation des différences de sexes, de rôles, de générations. Et cela, en contradiction étonnante avec le processus de différenciation de plus en plus poussée de la société, de la cité pluraliste cosmopolite, démocratique, sans compter la spécialisation toujours croissante des tâches, des fonctions, des institutions. Dans notre recherche auprès des 20-35 ans nous avons noté de durs impacts, peu explorés, de ces phénomènes sur eux, justement parce qu'ils sont dans une phase importante de structuration person-

nelle et d'inscription sociale. La société actuelle leur envoie des signaux contradictoires on ne peut plus difficiles à gérer, et surtout à dépasser, fût-ce pour survivre en pareils éclatements.

Ce n'est pas un mince paradoxe, en tel contexte de brouillage des âges de la vie, que l'institutionnalisation de ceux-ci. Il n'y a pas que la scolarisation qui est de cet ordre.

L'industrie de l'apprentissage s'est étendue à tous les aspects de l'existence ; il n'est plus possible de vivre quelque expérience que ce soit sans une session d'étude appropriée, sans que la valeur en soit sanctionnée par des normes et des experts consacrés. Après l'enfance, après l'adolescence, chaque âge de la vie sert à apprendre comment vivre le suivant [...]

Les politiques, celles de l'État, des mouvements sociaux, des associations, ne procèdent pas d'une idéologie différente. Elles tendent à fixer en des catégories ce qui est par ailleurs [121] évanescant. Elles donnent cohésion à ce qui n'en a pas de toute évidence. Il suffit de parcourir la masse infinie des programmes gouvernementaux et la liste incommensurable des associations pour se convaincre que, devant le défi de l'éparpillement des âges, les organisations s'essouffent à mettre de l'ordre dans une dispersion qui les déborde. Et surtout elles contribuent à instaurer des ségrégations là où existaient naguère des suites et des enchaînements ⁶.

Une longue expérience de vie, fût-elle tempérée par un avenir problématique comme c'est le cas aujourd'hui, invite à planifier, à se programmer. Plusieurs jeunes interviewés dans la vingtaine, malgré leur précarité, se donnent des programmes de vie incroyables. Réfractaires à tout ce qui est prescrit, ils n'enclenchent pas moins des démarches autoprescriptives qui tiennent d'une ascèse qu'on croyait disparue depuis le mythe de la civilisation des loisirs proclamée dans la décennie 1970 avec ses prolongements jouissifs ennoblis en qualité de vie, en épanouissement personnel et affectif. Bien sûr, ces dernières tendances demeurent vivaces chez eux. Mais paradoxalement, plusieurs sont prêts à en « baver » pour arriver à leurs objectifs, tel un travail, un style de vie, un projet amoureux et familial selon leurs propres aspirations. Ils sont prêts à toutes sortes de recommencements difficiles

⁶ Fernand DUMONT, « Âges, générations, société de la jeunesse », in : *Une société des jeunes*, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, p. 18.

en matière de travail, d'études, de partenaires amoureux pour atteindre leurs objectifs très personnalisés. Évidemment, on trouve dans ce groupe d'âge une *large cohorte de jeunes démunis qui suivent un mouvement régressif contraire*. Mais la conscience de leur draine est d'autant plus blessée qu'ils ont eux aussi les aspirations que nous venons de décrire. Voir son destin déjà fixé dans d'étroites limites circonscrites de toutes parts, voilà qui heurte de plein fouet une dynamique de jeunesse qui s'alimente avant tout de défis ouverts et assez larges pour permettre des choix, des nouveaux apports, des espaces critiques sources de renouvellement pour la société. Le bât qui écrase une bonne partie des 20-35 ans inquiète-t-il vraiment notre monde dit adulte? Nos résultats de recherche invitent à ne point faire de quartier dans le débat social, humain, moral et spirituel qu'une telle situation appelle.

[122] *Puis il y a ceux qui vivent ce passage comme une période où l'on prend son temps avant d'arrêter son plan de vie, où l'on explore, expérimente, tâtonne sans mauvaise conscience. À ce chapitre, Jacques Dufresne formule cette hypothèse :*

Pendant cette période de retrait, les jeunes s'occupent de leurs bonheur et salut individuels. Ils se tournent vers les modèles, les maîtres à sentir, à penser, à prier. Ce faisant, ils constituent les réserves de vie et d'idées qui vont leur permettre de jouer un rôle positif déterminant dans une prochaine période d'émergence [...] On se nourrit, on s'approfondit, on se donne un souffle pour un avenir neuf à faire personnellement et collectivement tout en restant « sur la réserve » face aux engagements dans le présent. (Le reproche qu'on leur fait d'être apolitiques méconnaît cette dynamique propre à la jeunesse de cet âge.) Dans la mesure où ils ont besoin de solides encadrements pour soutenir et articuler cette phase exploratoire, ils ne peuvent que souffrir de côtoyer des adultes mous et peu structurés, assis sur leurs acquis de la prospérité dans des cadres de travail peu accessibles aux jeunes. Ceux-ci se retrouvent dans une situation de cumul écrasant d'insécurité et de risques de tous ordres ⁷.

⁷ Jacques DUFRESNE, « La participation des jeunes aux projets et aux décisions », in : *Une société des jeunes*, IQRC, 1986, p. 293.

Ce qui prolonge la phase d'indétermination de la jeunesse jusque dans la vie adulte avec ses fragiles ancrages de travail, de famille. On ne cesse alors de remettre à plus tard tout engagement adulte de long terme. La dénatalité en est un indice parmi cent.

L'allongement de la vie s'accompagne d'interminables adolescences, d'une suite de recommencements « qui nous usent le coeur et le goût de s'engager » (une entrevue de groupe de 20-35 ans). Dans notre dossier précédent qui portait sur les adolescents, nous avons fait état de graves conflits émotionnels trop rarement résolus qui contribuent à rendre encore plus difficile cette période de la vingtaine où normalement se joue une structuration de base personnelle et sociale. Que de crises actuelles des 20-35 ans sont des quasi-répliques de celles de l'adolescence. Avec effarement, nous avons trouvé le même phénomène chez des gens de la trentaine, de la quarantaine et même de la cinquantaine, dans une poursuite jamais satisfaite d'une jeunesse idéalisée qu'ils n'auraient jamais connue et [123] qu'ils voudraient enfin vivre, peu importe leur âge. Combien projettent sur leurs propres enfants cette jeunesse mythique à teneur fortement narcissique?

En quête d'adultes

La quête de véritables adultes chez nos interviewés adolescents s'inscrit souvent dans la dramatique de cette jeunesse mythique, éternelle, rêvée par leurs aînés, ceux-ci ne sachant ni apprécier ni réaliser les valeurs de la maturité et de la force de l'âge, selon la belle expression d'hier. Dans cette inversion des âges s'infiltré subtilement une sorte de négation de la différence des générations qui brouille toutes les pistes et repères d'étapes de cette fameuse « croissance personnelle » dont une large partie de la population a fait son idéologie maîtresse, sans soupçonner ses propres comportements et attitudes qui la contredisent.

Nous pourrions noter la même contradiction dans le mythe des milles et un apprentissages qui promettent une gestion pertinente et efficace de cette croissance où contradictoirement on cherche « pratiquement » à retrouver le narcissisme (normal chez l'adolescent) du « tout est possible ». Érigeant cette liberté exploratoire en valeur première et

fondamentale, on passe d'une expérience à l'autre sans jamais en laisser mûrir une seule... et aussi d'un partenaire à l'autre, d'une vie à l'autre. (La réincarnation devient la croyance de plus de 40% de Québécois!)

Une inquiétante déculturation

Peut-il y avoir une véritable expérience de vie, une maturité d'adulte sans mémoire, sans lit de rivière? Avec ce mythe de la jeunesse éternelle, des recommencements incessants où l'on remet les compteurs à zéro, même lorsqu'on arrive à la retraite, peut-on vraiment développer la capacité de discerner ou de construire un tracé de vie, et aussi la capacité d'en ressaisir le cheminement pour l'évaluer et se l'approprier? Tant de récits de vie d'adultes témoignent de mémoires fragmentées en pièces détachées, hors de toute tradition culturelle et spirituelle assez cohérente et profonde pour fournir un minimum de repères d'intelligence de son expérience de vie, des héritages reçus en amont et des horizons d'avenir en aval. Il y a *chez nous au Québec une profonde déculturation dont nous ne soupçonnions pas* [124] *l'ampleur et la profondeur avant de commencer notre recherche, il y a quatre ans. Nous avons fait le pari de nouvelles cultures en émergence, à tout le moins d'une certaine re-culturation, mais nous sortons de cette recherche avec trop d'indices sur cette déculturation fondamentale pour ne pas y voir une hypothèque telle qu'il ne peut être question de nouvelle culture, pour le moment en tout cas. Tout simplement parce qu'il n'y a plus d'assises minimales pour une reculturation!*

Selon nous, il y a là *un formidable drame humain et spirituel* que nous avons déjà pointé dans nos résultats de recherche sur les adolescents. Ceux-ci en sont des victimes particulières. On le comprend facilement si on accole ce phénomène global de la déculturation à *l'échec fréquent de toutes les transmissions*. De cet échec, les crises au monde de l'éducation, du décrochage scolaire, de l'analphabétisme fonctionnel, de l'éclatement affectif, des violences arbitraires, des tendances suicidaires ne sont que la pointe de l'iceberg. Autant de données largement publicisées dans les médias et les congrès, mais rarement reliées les unes aux autres pour en repérer les sources profondes et

communes. On le verra dans ce dossier des 20-35 ans où se retrouve le même problème de fond de la déculturation avec ses impacts particuliers.

Une société adoléscentrique

Mais le mythe de la jeunesse idéalisée, de l'adolescence éternelle est tellement puissant en Amérique du Nord et chez nous que nous doutons de la réception de ces constats. Mythe qui commande d'être à la fois jeune, beau, riche, instruit, en parfaite santé, libre de toute contrainte, et cela jusque dans la condition de retraité à 55 ans sur une plage de Floride pour l'éternité. Les croyances à la mode du Nouvel Âge (!), de l'Ère du verseau et de la grande énergie-harmonie, avec leurs promesses de réincarnations re-juvénilisantes viennent sacraliser cette mythologie narcissique on ne peut plus hors du pays réel et du dramatique contexte social, économique et politique dans lequel nous vivons. Contexte qui exigerait, pour être assumé et dépassé, d'autres valeurs et attitudes que celles qui prévalent présentement.

À ce chapitre, il semble y avoir dans ce monde des 20-35 ans une cohorte de jeunes étonnamment conscients de ce passage à faire. Et l'on trouve chez certains, des changements de comportements déjà en marche. C'est le versant d'espérance de ce rapport de recherche. [125] *Des jeunes tentent de se démarquer des illusions narcissiques de la génération qui les précède*, de son adoléscentrisme pour chercher des voies réalistes de maturité personnelle et d'inscription sociale. Tout en étant conscients des nombreux blocages de la société actuelle, ils en assument les défis avec courage et lucidité, mais aussi avec de lourdes hypothèques dont la déculturation est peut-être la plus grave.

Les rapports de générations

Nous retrouvons ici la terrible cote d'alerte d'Anatrella que nous citons dans notre dossier sur les adolescents.

Une société qui transmet mal le savoir, le savoir-faire, les codes et rites sociaux, le sens de ses fêtes et une spiritualité est en danger de mort. Il est à craindre que la société ne présente un message court et superficiel sur la vie, quand ce n'est pas une incapacité à transmettre quoi que ce soit. L'attitude incertaine de nombreux adultes sans références précises, sans stabilité personnelle et sans maturité affective leur a donné l'idée de se reposer sur les jeunes ou leur a laissé croire que ceux-ci pouvaient se débrouiller seuls et encore mieux sans les adultes sous couvert d'autonomie. Ainsi le processus d'identification est inversé. Ce ne sont plus les enfants qui s'identifient aux adultes pour se construire mais ces adultes qui s'identifient aux enfants et aux adolescents pour vivre. Ceux-ci devenant les pères et les mères de leurs parents. La chaîne de transmission est rompue. Des enfants et des adolescents ont trop souvent été renvoyés à eux-mêmes sans qu'ils parviennent à trouver de réels points de repères [...]

Il ne s'agit pas de faire le procès des parents, mais de dégager les structures de leur fonctionnement qui favorisent ou désorganisent une vie. Les parents ont été progressivement dépossédés de leurs compétences. Le rôle de géniteur avec la procréation assistée, le rôle nourricier confié à d'autres, le rôle de l'éducation confondue avec l'enseignement remis à l'école, le rôle de l'autorité médiatrice du réel abandonnée aux enfants et aux médias donnent l'image d'une fonction parentale éclatée et impuissante dont tous les partenaires finissent par souffrir. Dans ce système le pire est de vivre une relation magique à l'État, qui devra assurer le bonheur des citoyens en distribuant [126] des contrats de garantie dans tous les domaines. Ne soyons pas étonnés de voir se développer des personnalités juvéniles de plus en plus fragiles et morcelées [...]

Depuis plus de trente ans nous avons vécu avec l'idée que nous étions à l'abri de tout. Les progrès de la médecine, de l'habitat, des produits alimentaires, entre autres exemples, ont donné l'idée d'un homme prométhéen de toute-puissance à qui rien ne pouvait arriver. Un sentiment de liberté sans limite s'est imposé. Plus rien à craindre. Bien des conduites suicidaires dans la vie courante procèdent de cette pensée magique du « tout est possible »... Autant de conduites s'articulant sur un fond dépressif (face aux moindres expériences de ses limites) et expliquant la plupart des effondrements ou des effondrements de la personnalité juvénile. On arrive bien vite au *burn out* aujourd'hui, tellement les forces de résistance psychiques et les ressources morales ont été peu développées ⁸.

⁸ Tony ANATRELLA, *op. cit.*, p. 208-212.

C'est précisément de ce contexte que plusieurs jeunes de 20-35 ans veulent se démarquer, mais avec quelles difficultés, comme nous le verrons dans ce dossier.

Nouvelles requêtes de recherche

L'axe d'observation et de réflexion critique que nous avons déployé jusqu'ici nous fait soupçonner la complexité du champ social et culturel à l'arrière plan du groupe d'âge que cible ce dossier. Cet arrière plan, par exemple, du phénomène de l'allongement de la vie avec sa multiplication et sa diversification des âges et passages, des crises et des délais, des nouveaux rapports de générations, des stratégies d'insertion sociale nous oblige à des analyses plus fines. Des chercheurs, avant nous, ont souhaité le renouvellement du regard sur ce qui nous arrive!

On se prend à rêver d'une science de l'homme qui, après avoir tellement insisté sur les structures sociales, s'engagerait résolument dans la voie complémentaire : celle d'une connaissance d'ensemble des sociétés en regard de la dramatique de l'existence individuelle et du reflux des générations. Pour y arriver il faudrait prendre prioritairement en compte la suite [127] des crises, des délais, des stratégies qui jalonnent les âges et les générations ; même le cours de la grande histoire, celle qui paraît dominer de haut nos destins personnels, s'en trouverait autrement éclairé. Par ces crises, ces délais, les stratégies tout au long de leur vie et par la suite des générations les sujets historiques interprètent l'histoire ⁹.

C'est dans cette perspective que notre recherche sur les orientations culturelles et religieuses d'une population de six régions au nord de Montréal a privilégié la variable des âges dans sa première phase d'exploration. Nous avons fait un découpage de quatre groupes d'âge dont nous admettons la part d'arbitraire ; mais c'était inévitable pour réussir à opérer dans un cadre de travail viable et opérationnel. Plusieurs chercheurs de divers horizons et disciplines avaient signalé ré-

⁹ Fernand DUMONT, *op. cit.*, p. 27-28.

comment l'importance de la variable des âges et l'impérieuse nécessité de recherches qualitatives, comme vient de le laisser entendre Fernand Dumont, à la suite de Poulat, Hervieu-Léger, Sévigny et bien d'autres.

Pourquoi les recherches sur les jeunes ne viseraient-elles pas à explorer tous les niveaux de la vie des jeunes? Que cette vie des jeunes s'exprime à travers des expressions individuelles ou collectives, que l'analyse utilise une notion comme celle de l'identité et de l'image de soi ou une notion plus générale comme celle de la culture des jeunes, dans tous les cas, il serait faux de présupposer que la culture des jeunes n'a pas la même profondeur, la même épaisseur, la même complexité que toutes les autres cultures. À mon avis, seule une perspective semblable, pourrait permettre de faire une étude plus dynamique de la culture des jeunes [...]

Il faudrait tenir compte de la coexistence de plusieurs niveaux de champ de conscience, allant du plus ou moins explicite, au plus ou moins secret et non dit. Ainsi à propos de l'expérience religieuse, il est évident que les jeunes que j'ai interrogés avaient ce sentiment de *rupture* et de *différence* par rapport à leurs parents quand ils répondaient en fonction de leurs comportements, de leur style de vie, de leur univers symbolique explicite. Mais il leur arrivait d'exprimer des sentiments de *similitude* ou de *continuité*.

[128] Ces sentiments plus profonds, plus secrets sont aussi rarement « mis en commun » avec ces pairs même si, à la limite, bien des jeunes les ont en commun. D'où l'illusion de définir la culture jeune comme si cette culture jeune n'était ni dans la famille, ni dans l'école, ni dans les milieux de travail (mais seulement entre pairs). Faut-il rappeler que les parents eux-même changent (socialisés souvent par leurs propres enfants) et, ensuite, que les enfants réalisent, expriment, incarnent des désirs plus ou moins conscients des parents. J'ai souvent pensé que la violence des ruptures entre les aînés et les jeunes peut aussi venir du fait que les jeunes expriment ouvertement des opinions, des désirs, des craintes, etc. que les adultes auraient peine à s'avouer eux-mêmes [...] Le champ psychologique ou culturel est beaucoup plus complexe que ne laissent entendre bien des études ou des reportages sur les jeunes ¹⁰.

¹⁰ Robert SÉVIGNY, *Les milieux de vie des jeunes*, IQRC, 1986, p. 94-99.

L'incroyable censure du « religieux » chez des chercheurs

Aux lignes de recherches proposées ici, nous avons ajouté le versant dramatique sommairement dessiné plus haut, à savoir le profond drame humain et social de la déculturation avec ses profondeurs morales et spirituelles souvent insoupçonnées, ou ignorées. Se cache ici un interdit très grave, commun à tant de recherches actuelles, interdit de toute exploration des dimensions spirituelles, et parfois même éthiques comme si cette exploration était anti-scientifique. Derrière cet interdit, on trouve le postulat inavoué d'une certaine sociologie de la sécularisation qui voit dans la religion un phénomène résiduel d'un passé en train d'être liquidé. Dans la vaste étude sur les jeunes de l'Institut québécois de recherche sur la culture (ouvrage que nous venons de citer), il n'y a pratiquement rien sur les dimensions spirituelles ou religieuses. Robert Sévigny, cité plus haut, n'en parle que dans une perspective méthodologique. Faut-il penser que ces centaines de chercheurs et participants au colloque qui nous a valu cet ouvrage aient jugé que les dimensions spirituelles et religieuses ne font pas partie du réel, de l'expérience humaine, de notre époque, de notre société? Y aurait-il là-dessous aussi une autre manifestation de la déculturation, même chez des gens instruits, devenus [129] incapables de nommer le spirituel, de l'identifier, de réfléchir dessus, incapables de trouver les mots pour le dire, de ressaisir des traditions religieuses toujours vivantes, surtout la judéo-chrétienne sans laquelle on ne peut comprendre notre civilisation occidentale, notre propre société? Et ceci ne nous rend-il pas encore plus impuissants à prendre en considération les nouveaux univers religieux dans l'intelligence critique de ce qui nous arrive présentement? À tout le moins, pour éviter un procès d'intention, nous nous interrogeons sur cette absence factuelle et évidente dans ces travaux de recherche, de prises en considération de ces couches importantes de l'expérience humaine que sont les quêtes de sens ultime, de transcendance, de fondements, les expériences spirituelles de la conscience religieuse ou pas, les grands symboles et textes sacrés du patrimoine humain. Enlevons ceux-ci à l'histoire des peuples et des civilisations, et l'on y constatera un énorme vide, comme le sou-

ligne J.-M. Domenach. Comment ici au Québec, et ailleurs, se réclamer d'une histoire tout en la tronquant de ce qui en fut pendant des siècles une vivante inspiration souvent pour le meilleur et le pire?

On peut tout aussi bien refouler le spirituel que le sexuel avec les résultats que l'on connaît : une explosion sauvage sans balises, sans règles, sans traditions pour canaliser ces forces des profondeurs. N'est-ce pas ce qui est arrivé à une certaine libéralisation sauvage de la sexualité après une longue histoire de refoulement? N'est-ce pas aussi l'un des résultats du refoulement du religieux et du spirituel que ces religiosités sauvages aux croyances désarticulées? Ne surgissent-elles pas sans le minimum critique de traditions éprouvées et assez bien maîtrisées, requis pour les critiquer ou s'en démarquer intelligemment et pertinemment?

On ne trouve rien de cela dans des travaux de recherche qui débouchent volontairement ou pas sur des diagnostics qui se présentent comme une vue globale de toutes les dimensions d'une situation. Étrange censure que cette mise à l'écart du facteur religieux dans des rationalités scientifiques, professionnelles ou autres, dans tout espace public de discussion et de confrontation comme c'est le cas de ce colloque sur les jeunes à l'Institut québécois de la recherche sur la culture.

Un ressac inattendu chez les jeunes

Des jeunes de 20-35 ans, à ce chapitre, portent des jugements très sévères sur la génération qui les précède, sur le cynisme antireligieux [130] de plusieurs professeurs, sur la pauvreté spirituelle de ceux-ci, sur l'absence de culture religieuse au-delà du primaire, sur les rejets sommaires et discréditeurs de tous les patrimoines religieux dans un discours idéologique que sa propre rationalité critique dénoncerait si on faisait un retour sur soi. Des jeunes chercheurs québécois dénonçaient vertement ces idéologues, technocrates et promus de la Révolution tranquille en ces termes :

La religion, apparentée à une forme d'encadrement de la servitude d'un peuple, devient pour sa part le foyer vers lequel sont dirigées toutes les vexations éprouvées par une collectivité (une génération) qui tend à se représenter dans la position de celui qui accède à un statut supérieur... Toute autre dimension est volontairement refoulée, sinon violemment combattue... Tout le domaine du symbolique, qui continue pourtant d'être largement structurant de l'intersubjectivité sociale, est associé à l'idée rebutante de traditionalisme et renié dans la mesure où toute pratique (de cet ordre) est à l'opposé de l'être collectif moderne en train de se constituer. Aussi la figure que nous gardons de l'être collectif québécois des trente dernières années est-elle brisée, amputée, aliénée... La religion et le traditionalisme étant les matrices d'une anti-société qu'il est impératif de quitter pour ne jamais plus y revenir ¹¹.

Sont-ce là les propos d'un chercheur réactionnaire face à ses maîtres de la quarantaine qui eux sont restés les seuls vrais jeunes? Toute sa rigoureuse analyse critique nous convainc du contraire. Il est de ceux et celles qui ont souffert du vide spirituel et philosophique de leur formation où rarement leurs questions les plus profondes et les plus existentielles n'avaient pas leur place aux yeux de leurs aînés des nouvelles élites avec leur intolérance de tout discours autre que le leur, de tout autre système de représentation que le leur. Malheur au jeune qui ferait une recherche sur ce climat qui s'est imposé au cours de ces 30 années dans le monde de l'éducation. Les contestataires d'hier, tout au long de leur cheminement, souffraient difficilement d'être contestés eux-mêmes, et encore moins de s'autocritiquer. Pensons à leurs oppositions simplistes entre tradition et modernité.

[131] Dans nos travaux nous devons toujours éviter de faire état des dimensions éthiques, spirituelles ou philosophiques que nous refoulions dans notre subjectivité privée ou dans les marges des rencontres gratuites hors des champs formels de formation où nous étions livrés à nous-mêmes sans guides ni points de repère. Cela n'intéressait pas nos aînés tous occupés à leurs ascensions professionnelles et socio-économiques, à leurs luttes internes d'intérêts, de statuts, de pouvoirs, de contrôle des nouvelles

¹¹ Jocelyn LÉTOURNEAU, « Critique de la raison technocratique », in : *La société québécoise après 30 ans de changements*, IQRC, 1990, p. 355.

institutions qui devaient leur appartenir en exclusivité. Nous avons vécu cela en silence, au risque, pour plusieurs d'entre nous, de finir par adopter la même logique pour pouvoir avancer, sinon pour survivre. (Extrait d'entrevue de groupe)

À ce chapitre, rappelons ici l'ouvrage d'une rare lucidité des deux jeunes auteurs qui ont écrit *Acceptation globale. Une histoire de générations* : « *Ta Volvo contre mon B.S.?* » (Boréal 1986).

Sous un mode humoristique ils rappellent qu'en principe on reconnaît le caractère normal et inévitable du procès par une génération nouvelle de celle qui la précède ; mais en pratique ce n'est pas le cas, surtout dans la génération du refus global qui s'approprie à la fois le pouvoir et la contestation. Il ne reste de choix que l'acceptation ou la marginalité ; toutes les deux s'additionnent pour annihiler toute velléité d'identité de génération avec ses apports originaux.

Comment, en pareil contexte, peuvent naître de vastes mouvements de jeunesse? Quand on attend de vous que vous soyez un simple miroir pour le narcissisme de l'autre, il y a peu de place pour affirmer votre propre réalité aussi bien sociale qu'individuelle. Cette situation fait partie de ce fond de scène secret et non dit chez bien des jeunes que nous avons écoutés dans nos entrevues, et dont R. Sévigny, plus haut, souhaitait l'exploration.

Une deuxième typologie

L'allongement de la vie qui renforce le temps d'indétermination de la jeunesse serait-il paradoxalement générateur d'une diversité de types, de profils, de tendances? On rappelle sur tous les tons que les jeunes ne constituent pas un bloc homogène. Jacques Lazure a tenté une typologie à partir du repérage des différents modes de vie. Il en a dégagé six.

Les six modes de vie en question sont ceux de l'intégration à la société adulte, de la lutte sociale, de la marginalisation [132] « automomisant », de la délinquance, de la recherche du plaisir et de la « victimisation » sociale.

Le premier mode de vie, celui de l'intégration à la société adulte, implique que les jeunes acceptent généralement de fonctionner à l'intérieur de la société telle qu'elle est définie, construite et régie par les adultes. Ils souscrivent (bien que l'on trouve ici des nuances importantes dont nous parlerons tantôt) à l'ensemble des valeurs qui animent la société adulte, des objectifs qu'elle poursuit, des structures et des institutions qu'elle a mises en place, et des normes qui réglementent son action sociale. Par ce mode de vie, les jeunes se préparent « sérieusement » à leurs futurs rôles d'adultes et s'insèrent progressivement dans la « grande » société.

Le deuxième mode de vie, celui de la lutte sociale, se construit autour de formes de combat et d'engagement social que mènent les jeunes contre la société adulte. Ils contestent cette dernière en s'objectant à ses postulats fondamentaux et en se mesurant à elle sur son propre terrain. Par ce mode de vie, les jeunes consacrent leurs efforts à donner de nouvelles bases à la société adulte, à la transformer profondément dans ses valeurs, ses objectifs, ses structures institutionnelles et ses normes d'action. Leur optique de combat et leurs luttes concrètes sont directement et immédiatement sociales.

La perspective du troisième mode de vie, celui de la marginalisation « autonomisante », est tout à fait différente. Elle implique elle aussi, il est vrai un refus conscient et explicite, comme dans le deuxième mode de vie, de certaines des valeurs de base de la société adulte, de certains de ses objectifs, structures et normes. Mais le troisième mode de vie ne s'engage pas directement dans le combat social et la transformation de la société. Ses préoccupations et son action se concentrent plutôt sur la modification de la personne elle-même et de son style de vie immédiat. Dans ce mode de vie, les jeunes se désengagent des circuits « normaux » de la société et cherchent à « s'autonomiser » personnellement dans des pratiques marginales ou alternatives.

Dans le quatrième mode de vie, celui de la délinquance, les jeunes centrent leurs intérêts et leurs activités sur l'action criminelle proprement dite, quel qu'en soit son degré d'intensité ou [133] de déviance. Ce mode de vie se caractérise par l'emploi de moyens d'action ou de méthodes qui vont à l'encontre des prescriptions de la loi et des règlements. Ces méthodes illégales ou criminelles constituent le point d'unité et le trait spécifique du quatrième mode de vie, peu importe, en un sens, les finalités concrètes poursuivies par les jeunes eux-mêmes dans leur action délinquante.

Le cinquième mode de vie, celui de la recherche du plaisir, se polarise autour de la quête immédiate, *hie et nunc*, de la jouissance matérielle, des sensations fortes, des expériences et aventures « trippantes ». Les jeunes emploient le plus clair de leurs énergies à avoir du « fun », à profiter sans tarder des plaisirs concrets de la vie, sans trop de préoccupations du lendemain et de leur préparation à leurs rôles sociaux d'adultes. Nous sommes jeunes, semblent-ils dire, et nous exploitons le plus possible la marge

de manoeuvre que nous laisse cette situation temporaire, faite pour être vécue dans un plaisir intense, en dehors des contraintes et des obligations qu'imposent les responsabilités sociales. « Il faut que jeunesse se passe » et s'amuse!

Enfin, le sixième mode de vie, celui de la « victimisation » sociale, se distingue par l'état quasi chronique de faiblesse et de désarticulation personnelle et sociale qu'affichent ceux qui le partagent. Il nous met en présence de jeunes ni plus ni moins qu'exclus du courant « normal », du « main stream » de la société, par des conditions de vie dont ils sont victimes et qu'ils ne parviennent pas à surmonter. Ils balottent à droite et à gauche, ils sont continuellement empêtrés et la majeure partie de leurs efforts consiste à survivre au sein des difficultés qui les assaillent. Ce n'est pas le plaisir qui motive et unifie leur vie, loin de là! Ils sont plutôt pris dans l'expérience de vivoter au jour le jour, en dehors des bénéfiques « normaux » que peut procurer la société. Ils vivent la condition objective, plus ou moins ressentie subjectivement, de « victimes » de la société.

Par rapport à la société adulte, ces six modes de vie se regroupent en trois grandes catégories : celle qui accepte généralement cette société et qui, en gros, s'y conforme ; celle qui la refuse pour une raison ou pour une autre, à un niveau ou l'autre ; celle qui passe à côté d'elle, qui ne concorde pas avec elle, avec ses attentes et ses besoins. Dans la première catégorie, se loge [134] évidemment le premier mode de vie : celui de l'intégration à la société adulte. Dans la deuxième catégorie, on trouve trois modes de vie : (1) celui de la lutte sociale, impliquant un refus des valeurs et des fins de la société adulte, refus qui se manifeste sous la forme d'un combat et d'un engagement portant sur le social ; (2) celui de la marginalisation « autonomisante », impliquant lui aussi un refus des valeurs et des fins de la société adulte, mais refus qui se manifeste cette fois sous la forme d'une recherche hors cadre de l'autonomie personnelle face à la société ; (3) celui de la délinquance dont le refus de la société adulte ne se situe plus au niveau de ses valeurs et de ses fins, mais à celui de ses moyens d'action qui sont rejetés pour laisser place à des moyens illégitimes et criminels. Quant à la troisième catégorie, à le comprend les deux autres modes de vie : (1) celui de la recherche du plaisir, par lequel les jeunes se mettent en retrait de la société adulte en accordant à l'hédonisme, différemment de ce que fait la société, la place centrale et primordiale de leur vie ; (2) celui de la « victimisation » sociale, par lequel les jeunes sont mis en retrait de la société adulte en étant victimes de conditions sociales que cette société adulte elle-même ne juge pas « normales » et conformes à ses attentes.

Théoriquement, ces six modes de vie, ainsi que les trois grandes catégories qui les regroupent, s'articulent à une approche analytique de la jeunesse que nous voulons tridimensionnelle et dans laquelle joue une dialectique incessante entre les trois éléments qui la composent. Ces trois éléments en question sont : un statut économique et social de la jeunesse qui se caractérise par la faiblesse et la dépendance ; un bouillon de culture de la jeu-

nesse qui met en évidence, plus qu'ailleurs, un certain nombre de valeurs jugées importantes ; et une insertion forcée de la jeunesse dans des structures institutionnelles adultes ¹².

Dans cette typologie construite à partir des modes de vie, on trouve les faisceaux de tensions qui nous préparent au discernement des nœuds dramatiques que connaissent bien des jeunes.

[135] Chez les uns, le repli, suite à l'échec de leurs projets, et les légitimations de ce repli pour s'y incruster. Chez d'autres, le procès de la société, soit comme période de latence ou d'attente, soit comme lieu de lutte et d'engagement avec le sentiment d'avoir si peu de poids, soit comme lieu de révolte, destructrice ou autodestructrice, ou encore de revanche reportée. « Vous ne nous faites pas de place, aujourd'hui, demain on vous débranchera vite. » Chez les personnalités plus fortes, un goût *du défi* alimenté par les difficultés du contexte actuel. Difficultés qui suscitent parfois des entrelacs de déprime.

¹² Jacques LAZURE, *Les modes de vie des jeunes*, IQRC, 1986, p. 46-48.

[136]

*Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.*

Deuxième partie : Le «monde» des 20-35 ans

Chapitre 14

Le noeud dramatique de leur situation

[Retour à la table des matières](#)

Nous allons tenter de cerner ici le noeud dramatique de la situation des 20-35 ans, en recourant davantage à ce qu'ils nous ont dit dans les entrevues. Cette démarche s'inscrit dans l'approche globale de ce chapitre qui présente un premier cadre d'analyse du contexte social actuel avant de creuser les récits de vie de nos jeunes interviewés pour y découvrir leurs expériences les plus profondes, leurs questions les plus cruciales, leur conscience la plus vive de leurs défis et horizons de vie, et particulièrement leur itinéraire spirituel qu'on a si souvent ignoré dans la plupart des recherches, enfin les grands diagnostics et les stratégies d'intervention auprès d'eux.

Déjà, dans cette approche contextuelle nous n'hésitons pas à parler de situation dramatique. À ce chapitre, notre société et les consciences individuelles et collectives présentent un étonnant paradoxe. D'une part, une exacerbation du tragique dans les médias qui valorisent les situations les plus dramatiques, matériau idéal pour attirer l'attention et augmenter les cotes d'écoute ; d'autre part, une réaction fort répan-

due dans la population, qui consiste à se protéger, à refouler le tragique. Ce refoulement s'est révélé de diverses façons chez nos interviewés de tous âges. « J'aime autant ne pas y penser, je me blinde, trop c'est trop ... »

Les Américains ont inventé l'expression imagée : le *cocooning* (encoconnement) pour marquer ce comportement de fuite du tragique, de protection des autres. Nous avons repéré divers types de cocons : psychologique, familial, tribal, religieux, etc. Le système de croyances que bien des gens se bricolent, tient justement d'un *cocooning* où tout est harmonie, ordre, plénitude, paix intérieure, [137] dans un cosmos sacré et une carte du ciel qui transcendent toutes les vicissitudes de l'histoire et de la vie, la souffrance et la mort, la finitude et les contraintes, les questions sans réponses et les impuissances d'aujourd'hui, et quoi encore!

Tout se passe comme s'il y avait ici deux mondes parallèles : le pays réel éclaté et un monde intérieur, symbolique souvent sacralisé où l'on prétend trouver le sens de tout, la sécurité absolue. Nous reviendrons sur ces constats bien sommaires. Mais ils apparaissaient nécessaires pour souligner l'ambivalence des attitudes de réception quand on pousse une analyse jusqu'au noeud dramatique de la situation. Les médias dramatisent à qui mieux mieux, mais c'est souvent sous forme de spectacle où défilent, se repoussent l'une l'autre les crises et les mauvaises nouvelles, suscitant chez les auditeurs la mise en place de mécanismes d'oubli, d'intérêt superficiel et même d'indifférence. Il en va tout autrement quand il s'agit de s'impliquer soi-même dans la compréhension et l'« assumption » d'un grave problème. C'est là que les subterfuges du *cocooning* entrent souvent en jeu.

Mais la vie réelle ne cesse de rejoindre cette conscience fuyante : « Je ne veux pas penser à tout ça, mais ça me remonte malgré moi dans le gorgoton », ont dit plusieurs interviewés. On ne peut mettre longtemps en veilleuse toutes ces crises du pays réel qui vous pénètrent de toutes parts. Voilà ce que nous allons faire ressortir dans ce second regard.

Le drame social et son impact

La jeunesse constitue un monde à part, presque l'analogue d'une classe sociale. Depuis longtemps, divers facteurs ont contribué à en faire un univers spécifique : allongement de l'adolescence, du délai entre l'enfance et l'accès à un travail un peu stable et à des liens affectifs un peu continus. Ces dernières années, la ségrégation des jeunes s'est accentuée ; et à partir de facteurs qui mettent en cause les dimensions les plus diverses de la vie collective ¹³.

La situation des jeunes est tributaire pour une bonne part de la société où ils vivent. Pensons à l'affaissement des grandes promesses [138] d'un progrès économique, social et culturel indéfini qui ont marqué la prospérité (1950-1980). Jeunes et aînés en ont gardé toutes les aspirations malgré une crise économique qui, aux yeux de plusieurs, annonce une austérité dont ils ne voient pas la fin. « Comment ne pas être pessimistes face à l'avenir? » nous ont dit tant de jeunes dans notre recherche. L'horizon leur apparaît bloqué pratiquement dans toutes les directions : énormes dettes publiques, État impuissant, société éclatée et non gérable, grands projets politiques avortés, environnement dégradé, chômage chronique, problèmes sociaux insurmontables, conflits ethniques, décrochage scolaire massif. Nous pourrions allonger cette longue liste des profondes inquiétudes évoquées par nos interviewés souvent dans un discours vite clos comme s'ils ne voulaient pas trop y penser. Le fossé ne cesse de se creuser entre les aspirations toujours vivaces de la récente prospérité et la dégradation de la situation actuelle. « On n'a pas encore atteint le fond du baril, mais ça va venir plus vite qu'on le pense. »

Ce vertige envahit les profondeurs psychiques du sentiment, de la pensée et de la parole. « Moi, je ne comprends plus rien dans ce qui se passe, je me sens impuissant, ça me désespère... Faut profiter de ce qu'on a tout de suite, on ne sait pas vraiment ce qui va arriver, le pire est à venir. »

¹³ Fernand DUMONT, *op. cit.*, p. 8.

Même les aînés les mieux lotis sont aussi pessimistes que les plus mal pris. Les premiers ne veulent rien perdre de leurs acquis et craignent de devoir partager en taxation plus lourde ce qu'ils disent avoir chèrement gagné ; les seconds sont de plus en plus frustrés des inégalités grandissantes, des multiples insécurités qui les assaillent. Ce cli-vage se retrouve dans les rapports entre jeunes et aînés, et c'est peut-être là qu'il fait le plus mal quand on sait comment le rapport intergénérationnel est un des lieux les plus fondamentaux de la solidarité humaine. Encore ici, Fernand Dumont propose une analyse de situation d'une cruelle vérité :

À cet égard, la société québécoise actuelle (il en est ainsi pour bien d'autres) présente une extraordinaire contradiction. Elle est apparemment souple : en principe, tous les genres de vie y sont permis. En réalité, cette société est molle. Des modes d'existence aux idéologies, elle n'offre pas de point d'appui à la contestation vigoureuse. Comment, dans cette fluidité, donner corps à des valeurs personnelles, à un projet de vie qui rencontre résistance un peu tenace et qui fasse mordre la liberté de la jeunesse sur autre chose que sur la guimauve des aînés [...]

[139] Par ailleurs, et c'est là que se trouve la contradiction, cette société est extrêmement rigide. Les grandes réformes de la Révolution tranquille ont engendré chez ceux qui en ont été les promoteurs ou les ouvriers, une saturation des emplois, un corporatisme, des mécanismes de défense qui empêchent tout changement important. Les jeunes, instruits ou non, forment une sorte de nouveau prolétariat « ils campent hors de la cité », pour reprendre l'expression que Comte appliquait aux prolétaires de son époque. Ils se disputent avec les adultes à propos du montant de l'assistance sociale qu'on devrait leur accorder. Les plus instruits prolongent des études dont ils ne voient pas l'issue. Plusieurs fournissent du *cheap labor* à des aînés bien protégés ¹⁴.

Est-ce là une vision trop pessimiste et même misérabiliste de la situation? Trop de diagnostics aboutissent au constat d'une société bloquée pour que nous cédions à un optimisme de convenance. Jamais n'avons-nous eu autant de défis à relever en même temps. La génération montante en sait assez pour se rendre compte qu'elle fera face à des échéances de dettes et d'hypothèques collectives que les aînés

¹⁴ Fernand DUMONT, *op. cit.*, p. 9.

d'aujourd'hui ne cessent de repousser. C'est là avant tout un problème de société qui retentit d'une façon particulière chez ceux qui vivent déjà au présent un avenir aussi grevé d'incertitudes, d'inquiétudes et de culs-de-sac. Leur sort est le plus manifeste révélateur des aveuglements actuels de la génération de la prospérité. « Après nous le déluge, on s'en fout, on ne sera plus là. »

Bientôt s'instaurera un terrible procès de cette génération. Il s'inscrira précisément dans le rapport intergénérationnel. Combien d'éducateurs nous ont dit comment le fossé entre eux et les jeunes a grandi au cours des dernières années. « Entre eux et moi, l'éloignement, la méfiance, l'incompréhension n'ont cessé de croître. » Même constat chez des professeurs aux niveaux secondaire, collégial ou universitaire. Un contentieux sourd comme un sous-marin qui ne répond plus. La coexistence pacifique de surface entre les générations ne doit pas nous leurrer ; ni l'apparent accommodement des jeunes à leurs difficiles conditions présentes. Il y a en dessous un immense baril de poudre trop ignoré.

Le taux de chômage est deux fois plus élevé chez les jeunes que chez les adultes. Or on sait très bien que le statut de travail est toujours le modèle principal de valorisation sociale, de promotion [140] individuelle et d'identité. « Sans le chômage on ne serait pas jeune à 30 ans, mais un adulte de 30 ans. » Comment les jeunes peuvent-ils peser le moins dans la société avec d'aussi faibles assises? Comment peuvent-ils peser dans les choix politiques actuels, dans les budgets publics, dans les débats autour des priorités quand la plupart en sont au sauve-qui-peut individuel avec d'humiliants compromis pour survivre? Même leur profond attachement à la valeur de l'autonomie personnelle est contré par des conditions sociales et économiques contraires. Au cours des années 1970, plusieurs économistes prévoient une baisse du chômage chez les jeunes à cause de leur diminution démographique à partir des années 1980. Tout le contraire est arrivé. Ajoutons ici la perspective de changements technologiques tels qu'il suffira bientôt de moins de 50% de la main-d'œuvre actuelle pour produire les biens de consommation.

Nous préparons-nous au changement de société qui s'amorce déjà? Sûrement pas avec la psychologie de retraités qui détermine le comportement de tant d'adultes. Le critère d'ancienneté domine encore le marché du travail. Le chômage chronique et de longue durée chez les

jeunes a de multiples effets pervers : perte de confiance en soi, perte du goût du travail, perte d'une période de vie importante pour l'apprentissage et l'expérience, pour le façonnement d'une compétence et l'ancrage stable dans un milieu de travail nécessaire pour envisager des décisions de long terme comme se marier et mettre au monde des enfants. D'aucuns s'étonnent de leur désintérêt politique. Comment pourrait-il en être autrement « quand vous savez le peu de poids que vous avez collectivement? » Sur l'échiquier actuel de la pauvreté, les jeunes pauvres représentent la catégorie sociale la plus durement frappée financièrement, socialement et psychologiquement.

Même les regroupements de jeunes témoignent de la précarité de leur situation par leur dispersion, leur instabilité, leurs conflits internes, leur méfiance devant toutes les institutions, y compris les syndicats. D'où l'absence d'un minimum de consensus, d'actions communes, de véritables mouvements de jeunesse comme on en trouve par exemple dans le monde de la lutte et de la promotion féminines.

L'avenir des jeunes ne peut se bâtir dans la marginalité comme c'est le cas présentement pour un grand nombre de ceux-ci. Pourtant la gravité de leur situation appellerait justement une forte solidarité de générations pour se faire entendre collectivement dans la société. Autrefois le monde adulte et ses institutions favorisaient des mouvements [141] de jeunes et les arrimaient à leurs poids social, politique ou économique. Ce n'est plus le cas. Aujourd'hui, la culture « psy » incite les jeunes à ne compter que sur eux-mêmes avec tous ces mythes adolescents d'un quasi-potentiel humain infini, hors du réel, hors des conditions réelles de la société actuelle. N'étant livrés qu'à leur « Je », devant l'échec ou même devant les contraintes sociales, plusieurs jeunes se retournent contre eux-mêmes personnellement. D'où la déprime, l'impuissance, la désespérance, la culpabilisation rarement reconnue comme telle par eux.

Certes, en faire de pures victimes contribue à les déresponsabiliser. Le tragique et massif décrochage scolaire n'est pas étranger à cette déresponsabilisation qui a rencontré trop de complaisance et de mollesse de la part des adultes et aussi des gouvernements. C'est là d'abord qu'il faut avoir des politiques fermes qui obligent (n'ayons pas peur des mots ni des gestes) les adolescents à une solide scolarisation. La société, le monde adulte ont été d'une mollesse incroyable en la matière. Le monde scolaire a eu peu d'appui pour assumer cette mis-

sion. Bien sûr, celui-ci n'est pas exempt de reproches : rigidité bureaucratique des administrations, des conventions collectives, des spécialisations ; rigidité des processus de choix, de sélection ; pauvreté des encadrements individuels et de groupe, du suivi et de l'intégration ; peu de présence significative d'adultes éducateurs dont les jeunes ont besoin. On ne compte plus les problèmes qui minent l'objectif de scolarisation. Par exemple, le nombre effarant d'étudiants qui ont un emploi de plus de trente heures semaine. L'éducation au Québec n'est pas encore une valeur en elle-même et par elle-même. Tout ce qui n'a pas d'utilité immédiate est discrédité tout autant par les parents que par les jeunes eux-mêmes. Veut-on poser le problème en termes de chômage, on va découvrir qu'il y a beaucoup moins de chômeurs chez les jeunes qui ont reçu une bonne formation générale. Ceux-ci ont une meilleure assise pour faire leur place dans la société complexe d'aujourd'hui ¹⁵.

À tous les niveaux scolaires, à partir du secondaire, le nombre de jeunes québécois francophones qui obtiennent leur diplôme est un des plus bas en Amérique du Nord. C'est là l'indice le plus percutant peut-être d'un énorme problème culturel, social, moral rarement identifié dans notre société.

[142] Une petite société comme la nôtre (nous parlons ici du peuple québécois francophone de souche) ne peut faire son propre avenir sans un solide tonus de solidarité, d'excellence, de force morale, de persévérance dans ses entreprises. Récemment on s'est mis à parler d'excellence, mais ce réveil n'a pas duré. Les promus de la « révolution facile » ont trouvé toutes les raisons du monde pour discréditer tout ce qui a nom douance, performance, esprit de travail, sacrifices à faire, révision des droits et privilèges acquis. Les valeurs dominantes interdisent d'aborder de telles questions pourtant capitales pour faire face aux temps difficiles que nous connaissons. Pourtant, il faudra se demander pourquoi tant de jeunes et d'adultes sont de plus en plus fragiles devant les moindres coups durs de la vie, pourquoi nous détenons d'aussi tristes records de décrochage scolaire, de suicide de jeunes et de dénatalité, pourquoi nous sommes aussi indécis au plan poli-

¹⁵ Jacques RENAUD *et al.*, *Travailler au Québec*, Montréal, Éditions Coopératives Albert Saint-Martin, 1981, p. 75-100.

tique, pourquoi nous sommes si vite des candidats au *burnout*, pourquoi nos entreprises ne durent pas, pourquoi nos valeurs si prisées d'autonomie et de liberté sont si facilement contredites par nos multiples pratiques de dépendance de l'État et des autres.

Bien sûr, nous ne pouvons pas ramener tous les problèmes à une question d'éthique. En quelques décennies nous avons vécu une mutation globale et profonde sans précédent dans notre histoire. Nous n'avons pas eu le temps de digérer autant de changements de tous ordres. Nos nouvelles structures sociales sont encore en rodage. Mais nous avons maintenant assez de distance pour évaluer le parcours.

Nous avons privilégié des pratiques d'innovation, de créativité, de progrès avec certains succès parfois impressionnants, mais nous avons négligé les valeurs de durée, de suivi, de cohérence, d'équilibre, de persévérance, de long terme. Ces deux registres de valeurs ont été dissociés dans nos philosophies de la vie. Une femme dans la cinquantaine nous disait en interview : « Nous avons donné à nos enfants ce que nous n'avons pas eu, mais nous ne leur avons pas transmis ce que nous avons eu » Encore plus révélateur est le diagnostic de ce jeune qui disait avec une sorte de rage à peine retenue :

Moi j'ai toujours été à l'essai. Ma mère m'a éduqué avec le dernier ouvrage du docteur Spock. De la maternelle à l'université j'ai été soumis sans cesse à des programmes à l'essai. Des adultes avec les protections mur à mur de leur convention collective se sont amusés comme des enfants à des jeux de blocs, [143] de guerres, de châteaux de sable, comme si nous étions des cobayes de laboratoire, mais sans la rigueur expérimentale de celui-ci. À peine mis en marche les nouveaux programmes étaient contestés, jugés, dépassés avant même d'avoir été mis vraiment à l'épreuve. Le pire, c'est qu'on agit encore aujourd'hui de la même façon. On est toujours à refaire des programmes dans un climat de foire d'empoigne, d'inefficacité ahurissante, d'écoeurement collectif où personne individuellement ou collectivement ne se reconnaît la moindre responsabilité dans le problème. Après avoir connu cette folie furieuse aux études, je la retrouve au travail. Je découvre qu'on en est tous marqués comme une épidémie de rage qui se communique on ne sait plus comment. Nous sommes devenus une société passoire au gré des dernières modes du jour... une société maniaco-dépressive où le balancier oscille aux extrêmes de la déprime et d'une fausse conscience narcissique de pseudo-géants comme à la dernière fête nationale de la Saint-Jean. Maudit qu'on a de la misère à regarder, à vivre le réel, notre vrai réel. On passe d'une crise à l'autre sans mémoire, sans

mise en perspective comme s'il n'y avait aucun lien entre ces crises, aucun fond commun qui les provoque. On ne vit qu'au présent. Alors ne venez pas nous reprocher notre incapacité à prendre des engagements de long terme... vous nous avez faits à votre image. Seules les très fortes personnalités peuvent aller à contre courant... Je ne dis pas ça pour nous dégager de nos propres responsabilités. Je cherche plutôt à comprendre pourquoi, comment on a pu en arriver là...

Ce jeune homme de 30 ans très scolarisé et bien situé professionnellement n'a rien d'un marginal frustré. Il nous décrit avec une rare lucidité une société adolescentique qui lui a tout donné sauf la capacité à laquelle il semble aspirer le plus, celle d'être un véritable adulte dont les traits principaux selon lui sont l'aptitude à des engagements de long terme, l'inscription dans la durée, le mûrissement des expériences, le sens du réel et du possible. C'est pour lui le grand défi. Il est peut-être témoin d'une génération qui révèle le plus crûment à son corps défendant le drame d'une société, d'une collectivité qui est incapable d'entreprises communes de long terme et qui reste indécise aux portes de l'avenir, dans une sorte d'idéologie ou d'utopie de l'éternel présent, du tout-tout de suite. Tout le contraire d'une conscience historique sans laquelle il n'y a ni civilisation ni véritable culture. Les fuites dans le ciel reconstitué de l'Ère du [144] verseau, du Nouvel Âge, ou en bas dans les opiums de la drogue, de la porno, de la loto, du show (business) ne sont que les conséquences de ce drame spirituel jamais identifié comme tel.

Pour ce jeune et pour bien d'autres, il n'y a plus rien de stable, ni de repères sûrs dans leur société. « L'idée d'hier sera contredite par celle de demain, à qui se fier? » On multiplie les lois, les droits, les règles à l'infini pour compenser des pratiques laxistes qui s'ingénient à les enfreindre, provoquant ainsi de nouvelles règles dans un cercle vicieux d'impuissance, d'inefficacité et de perpétuelle déstabilisation. Comment un jeune peut-il se construire en pareil contexte insaisissable et incohérent? Et que dire de leur insertion sociale qui est un lien nécessaire pour recevoir l'estime de soi et pour établir une continuité entre la vie psychique et la réalité extérieure? Le narcissisme tant décrié est en partie le résultat de l'absence de socialité véritable, de cohérence culturelle et morale, de modèle de maturité personnelle, institutionnelle et politique. La disqualification et la déstructuration de tout surmoi parental, normal et même culturel livre le moi aux pulsions instinc-

tuelles les plus sauvages. On en trouve des centaines d'indices et d'exemples dans cette explosion de violences arbitraires qu'on dénonce présentement sans en saisir les causes profondes.

Quand il n'y a plus de modèles concrets et limités (surmoi) auxquels se confronter, desquels se démarquer, il manque alors au moi le principal vis-à-vis critique pour bâtir sa propre identité aussi singulière et limitée, pour advenir comme sujet capable de véritables relations humaines et de rapports sociaux tant soit peu articulés. Le monde adulte n'est plus le lieu où se résolvent les conflits narcissiques de l'adolescence parce que ce même monde pseudo-adulte offre une contre-identification en se calquant sur celui des jeunes, inversant ainsi les rôles. En bout de ligne s'estompe, se défait la différenciation des générations, des rôles et des sexes légitimée par une utopie égalitariste qui fait foi de tout dans les débats sociaux actuels au point de nier inconsciemment les différences qu'elle reconnaît abstraitement sans vraiment les inscrire dans des pratiques.

Les idéaux d'une société et d'une culture narcissique sans surmoi, sans les différenciations fondamentales de générations, de sexes et de rôles rendent inopérantes les prétentions à l'autonomie personnelle et à ladite croissance personnelle. Si on en doute, qu'on nous explique les pourquoi de ces sentiments fort répandus de frustration, de non-adaptation à soi, de non-fonctionnement au travail comme en amour, de désintérêt à la chose publique. Qu'on nous explique aussi pourquoi l'idéal de gérer sa vie est si souvent contredit [145] par des pratiques de conformisme aux groupes et aux modes que tient justement un rôle substitutif à cet idéal du moi. Que ces modes se diversifient selon les nouvelles tribus urbaines cela ne change rien au problème de fond. Comment de telles modes évanescentes peuvent-elles se substituer à des us, coutumes et traditions éprouvés qui auraient entre autres fonctions de fournir des repères fermes et stables, d'assurer une sécurité de départ, un fond culturel assez consistant fût-ce pour permettre de se donner comme nouvelle génération une autre consistance.

N'est-ce pas le problème évoqué plus haut par ce jeune de 30 ans qui malgré ses solides assises d'une bonne scolarité et son statut professionnel n'arrive même pas à identifier une quelconque figure de la maturité à laquelle il aspire. C'est le problème d'une profonde déculturation tout autant de la société que des individus qui est en cause ici. Si ce jeune bien loti connaît pareil draine combien plus grave est celui

de tant d'autres jeunes beaucoup moins équipés que lui. Il n'en reste pas moins qu'il articule plus clairement ce que d'autres balbutient sur le drame de leur génération. Une jeune génération qui ne peut pas penser le présent sans tenir compte de l'avenir. Un avenir on ne peut plus problématique pour elle. Nos jeunes interviewés n'ont pas mal à la liberté, mais à leur insécurité de tous ordres dans un contexte social et culturel sans fond et sans horizon. Quand s'y ajoute la dure expérience du chômage, ou d'emplois précaires ou d'assistance sociale on comprend leur repli solitaire ou leur retrait dans des réseaux de marginalité où se développe une sous-culture de pauvreté dont ils ne peuvent sortir facilement. Comment une société peut-elle s'accommoder d'une aussi massive cohorte de jeunes désœuvrés dans tous les sens du terme?

Pratiquement nulle part trouve-t-on une moindre volonté collective de milieu, d'institution, de mouvement social ou politique pour trouver des solutions à une situation aussi dramatique. La génération de la prospérité renvoie toute la responsabilité aux gouvernements sans lui signifier qu'elle est prête à un plus juste partage des ressources, des emplois et surtout d'avantages et de droits acquis au temps où l'État avait des surplus budgétaires. Plusieurs « prospères » semblent oublier qu'il est difficile pour les jeunes de ne pas avoir les mêmes aspirations de ceux qu'ils voient vivre dans le confort et le luxe. Une de nos jeunes interviewées disait ceci :

Il est bien plus dur de passer de la prospérité à l'austérité que l'inverse. Nos aînés ont connu une enfance austère avant de [146] connaître par la suite le confort. Nous, nous faisons le chemin contraire. On ne s'attendait pas à ça, on n'est pas préparé à ça [...] Autrefois, au temps de mes grands-parents, la majorité des gens vivaient très modestement. Aujourd'hui, tu vois la richesse, le luxe, l'abondance autour de toi. La publicité étale devant nos yeux un tas de choses à acheter avec la carte de crédit. Bien des adultes ne se coupent pas les doigts. À nous on demande d'être sages, raisonnables, austères. On nous fait la morale qu'on ne vit pas soi-même. Ce qui m'étonne, c'est que plusieurs d'entre nous, malgré cette contradiction, acceptent d'en baver, de trimer dur pour atteindre les objectifs qu'ils se sont fixés. C'est mon cas, mais je ne suis pas sûre qu'on va être bien porté à prendre soin tout à l'heure de ceux qui n'ont pas voulu partager et nous aider au moment où on avait ben de la misère. La solidarité, ça va dans les deux sens ou ça ne va pas du tout. Ça va jouer dur entre nous et la génération qui nous précède. Y a pas grand monde qui s'interroge sur ça! Vous

n'avez pas fait de choix politiques pour nous, on n'en fera pas pour vous.
Voilà ce que peut-être ma génération va dire et va faire demain.

Les propos de cette jeune fille sont d'une vérité cruelle complètement ignorée dans nos débats actuels. Est-ce que sa génération va se comporter comme une classe sociale qui prendra sa revanche un jour? Il n'y a pas de mouvement de jeunesse qui va en ce sens. Mais il y a une situation historique qui pourrait bien déboucher sur cette éventualité si nous ne travaillons pas à de nouvelles solidarités de générations et de société.

[147]

*Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.*

Deuxième partie : Le «monde» des 20-35 ans

Chapitre 15

Approches psychologiques, culturelles et éthiques

[Retour à la table des matières](#)

Dans ses derniers ouvrages, Fernand Séguin s'interrogeait sur le peu de prise que les sciences humaines et les grands médias de communication ont sur les profondes gestations souterraines qui se sont produites dans la conscience des gens au cours des dernières décennies. Il s'agit de ces bouillons de culture invisibles qui ont fermenté dans le quant à soi des individus et dans ces millions d'échanges quotidiens où l'on interprète et réinterprète les événements collectifs répercutés dans les médias ; bouillons de culture où prennent corps de nouvelles mentalités marquées par mille et un déplacements d'attitudes, de sensibilités, de comportements qui échappent aux grands diagnostics savants, aux communicateurs professionnels, à la scène publique. Comme si on avait sous-estimé la profonde révolution subjective, affective, morale et spirituelle de l'individu dans sa vie privée et dans ses réseaux plus ou moins informels de relations. Encore moins a-t-on justement évalué l'impact social et culturel de cette révolution du « privé », des autonomies personnelles et des multitudes de petites tribus urbaines affinitaires.

Même des phénomènes de masse comme les téléromans les plus populaires sont ressaisis et interprétés différemment dans les nombreux groupes d'appartenance et les rencontres quotidiennes. C'est moins le contenu de ces téléromans qui s'impose que ces réinterprétations des gens eux-mêmes. Celles-ci révèlent davantage les profondeurs humaines, morales et spirituelles de la conscience individuelle et collective. S'y logent aussi les tendances les plus lourdes, les plus décisives.

[148] Ce fameux quant à soi populaire dont parle Maffesoli est un immense continent noir peu exploré. Les grandes méthodes classiques de recherches semblent inopérantes pour une telle investigation. Tout se passe comme s'il fallait passer par le soupirail ou la cheminée pour entrer dans cette maison hantée par des ruminations intérieures, par des mouvements invisibles de sensibilité et de conscience, par un imaginaire plus que jamais libre et débridé, par des recherches autonomes exploratoires de sens que renforce une société plus ouverte, pluraliste et démocratique. La valeur clé de l'autonomie personnelle y joue pour beaucoup. Redisons-le, on a peu observé et analysé les prolongements sociaux et culturels de la formidable révolution subjective et affective des dernières décennies. Celle-ci est à la source d'importantes tendances souterraines qui ont peu retenu l'attention, tellement on était mobilisé par les changements de surface des structures sociales et par les grandes idéologies politiques en débat.

Tout s'est passé comme si s'étaient constitués deux mondes : celui des structures sociales et celui de la subjectivité, deux mondes qui sont restés parallèles pendant un bon moment, et qui commencent à entrer dans des interactions difficilement saisissables et sous des modes chaotiques, souterrains, dualistes, peu articulés. Les 20-35 ans, comme on le verra dans ce dossier de recherche, sont des révélateurs de ces deux mondes en tension qui n'arrivent pas à se conjuguer, comme si leur subjectivité et leur insertion sociale objective entraient sans cesse en conflit ou en mouvement (centrifuge) d'éloignement l'une de l'autre. Il y a même souvent un gouffre entre les deux. « Je me sens comme séparé, écartelé entre ma personnalité profonde et la société dans laquelle je vis. »

On verra dans les analyses d'entrevues de groupe, particulièrement, comment les expériences, les attitudes et les intérêts subjectifs prennent une énorme place au point que les facteurs de réalité comme le

travail, les milieux de vie, les institutions où ils vivent, sont ignorés dans leurs propos et échanges. Si bien qu'il faut passer d'abord par leur subjectivité et leur intersubjectivité pour saisir comment ils se situent dans le monde actuel, dans la société, dans les institutions et même dans leur conscience sociale. D'où l'importance d'une approche psychologique comme entrée de jeu de l'exploration de leurs orientations culturelles, de leurs philosophies de la vie, de leurs rapports à la société, de leurs rapports au passé, au présent et à l'avenir.

Voilà ce que nous allons tenter ici de ressaisir dans un premier [149] temps. On pourrait nous demander pourquoi cette démarche vient à la fin de ce chapitre. Nous répondons en disant que c'est le chemin que nous avons suivi avant de découvrir que notre recherche devait passer par l'expérience subjective et le récit de vie des individus, comme lieu premier d'expression de leurs orientations les plus décisives. C'est à ce plan-là qu'ils ont « les mots pour le dire » et c'est là aussi que semble être leur centre de gravité.

Nous ne partons pas de zéro. Nous allons nous inspirer d'abord des recherches psychologiques récentes sur les 20-35 ans, que nous mettrons en relation avec la nôtre. Commençons par le phénomène de la post-adolescence.

Le processus de la post-adolescence

La tâche du processus de la post-adolescence est de réorganiser la personnalité à la suite des modifications de l'adolescence. C'est dans l'insertion sociale que va se jouer cette réorganisation. Voyons d'abord les trois défis de départ :

- la prise de conscience de soi et de ses limites ;
- un rapport positif et non pas dépressif avec la réalité ;
- une structuration intérieure plus stable.

Ces trois défis deviennent encore plus difficiles à relever dans une société qui articule mal le principe de plaisir et le principe de réalité.

Le principe de plaisir ne parvient pas à se référer au principe de réalité et les frontières du moi sont mal délimitées laissant ouverte et sans lien la relation avec les intérêts du moi souvent multiples, différents et même contradictoires ¹⁶.

C'est déjà marquer la période d'ambivalence qu'est la post-adolescence, avec ses besoins de clarifier ce qui se passe en soi, avec ses difficiles efforts d'intégration et d'orientation. Ressaisis dans l'horizon d'insertion sociale, ces investissements se traduisent dans la recherche d'un style de vie qui soit vraiment le sien, comme un lieu d'expression de la nouvelle conscience de sa singularité. Nous avons vu comment notre contexte socioculturel et ses tendances lourdes rendent très problématique l'interaction efficace entre cette [150] réorganisation de la personnalité et son inscription sociale, et aussi problématique la capacité de s'évaluer et d'articuler ce que l'on veut mettre en oeuvre dans des rôles efficaces et porteurs de reconnaissance sociale. Plusieurs de nos interviewés laissaient entendre leur mal à conjuguer leurs efforts de structuration personnelle avec des conduites sociales cohérentes, pertinentes et efficaces. Aux deux plans, tout se passe comme s'il n'y avait pas de modèles. Mais n'anticipons pas trop vite.

Face à des choix de vie... de longs tâtonnements

Après avoir connu une relative confiance en eux-mêmes dans leur adolescence, des post-adolescents se retrouvent incertains dans leur projet, imprécis à se situer, instables et indéterminés, remettant en question des choix de vie déjà engagés, retournant chez leurs parents après un essai d'habitation seul (ou avec un compagnon ou une compagne), extra-familial, se sentant mal dans leur peau, ne sachant plus très bien où ils en sont. C'est le résumé de ce que vivent, pour une part, beaucoup de jeunes

¹⁶ Tony ANATRELLA, *op. cit.*, p. 133.

de la vingtaine : ceux que l'on peut appeler à juste titre les post-adolescents ¹⁷.

Ces difficultés peuvent être « renforcées » par des conflits non résolus au cours de l'enfance et de l'adolescence dans des conditions de famille éclatée et de blessures reliées à des expériences précoces traumatisantes. L'absence de points de repères de conduite, d'initiation sociale et religieuse, de modèles d'adultes dans une culture narcissique ne peut que faire croître des attitudes de dépendance, d'indétermination. Plusieurs jeunes sont mal préparés à affronter des choix qui engagent leur existence, leur avenir, et partant les questions personnelles et sociales qui accompagnent ces choix. Certains cherchent alors à vivre des relations de Protectorat dans leur vie familiale, sociale et affective. La perspective de choisir, de s'engager angoisse tellement qu'on repousse et diffère ces choix le plus loin possible.

[151]

Le défi de la durée

Au début de ce chapitre, nous avons parlé de la jeunesse comme d'un temps d'indétermination, d'attente, de latence, et aussi de recherche, d'expérimentation où l'on consacre beaucoup d'énergies pour soi, pour son bonheur personnel. Le vieil adage « prends le temps de vivre ta jeunesse » est conforté aujourd'hui par une forte tendance hédoniste qui fait de la jouissance de la vie le grand objectif de bien des gens de tous âges. Face au vieillissement on dira par exemple : « Si tu ne peux jouir de la vie, autant disparaître de la carte. » Cet objectif semble même parfois refouler tous les autres : réussir, s'engager socialement, risquer de mettre au monde des enfants, etc. Le rapport au temps est celui de l'instant qui dure, plutôt que la temporalité qui articule le passé, le présent et l'avenir. L'idéologie du *vécu*, du présent, de la nouveauté permanente doit beaucoup à une culture urbaine médiatique où

¹⁷ Tony ANATRELLA, *op. cit.*, p. 123.

n'ont d'intérêt que la « nouvelle », l'événement, l'actualité, la dernière mode, le dernier spectacle.

Les 20-35 ans sont fortement influencés par cette tendance majeure qui se heurte à une autre requête, celle de préparer l'avenir, de faire face à des engagements de long terme. Chez combien de nos interviewés avons-nous noté le défi de gérer ces deux tensions, si bien qu'un des principaux clivages entre eux est peut-être les *déterminés* tout centrés sur la préparation et la construction de leur avenir, d'une part, et d'autre part, les *indéterminés* qui repoussent les échéances le plus loin possible en se légitimant avec l'idéologie fort répandue de la jouissance immédiate. Certes, leurs difficultés actuelles de s'intégrer dans la société et un avenir aussi incertain ajoutent à cette attitude de repli et d'attente.

L'idée d'avoir à choisir ou à s'engager angoisse tellement que l'on diffère le plus loin possible cette échéance en se réveillant entre trente-cinq et quarante ans avec le besoin de clore sa postadolescence dans des passages à l'acte, pour se rassurer, en faisant un enfant, en arrêtant son errance affective et sexuelle qui ne débouche sur rien, voire en se mariant. Cet itinéraire ne représente pas la fin de l'adolescence car les conflits de base sont escamotés au lieu d'être métabolisés dans une économie nouvelle ¹⁸.

[152] Cette observation, d'une vérité indéniable dans les faits, ne rend pas compte de cette forte cohorte des 20-35 ans, que nous avons appelée plus haut *les déterminés*, qui avec réalisme, courage et lucidité conçoivent et mettent en marche des projets de vie, de travail, de famille, même dans des conditions très âpres. De plus, l'auteur cité ne parle pas des objectifs de carrière ou même d'engagement social qui sont des lieux de maturation psychique ou autre, et aussi des inscriptions dans la durée. Mais les rudes conditions objectives et subjectives des 20-35 ans n'en demeurent pas moins difficiles chez la plupart, comme nous allons le montrer dans les prochains défis psychologiques et culturels.

¹⁸ Tony ANATRELLA, *op. cit.*, p. 129.

L'apprentissage des limites

Le sentiment de toute puissance de l'adolescence, du « tout est possible » et ouvert, a tôt fait de rencontrer les limites du réel dans la vingtaine. Nous l'avons déjà souligné, ce processus de l'adolescence connaît des difficultés à se clore dans le contexte socioculturel actuel. Le principe de plaisir s'y articule mal avec le principe de réalité, c'est le moins qu'on puisse dire.

Même la technologie s'accompagne de projections mythiques et phantasmatiques démultipliées. On a peu exploré les liens psychiques et culturels entre l'évolution technique fulgurante d'une part et d'autre part, les nouveaux univers symboliques des croyances les plus répandues, tel ce nouveau culte du Cosmos infini, parfaitement régulé, introjecté dans le culte d'un Moi intérieur au potentiel énergétique sans limites, apte à vous donner presque immédiatement une Plénitude, une Sécurité totale, un Ordre intérieur transcendant, imperturbable. Cosmos sacré et Moi sublime sont sur un même axe de croyance chez plusieurs interviewés. Notre recherche recoupe ici celle d'un groupe de recherche en science de la religion à l'université Laval. Retenons ici que le fameux *Sky is the limit* est conforté de multiples façons. Voyez comment on associe à la technologie les promesses de la loterie et la logique de l'astrologie. Dans plusieurs discours de nos interviewés, par exemple, sur la réincarnation, il y a une négation implicite de la finitude et des limites humaines. L'occultation de la souffrance, de la mort, lieux par excellence de l'expérience des limites relève sans doute aussi de la négation de la finitude humaine.

Ce rappel du contexte socioculturel actuel est nécessaire pour comprendre les difficultés particulières de l'apprentissage des limites [153] et de son rôle dans la maturation psychique des 20-35 ans. Après le « Je peux tout, je veux tout » de l'adolescence, la postadolescence inaugure un processus d'autolimitation. Normalement on y apprend à se fixer des objectifs plus précis et à sacrifier certaines choses Pour les atteindre. Cette expérience de maîtrise du désir, de certains deuils ou renoncements qui accompagnent toujours des choix plus définis, contribue à la structuration de la personnalité, de sa singularité

forcément limitée. Se développe aussi la capacité de réfléchir sur soi-même, de gérer sa vie avec les moyens que l'on a, et de mieux définir son propre style de vie. Ainsi se renforcent le principe de réalité, les rapports plus réalistes au réel et une plus grande efficacité de l'agir. L'expérience du plaisir se déplace vers les gratifications d'un travail réussi, de relations positives aux autres, de reconnaissance sociale plus objective en équilibre avec une subjectivité qui sait mieux s'évaluer. La solitude est mieux assumée. On est davantage apte à résister aux frustrations sans céder à la démission, à la résignation ou à l'inhibition.

Cette maturation psychique nous l'avons trouvée chez nos interviewees qui avaient une forte personnalité et de bonnes assises affectives, familiales et sociales, comme nous le verrons dans ce dossier qui en offre des figures concrètes. Mais « les limites ont des limites » si on nous permet cette expression populaire. Les énormes défis que nous avons signalés dans les deux chapitres précédents se traduisent par de très dures contraintes dont témoignent parfois tragiquement plusieurs interviewés de la vingtaine. Trop de limitations à la fois, surtout quand elles sont difficilement surmontables, bloquent ce processus de maturation. Rappelons que nous venons de parler d'autolimitation. Les 20-35 ans sont souvent prêts à s'imposer de rudes renoncements pour relever les défis qu'ils ont choisis et décidés. Ce qui n'est pas facile dans une situation de cumul écrasant de contraintes. Celles-ci sont d'autant plus pesantes et inhibantes qu'il y a encore chez les postadolescents des périodes dépressives. Certains compensent dans un débordement d'activités et une multiplication de relations. D'autres se laissent aller à la tristesse, à la nonchalance dans des positions de repli.

« Ils ont le sentiment que le réel est déprimant alors que le problème est ailleurs. » Ce constat d'Anatrella nous l'avons vérifié chez des interviewés, surtout de la deuxième partie de la vingtaine. Des conflits antérieurs non assumés sont reportés sous forme de procès de la société et des autres. Dans ce cas, les contraintes extérieures deviennent des alibis utilisés sans vergogne, pour justifier, [154] par exemple, leur longue dépendance de la famille ou la fuite des responsabilités ou la désertion du champ social. Il y a aussi des retours à la maison des parents qui sont des fuites du monde extérieur à affronter. D'autres font des aller et retour sans parvenir pour de bon à décrocher de l'habitat

parental, les retours correspondant souvent aux plages dépressives de leur itinéraire et pas seulement aux difficultés financières. Situations d'autant plus ambiguës qu'ils étaient certains de résoudre leurs problèmes et leurs conflits en s'éloignant de leurs parents.

Je crois que j'ai commencé à me réveiller à 29 ans. J'étais séparé de ma femme. J'ai deux enfants et pour eux je dois être un homme et un père. Je dois grandir et cesser de jouer à l'adolescent. Mais j'ai l'impression de me retrouver comme à dix-huit ans... comme si j'avais peur d'être adulte...

Preuve que l'insertion sociale dans un travail et dans une vie de couple n'est pas automatiquement un critère de maturité comme le souligne pertinemment Anatrella.

Consolidation du moi et estime de soi

La personnalité morale se développe et elle s'appuie davantage sur le sens de soi, de sa dignité personnelle (le sujet respecte et veut être respecté) et l'estime de soi (auto-évaluation) que sur la satisfaction immédiate des pulsions et l'obéissance au surmoi [...]

L'idéal du moi a une fonction régulatrice et prend ainsi le relais du surmoi. Ce que faisaient ses parents pour lui, autrefois, il le fait lui-même. Il est capable de nombreux renoncements et sacrifices pour entretenir son estime de soi et les buts qu'il s'est donnés. Au mieux de cette période, les choix ne sont plus éparpillés, mais reflètent là le travail de synthèse du moi. À d'autres moments, des abandons peuvent se présenter ; fatigues, lourdeurs, agitations, attitudes désinvoltes, dérision traduisent une dévalorisation de soi accompagnée d'angoisses culpabilisantes [...]

Le travail d'intégration du moi utilise beaucoup d'énergie. Des périodes d'anxiété, ou d'angoisse, voire d'hésitations alternent avec le sentiment de confiance en soi. Elles sont souvent le symptôme d'un conflit d'une phase précédente qui ne parvient [155] pas à être intégrée au moi. La difficulté d'inscrire son existence dans des choix stables est aussi le signe que le post-adolescent ne parvient pas à renoncer à son adolescence, période du non-choix qui laisse supposer que les choses s'obtiennent selon son bon vouloir et non pas comme le fruit d'un travail grâce auquel on fait ses preuves. Alors il reprochera aux adultes, à la société, d'être la victime d'un système

méchant, injuste oubliant qu'à travers ce stratagème il projette sur les autres ce qu'il ne parvient pas à mettre en oeuvre en lui-même ¹⁹.

Nous avons rencontré dans nos entrevues des 20-35 ans, de beaux êtres humains déjà solidement campés dans la vie et solidement structurés psychiquement. Dans la plupart des cas, il y avait entre autres caractéristiques un rapport positif à des parents matures et bien appariés, un projet de vie cohérent, un noyau assez ferme de valeurs, un bon équilibre affectif, une personnalité bien intégrée et unifiée. Tout se passe comme si la société d'aujourd'hui avec ses nombreuses ressources pouvait contribuer à l'émergence de jeunes d'une qualité exceptionnelle quand ceux-ci ont des solides assises d'affectivité et de valeurs, d'abord établies dans des familles stables et ouvertes aux autres, et attentives à la singularité de chacun des membres.

On nous dira qu'il s'agit là d'évidences qu'il n'est point nécessaire de souligner. Nous n'en sommes pas aussi sûrs, à en juger par tant de discours contradictoires où l'on dénonce des maux de la société tout en faisant l'apologie de comportements qui justement sont parmi les sources de ces problèmes qu'on stigmatise. Pensons à toute la négativité fort répandue qu'on rattache aux valeurs de stabilité, d'équilibre, de maturité, à la fonction de l'autorité et de la loi, pourtant si nécessaire à la construction psychique aussi bien que sociale de la personnalité. On n'en finit plus de faire le procès de l'autoritarisme d'hier sans jamais s'arrêter à un examen critique de la permissivité qui est l'attitude dominante d'aujourd'hui. À notre connaissance, nous n'avons jamais vu ou entendu de débat public, à la télévision ou ailleurs, sur la permissivité et sur les effets qu'elle provoque.

D'où vient le psychisme si fragile de tant de nos contemporains, jeunes et moins jeunes? Nous ne savions pas que les violences tant décriées et bien d'autres maladies sociales viennent d'un système [156] social, scolaire, familial autoritaire et répressif. Encore ici, il y a d'étonnantes contradictions, sinon des silences portés par de nouveaux tabous et interdits qui sont peut-être la réplique inversée de ceux d'hier. Que tant de jeunes, chez nous et ailleurs en Occident, aient au-

¹⁹ Tony ANATRELLA, *op. cit.*, p. 144-145.

tant de difficultés à sortir de l'adolescence, n'est-ce pas suffisant pour enfin quitter le procès d'une morale que plus grand monde n'adopte, et passer à un lucide examen des orientations culturelles, psychologiques et morales actuelles qui doivent bien jouer un rôle dans les énormes problèmes sociaux que nous connaissons aujourd'hui? Sans minimiser pour cela les nécessaires analyses politiques et économiques de la situation et des méchants gouvernements!

Et si l'on découvrait par exemple qu'au surmoi trop écrasant d'hier a succédé une absence de surmoi avec de graves effets destructeurs de la structure psychique. Il faudrait citer ici des pages et des pages de récits de vie de jeunes pour en donner une foule d'illustrations. Dans ce déséquilibre radical provoqué par l'absence de surmoi, ou un surmoi défait, on constate que des jeunes puisent dans les profondeurs sauvages de l'inconscient des figures phantasmatiques d'autorité illimitée qui les écrasent et les aliènent cent fois plus qu'un surmoi de parents dont le jeune expérimente vite les limites qui lui permettent une saine distance, de saines contestations. Nous avons noté des phénomènes comme ceux-là chez des jeunes violents (*skinheads*, par exemple) chez des jeunes malades mentaux, chez un certain nombre de décrocheurs, de dépendants chroniques, dans une postadolescence interminable.

Il n'y a pas que des problèmes de structure, de système, d'institution, de gouvernement, de bureaucratie ou de technocratie. Toutes ces références critiques passe-partout servent à se dégager soi-même de toute responsabilité et de tout examen des styles, modes et philosophies de la vie qu'on a soi-même adoptés. Et que dire des nouveaux tabous et interdits qui censurent et bloquent cet examen privé et public, alors qu'on en veut à toute censure, symbole par excellence de l'intolérance? Comme si ces nouveaux tabous-interdits n'étaient pas les pires censures de l'intelligence et de la conscience. On a retrouvé le besoin d'encadrement pour la condition physique, le sport, l'alimentation, l'hygiène, mais on maintient une philosophie et des pratiques contraires pour l'esprit, pour la conscience, pour la morale. Comme si la liberté n'avait pas besoin de s'inscrire dans un ensemble articulé de valeurs : jugement, responsabilité, droit et loi. Qui fait le lien entre le décrochage scolaire et le vieux fond anti-intellectuel de tant d'adultes québécois? Qui s'interroge sans censure [157] sur tous les facteurs qui fondent tant de dépendances chroniques, par exemple certains types

de revendications qui ne font qu'augmenter cette dépendance? Se peut-il que derrière la société toute croche qu'on dénonce, il y ait entre autres choses certaines orientations culturelles, psychologiques et morales qui n'ont aucun bon sens, et qui nous concernent tous, jeunes et moins jeunes? Comme dernier élément de réflexion nous suggérons ces remarques d'Anatrella qui recourent plusieurs de nos observations.

Il est assez symptomatique d'observer combien les pôles d'identification se sont modifiés en l'espace de quelques années. Il n'y a pas si longtemps le saint, l'honnête homme et celui qui avait le sens du respect de la loi servaient de modèle. Aujourd'hui, ce sont les personnages qui vont à l'inverse de ces conduites qui sont les plus valorisés tandis que les premiers paraissent ridicules. Tant de vedettes présentées comme modèles offrent souvent une image pathogène de leur personnalité. Elles sont adulées par les médias et érigées en grands-prêtres interrogés sur tout. Une opinion sans compétence exprimée sur les questions actuelles apparaît comme la dernière vérité à mettre en oeuvre. Ce narcissisme tout terrain n'aide pas le jeune à la sortie de son. Sortie nécessaire pour se construire dans le réel". ²⁰

Des considérations comme celles-ci sont discréditées par une attitude fort répandue : celle de traiter d'esprit moralisateur toute réflexion morale exigeante qui va à contre-courant des modes psychologiques et culturelles du temps, dont on interdit tout examen critique. Mettons-y un brin d'humour. Des jeunes adolescents disaient, il n'y a pas si longtemps à leur professeur de la génération des contestataires-libérataires : « Serons-nous encore obligés aujourd'hui de faire ce que nous voulons, chacun à notre guise? » La pire morale, c'est celle qui se nie, qui se présente sous des dehors et des titres autres que ce qu'elle est. Cette mystification permet d'échapper à toute critique, et surtout à toute autocritique. Que d'aveuglements individuels et collectifs s'ensuivent. Des jeunes commencent à stigmatiser cette hypocrisie chez des aînés.

²⁰ Tony ANATRELLA, *op. cit.*, p. 157 et 215.

Des traits psychologiques et culturels typiques

Disons au départ que les 20-35 ans sont influencés par les grandes tendances qui traversent l'ensemble de la population : vivre au présent, [158] qualité de vie, croissance et épanouissement personnel, environnement, culture narcissique du paraître, du look ou du *standing*, hédonisme, *cocooning* pour se protéger des autres et des menaces de tous ordres, déception face à la société, à la politique, à l'économie et aux institutions, expérience sociale en tribus de pairs, profondes insécurités, débrouillardise et sauve qui peut pour passer entre les mailles du système et en tirer le meilleur parti, refoulement du tragique (mort, souffrance), recherche intérieure de croyances positives, harmonieuses, sans limites ni contraintes qui offrent une réponse globale et unifiée pour compenser les éclatements, les incertitudes et les impuissances de tous ordres dans le monde d'aujourd'hui. Nous nous sommes attardés à plusieurs de ces tendances dans ce chapitre. Ce rappel n'a rien d'exhaustif. Il suffit pour souligner le fait que les jeunes sont marqués par de larges courants culturels de la société actuelle.

D'autres recherches, celles de la firme Crop par exemple, distribuent ces tendances sur quatre axes : bien-vivre, réussir, paraître (*standing*) et survivre. Chacun de ces quatre axes serait la tendance dominante du quart de la population. On peut se demander si cette recherche qui a été publiée il y a cinq ans ne donnerait pas aujourd'hui un plus fort contingent sur l'axe du survivre, et aussi un plus fort contingent sur l'axe du réussir. Cela nous paraît assez manifeste dans notre recherche auprès des 20-35 ans, même si le bien-vivre et le paraître y restent vivaces au plan de leurs aspirations. Dans le contexte difficile d'aujourd'hui, les besoins prennent le pas sur les aspirations. Cela est très bien exprimé par leurs discours et leurs pratiques qui se veulent réalistes, raisonnables et efficaces.

Il est intéressant de rappeler ici ces traits typiques de la culture des jeunes tels qu'ils se révélaient en 1986 dans les recherches de Jacques Lazure. Voyons le résumé qu'il en fait, tout en soulignant que ces valeurs ne sont pas le lot exclusif des jeunes, même si elles sont davantage privilégiées par ceux-ci.

La culture de la jeunesse valorise de façon spéciale le sensoriel, l'imaginaire, la connaissance émotive et affective, l'intuition globale au lieu de la pensée rationnelle et logique, de type analytique, discursif et abstrait.

En outre, cette même culture recherche avidement le plaisir et la gratification, dans la sensation forte de l'expérience immédiatement plaisante, plutôt que la planification à plus ou moins [159] long terme, avec la poursuite de ses objectifs à travers une démarche patiente et méthodique.

La culture de la jeunesse tend aussi à privilégier l'inédit, le nouveau, le créatif contre le traditionnel, le répétitif et le stéréotypé.

Elle valorise de plus l'expressivité pour elle-même et sous toutes ses formes, à l'encontre de l'instrumentalité et de la fonctionnalité.

Elle attribue une importance particulière aux rapports directs et interpersonnels plus qu'aux règles générales et anonymes de la structure et du processus bureaucratiques ; voilà pourquoi elle se sent mieux au sein de petits groupes primaires, surtout entre pairs, que plongée dans une vaste organisation impersonnelle.

Enfin, la culture de la jeunesse accentue le libre, le non-contraint, le spontané, ce qui s'affranchit de l'autorité adulte, au lieu de miser sur la discipline, le contraignant et l'obligatoire.

Ces valeurs ou traits culturels s'enracinent dans une psychosociologie de la jeunesse qui, sans être forcément universelle, se retrouve fréquemment, à des degrés plus ou moins prononcés, dans plusieurs sociétés, notamment dans les sociétés industrielles avancées dont le Québec fait partie. Mais ces traits culturels, s'ils s'arc-boutent sur le fond psycho-social des jeunes, sont aussi tributaires, pour une bonne part, des larges courants sociaux qui émanent des institutions de la société contemporaine et des orientations qu'elles impriment. Qu'on pense, par exemple, aux phénomènes de la télévision qui renforce la structure mentale « jeune » ; de la radio, des vidéoclips et des loisirs commercialisés qui accréditent, entre autres, une musique subliminale fortement passionnelle ; de la mode et de la publicité qui moussent le nouveau et l'inédit au service de la « beauté » de la jeunesse. Tous ces facteurs, et bien d'autres, contribuent en somme à consolider les valeurs culturelles qu'incarne déjà la jeunesse et qui peuvent se résumer finalement en l'importance centrale qu'elle accorde au présent dans sa vie ²¹.

²¹ Jacques LAZURE, *op. cit.*, p. 50-51.

[160] Chez les 20-35 ans nous avons retrouvé plusieurs de ces traits, mais aussi des différences notables. Plusieurs interviewés de cet âge poursuivent dans une démarche patiente et méthodique des projets de long terme.

S'ils sont réfractaires aux prescriptions extérieures, ils s'autoprescrivent une planification aux règles rigoureuses et parfois très ascétiques. Ils se programment eux-mêmes tout en tenant à y inscrire leurs touches personnelles et affectives, leurs valeurs.

Ils veulent que leur vie ait du sens dans tous les sens du terme : physique, émotionnel, rationnel, directionnel et aussi spirituel. Comme s'ils cherchaient des modèles plus organiques, plus unifiés qui fédèrent les diverses dimensions de la vie.

S'ils tiennent à la créativité, à la nouveauté, ils sont moins réfractaires aux héritages et traditions que leurs prédécesseurs. Mais comme ces derniers, ils tiennent beaucoup à l'expressivité comme condition d'appartenance et d'implication, que ce soit au travail, dans des associations ou des mouvements.

À mesure qu'ils avancent dans la vingtaine, s'opère une sorte de recentrement croissant de leurs activités, de leurs objectifs et de leur personnalité.

Ils cherchent à articuler le goût de vivre et la volonté de réussir toujours avec ce souci de raccorder ce que la société technobureaucratique a segmentarisé, spécialisé d'une façon mécanique. « Vous ne nous séparerez plus en nous-mêmes, dans notre vie. Finies une vie à tiroirs, une personnalité à tiroirs », disaient unanimement des jeunes lors d'une entrevue de groupe.

Un autre trait des 20-35 ans, ce sont *leurs pratiques de transactions* qui doivent beaucoup à leur situation, à leur énorme défi de se faire une place. Débrouillardise, « système D », « tirage de ficelles »... pour survivre chez les uns, pour réussir chez d'autres, marquent chez eux une sorte de pragmatisme informel qui leur fait explorer et trouver des solutions originales.

Les modèles de vie et d'action sont plus un point d'arrivée qu'un point de départ. Peut-il en être autrement quand on se débat souvent

dans des situations « défaites » et parfois de profondes déstructurations? Combien d'itinéraires de nos interviewés de ce groupe d'âge se qualifient par une longue et rude restructuration chèrement gagnée sur tant de pierres d'achoppement qui jalonnent leur route, l'attitude de base en est une d'étonnante positivation envers et contre tout.

[161] J'essaie de trouver des forces, des références positives, sinon je me découragerais « ben net ». C'est pas facile d'aller à contre courant du pessimisme actuel, à contre courant de tant d'adultes surtout de la trentaine et de la quarantaine pour qui il n'y a plus rien de sacré. J'ai eu pas mal de professeurs qui avaient cette mentalité-là. À 18, 20, 25 ans on cherche un idéal. Leur cynisme de luxe m'écœurerait. Avec leur sécurité d'emploi à vie, ils trouvaient le tour de baver dessus... En un sens ça été bon, ça m'a fait réagir, lutter, chercher pour me donner un sens positif, pour être différente d'eux. J'ai eu aussi à négocier ben des affaires avec mes parents, à l'université, au travail et aussi en amour. Quand il n'y a plus rien de sûr, d'assuré, il faut que tu inventes ton chemin, il faut jouer des coudes, négocier constamment. Ça te donne plus de réalisme, plus de « guts ». C'est toi qui les gagnes tes affaires. Mais le malheur, c'est qu'il y en a bien d'autres de mon âcre qui ne tiennent pas le coup. On a été mal préparés à ça. Nous autres aussi on a été gâtés. (*Chantal, 25 ans*)

Quant aux rapports hommes-femmes, de part et d'autre, plusieurs jeunes se démarquent de ce qu'ils appellent « la guerre des sexes ».

Nous, on cherche des relations normales entre hommes et femmes. On peut pas envisager l'avenir dans un climat de méfiance, de procès, de batailles de sexes à plus finir dont on a trop souffert quand on était enfants ou adolescents. L'égalité oui, mais on en a assez des engueulades, des violences verbales ou physiques. Il y a bien des formes de violence : mon père s'est fait abreuver de sarcasmes par ma mère à journée longue, à semaine longue. Si c'est pas de la violence ça, je ne sais pas ce que c'est. On n'en parle jamais de ça. Les gars fuient, ils se méfient, ils veulent pas s'engager. Y en a plusieurs qui ont perdu confiance en eux-mêmes. Ça les rend agressifs. (*Nathalie 23 ans, Pierre 26 ans*)

Dans ce dossier de recherche, nous abordons peu l'étude de nos données selon la variable des sexes. Nous reportons cela à plus tard. Mais nous ne pouvons que souligner des clivages fort inquiétants. Les

femmes de 20-35 ans semblent en général beaucoup mieux préparées que les hommes aux défis actuels. Elles sont retombées plus vite sur leurs pieds après les turbulences de l'adolescence. Dans la cohorte [162] des jeunes en situation de dépendance chronique, de chômage, de marginalité, on compte plus d'êtres profondément défaits chez les hommes. Nous avons rencontré des femmes monoparentales d'une étonnante vitalité malgré des conditions de vie inacceptables.

Au bilan, nous retenons comme phénomène le plus inquiétant une sourde tendance régressive chez un nombre important de 20-35 ans ; ce qui est à vérifier dans des recherches plus amples et plus diversifiées. Redisons-le, on ne cerne pas la situation d'une vaste population par une seule recherche, par une seule analyse. Il est vrai que dans le climat actuel, il n'est pas facile de faire des recherches sur les rapports hommes et femmes. La méfiance dont les jeunes parlaient plus haut risque de jouer de bout en bout du processus de pareilles recherches jusqu'à la réception des résultats dans l'opinion publique. De tous les sujets difficiles abordés dans les entrevues, on sentait bien que celui-là était marqué de nouveaux interdits, d'autocensure, de malaise, de fuite, particulièrement chez les interviewés du monde populaire fort démunis à ce plan-là.

Une étude récente (1992) du Conseil supérieur de l'éducation nous livrait des chiffres qui par eux-mêmes révèlent de profonds déséquilibres dans la scolarisation avec une portée incalculable pour l'avenir de la société et en particulier pour les rapports hommes-femmes. La montée fulgurante des filles aux études postsecondaires cache la déroute masculine. « C'est toute la société qui risque à nouveau de connaître un déséquilibre dont elle a longtemps souffert. » Rappelons qu'autrefois les épouses étaient souvent plus instruites que leurs époux, sauf dans les milieux bourgeois fort minoritaires à l'époque. S'il faut applaudir cette juste et admirable promotion de la femme, on doit s'inquiéter du décrochage scolaire de tant de garçons. Les écarts sont aussi prononcés dans le secteur de l'éducation des adultes. De plus la réussite scolaire est sans comparaison entre hommes et femmes. Les secteurs contingentés, particulièrement, connaissent les écarts les plus poussés. Les étudiantes dominent dans huit des grands

secteurs d'éducation. Il y a là une tendance profonde qui ne changera pas de sitôt. Deux abandons scolaires sur trois sont le fait des garçons. Un cercle vicieux est apparu : dévalorisés par leur insuccès scolaire au regard de celui des filles, les garçons croient se revaloriser par un travail rémunéré.

[163]

*Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.*

Deuxième partie : Le «monde» des 20-35 ans

CONCLUSION D'ÉTAPE

[Retour à la table des matières](#)

Nous venons de faire un survol du monde des 20-35 ans dans la société d'aujourd'hui. La prochaine étape nous fera entrer davantage au-dedans de ce monde, et cela jusque dans ses bouillonnements intérieurs de conscience, dans ses orientations culturelles, sociales et spirituelles les plus importantes.

Il s'agit cette fois de rejoindre leurs expériences les plus profondes, un peu comme on dit : « C'est ça le Québec profond ou l'Amérique profonde. » Les grandes tendances de la société, de la culture, du débat moral échappent souvent au regard de surface ; elles agissent, pour une bonne part, souterrainement. Elles se révèlent davantage dans ces profondeurs des consciences où elles trouvent un lieu privilégié de gestation à la fois critique et dynamique, un peu comme ce qu'évoque l'image biologique : les bouillons de culture à la source de la vie dans la tension des corps et des anticorps.

Les enjeux les plus décisifs, le questionnement moral, la quête spirituelle sont ressaisis et éprouvés au feu de cette conscience. Trop de recherches sur les crises et les problèmes actuels ont ignoré cette dimension spirituelle de l'aventure personnelle et collective. Elle est pourtant évoquée, invoquée, convoquée dans la quasi-totalité de nos entrevues individuelles et de groupe, chez les jeunes. Comment ne pas s'étonner de son absence dans les diagnostics savants sur le suicide des jeunes, par exemple? Comme si les rationalités scientifiques et professionnelles écartaient a priori toute considération sur les crises morales et spirituelles sous-jacentes à la plupart des crises présentes, alors que c'est à ce niveau de profondeur que les jeunes eux-mêmes nous entraînent en cherchant leurs mots « pour le dire ». Cette dernière difficulté est même une source de souffrance, de frustration et parfois de violence chez eux. Qu'arrive-t-il quand les professionnels eux-mêmes et le monde adulte en général partagent la même pauvreté d'intelligence morale et spirituelle?

[164] Cette investigation à la fois séculière et religieuse, psychosociale, morale et spirituelle n'est pas seulement un choix que nous avons fait ; elle est aussi une exigence incontournable pour comprendre ce qui nous arrive. Une exigence aussi à inscrire dans nos pratiques sociales et éducationnelles. Nous laissons-nous assez interroger par la prolifération croissante d'une religiosité sauvage, magique, aliénante qui pourrait bien être la conséquence d'un refoulement de tout ce qui est spirituel dans une certaine sécularisation de l'esprit comme de la vie? Si le spirituel ne peut s'inscrire intelligemment dans le pays réel, il rebondira ailleurs dans des expressions souvent phantasmatiques, comme dans le cas d'une sexualité refoulée. Ce qu'on admet pour la compréhension de celle-ci, on semble le refuser ou l'ignorer au chapitre de l'intelligence de la conscience morale et spirituelle.

La déculturation se prolonge jusque-là! On trouve des analphabètes du spirituel même chez des esprits très sophistiqués. Entendrons-nous les appels d'âme, les quêtes morales et spirituelles de ces jeunes à qui nous donnons la parole dans la prochaine étape?

[165]

*Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.
Recherche-action. Deuxième dossier*

Troisième partie

ORIENTATION SOCIALES, CULTURELLES ET RELIGIEUSES

Solange lefebvre

[Retour à la table des matières](#)

[166]

[167]

Dans la partie précédente de ce dossier, nous avons présenté une analyse du monde des 20-35 ans dans ses rapports avec la société. Nous avons vu comment ils se situaient en celle-ci, comment ils étaient aussi dans une position stratégique de « révélateur » des enjeux sociaux, économiques, culturels, politiques et éthiques. Nous avons tenté d'esquisser un portrait d'ensemble de certaines orientations de fond révélées autour de trois pôles : le repli, le procès et le défi. Et cela, en relation avec les noeuds dramatiques de leur situation dans le contexte actuel, et aussi en relation avec leurs propres dynamiques pour faire face à, leurs défis du présent et de l'avenir.

Dans cette nouvelle partie du dossier, nous retournons plus systématiquement aux expériences des jeunes, ressaisies par leurs propres diagnostics sur les grands enjeux sociaux, culturels et spirituels. Au creuset vital des grandes questions qu'ils abordent ensemble dans cinq entrevues de groupe, on découvre de quoi ils sont porteurs : richesses, attachements et nostalgies, dettes et culpabilités, limites et rêves. L'interaction entre eux dans ces entrevues nous fait pénétrer dans leurs propres débats qui souvent recourent leurs procès de la société actuelle.

D'abondants extraits du matériel d'entrevue offrent plusieurs possibilités d'analyse. Nos propres interprétations, non exhaustives, s'inscrivent dans le champ de diverses possibilités de relectures des propos des interviewés, comme un premier déchiffrement. Nous nous efforçons à tout le moins de rester au plus près des mots des participants, attentifs à détecter les cohérences ou les contradictions, les interrogations internes au discours. Il revient au lecteur de juger de la pertinence de telles analyses, de les réviser ou de les compléter. Ce matériel de base permet surtout d'ouvrir la voie à l'exposé des tendances lourdes, objet des chapitres subséquents.

[168]

[199]

Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.

Troisième partie : Orientation sociales,
culturelles et religieuses

Chapitre 16

Quêtes de cohérence sur un fond d'incertitude et d'utilitarisme immédiat

[Retour à la table des matières](#)

Nos entrevues laissent voir la participation des jeunes à la structure des aspirations suscitées au Québec durant les dernières décennies. « L'univers des aspirations », aux dires de l'étude de Tremblay et Fortin (1964), succède à « l'univers des besoins ». Ceci sur le fond d'un passage du régime de survie dans un Québec traditionnel, au régime de prospérité dans un Québec moderne. Aspiration indique le plus souvent un projet réalisable dans les limites prescrites par le revenu. Léon Bernier signale l'inscription précoce des jeunes, dès l'âge de 12 ans, dans cette perspective de projet, qui commande une « définition d'eux-mêmes axée sur le monde du travail ». Il s'inquiète dès lors du taux de chômage : « Le principal demeure l'inefficacité des pouvoirs actuels à donner aux jeunes le travail et la qualité de travail qui leur sont dus. Tout le reste en découle ²². »

²² Léon BERNIER, « Tant qu'ils choisiront de vieillir... Point de vue sur les aspirations des jeunes », in Fernand DUMONT (dir.), *Une société des jeunes?*, Québec, IQRC, 1986, p. 29-44.

L'adéquation entre monde des aspirations et monde du travail serait-elle donc l'unique enjeu de l'intégration des jeunes de 20-35 ans à la société globale? Trois jeunes couples, travailleurs et travailleuses dans des professions de service, demeurant en banlieue, indiquent un malaise plus fondamental : la médiocrité des « aspirations » héritées, la difficulté à gérer des contradictions manifestes. Un idéal, visé par une aspiration, ne consiste donc pas uniquement en une intégration [170] au marché du travail, voire à la société en tant que telle. Cet idéal suppose une structure de cohérence qui préside au déroulement de l'existence et de son organisation. Nos six jeunes interviewés expriment cette quête de cohérence sur un fond d'incertitudes et de désarroi. Écoutons-les.

Les 15 premières pages de l'entrevue présentent l'utilisation du verbe « avoir » 57 fois. L'échange du groupe est centré sur le problème de l'argent. Voyons quelles réactions il soulève.

Dans la vie quotidienne, dans la société en général, quelles sont les plus grandes préoccupations, les sujets brûlants?

L'argent envahit tout le projet de vie. La plus grande préoccupation des gens, c'est l'argent. Puis il me semble qu'ils n'en ont jamais assez. Tu commences à peine à profiter de ton argent, que déjà tu penses à tes vieux jours. Tu es très préoccupé par « comment va-t-on se débrouiller, que va-t-il arriver? » Tu n'as plus d'autres valeurs que ça.

L'argent détermine le niveau social et la politique. La grande préoccupation, c'est l'argent et le travail : la situation dans ton travail, comment tu t'arranges financièrement, d'une certaine façon, ton niveau social, ton statut social financier, et comment tu te situes par rapport à la société à travers ça. Les décisions politiques sont prises en fonction de l'argent.

La mesure de la réussite, c'est l'avoir. Pour chaque personne, le matériel est très important. Dans la société d'aujourd'hui, le matériel représente ton niveau social. Si tu as une grosse maison, une grosse auto, tu es *successful*.

L'insatisfaction constante. Les gens sont si préoccupés par l'argent et la grosse auto, la grosse maison, qu'ils passent à côté des petits plaisirs de la vie : « On va travailler plus fort parce qu'on en veut plus. »

Il y a une force qui pousse les gens à vouloir toujours plus, à ne jamais être satisfaits de ce qu'ils ont maintenant. D'après moi, c'est le fondement de la société moderne.

Il y a une chose dont j'entends parler souvent, c'est ce que les gens vont faire plus tard : « Je vais faire un voyage dans deux [171] mois, je vais m'acheter une auto, j'aimerais avoir telle ou telle chose. » Les gens pensent

au futur mais ne parlent jamais du présent comme tel : « Je veux avoir encore plus. » Beaucoup de gens pensent comme ça. Ils ne regardent rien d'autre, ils s'en vont dans leur propre chemin.

Les valeurs changent. Mes parents se contentaient de peu. Ils ont essayé de me donner ce qu'eux n'avaient pas eu. Eux-mêmes ont sans doute eu plus que leurs parents. Maintenant, tu ne te contentes pas de ce que tu as.

L'influence du milieu. Si j'ai un groupe d'amis qui ont une très grosse maison, une grosse auto, qui ont tout, et que moi, je n'ai pas grand-chose, je me dis : « Comment se fait-il que lui ait ceci ou cela? » Je vais vouloir obtenir les mêmes choses.

Il faut que tu *fit* [t'ajustes] dans ton groupe, ne pas te sentir à part.

Moi je me dis que si les gens ne nous acceptent pas tels qu'on est, ce ne sont pas de vrais amis.

Ce n'est pas par rapport aux amis, mais par rapport à la société en général, peut-être même au travail, ou les voisins.

Je ne me sens pas mal à l'aise par rapport aux amis qui ont une maison, mais ça m'influence. Tu ne peux pas être insensible à ça. On les envie un petit peu.

C'est en nous de vouloir accéder à un but, d'obtenir des choses.

C'est une question de génération. Nous demeurons à Terrebonne où il y a des jeunes de la vingtaine qui ont des maisons, des enfants. Où prennent-ils leur argent?

Mon Dieu! Effectivement, on est influencé. Notre voisin qui s'est installé en face de chez moi depuis à peine huit mois, il se pose une clôture. On a dit : « Mon Dieu, il se pose une clôture! » J'étais en train de peindre les fenêtres puis j'ai vu qu'il avait une piscine creusée. Tu ne peux rester insensible à ça. Et en plus, ils ont deux autos, deux petits, comment font-ils? Nous on a rien, on n'a pas d'enfants.

Le matériel est source de confort. Le matériel va peut-être refléter ton statut social dans la société. Il indique que tu as eu du succès et que ça a bien été.

[172] La séquence suivante de l'entrevue aborde la question de la performance : « Il faut être bon. » La possession des biens matériels devient le signal de la réussite.

Vous pensez donc que la reconnaissance de l'individu, son statut dans la société, passe par la possession?

Le matériel est un signe de succès. Depuis le plus jeune âge, tu vas à l'école, il faut que tu aies de bonnes notes, il faut que tu sois bon. Il faut que tu

aies du succès dans tout ce que tu fais. Tu fais du sport, il faut que tu sois bon, que ton équipe gagne. Il faut que tu ailles au cégep, il faut que tu ailles à l'université.

Il faut que tu aies un bon emploi. Puis à ton travail, il faut que tu sois bon et toujours en fonction du succès.

Aujourd'hui, il faut que tu performs, pour te prouver à toi-même mais aussi aux autres que tu peux avoir accès à un poste supérieur.

C'est toujours une performance qu'on recherche.

Tu veux toujours aller plus haut. C'est normal, ça fait partie de l'évolution d'une personne. Nous disons : « Je suis rendu là, puis j'ai bien fait, je suis capable de me rendre un peu plus haut. » Les gens ont des emplois, des bons emplois, mais ils veulent un meilleur emploi. Je fais ça maintenant mais je veux faire autre chose plus tard. C'est toujours comme ça.

Beaucoup peuvent te remplacer. Alors tu dis : « Si moi je ne le fais pas, un autre va prendre ma place. Et moi, où vais-je me retrouver? » Aujourd'hui, les cadres sont plus compétents qu'avant et plus congédiés qu'avant. Ils peuvent aller puiser dans un grand bassin. Si ça ne marche pas, un autre te remplace, et c'est à lui de performer maintenant.

Je pense que chaque être humain se dit au-dedans de lui-même : « Moi je veux plus et je veux faire plus. » Nous découvrons toujours des nouvelles qualités ou des nouvelles choses qui montrent qu'on est capable de faire mieux. Il s'agit de se prouver aussi à soi-même qu'on est pas des losers mais des winners. C'est toi qui crée la performance.

Ceux qui ne poussent pas plus loin, c'est parce qu'ils n'en veulent pas plus. L'éboueur, par exemple, est satisfait de sa job, il [173] va faire ça 20 ans. Il n'en veut pas plus. Puis il n'est pas plus malheureux que nous. Au contraire, il est bien heureux!

Il est bien plus heureux.

Il a moins de soucis.

La troisième partie de l'entrevue traite des limites atteintes dans un tel système.

Souffrez-vous de cette situation, la déplorez-vous?

Tu peux aller chercher du succès ailleurs que dans ton travail, dans une activité comme le badminton par exemple. Tu peux participer au tournoi, mais ce n'est peut-être pas aussi violent que ce dont nous parlons jusqu'ici. Oui, on performe, mais jusqu'où peut-on aller? Allons-nous nous mettre à terre? Tu as une limite personnelle, tu as une limite physique, tu as une limite intellectuelle.

Mais certains ne le savent pas. C'est pourquoi aujourd'hui il y a beaucoup de *burnout* et de dépressions.

Il faut s'arrêter pour faire une auto-évaluation, puis se dire « Wo! ». C'est beau viser haut, mais est-ce que j'ai le temps de voir mon ami, d'avoir une vie sociale, est-ce que j'ai le temps de m'arrêter durant la journée et de me dire : « Je vais faire une marche? »

Souvent, ce qui t'arrête, c'est une alarme. Tu parles des *burnout*, des crises cardiaques, tu parles des problèmes de santé. C'est la seule chose qui va te faire arrêter.

Ou bien la peur d'être mal vu par les autres. Dans la société d'aujourd'hui, les échecs, ce n'est pas bien vu.

C'est pas bien vu par ceux qui n'en ont jamais eus. Ceux qui ont déjà vécu des échecs savent par quoi les gens sont passés. Ils sont plus conscients que ce n'est pas parce que la personne n'est pas bonne. C'est tout simplement un accroc dans son cheminement.

Est-ce que les gens prennent le temps de s'arrêter et de dire : « Suis-je bien dans ce que je suis? »

On le fait un petit peu ce soir...

[174] Les gens sont *drivés* [poussés]. Puis moi, selon mes valeurs, je trouve que c'est normal. Ça fait partie de mes principes. Après avoir atteint une limite, peut-être que tu te reposes, pour ensuite reprendre, repartir.

Oui, peut-être que je vais repartir, mais de façon beaucoup plus raisonnée.

Souvent, tu regardes les gens qui prennent leur retraite à 60 ou 65 ans. Ils meurent après, car ils n'ont rien fait d'autre que de travailler. J'ai une vie sociale mais très minime. Tout est orienté en fonction du travail. Les 55 ans et plus, on les avertit de ça. Si tu ne te prépares pas, tu vas tomber. Il faut que les gens se préparent à quitter, à compenser, à se satisfaire.

Dans un hobby par exemple. Il faut que tu décroches de ta vie de travail où on te dit : « Tu es beau, fin, va plus haut, force plus. » Tu dois aller chercher autre chose, soit avec des amis ou autre. Tu vas chercher une autre forme de valorisation que celle du travail ou de l'argent.

C'est vrai. À part le travail, il n'y a rien d'autre. Beaucoup disent : « J'ai hâte de prendre ma pension. » Mais que vont-ils faire? Ils ne savent plus quoi faire. Des voyages ou magasiner peut-être.

La quatrième partie qui concerne notre propos esquisse le tableau de ce que serait une société idéale. Par ce biais, nous avons accès au monde imaginaire des six interviewés, à leurs rêves.

La société idéale, ce serait quoi?

C'est le contraire de ce qu'on a dit. Pas de travail.

Pas de travail, des loisirs.

Une société de loisirs.

La société tend vers ça. Les gens négocient des conventions collectives avec des semaines de quatre jours, des journées de sept heures, des congés à n'en plus finir, comme les congés parentaux pour le père et la mère. On dirait que les gens tendent à moins axer l'importance sur le travail. C'est comme s'il y avait deux extrêmes : les cadres supérieurs qui vont toujours pousser vers le haut, puis les autres pour qui il y a autre chose [175] que le travail. On pourrait vivre l'autre partie qui n'est pas le travail.

Je verrais une société où il y a beaucoup moins de gens. Avant, les gens avaient le temps de vivre. Dans les petits villages, tout le monde se connaissait. Il y avait des grands espaces où les gens étaient moins capotés.

Tu n'as rien à prouver à l'autre, tu es ce que tu es, *that's it*. Avant, il n'y avait rien à se prouver. Les gens faisaient pousser leurs tomates.

Pas de compétition.

Les gens feraient leur petite affaire, comme les anciens. Je me vois être sur le bord d'une montagne, avec une petite maison, avec ma femme et mes enfants. Ça va à l'encontre de tout ce dont on a parlé.

Le retour à la terre.

Non, non, mais d'autres valeurs, d'autres valeurs.

Prendre le temps de vivre et pas de travail.

Travailler deux semaines pour pouvoir profiter de la vie, plutôt que de travailler pour avoir deux semaines de vacances.

Profiter des gens avec qui tu es.

Que chaque personne se sente bien.

Tu sais, comme dans l'émission *La petite maison dans la prairie*. C'est un petit village où se vivaient des valeurs. Le père avait l'air heureux. Il avait ses enfants. Il avait ses problèmes de la vie de tous les jours mais ça finissait toujours.

Aspirations

Le groupe est manifestement écrasé par les contraintes de la société. Reprenons les expressions clés :

- Le statut social passe par le statut financier, par les biens obtenus. La société, les voisins, souvent les amis, par leur influence, commandent l'acquisition d'un tel statut toujours plus élevé.
- [176] Une force pousse les gens à vouloir toujours plus, à ne jamais être satisfaits de ce qu'ils ont. C'est le fondement de la société moderne.
- Le travail est orienté vers l'acquisition des biens : « On va travailler plus fort parce qu'on en veut plus. »
- Il faut que tu sois bon, à l'école, en sport, au travail, pour te prouver à toi-même et aux autres que tu es capable.

Les six interviewés sont partie prenante d'une société qu'ils critiquent mais dont ils doivent jouer le jeu. Le travail, les biens matériels, la performance leur sont imposés de l'extérieur, par les autres : la société, les amis, les voisins, les collègues de travail. Le groupe manifeste peu de signes qu'il assume ce que commande la société actuelle, mis à part l'avoir. Le but, l'objectif de vie est assimilé à ce projet. « C'est en nous de vouloir accéder à un but », obtenir des choses.

Comment nomment-ils leurs difficultés à vivre dans une telle société? La santé s'avère l'ultime critère. L'obsession de la crise cardiaque, du *burnout*, de la dépression habite l'univers des jeunes de 20-35 ans, sous la pression « violente » d'une société insatisfaite. Pourtant, la fin du régime de travail, soit la retraite, le repos, peut signifier plus radicalement la fin de la vie, la mort. Ici, une tension profonde qui traverse toutes les générations est indiquée. L'aspiration première exprimée est la consommation, le travail est une contrainte. Pourtant, la fin du travail est envisagée comme un vide profond. Les gens disent « avoir hâte de prendre la retraite, après ils ne savent plus quoi faire ».

Le baume se trouve dans le développement de relations sociales plus intimes et dans l'autosatisfaction par autre chose : le hobby, les amis, les voyages, le magasinage. Il s'agit aussi de savoir s'arrêter pour s'ausculter : « Suis-je bien dans ce que je suis? » La grande angoisse? les problèmes de santé. L'horizon? la retraite. La clé du bonheur est de commencer à la vivre dès maintenant.

Glissement de valeurs?

Les expressions concernant les valeurs nous en apprennent beaucoup : « Tu n'as plus d'autre valeur que l'argent » ; « dépasser ses limites, c'est une valeur importante ». Le passage de l'austérité à la prospérité, des besoins aux aspirations se résume à souhait de la manière suivante : « Mes parents se contentaient de peu. Ils ont essayé [177] de me donner ce qu'eux n'avaient pas eu : maintenant tu ne te contentes pas de ce que tu as. »

Mais le nœud du problème relève, nous semble-t-il, d'un déplacement plus profond, au plan même de la signification des termes.

Un membre du groupe nous en fournit la clé : « Au travail, on te dit : "tu es beau, tu es fin, va plus haut, force plus". À la retraite, tu vas chercher une autre forme de valorisation que celle du travail ou de l'argent. »

Au sens moral le plus courant, le terme valeur indique « ce qui est vrai, beau, bien, selon un jugement personnel plus ou moins en accord avec celui de la société de l'époque » (*Petit Robert*). Concevoir une échelle de valeurs consiste à les situer dans la conscience selon l'importance qu'on leur accorde. Elles deviennent les références qui orientent l'existence. Or, dans l'entrevue, les valeurs s'avèrent être ce qui fait valoir aux yeux des autres. Le terme « valoir » revêt par ailleurs une signification monétaire : ce qui vaut aux yeux des autres, ce sont les biens matériels et le succès dont ils sont le signe.

Nos interviewés de 20 à 35 ans sont pris dans les réseaux d'un vaste jeu social. Dans ce cas, les *burnout*, les crises cardiaques et les dépresses, la mort à la retraite, ces peurs qui hantent déjà le monde des 20-35 ans n'indiquent-ils pas le poids trop lourd d'une existence portée au gré des images que l'on veut projeter? Les grandes coordonnées de leur expérience, soit le travail, l'éducation et les biens matériels, ne relèvent pas d'une décision personnelle : « Il faut que tu sois bon ; il faut que tu aies des biens et du succès ». IL FAUT... On serait tenté d'y reconnaître l'individu « indivis » de Baudrillard, « individuellement affronté aux choses », « qui ne participe guère aux valeurs de la solidarité », « un retranchement », « un atome », « sans alternative,

sans altérité ²³ ». Après la terrible description de leur société par nos six témoins, l'intervieweur leur a demandé s'ils souffraient de cette situation. Et ceux-ci de se rabattre sur le corps malade...

« Êtes-vous triste? » demande le psychiatre. « Oh non, docteur, j'ai seulement mal au dos... » Qu'est-ce que la tristesse, sinon l'art de provoquer chez son vis-à-vis une relation d'intérêt, de rapprochement, voire de pitié et de compassion? Avouer : « Je suis triste », c'est revivre avec le mot ce petit trou noir au creux [178] de soi, revoir ce lieu inhabité, déserté, de son âme. Mais être triste quand les autres ont le dos tourné et refusent d'entendre, quelle absurdité! « Je ne suis pas triste du tout, docteur. Vous ne comprenez pas. Je suis tout simplement fatigué, très fatigué. Je crois que je travaille trop ²⁴. »

Un autre glissement de valeur se fait jour : une valeur comme jugement sur ce qui est valable en soi-même, à une valeur comme ce qui fait du bien. Au monde du travail et à la quête insatiable des biens, le groupe ne trouve à opposer que l'aire intime, le repos, les vacances. « L'échelle de valeurs » du groupe apparaît avec plus de clarté dans la description de la société idéale : le loisir, ne pas travailler, profiter de la vie, être bien. Vivre dans un village, dans une petite maison, avec ta femme et tes enfants, faire pousser des tomates, rencontrer des problèmes qui ne durent pas. Pris dans la roue de la vie moderne, n'est-il pas légitime que de telles images paisibles habitent l'imagination des jeunes de 20-35 ans? « Travailler deux semaines pour profiter de la vie, plutôt que de travailler pour avoir deux semaines de vacances. » Le tableau de la société idéale fait ressurgir le mythe de l'âge d'or.

Il faut noter aussi l'opposition entre les performants, dont ils sont, et l'éboueur, bienheureux et sans soucis. Eux, à qui on demande d'être beaux, bons et en santé, envient le sort du journalier ramassant quotidiennement les ordures, l'homme qui leur apparaît sans questions, sans ambitions, l'anti-star. On n'est pas sans se souvenir de l'expression po-

²³ Jean BAUDRILLARD, « Baudrillard : le sujet et son double », *Magazine littéraire* (avril 1989, no 264), p. 19-23.

²⁴ Denise BOMBARDIER et Claude SAINT-LAURENT, *Le mal de l'âme. Essai sur le mal de vivre du temps présent*, Paris, Lafont, 1989, p. 14.

pulaire : « Si tu ne réussis pas, tu pourras toujours être vidangeur! » Dans la société idéale, ils opposent de la même manière les gens qui veulent aller plus haut, et ceux qui veulent travailler le moins possible. La valeur du groupe n'est-elle pas le non-effort? Le travail ne semble pas avoir de valeur en lui-même.

Au fondement éthique visant ce qui est bon, ce qui est bien, ce qui est juste, le vocabulaire flotte dans l'indétermination autour de l'individu : être bon, bien et beau. Monique Vermette situe le problème dans le contexte éducatif.

Les pédagogies d'inspiration humaniste et chrétienne formaient les citoyens en vue d'une « cause », d'un objectif social ou religieux [...] La poursuite de cet objectif détournait l'enfant d'une [179] attention exclusive sur lui. Elle l'incitait à se dévouer au service d'une tâche à réaliser, tâche qui le dépassait comme individu mais à laquelle il pouvait contribuer en y consacrant sa vie. Les causes ne sont plus au cœur des objectifs éducatifs, ni conventionnels, ni alternatifs. Elles ne mobilisent plus. Ce qui mobilise, c'est la promotion individuelle ²⁵.

Cet échange des six jeunes adultes laisse aussi entendre une requête. Au-delà de l'idéalisation de *La petite maison dans la prairie*, le besoin de cohérence, le mal du « pays ». Dans *Le sort de la culture*, Fernand Dumont écrit :

L'extraordinaire expansion des techniques, des technologies pédagogiques [...], en assurant mieux certains apprentis-sages particuliers, a fini par obscurcir les finalités de l'ensemble. On ne sait plus de quel pays l'on part et dans quel pays l'on vient. Les programmes scolaires sont des conventions de moins en moins acceptées, ils ne sont que de fragiles remparts contre l'éclatement d'une culture faite d'ilôts de savoirs sans raccords et sans médiations.

²⁵ Monique VERMETTE, « Les miroirs de Narcisse », *Critère* (automne 1983, n, 36), p. 13-33.

L'implication sociale et la religion

Après cette brève analyse des préoccupations du groupe, nous sommes a même de voir l'enjeu inhérent à la question de l'engagement social et de la religion. Pour faciliter l'analyse de ce bloc, chaque participant est identifié par un nom fictif.

Vous êtes à l'étape de faire un projet de couple et de famille ; mais est-ce important pour vous d'être engagés socialement ?

DANIEL : Du tout, je ne vois pas d'intérêt, pas présentement. Peut-être parce que je n'ai jamais vu ce que c'était. L'autre jour, en revenant du premier cours de préparation au mariage, j'avais trouvé le temps long. Mais j'ai dit à mon amie que je trouvais incroyable que des gens soient là bénévolement. J'étais incapable de concevoir ça : ces gens ne sont pas là pour eux-mêmes mais pour nous. Ça me dépassait.

[180]

JEANNE : Je ne vois pas l'intérêt, car ça n'a aucune influence sur ta réussite. Notre vie est très orientée vers le milieu de travail et les amis, la fin de semaine.

GILLES : Mais c'est important nos amis, la fin de semaine. Le social, je le vois davantage avec les amis et la parenté que dans le bénévolat.

FRANÇOIS : On fait des activités sportives, mais s'impliquer socialement, non.

MARIE-JOSÉE : Pour moi, c'est important. J'ai fait de l'enseignement à Saint-Henri auprès d'enfants défavorisés, sans être payée. C'était loin. Il faut être un peu débile pour faire ça quand j'y pense Mais à quelque part, ça m'a apporté beaucoup de choses. J'ai appris à écouter les jeunes. Ça m'a initiée au plan pédagogique. M'impliquer au niveau social, c'est important, parce que c'est ce qui me fait dire que je ne suis pas quelqu'un uniquement au travail, à l'école ou avec des amis. Mais c'est que je suis capable de donner à quelqu'un d'autre, et ça ne me dérange pas de le faire.

FRANÇOIS : Tu le fais parce que ça t'apporte quelque chose. Je trouve que les gestes vraiment gratuits, c'est rare aujourd'hui.

DANIEL : C'est vrai. Ça t'apporte toujours quelque chose.

FRANÇOIS : Moi aussi je vois ça très rarement.

MARIE-JOSÉE : Mais au départ, lorsque je me suis impliquée dans ce projet, je ne savais pas que c'était pour me rapporter ça.

JEANNE : Ceux qui font du bénévolat le font dans quelque chose qu'ils aiment faire. Jamais je ne croirai que quelqu'un fait du bénévolat dans quelque chose qu'il déteste. En général, les bénévoles se donnent plus que

les gens qui sont payés pour le faire. Ils aiment ça et en bout de ligne c'est gratuit, mais...

LOUISE : Nous en ce moment on a des amis, mais aucune implication.

GILLES : C'est le temps qui manque.

DANIEL : Le temps, tu le prends.

GILLES : C'est vrai, tu peux le prendre.

[181]

LOUISE : Mais depuis qu'on est ensemble mon ami et moi, tout arrive. J'allais à l'école, lui travaillait les fins de semaine. L'été je travaillais. J'ai fini mes études et commencé un emploi, nous construisons une maison. Toutes ces choses essentielles accaparent beaucoup notre temps. Peut-être que plus tard on pourra s'engager ailleurs, si rien d'autre n'est prioritaire.

GILLES : C'est peut-être une forme d'égoïsme de dire ainsi : « Tant que ce n'est pas une priorité pour moi. » Tu te trouves peut-être des défaites pour ne pas prendre le temps.

JEANNE : Quand tu n'as pas d'intérêt, tu ne le feras pas non plus.

GILLES : C'est vrai ça.

Où situez-vous la religion là-dedans?

GILLES : Il faut dire que la religion occupe une part minuscule dans notre implication et dans nos préoccupations.

JEANNE : Moi, je ne vais pas à l'église, je ne suis pas pratiquante, mais je suis croyante. C'est en moi. Je parle à Dieu lorsque j'en ai le temps. Ce n'est rien de communautaire comme tu voyais avant. Je fais mon petit bout et je n'ai pas l'intention de parler de mes croyances à qui que ce soit. Ça ne regarde personne. Je me fous que les gens me croient ou non, qu'ils pensent comme moi ou non. S'il y a un niveau où tu te fous de ce que les autres peuvent penser, c'est bien là. En ce qui me concerne, ça n'a pas une grande place dans ma vie.

DANIEL : Nous, on en parle un petit peu depuis qu'on a décidé de se marier à l'église. Depuis l'école primaire et même secondaire, ce n'est jamais revenu sur le sujet.

JEANNE : La religion, quand ça va bien, c'est rare que tu en entends parler. Quand ça va mal, tout le monde cherche de l'aide.

GILLES : Sans parler de religion, on entend davantage parler de la vie après la vie, de la vie après la mort. Jusqu'à un certain point, ça a un rapport avec Dieu.

MARIE-JOSÉE : Le *New Age*.

GILLES : Oui, le *New Age*. Peut-être que, sans dire que je suis religieux, que je vais à l'église tous les dimanches, je conçois la [182] religion davantage en pensant qu'il existe une vie après la vie, une vie après la mort. On peut élaborer là-dessus. Jusqu'à un certain point, ça a un rapport avec

la religion, mais religieux et pratiquant, non. Je suis conscient de certaines choses, je m'informe sur différentes choses, quitte à parler des extraterrestres.

FRANÇOIS : Ce sont des croyances.

GILLES : On a des croyances, mais religion au sens de pratiquant, non.

JEANNE : Ceux qui pratiquaient, si tu remontes un peu plus loin, mais je ne suis pas dans leur tête, ils essayaient de gagner leur ciel. Mais aujourd'hui, les gens n'essaient pas de gagner leur ciel, car ils se disent qu'il y a autre chose après, que ma vie ne finit pas avec ça. Dans le sens que lorsque tu parles de la vie après la vie, c'est tout ce que tu entends, tu te dis : pourquoi vais-je aller à l'église prier, dire mon chapelet, peu importe?

GILLES : Les gens avaient peur.

JEANNE : Dans le fond, moi je ne veux pas gagner mon ciel, j'ai un autre bout à faire après. Je ne perdrai pas mon temps à aller prier quand je sais que j'ai autre chose.

LOUISE : Aujourd'hui, il y a moins de pratiquants, il ne faut pas se le cacher. Moi-même j'ai des croyances, je ne pratique pas mais je crois quand même. Rien ne dit que je ne prie pas le soir. Dans le temps de ma mère, tu n'avais pas le choix d'aller à l'église. Moi je demeure dans un petit village. Avant, si tu n'allais pas à l'église, tout le monde le savait. Tu pouvais être assis là, avoir l'air très priant, et avoir la tête à cent milles plus loin.

FRANÇOIS : Ça ne veut pas dire qu'ils étaient plus croyants.

MARIE-JOSÉE : Il a raison. Les gens avaient peur. Si je ne vais pas à la messe, mes péchés ne seront pas pardonnés, je n'irai pas au ciel, qu'est-ce qui va m'arriver? Mes enfants vont mourir du choléra!

JEANNE : Ils n'étaient pas informés.

MARIE-JOSÉE : Des mauvaises croyances étaient véhiculées.

FRANÇOIS : Autrefois, le clergé avait...

[183]

GILLES : Une grosse influence.

JEANNE : Autrefois! (*Rires*)

FRANÇOIS : J'ai lu quelques affaires à ce propos.

GILLES : La religion était très forte pour faire des enfants. Ils sont presque éteints les curés qui étaient maîtres de ce que les gens peuvent faire dans leur vécu chaque jour. Aujourd'hui, ce n'est plus comme ça.

MARIE-JOSÉE : Aujourd'hui, c'est davantage égal, pas égal mais humain, beaucoup plus terre à terre. Toi, Pierre (*s'adressant au stagiaire qui fait l'interview*), on ne te met pas sur un piédestal. Les prêtres sont beaucoup plus accessibles et ouverts. Ta vie est comme celle de tout le monde. La religion, à présent, je la vois plus humaine, même s'il y a encore des choses qui se font qui n'ont pas d'allure.

LOUISE : Moi, il y a une chose qui m'a toujours fascinée. Je trouve que la figure de l'Église, c'est le pape. Quand le pape passe à quelque part, il attire des foules de gens. Je me dis que les gens ont encore une croyance, même s'ils sont moins pratiquants.

JEANNE : C'est un show aussi.

GILLES : Oui, mais les gens voulaient le voir, ils sont impressionnés devant ça, vraiment impressionnés...

On a parlé de religion, de la religion d'autrefois, mais est-ce que Dieu est important dans votre vie, a-t-il une place?

LOUISE : Qu'entends-tu par « une place dans notre vie »? Moi, je le mets avec la religion. Quand tu parles de religion, pour moi, c'est Dieu, c'est l'Église et la pratique, c'est le même *package*.

JEANNE : Le contact que tu avais avant en Église avec Dieu, je pense que la majorité, à présent, ceux qui croient, croient individuellement en Dieu. C'est comme une conversation que tu vas faire avec Dieu quand bon va te sembler.

LOUISE : Moi, pratiquer à tous les dimanches, ça ne m'apporte rien. Mon Dieu, je lui parle à tous les soirs. Je me confesse directement à lui. Le prêtre, pour moi, en ce moment en tout cas, il n'y en a pas.

[184]

JEANNE : C'est un curieux! (*Rire*)

LOUISE : Pour moi, la religion c'est Dieu et c'est l'Église.

FRANÇOIS' Catholique.

DANIEL : Moi, toute la procédure qu'il y a autour de la vie religieuse, c'est peut-être mis de côté. Mais la croyance en Dieu, je pense que c'est resté en nous tous.

LOUISE : Il faut que tu aies une croyance quelconque. C'est ce qui fait que tu continues quand ça va mal .Il faut que tu croies en quelque chose pour pouvoir avancer, peu importe en quoi. Il y a quelque chose qui te fait avancer, qui te tient.

JEANNE : Parmi ceux qui vont à l'église tous les dimanches, et qui lisent les fameuses messes, combien pensent vraiment à ce qu'ils sont en train de lire? Combien y croient ou s'y arrêtent vraiment? Quand on était jeunes, on lisait sans s'attarder à ce que ça voulait dire.

LOUISE : Mais tu étais forcé d'y aller lorsque tu étais jeune. Moi je me dis qu'il y en a sûrement de notre âge qui vont à l'église à tous les dimanches. Je trouve ça bien et sincère parce qu'ils ne sont pas forcés de le faire. Ceux qui pratiquent aujourd'hui, ils y vont parce que ça leur apporte quelque chose. Moi, ça ne m'apporte rien mais quand je lui parle le soir, peut-être que ça m'apporte quelque chose.

MARIE-JOSÉE : Moi, il y a une expérience que j'ai beaucoup aimée avec Pierre. Il y a trois semaines, il y avait une soirée sur la foi au presbytère.

Au départ, nous croyions qu'il s'agissait de la suite de nos cours de préparation au mariage. Mais c'était une soirée de réflexion sur le « Je crois en Dieu ». On l'a décortiqué durant une heure, morceau par morceau. J'ai appris beaucoup de choses. J'ai trouvé cette façon de voir une prière intéressante.

GILLES : Il ne s'agissait pas de le dire par cœur.

MARIE-JOSÉE : Non, c'était de l'analyser selon le savoir de chacun. Pierre nous a dit que maintenant, les jeunes qui suivent des cours d'initiation chrétienne ou de catéchèse apprennent de cette façon-là. Franchement, moi, j'étais loin de penser le vrai sens que représentait la prière du Credo, pour moi et en théologie. [185] J'ai appris des choses. En connaissant plus le sens de chaque mot, de chaque thème, tu vois une autre facette de la religion. Je ne vais plus à l'église mais peut-être qu'éventuellement cela va m'inciter à y aller. Pour tout de suite, ce n'est Pas quelque chose qui...

JEANNE : Ce n'est pas un besoin.

MARIE-JOSÉE : Ce n'est pas un besoin, mais je ne me mets pas des oeillères non plus en disant que je ne veux pas voir autre chose. Je suis prête à reconnaître et à comprendre ces écritures ou ces textes-là. Peut-être que moi aussi je crois en Dieu, que je crois à ce bonhomme-là. Mais il y a plus, et c'est peut-être ce plus qui, avec le temps, petit à petit, va faire que je vais avoir le goût d'aller à l'église plus souvent. Quand j'y allais, je répétais comme tout le monde, mais je pense que je ne connaissais pas vraiment le sens de ces choses-là. Aujourd'hui, je commence à comprendre, et j'ai le goût d'en apprendre encore plus. Si les cours de religion se donnent comme ça, je crois qu'il y aura de plus en plus de gens qui vont croire et pratiquer davantage.

JEANNE : L'Église s'adapte aux nouvelles mentalités, aux nouvelles générations. Mais entre les enfants qui sont éduqués de cette façon-là et nous, il y a un creux. Dans notre temps, ça s'apprenait par cœur et on s'en foutait ou à peu près. Le lien entre Jésus et l'Église, on ne l'a pas eu. Je ne pense pas que nous soyons prêts, par exemple, à prendre le temps de lire la Bible, de nous renseigner sur le sujet.

MARIE-JOSÉE : Le fait de nous retrouver à cette soirée a été un hasard. Cela a donné un plus à ma croyance ; je crois plus que je croyais avant. Moi, je suis comme cela, quand je dis que je crois dans une chose, je suis un petit peu bornée sur cette chose. Puis on ne se laisse pas assez la chance de se laisser pénétrer par autre chose, par d'autres ouvertures.

GILLES : On a eu la rencontre avec Pierre. D'une fois à l'autre, on saute d'une barrière à l'autre. Nous sommes rendus ici, puis on pense à autre chose pour plus tard. Peut-être s'impliquer socialement puis bénévolement dans quelque chose. Nous y avons pensé. En ce qui concerne Dieu et la religion, aujourd'hui, on est plus ouverts à ce qui se passe à l'étranger. [186] On voit qu'au Tibet ils vivent un autre type de cérémonie. Allah existe et c'est peut-être le même Dieu, le même gars en arabe.

MARIE-JOSÉE : Ça se rejoint en tout cas.

GILLES : Est-ce la même personne ou quelqu'un de tout à fait différent?

FRANÇOIS : C'est sans doute que Dieu prendrait différentes formes.

GILLES : Ça dépend de la façon dont tu le vois.

JEANNE : C'est ça, c'est très personnel.

Voulez-vous dire que le fait de savoir ce qui se passe ailleurs, d'être en contact avec d'autres religions, par exemple musulmane ou asiatique, ça nous permet de mieux nommer ce qu'on vit, ce qu'on veut, notre propre foi, notre propre croyance?

GILLES : J'ai comme l'impression que nous dévions un peu de la religion stricte que nos parents avaient avant. Avant, tu allais à la messe le dimanche et c'est tout. Aujourd'hui, il y a des rencontres de préparation au mariage. Notre implication est peut-être différente de celle de nos parents.

MARIE-JOSÉE : Aujourd'hui, on le fait par choix, par goût. Avant, tu pratiquais la religion parce que tu n'avais pas le choix. C'était presque l'Inquisition.

Brève analyse

Dans un premier temps, il est intéressant de s'attacher à l'analyse de la structure de signification de chacun des participants, tout en gardant à la mémoire l'analyse du champ des préoccupations et des idéaux analysés précédemment. Traiter de concert la sensibilité à l'engagement et la question religieuse permet de mesurer à quel point, dans cette entrevue, dépassement de soi ou altérité, et ouverture à la transcendance ou croire fondamental, relèvent d'une même attitude de fond.

De manière générale, le groupe associe le bénévolat à l'intérêt personnel. À l'égard de Marie-Josée qui affirme avoir connu une expérience de réel désintéressement auprès des enfants de Saint-Henri, ils affichent une méfiance certaine. « Tu le fais parce que ça [187] t'apporte quelque chose ; les gestes vraiment gratuits sont rares aujourd'hui. » Similairement, la religion comme pratique, qui ne présente aucune utilité à leurs yeux, se réduit à une foi vague en Dieu nommée « croyance », non mobilisatrice. Nous étudions deux figures du groupe, Marie-Josée et Jeanne, et laissons à vos propres analyses les quatre autres témoins.

Marie-Josée s'avère le pivôt de ces séquences d'entrevue. Elle présente des aptitudes au dépassement, terme évoqué par : « Il faut être un peu débile pour faire ça, quand j'y pense. » Cette aptitude se manifeste aussi par la sortie de l'aire privée : « On ne se laisse pas assez la chance de se laisser pénétrer par autre chose, par d'autres ouvertures. » Foi chrétienne et altérité - sortie de soi vers l'autre - vont de pair. Crise de l'altérité, crise de l'éthique, crise du croire vont aussi de pair. Notons en outre que Marie-Josée trouve dans la confrontation au texte, dans le langage de foi, le lieu de cette sortie de soi. Dans une autre entrevue de groupe, un jeune adulte de 25 ans parle explicitement, en ses propres termes, du lien entre foi et altérité

Quand tu es capable d'aider gratuitement, de poser un petit geste, c'est parce que tu crois en quelque chose et que tu as la foi dans le fond. Facilement dans notre société, on peut toucher tout ce qui est matériel et superficiel. Ça, c'est super facile et je pense qu'il nous faut une force bien plus grande pour retrouver l'essentiel, aller vers les autres.

Jeanne offre une position assez radicale. L'engagement social comme la religion sont rattachés à l'intérêt et à l'effet sur la réussite. Seul l'investissement dans le milieu de travail et avec les amis lui apparaît valable. Parallèlement, sa vision de la religion n'a rien de « communautaire », elle prie quand elle en a le temps. Il s'agit d'un domaine extrêmement privé pour elle : elle se fiche bien de ce que les autres peuvent penser de cette dimension de sa vie. L'importance qu'elle accorde à la réussite et à l'intérêt au plan de l'engagement ressort dans sa vision de la religion passée : « Ceux qui pratiquaient essayaient de gagner leur ciel. » Il fallait que ça rapporte ! Par ailleurs, Jeanne note que l'intérêt personnel commande encore aujourd'hui le rapport à Dieu : « Quand ça va mal ! » Pour elle, il y a autre chose : la vie après la vie. Cette vision très répandue aujourd'hui de l'après-mort s'avère ici un après qui m'est dû : « Je ne perdrai pas mon temps à aller prier quand je sais que j'ai autre chose. »

[188] À première vue, Jeanne campe très bien le portrait de la postadolescente uniquement soucieuse de sa promotion personnelle et d'assurer la qualité de sa vie sociale immédiate. Mais il y a autre chose. Elle fait avec lucidité le procès d'une religion pratiquée selon les

mêmes critères. À ce sujet, l'étude de Yves Lambert, *Dieu change en Bretagne*, rapporte les propos éclairants de la directrice d'une école privée :

Moi je crois que plus l'enfant évolue, si vous voulez, se cultive, plus la religion devient inutile. Parce que nos populations ont vécu souvent sous un régime de crainte et que leur Dieu était souvent le Dieu qui donne ou le Dieu qui châtie. On n'avait pas d'eau, bon, on a fait dire une messe pour qu'il pleuve (en 1976). Des gens qui ne pratiquent pas, mais qui avaient besoin d'eau, se sont déplacés pour la célébration. Moi je trouve que ça n'a aucun lien avec Dieu lui-même, ils prieraient aussi bien le Bouddha, pourquoi pas? [...] C'est ce qui a amené à changer la façon de présenter la catéchèse. Mais malgré la présentation nouvelle [...], l'enfant, quand même, Dieu ne l'intéresse pas tellement. Ce qui l'intéresse, c'est sa réussite personnelle, sa réussite scolaire d'abord, et puis sa réussite dans la vie et le désir de posséder de l'argent. Pour réussir, il faut de l'argent. Dieu n'est pas nécessaire pour réussir matériellement sa vie, hein! Si bien qu'elles disent [ses collègues de collègue] que, sur certains sujets, on a un mal fou à faire passer la catéchèse. Il y en a qui veulent beaucoup de discussions mais on n'aborde pas la doctrine. [...] Si bien que souvent, on discute sur un plan horizontal, mais il n'y a pas la verticale, il n'y a pas la relation à Dieu ²⁶.

Jeanne, à l'écoute des propos de Marie-Josée sur sa découverte du « Je crois en Dieu », admet provenir de ce creux de l'éducation catéchétique où l'on a pas enseigné « le lien entre l'Église et Jésus ». En 1977, Jean-René Chotard observe qu'il faut « dire, non pas que les jeunes se "détachent" du Christ, mais qu'il ne se sont jamais "attachés" à lui [...]. Ils ont suivi des leçons de catéchisme mais leur cœur n'a jamais été "pris" par l'amour du Seigneur ²⁷. »

[189] Pour les enfants de la révolution affective, le lien au Christ dans un attachement affectif et personnel devient décisif. Poser le problème en termes d'horizontalité ou de verticalité, selon les termes de la directrice du collège privé, manque la nouvelle aire relationnelle

²⁶ Yves LAMBERT, *Dieu change en Bretagne*, Paris, Cerf, 1985, p. 297-298.

²⁷ Jean-René CHOTARD, *Séminaristes... une espèce disparue? Histoire et structure d'un petit séminaire, Guérande (1822-1966)*, Sherbrooke-Nantes, Naaman, 1977.

des jeunes, intra-mondaine : les proches et l'au-delà de soi-même, le Dieu à la pointe de l'intimité.

De manière générale, les six interviewés conservent un fond de croyance dont la désignation se perd, chez Gilles, dans « l'extraterrestre », les autres religions, l'autre vie ou vie après la vie. Tous ces nouveaux lieux de questionnements demeurent flous, extras, ce qui signifie « en dehors ». Ils ne mobilisent pas.

Redéfinition des rapports homme-femme

Dans ce dossier, la variable homme-femme n'a pas été abordée en elle-même. Pourtant, elle ressurgit à l'intérieur de problématiques plus vastes. L'une de ces problématiques, fort significative, est la question politique. La question « La politique dans vos milieux, est-ce important? » déclenche une dynamique particulière entre nos trois couples interviewés. Il s'agit du seul lieu dans l'entrevue où la répartition des hommes et des femmes s'est avérée nécessaire.

La séquence politique déploie trois niveaux de questionnement : la politique en elle-même (quatre pages), le problème couple-enfant (neuf pages), les enfants (huit pages). La lettre F indique l'intervention d'une femme, la lettre H, l'intervention d'un homme. Soyons très attentifs au débat.

Première séquence

Les hommes interviennent ici plus souvent, manifestent plus d'intérêt à la question « La politique dans vos milieux, est-ce important? »

F : Ce n'est pas un domaine qui m'attire.

H : Pour moi, c'est important. Il faut que tu sois au courant de ce qui se passe aujourd'hui. Ça change vite et plusieurs peuvent se réveiller avec des surprises. Elle [sa conjointe] n'aime pas ça, elle préfère regarder la télévision, elle n'aime pas les nouvelles.

H : Avant les élections, ils sont pleins de bonnes intentions. Mais dès qu'ils entrent dans le système, ils s'aperçoivent qu'ils ont les deux mains liées.

[190]

F : Ils font comme les autres...

H : Pourquoi ne font-ils pas comme nous? On veut toujours aller plus haut, performer, mais eux...

H : Mais la politique, c'est un gros rouage. Une fois que tu es embarqué là-dedans, malgré tes bonnes intentions, tu ne peux pas changer les choses du jour au lendemain. Ça prend du temps, les changements vont se faire, mais graduellement, progressivement.

F : Si tu fonces, tu es deux, tu es trois, tu es vingt contre une machine qui en a trois mille, trois mille étapes avant d'atteindre ton but. Tu te tannes, tout le monde débarque, puis tu recommences.

H : Moi, je trouve que la politique c'est important, parce que ça mène un petit peu l'économie. L'événement du lac Meech par exemple a des effets sur l'économie, et va en avoir encore. Je suis peut-être le seul qui pense cela, mais moi c'est ce que je pense.

H : Nous on est au courant, lui il a une opinion, c'est différent. Nous on écoute une affaire puis on dit : « Lui a dit ceci, mais l'autre n'est peut-être pas bête non plus. »

F : On est tous un peu pareils. Puis de toute façon, ce qui doit venir on va tous le vivre.

H : C'est ça. On va tous le vivre ensemble, alors...

F : On se plaindra après! On est très passif.

F : On ne s'implique pas, finalement.

F : On a le dos large, parce qu'on est capable d'en prendre.

Deuxième séquence

La question suivante reprend autrement l'idée de passivité. « Êtes-vous d'accord quand les gens disent aujourd'hui qu'on est individualiste? »

F : Oui. On est individualistes et égoïstes, je pense. Simplement au niveau de la famille, combien de femmes disent : « Moi, je ne [191] veux pas d'enfants, je veux une carrière. Je ne veux pas perdre mon corps, parce que mon corps, c'est important. Je ne veux pas m'embarrasser d'un enfant, parce qu'une femme au travail est moins bien perçue si elle a des enfants. C'est un paquet de troubles. » Combien de fois ai-je rencontré des directeurs qui me disaient : « Moi, je n'embauche pas une femme, c'est un paquet de troubles. Je ne veux pas qu'elle tombe enceinte dans un mois. » Il a raison dans le fond. C'est vrai qu'on peut tomber enceinte, surtout si on est jeunes. C'est devenu grave. Si ses enfants ne sont pas élevés, une femme est bien mieux de penser à un travail pas trop fatigant, sinon elle est bloquée.

F : Ils ne sont pas fous dans les entreprises.

H : Ça fait partie de la vie. Tant le chef d'entreprise que la femme le savent. La femme n'ira pas se chercher un poste où elle ne pourra pas élever son enfant.

F : Tu as les deux aujourd'hui.

F : Certaines ne voient pas leur enfant jusqu'à l'âge de dix ans. Elles le mettent à la garderie. Le soir, elles suivent des cours et vont faire garder l'enfant chez leur mère, leur grand-mère. Par contre, je connais des filles de mon âge qui élèvent leurs enfants jusqu'à l'âge de dix ans. Puis après, elles retournent travailler.

F : Moi je dis qu'on est rendus à un point où l'homme peut le faire aussi bien que la femme. Avant, c'était la job de la femme de rester à la maison avec les petits : amener le petit chez le docteur, se lever la nuit, je connais un paquet d'hommes qui font ça. Je ne vois pas pourquoi la femme ne pourrait pas continuer sa carrière aussi bien que l'homme, et avoir des enfants. Sans en avoir autant qu'il y a quelques années...

F : Mais c'est une minorité. Nous avons encore une vieille mentalité. Les hommes doivent travailler puis rester au bureau. La femme s'occupe du reste en plus de travailler. On parle beaucoup des programmes d'accès à l'égalité. On en parle beaucoup mais les gestes sont encore minimes. Si le président de la compagnie dont tu parlais pense comme ça avant d'agir, tu as du chemin à faire.

H : C'est long à changer des mentalités.

[192]

F : Il y a autre chose. J'ai des copines qui sont enceintes. Ça ne finit plus. Nos mères faisaient ça. Elles restaient à la maison avec les petits, élevaient les enfants, avaient une job à temps partiel, puis leur chum, allait travailler. C'est drôle mais je vois ça revenir maintenant. Peut-être pas en grande pompe mais ça tend à revenir. En tout cas, je le vois dans mon entourage. Les filles que je côtoie me disent : « C'est important mes enfants. On va peut-être avoir une moins grosse maison, une moins grosse auto, une petite piscine en caoutchouc. Mais on va être heureux, tu sais. » Il y a dix ans, tu n'aurais pas vu ça. Tu aurais fait ça et on t'aurait dit : « Tu fais comme ta mère! Tu es malade?! »

Ça semble revenir. Je ne suis pas contre. Au contraire, je trouve que c'est important. Les enfants qui sont devenus des adolescents, ils ont vécu dans ce mood-là : papa et maman travaillent, le petit garçon s'élève tout seul, ou à peu près seul, à la maison. Ces enfants n'ont pas le goût de faire comme leurs parents et c'est eux justement qui vont avoir le goût d'élever leurs enfants à la maison. Quitte à gagner de moins gros salaires. Peut-être la femme va-t-elle sacrifier une partie de sa carrière? Il va y avoir encore des femmes qui vont vouloir aller plus loin, ce n'est pas un mauvais sort non plus. Mais je sens que ça tend à s'équilibrer. Il y aura peut-être moins de gros écarts. L'égalité de la femme à travers ça : l'homme n'en fera pas moins parce que la femme reste à la maison. Maintenant, lui aussi est conscient que ça se fait à deux. À ce titre, on est peut-être un peu moins égoïste qu'on ne l'a été, que la génération précédente.

F : Tu as les deux tout de même.

H : C'est mon opinion à moi aussi, mais je me trouve un peu égoïste. Nous en parlons souvent. Nous avons le goût d'avoir des enfants, mais je ne me sens pas prêt. Peut-être est-ce pour des motifs financiers ou matériels. C'est idiot, mais à bien y penser, c'est la seule chose qui me retienne.

H : C'est parce que tu prépares le terrain.

H : Ça fait un petit bout de temps que je prépare le terrain.

H : Que tu le veuilles ou non, il faut que tu changes tes priorités. Parmi les deux options des femmes, celles qui optent pour arrêter de travailler ont tout de même un mari à l'aise financièrement.

[193]

F : A présent, tu fais des enfants de manière réfléchie, calculée. Dans le sens que financièrement, on peut se permettre d'avoir un enfant, comme on peut se permettre d'acheter une voiture.

H : Souvent, tu attends le million. Mes parents n'avaient pas le million.

F : Mais ils avaient une autre mentalité.

H : Mais ils étaient capables de vivre avec cette mentalité. On court après un monde fou. On va peut-être détruire des nations, des générations si on ne veut pas faire d'enfants sous prétexte que ça prend de l'argent. Il faut que je travaille, que je travaille. Ça ne finit plus. Je vais à l'école et puis...

ça roule tout le temps. À un moment donné, tu la prends la décision : oui, j'ai des enfants, je vais gagner en bout de ligne. Mais tu as besoin de monde. Ça devient une valeur plus généralisée, c'est moins personnel, moins individualiste.

H : C'est un peu ce qui est arrivé dans les années 1960. Après la guerre, tout a déboulé. L'économie est montée puis il y a eu le Flower Power, le Peace and Love. Les gens se sont dit : « C'est assez, les gens n'ont plus conscience de rien. » Nous parlons peut-être d'un mouvement comme celui-là.

H : Un peu révolutionnaire.

Troisième séquence

Si j'ai bien compris, il serait égoïste de ne pas avoir d'enfant. Si un couple décide d'avoir des enfants, c'est parce qu'il veut s'ouvrir, donner, ne pas s'enfermer sur lui-même, être généreux et laisser la place à d'autres. Est-ce cela?

H : Je pense qu'il y a beaucoup de gens qui ne pensent pas comme ça. Ils se disent : « Je ne veux pas me retrouver seul lorsque je serai vieux. » Je sais qu'il y a beaucoup de gens qui pensent comme ça. On m'a dit : « Lorsque tu seras vieux, qui va prendre soin de toi, avec qui vas-tu vivre? »

H : Tu vas te retrouver seul.

H : Mon père me dit souvent à la blague : « Vous êtes tout ce que j'ai les enfants. »

[194]

F Mais tout le monde a besoin d'aimer et d'être aimé.

H Ce que je veux dire, c'est qu'il s'agit d'une forme d'égoïsme, de dire que je veux avoir des enfants pour ne pas être seul.

H : Peut-être pas tout de suite mais quand on va être vieux.

F : Tu dis que tu es égoïste parce que tu fais des enfants et que tu te fais plaisir à toi-même. Tu veux avoir des enfants parce qu'en bout de ligne : qu'est-ce que ça va me donner de pousser plus loin? Dans une entreprise, tu pousses, tu pousses, mais lorsque tu ne feras plus l'affaire, on va dire : « Merci, bonjour ». Tu aurais beau avoir 30 ans, 35 ans dans une entreprise, ils ne sont pas plus reconnaissant envers toi pour cela. Si j'ai des enfants, je, ne me retrouverai pas seule. Je n'aurai pas gâché ma vie pour me ramasser avec rien. Dans le sens que, au moins, je me serai fait plaisir quelque part, et souvent ce sera au niveau de la famille. Parce que si tu gâches toute une vie à travailler, je reviens à mes retraités qui, un an après, meurent. S'il y avait eu autre chose autour d'eux pour les soutenir un petit peu, à part le patron, qui te dit : « Tu es beau, tu es fin, tu es bon ... »

F : Mais c'est une autre forme de valorisation. Je veux dire que tu l'as mis au monde cet enfant, quelque part. Il fait partie de toi.

F : Et c'est la fierté des parents. La majorité sont fiers de leurs enfants et les mettent sur des podiums, et l'enfant aura beau ne rien faire de spécial...

H : Encore la performance!

F : La performance. Mais c'est un reflet de toi-même. Souvent, tu vas projeter sur tes enfants ce que toi tu aurais voulu faire, jusqu'à ce que l'enfant soit capable d'en prendre. Sinon, après, il continue son chemin. Tu auras espéré.

F : Tu auras donné de ton mieux. Tu auras donné de toi aussi. C'est là que l'égoïsme prend le bord un peu, d'avoir donné de toi-même à cet enfant-là, de ne pas l'avoir gardé rien que pour toi.

F : Parce que si c'est égoïste d'avoir un enfant, eh bien, oublie l'égoïsme, parce que tu t'oublies complètement en général. Tu ferais tout pour un enfant.

[195]

F : Mais je pense que tu deviens égoïste quand tu discutes si on va avoir des enfants ou si on n'en aura pas.

H : C'est pour cela que je dis que je me sens égoïste.

F : Ma grand-mère s'est mariée, elle n'a eu qu'une seule fille. Mais si tu remontes à deux générations, ils se mariaient, ils avaient des enfants, c'était normal. On ne s'assoit pas pour en parler. C'est rendu en 1990 que...

H : Mais les moyens de contrôle en ce temps-là étaient-ils aussi élaborés? Les femmes auraient peut-être aimé avoir le choix.

F : Mais aujourd'hui on se dit qu'on aura des enfants quand on sera mieux, quand on sera installé, quand on va être plus confortables. Avant, il y a en avait huit ou neuf, le dixième ne faisait pas de différence. Ils n'avaient pas beaucoup d'argent, ni de grosse maison ; ils étaient six par chambre. Ils n'étaient pas égoïstes en ce sens-là. Nous on se dit : « Si on a un enfant, ça signifie pas de voyage ... »

F : Ça veut dire que l'argent que tu aurais utilisé pour toi, pour nous deux, tu l'investis pour une perte finalement. C'est divisé en trois au lieu d'être divisé en deux. Il y a ta part et la part de ton mari qui n'est pas là.

F : Ce n'est pas simplement l'argent, c'est aussi tes activités. Oublie les voyages. Tu vas couper sur des activités qui te font plaisir. Tu te demandes si tu es prêt à avoir des petits et à sacrifier des projets. Je vois notre attitude comme de l'égoïsme en ce sens. La question n'est plus : « Va-t-on avoir assez d'amour pour en donner, mais a-t-on assez d'argent pour avoir un petit? »

H : Ça revient encore à l'individualisme. Si tu regardes la moyenne par famille, ça va en diminuant. Cela signifie que quelqu'un évalue que ça

coûte trop cher. Chez-moi, on était six enfants. Mon père allait travailler en bicyclette. Mais il faisait des enfants! Nous n'avons jamais manqué de rien.

F : Ceux qui ont été un ou deux enfants seulement se disent aujourd'hui : « J'aurais aimé ça avoir des sœurs, des frères. Ce que je n'ai pas eu, je vais essayer de le faire vivre à ma propre famille. » Dans les partys de Noël, vous étiez 12, vous étiez 20 avec les enfants, c'était le fun. Si tu es enfant unique, avec ton père et ta mère, tu ne vis pas vraiment ton enfance.

[196]

H : Mais la famille a quand même diminué beaucoup. Les gens deviennent plus individualistes. Ils ont d'autres buts, un paquet de projets. Alors, s'ils veulent avoir un petit... Sauf que je ne pense pas que la femme doive arrêter de travailler. C'est une drôle de société, parce que le système réussit toujours à s'adapter. Maintenant, il y a des garderies prééducatives. L'enfant n'est pas laissé seul. La femme qui a une carrière passe le prendre à quatre ou cinq heures et partage avec lui ce qu'il a appris. Je trouve ça fantastique. Les femmes n'ont pas besoin de tout mettre de côté.

F : D'ailleurs, un enfant devient trop protégé lorsqu'il est seul avec sa mère.

H : Oui. Chez nous il y a plusieurs petits enfants. Mon petit neveu est toujours avec sa mère, et il est surprotégé. Un rien le fait pleurer. Mon frère a une petite fille qui va à une garderie éducative et elle se débrouille bien. Elle parle comme une grande personne.

F : Mais ça prend beaucoup, énormément d'organisation quand tu continues à travailler.

H -. C'est sûr, ça prend beaucoup de coopération.

F : Oui, ça se fait à deux.

H : Aujourd'hui, tout se fait à deux, et c'est normal. Je trouve ça normal que l'homme aide à la maison, qu'il ne s'assoie pas en entrant.

Brève analyse

Comme l'a proclamé dès le début le mouvement féministe, « le personnel est politique ». Le déroulement de l'entrevue tend à illustrer ce principe de base. Une courte discussion sur la politique laisse les femmes plutôt indifférentes. La première séquence s'achève sur l'aveu d'impuissance, partagé du reste par de nombreux autres interviewés durant notre projet de recherche. Pourtant, une discussion passionnante s'engage lorsque la question de l'individualisme projette le groupe

dans les problèmes du couple et de la famille. Au centre, la femme au travail, le réaménagement des rapports de couple, la place de l'enfant dans le projet qui s'amorce, la transmission de la vie : le personnel est politique.

[197] Sans parvenir à l'énoncer explicitement, cette discussion rappelle aussi que le terme « économie » indique au premier chef « la tenue de la maison ». Désignée comme étant apolitique, la génération des 20-35 ans, par l'entremise de nos six témoins, se découvre sous un autre jour : elle travaille et réfléchit sur des lieux vitaux de l'expérience politique humaine où se décide l'avenir de la cité : le couple et la famille.

En filigrane de l'entrevue, on questionne l'importance politique de l'éducation des enfants, de la transmission de la vie. Sans le travail de la maison et de la famille, il est impossible pour une société de survivre : « On va peut-être détruire des générations si on ne fait pas d'enfants sous prétexte d'argent. »

Le primat de la promotion individuelle noté dans la majeure partie de l'entrevue s'accompagne des images de l'enfant-consommation et réussite, l'enfant-qui-comble, images du reste qu'à la fois reconnaît et critique le groupe. L'enfant s'avère aussi, dans les séquences citées, le facteur reconnu de dépassement, le révélateur de nos attitudes les plus profondes. Enfin, un débat proprement éthique se fait jour : la perspective d'avoir un enfant freine l'investissement exclusif en vue de biens matériels, maison ou voyages.

Chez les jeunes femmes en particulier, il est le vecteur critique de la génération des femmes émancipées qui précède, qualifiée d'égoïste, qui a laissé à la dérive sa progéniture pour vivre sa vie. On assiste enfin au réaménagement des libertés qui creusent autrement et tentent de reformuler en partie le contenu de la transmission de la vie, en tenant compte des nouveaux signes sociaux : la femme au travail, les garderies prééducatives notamment, le partage des tâches. Il s'agit d'un enjeu politique vital pour les 20-35 ans, et pour toute la société.

Il faut laisser ici le lecteur sur cette question : la génération apolitique, areligieuse des 20-35 ans n'est-elle pas en train de réélaborer les enjeux sociaux, élargis, à même leur quotidien en pleine construction? Du personnel au politique, du personnel au religieux communautaire. L'enjeu premier en est un d'attachement, de requestionnement de l'au-

thenticité des liens entre hommes et femmes, avec les enfants, avec Dieu. En perdant de vue cette dimension, on s'empresse trop vite de taxer la génération des 20-35 ans d'individualisme et d'indifférentisme.

[198]

*Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.*

Troisième partie : Orientation sociales,
culturelles et religieuses

Chapitre 17

Des îlots de conscience

Le bonheur, c'est comme le succès ou le sucre
à la crème. Quand on en veut, on s'en fait.

[Retour à la table des matières](#)

Une autre entrevue étonnante amène à creuser davantage le puits de la génération des 20-35 ans. Trois hommes, deux femmes, trois des classes populaires et deux de la classe moyenne, parlent à leur tour de leur perception de la société, de la politique, de l'avenir, de la religion, de la société idéale. Le groupe précédent réunissait des cadres de professions de service, celui-ci met en scène des employés : serveur dans un restaurant, commis, travailleur social, agent de promotion dans un centre de loisir, concierge. Ce qui frappe au premier abord, ce sont les jeux d'opposition multipliés dans les propos des interviewés, entre le système et la vie privée.

La société globale

Le groupe entrevoit la société globale de façon négative : compétition, consommation, image, performance, « où l'humain n'est pas considéré », c'est-à-dire les relations intimes, amicales et familiales, seuls lieux où l'« on peut se permettre d'être soi-même », « se sentir bien dans sa peau ». Le travail, la politique, représentent un ensemble aliénant à l'égard duquel on doit « défendre son espace vital ». Les membres du groupe concèdent sans cesse à tout ce qui se déroule hors du cercle des relations immédiates : « Le rapport de force n'est pas équitable, alors tu dois t'adapter. » Un autre groupe d'interviewés exprime la même opinion :

Les grosses institutions, ça va toujours mal. Elles vont essayer de regrouper les gens au lieu de les laisser se regrouper entre eux par amour, par affinité.

[199]

C'est tout le nouveau langage, un nouveau vécu. Les personnes sont plus importantes que les structures. Je pense qu'il y a friction entre les deux. C'est le nœud de bien des problèmes.

Nos interviewés jugent la société de façon indifférenciée, disqualifiant d'un même souffle la compétition, le travail, le système, la performance et l'image. La critique se fait dans l'auto-affirmation, sur un ton de bravade :

Je suis chialeux à la job ; je dis à mon boss ce que je pense. Ça me vide, ça me fait du bien, je me vide le coeur [...], mais j'ai à m'adapter. Je ne dis pas que c'est ce qu'il faut faire, mais c'est ça qui se produit. Notre seule liberté est celle de penser. Liquider ta colère puis entrer dans le cadre.

La société globale « ne peut s'organiser pour aller mieux. Il y a des individus qui décident de faire un pas pour devenir mieux ». La seule solution est de « cadrer avec ton idéal. Être bien pour toi ».

L'attitude de bravade contre la « mauvaise société », le « mauvais patron », le « mauvais professeur », les exigences de performance, traduit à la fois l'impuissance et la méfiance. L'un des interviewés parle de son engagement dans ces termes : « Je m'amuse au bureau à faire du syndicat. » Ce à quoi une autre lui répond : « C'est ta façon de contredire le système. »

Le groupe fait une expérience dramatique du travail :

Tu n'es pas irremplaçable, on se pile dessus. L'administration ne s'intéresse qu'à la piastre. La base, le contact humain, est réduite au minimum. La mentalité n'est pas là.

Tu ne vois pas ton produit fini. Tu as beau faire une chaise, si tu vois ton produit fini, ça devient une source de valorisation, parce que tu le vois fini. Poser 15 000 *bolts* dans une journée, ça n'apporte rien. Dans une compagnie, en haut, pour l'administration, la finalité est le signe de piastre. Par tout, l'humain est réduit au minimum.

J'envisage mieux un peu plus tard, quand je vais avoir mon bureau, que ma clientèle va dépendre de ma compétence. Ma compétence reposera sur mon amour du métier. Si tu aimes quelque chose, tu es bon parce que tu en manges.

Tu ne peux pas faire des choix comme individu. On est tout le temps poussé, poussé, poussé, même dans la vie privée. À la [200] compagnie, on marchait par peur. Si je reviens à la compagnie, ce sera à égalité.

Il est grave le problème. Tu sais, à la compagnie, il y a un taux de suicide effrayant! Il y a quelque chose qui ne marche pas là-dedans. Regarde le Japon. Les enfants qui poussent, ils ne veulent plus travailler. Ils n'ont pas connu ça, eux, les difficultés de l'après-guerre. Ils veulent regarder la télévision, le soir aller jouer. Ils s'en foutent de tout ça. Le système va tomber parce que ce n'est pas normal. Ton corps a des limites. Puis il faut que tu les respectes tôt ou tard, sinon tu explodes.

Il ne faut pas se dire : « C'est comme ça, parce que ceux qui sont en haut décident que c'est comme ça. » Ils n'existent que par rapport à toi. C'est toi qui dois décider.

Le regard du groupe sur la société relève de multiples manichéismes ²⁸. Les intégrés et les exclus, les mauvais boss ou politiciens « en

²⁸ Voir Jacques GRAND'MAISON, *Les Tiers, 2. Le manichéisme et son dépassement*, Montréal, Fides, 1986.

haut », et l'humain « en bas ». Une sorte de réflexe anti-institutionnel versus l'autonomie personnelle, l'intimité. Le dirigisme contre l'auto-gestion. L'employé-victime contre la société, le pouvoir et l'autorité dans un procès univoque. En reportant sur ces « autres » tous les torts, sa responsabilité propre n'est jamais mobilisée dans le débat. L'exclusion des deux termes, propre au manichéisme, charge un discours d'oppositions et non de questionnements, de distinctions ou d'évaluations constructives. Vérifions cette logique dans les séquences suivantes de l'entrevue.

Comment nos interviewés appréhendent-ils l'avenir?

L'avenir, je le vois positif, parce que je ne continuerais pas. J'ai confiance en ce qui va arriver.

L'avenir, c'est ce qui se bâtit là. Au lieu de se piler sur les pieds l'un de l'autre, c'est essayer de donner un coup de main. L'environnement, les relations entre les personnes, ça va être l'avenir. Personne ne peut dire si ce sera pire ou meilleur.

Le succès, c'est comme le bonheur et le sucre à la crème : quand on en veut, on s'en fait. On veut que ce soit positif, pas négatif.

[201]

Je ne dis pas qu'il y aura de gros changements, je ne dis pas ça. Si ça reste comme ça, je serai très heureuse. Si ça s'améliore, encore mieux! Mais je ne m'attends pas à ce que ça se détériore. Ce n'est pas ce que je veux.

Je pense que ça bouge. Tout bouge. Nous sommes dans un mouvement. C'est comme une graine, ça pousse. L'important c'est qu'il y ait une action. Si on continue, peu importe qu'on ne sache pas ce qui nous attend demain. Il se peut qu'il y ait une bombe, mais même après la bombe, je vais m'adapter, m'adapter dans le sens où il faut que ce soit pour moi.

C'est vrai. On peut avoir à bâtir avec ça, repartir avec ça. Ça ne veut pas dire que ça va être nécessairement bon demain, mais peut-être qu'après demain, si on y est encore...

Quand je dis que ce sera meilleur demain, je ne le sais pas. C'est pas tellement ça qui est important, mais plutôt d'essayer de continuer puis de ne pas lâcher.

C'est l'espoir, c'est la foi. Il n'y a pas longtemps que j'ai redécouvert l'espoir et la foi. Voilà pourquoi je dis être dans une phase égoïste. Je sais qu'il y aura des choses difficiles, mais je continue quand même. C'est trop bon en ce moment, ça goûte bon. Même si ça fait mal sur le coup, que quelqu'un me lance une claque, je n'aime pas cela, mais je continue quand même.

J'espère qu'on va vivre tout cela. Car il y a des limites. On ne peut pas aller trop loin avec la planète. On n'aura plus ni souffrances ni joies, car la planète ne sera plus là. La terre, c'est un hôtel. On vient, on s'installe, on fait son temps, on repart. Dans un hôtel, si tu commences à déplacer les meubles, le propriétaire va dire : « Va t'en, je ne tolère pas ça! » La terre, c'est pareil. Il faut la respecter. On peut se chamailler entre nous, ce n'est pas grave, mais elle, il faut la respecter.

L'avenir dépend beaucoup de petits gestes. Par exemple, mon père ramasse les papiers.

Moi, ce que je me demande, c'est : « Quand on va souffrir, quel truc va-t-on trouver pour être capable de souffrir? »

Une attitude attentiste et résignée marque le discours. Un discours fondé sur l'espoir de survivre malgré tout : « avoir confiance en [202] ce qui va arriver », l'action comme une « adaptation, même après la bombe », « repartir avec ça », « continuer, ne pas lâcher », « être capable de souffrir ».

Issus de la prospérité d'après-guerre, les jeunes de 20-35 ans, devant la possibilité d'un retournement, ne songent pas d'abord à déployer des efforts pour l'éviter. Ils espèrent simplement passer au travers. Le thème environnemental présente une singulière modification du rapport au monde : de l'exploitation technique à la désappropriation radicale du monde. On ne cherche plus à le gérer intelligemment. L'intendant devient locataire, soumis à un ordre du monde. Cette vision écologique pourrait-elle légitimer la démobilisation observée de manière générale dans l'entrevue? Chose certaine, on n'en demeure plus à l'attente que « la société de prospérité revienne », on ne remet plus au gouvernement la responsabilité de la relance économique, on accepte avec une sorte de fatalité des perspectives d'avenir plutôt sombres : « Quel truc va-t-on trouver pour être capable de souffrir? »

Comment concevez-vous le rôle de la politique dans tout cela?

C'est un beau jeu! (*Rires*) Des grands enfants qui s'amuse, un trip de pouvoir.

Ça dépend si tu associes la politique avec le pouvoir. Le pouvoir fait qu'il y en a en haut qui décident pour toi. Si la politique était là pour faire, améliorer, ce serait bien. Mais c'est un trip de pouvoir, une affaire de contrôle pour la plupart du monde.

La participation serait plus grande si ça n'était pas une affaire de contrôle.

Les dirigeants, ce sont peut-être des gars intellectuellement capables, mais ils n'ont pas la sagesse. Regarde les grands-mères qui passent une soirée assises sur un banc ; elles tricotent. C'est en dedans que ça se passe. Ça c'est bien! Celui qui parle, qui fait de grands discours, c'est l'intellectuel! Ça ne tourne pas rond et ça ne veut rien dire. L'autre qui n'a l'air de rien, qui fait des choses très simples, elle, c'est fondé, il y a quelque chose. Au niveau politique, les gars se pensent tout-puissants. Mais tu n'es pas tout-puissant! Tu viens faire un séjour ici et *that's it!* Tu n'es rien et tu es tout. Ne dérange pas l'harmonie, c'est dangereux.

[203]

Mais il faut éviter de lancer la pierre à tout un gros système. S'il n'y avait pas de politique, comment s'organiserait-on? Le système n'est pas parfait parce qu'il y a tellement d'informations, tellement de choses qui surviennent, qu'une seule personne, même la plus intellectuelle, ne peut accumuler toute la somme de données qui lui arrive. On critique la politique, on critique un paquet de choses, mais... Il faut dire qu'actuellement, les fonds sont détournés. En plus, on a un trip planète, et les fonds sont redistribués dans ce sens-là. Moi, j'aimerais que ce soit distribué aux individus plus qu'à d'autres secteurs. On retourne vers un état de compétition. L'industrialisation, c'est rendu au bout. Attention! parce que tout à l'heure, ça va être trois fois plus fort que ça. On va décider autre chose à partir de remises en question existentielles.

La politique, c'est un paquet de dossiers qui se promènent d'un parti à l'autre. C'est toujours les mêmes dossiers. Ça ne bouge pas.

Il y a eu des politiciens qui ont fait des bonnes choses.

Il y a des passionnés qui ont fait que ça a bougé. Comme René Lévesque, c'était un homme de cœur, il nous aimait.

C'est du monde qui sont arrivés et qui ne disaient pas : « Moi, je suis super-important, tout le monde me connaît. » C'est du monde qui se disait : « Moi, j'ai mes idées, je veux aller en quelque part et faire ça. » Je trouve que les partis politiques ne devraient pas exister, mais plutôt un regroupement d'êtres humains qui ont des idées. Les partis se battent pour le pouvoir, pas pour les bonnes idées. Je sais que c'est idéaliste, mais c'est ça que je veux, pas une bataille.

Mais on est des êtres humains. On grandit avec les crises, les rapports de force, c'est important.

Les politiciens, ce sont des acteurs. Mais ont-ils le choix? Les politiciens sont élus à cause de l'image, pas à cause des idées. L'image, c'est très important dans notre société.

On est de l'autre côté de la clôture. Je trouve ça dangereux de pointer du doigt des choses qui se produisent. Nous manquons d'information.

[204]

Regarde juste ce qui s'est produit aux États-Unis. Le cas Gary Hart. Parce qu'il a eu une aventure, il a perdu. C'était pourtant un bon candidat. Mais s'il n'y avait pas de trip de pouvoir... C'est l'autre parti qui l'a descendu.

On ne connaît pas nos politiciens. C'est un manque d'information ou de la désinformation. Tu les vois trois ou quatre fois, une demi-heure en tout et partout. Tu juges quelqu'un en une demi-heure.

Tu les regardes s'engueuler à l'Assemblée nationale, ce sont des enfants. Ça a l'air bidon, c'est vrai! Mais on ne sait pas que ce que l'on voit, c'est une façade.

Retenons de ce court débat quelques éléments. De nouveau se présente la logique « ceux d'en haut », « ceux d'en bas », le contrôle-pouvoir versus le non-participant. Par l'opposition intellectualisme-sagesse, il y a affirmation du niveau de l'intériorité pré-logique ; René Lévesque est jaugé à partir de la dimension affective.

La séquence présente de plus un changement de perspective. La politique de pouvoir, de contrôle devient victime de l'image, une scène lointaine à laquelle le groupe accède difficilement. L'absence d'idées politiques relève finalement plutôt de la difficulté d'avoir accès à l'information. Les « acteurs » sont entrevus à travers le champ de « vision » limité du groupe : « on est de l'autre côté de la clôture », « manque d'information », « on ne connaît pas nos politiciens », « tu les vois, tu les juges en une demi-heure », « regarde-les s'engueuler à l'Assemblée nationale », « façade ».

Un autre manichéisme : la télévision, média de communication, éteint le dialogue. Devant des images, des solitudes qui jugent, déconstruisent, tout en admettant n'y rien entendre! Aurait-elle ouvert l'ère de l'incommunicabilité? Nos interviewés évaluent le domaine politique par la perception visuelle. D'une part, ceci renvoie à la faiblesse du prisme de la télévision qui ne transmet finalement que des impressions, suscitant chez l'auditeur la méfiance ou le scandale. D'autre part, on ne peut s'empêcher d'observer la forte teneur descriptive des propos du groupe. Comment juger des idées politiques si on ne se confronte pas à des textes?

[205]

Et la société idéale?

Il n'y en a pas. (*Approbation du groupe*)

LOUISELLE : Il faut commencer par nous autres. Moi, c'est d'atteindre l'équilibre.

SYLVAIN : Au niveau terrestre, c'est difficile à imaginer. J'espère, moi, que ça existe quelque part, qu'à un moment donné, tu évolues, tu passes à autre chose. Il existe peut-être une autre étape plus élevée.

PAUL : Moi, la société parfaite, c'est celle que l'on a. Il suffit juste d'être capable de mettre les bonnes lunettes et de regarder.

SYLVAIN : Mais tu oublies les gars qui se suicident à la Compagnie!

PAUL : Ce n'est pas oublié, la réalité c'est ça. Mais on est pas capable de s'arrêter et de regarder les petites choses. Le gars n'aura peut-être pas le goût de se suicider s'il est capable d'apprécier autre chose.

MANON : On a perdu une capacité d'émerveillement. On prend tout pour acquis.

PAUL : On regarde ailleurs pour essayer de trouver autre chose. Pourquoi ne se contente-t-on pas de regarder puis de dire : « J'ouvre le robinet. L'eau est un peu contaminée mais... »

SYLVAIN : Quand tu vas l'avoir ton fameux cancer, qu'est-ce que tu vas faire avec?

PAUL : Si la vie m'amène là, elle m'amènera là. Pourquoi faudrait-il que j'y pense? J'ai pas besoin de ça. Si je savoure la vie comme elle est, il arrivera le cancer, mais si je peux être bien dans ma peau, si je peux savourer les choses comme elles sont, peut-être que je n'en aurai pas de cancer, parce que je vais être suffisamment bien avec.

SYLVAIN : Je ne dis pas que tout le système n'est pas bon, mais il faut l'améliorer. Parce que si tu fermes les yeux, puis tu dis : « On fonctionne de même », ça va aller vers la décadence au lieu d'aller en progression.

PAUL : Mais moi je vais faire le bout que je suis capable de faire, avec lequel je vais me sentir à l'aise.

[206]

SYLVAIN : Tu es positif, mais il faut être réaliste aussi.

MANON : Il faut avoir confiance. Il faut profiter du présent tout en tenant compte quand même un peu du futur, mais ne pas vivre pour le futur. Si tu vis ce qui t'arrive tous les jours super-bien, si tu prends le temps de t'arrêter à ce qui t'entoure, de profiter au maximum de tes relations avec le monde ; bien, quand tu vas mourir, tu pourras dire : « J'en ai profité de la vie puis ça a été bien cool. »

PAUL : Tous les coups durs qu'on peut recevoir ne font que nous permettre de mieux apprécier les bons moments. À partir de là, on va se dire :

« C'est très bon comme c'est ; pourquoi je voudrais aller ailleurs? Est-ce pour fuir que je cherche quelque chose ailleurs? » la réalité est là, dans le présent.

Cette vision idéale de la société ne serait-elle pas le correspondant imaginaire de l'inactif « passer à travers »? S'émerveiller des petites choses, profiter de la vie telle qu'elle est, du moment présent, anticiper un état supérieur, ces expressions de l'habituel « vivre et laisser vivre » parachèvent une entrevue traversée par la disqualification paralysante du « système ». Retranchés sur leurs îlots de conscience, ces interviewés ne conçoivent d'idéal que la rêverie dans le réel. La rigidité des institutions ne rencontre que la mollesse de ses destinataires. Entre le « après la bombe, je vais m'adapter », et « la vie, ça été bien *cool* », il nous semble entendre l'expression populaire : « Il n'y a rien là! »

« *Liquider ta colère puis entrer dans le cadre* »

À la lecture de l'entrevue ressurgit à notre mémoire le cortège des géants, à la Saint-Jean-Baptiste (1991), le défilé du vaincu qui défie l'échec quotidien. Ce rituel festif du mois de juin 1991 n'est pas sans évoquer la « fête des fous », ces carnivals où les sociétés « mettaient le monde à l'envers pour mieux exorciser le désordre toujours menaçant », sans vraiment transformer l'ordre social ²⁹: « liquider ta colère puis entrer dans le cadre ». Se transmuant en géants, les Québécois ont transmis le message contraire, leur sentiment d'écrasement, leur [207] difficulté à se situer à taille adulte, comme vis-à-vis, dans le monde actuel. Cette difficulté ne date pas d'hier, comme le montre historiquement Fernand Dumont :

Après la Conquête, nos ancêtres québécois étaient 65 000, et sans cadres assurés. Les seigneurs n'avaient pas joué, sous le Régime français, le rôle

²⁹ Danièle HERVIEUX-LÉGER, *Vers un nouveau christianisme?*, Paris, Cerf, 1987, p. 166.

d'entrepreneurs que les autorités métropolitaines avaient conçu pour eux ; leur importance diminue encore sous la domination britannique, pour se dissiper tout à fait au 19^e siècle. L'Église est tenue sous le contrôle sévère de la part du conquérant, au point où certains historiens ont pu parler de *servitude*. Elle n'encadrera vraiment le peuple qu'à partir du milieu du 19^e siècle. Nous avons disposé d'un parlement à nous, mais sans grande puissance, sans responsabilité ministérielle, en lutte constante avec un pouvoir exécutif arbitraire ; ce qui devait aboutir aux Rébellions de 1837-1838. [...] La Confédération vint en 1867 ; nous y avons joué un rôle médiocre. [...]

Au lendemain de la Conquête, le commerce de la fourrure, principale ressource, est passé aux mains des étrangers. Quand vint l'industrialisation, nous y avons surtout participé à titre de porteurs d'eau. [...] Quand un peuple est dépossédé de tant de manières de son pays, sans véritable prise politique ou économique de son destin, comment ne recourrait-il pas au rêve compensatoire ? Comment l'idéologie ne lui serait-elle pas un refuge ? Pauvre, certaines de ses élites lui ont conféré une vocation historique, religieuse, spirituelle. Contraint à laisser fuir ses fils vers les États-Unis, on en a fait des convertisseurs du continent. Mis à l'écart des décisions industrielles, on a exalté l'agriculture [...]

Depuis plusieurs décennies, il est convenu de dénoncer avec un succès facile, cette mythologie. Les Québécois d'aujourd'hui ne s'aiment pas quand ils songent à leur passé. Sans doute, ces rêves de jadis étaient-ils puérils. Mais si nous en comprenions mieux la raison d'être, nous pourrions retisser d'eux à nous la continuité des mêmes embarras : la continuité d'un problème à résoudre.

Car la situation de fond n'a guère changé. Malgré l'emprise plus grande du gouvernement du Québec sur notre vie collective, [208] notre sujétion économique demeure. Et notre colonisation mentale, notre exil dans des représentations qui ne sont pas vraiment les nôtres, n'ont pas cessé ³⁰.

Du « je » au « nous », ou la peur de disparaître

Le passage de la société québécoise de l'encadrement religieux aux libertés individuelles est exprimé à souhait par les interviewés, de la manière suivante :

³⁰ Fernand DUMONT, *Le sort de la culture*, Montréal, Hexagone, 1987, p. 240-242.

Croyez-vous que l'État-Providence, c'est fini?

Bien sûr!

L'important pour moi c'est de m'écouter, je vais regarder où je vais dans ces discours. Je ne dis pas que je vais faire attention aux autres. C'est comme ma liberté, je vais y faire attention. Je vais faire attention à moi, puis aux autres. Qu'est-ce qui est le plus important pour moi? Je pense que les gens autour de la table, ce soir, sont minimalement conscients, mais dans la réalité, est-ce le cas?

On est conscients jusqu'à une certaine limite.

De toute façon, tu n'as pas le choix de devenir conscient. Sinon, la terre va te parler. Il faut que tu fasses des choses qui sont en harmonie.

Ce dont tu parles, c'est d'harmonie et d'équilibre. Je suis bien d'accord avec ce principe-là. C'est ça que je recherche. Mais on ne le verra pas. C'est une question de balancier. C'est long à changer une mentalité. Il faut que je retrouve d'abord mon équilibre à moi.

Le système lui-même va exploser. Il faut que ce qui monte redescende. Ça monte et ça va retomber. C'est parce que c'est naturel ; c'est comme ça.

Mais ce que tu dis c'est que les gens font des choses pour eux-mêmes. Finalement, le futur, on s'en balance. Moi je me ramasse avec les conneries que mes parents ont faites, et nos [209] enfants vont eux aussi se ramasser avec les conneries qu'on va faire, et les bonnes choses qu'on va faire.

Mais je pense qu'il y a de l'amélioration, entre ce que mes parents m'ont donné et ce que je vis présentement. Je crois qu'il y en aura dans dix ans aussi. Ma grand-mère, est-ce qu'elle était consciente? Il y a des choses que ma mère faisait que je ne ferai pas, parce que je le réalise. Elle le réalise aujourd'hui, mais seulement depuis qu'elle a cinquante ans. Moi, je suis chanceuse, j'ai profité de sa vie à elle.

Tu veux dire consciente ou articulée? Tu parles de ta grand-mère. Nous, on a l'instruction obligatoire ; on apprend et on voit plein de choses ; on est dans une société qui bouge beaucoup plus rapidement. Tu deviens articulé beaucoup plus rapidement. On est moins isolés, même si en dedans de nous autres on peut se retrouver plus isolés. Mais on est plus articulés au niveau de notre manière de voir, dans notre manière de parler. Il y a quelques dizaines d'années, ils étaient plus sous-culturés. Au temps de ma grand-mère, ils étaient conscients mais ils étaient encadrés par différentes choses.

Je suis bien d'accord.

Premièrement, ils étaient encadrés par la religion. Puis on peut y aller aussi avec toutes les valeurs, les idées religieuses selon lesquelles tu fais ceci ou cela : tu t'enlignes comme cela, sinon le bon Dieu... Nous, on a décro-

ché de ça. On est plus centrés sur c'est quoi notre vécu et comment on s'enligne. Mais de là à être conscient...

Ces jeunes expriment la coulée historique occidentale des dernières décennies : libération individuelle des structures religieuses, sociales et communautaires. Comme ils ont disqualifié le système au début de l'entrevue, ils disqualifient l'encadrement moraliste du passé. L'enjeu, c'est d'aller au bout de l'expérience de liberté qu'une instance extérieure ne pourrait remettre en question. L'inaliénable trésor acquis ces dernières années, c'est la conscience de soi, du reste, très fluide. « L'être articulé » n'offre pas beaucoup plus de consistance. Le « comment on s'enligne », après la libération du vécu, ne s'accompagne pas de projets d'avenir ou d'enracinement dans des institutions qui produisent un corps social. Le repli sur le moi, le procès des axes de structuration - système, travail, société, [210] religion -, l'anticipation abstraite connotent cette supposée « conscience ».

Le traitement flou de la « conscience » est récurrent dans plusieurs entrevues de groupe. Citons une intervention parmi d'autres :

Si, individuellement, chaque personne devient consciente de qui elle est et de ses valeurs, alors elle prend aussi conscience de ce qui l'entoure. Vous savez, il y a des jeunes qui vivent la violence et tout ça. Cela est dû en grande partie au fait qu'ils ne sont pas conscients, et leurs parents non plus. Cela engendre des mécanismes de défolement.

Tout en reconnaissant l'importance d'« être conscient », de « nommer ses valeurs », l'interviewée et son groupe n'ont pas la philosophie de base qui leur permettrait de sortir de ces « lieux communs ». Reconnaître uniquement « en soi » des valeurs, c'est ignorer le processus d'apprentissage essentiel qui forme la réflexion, le jugement et rend capable d'agir. C'est ignorer que *l'éducation, nécessaire à la formation d'un esprit critique, est une valeur en elle-même.*

Une remise en question de l'individualisme-repli se fait jour par l'interpellation qu'adressent les autres cultures : une transition du « je » au « nous » :

Les Japonais ne se situent pas au même niveau que nous. Ils ont une mentalité structurée de façon différente de la nôtre, fondée sur l'honneur. Nous, c'est sur l'image, c'est très différent. Ils pensent beaucoup plus en termes de collectivité, et nous on pense beaucoup plus en termes d'individu. En Afrique aussi, ils vivent en collectivité.

Nous, on est centré sur nos besoins. Je trouve que nous sommes égoïstes. Le mieux serait un mélange entre les deux. C'est bon, nous sommes à l'écoute de nos besoins. Chez les Japonais, il y a un côté qui est bien. Es vivent pour le groupe, la collectivité. Les deux extrêmes ne sont pas mieux l'un que l'autre. Il faut l'équilibre entre les deux.

Si nous parlons toujours en termes de « moi », ça ne marche pas. Peut-être que nos jeunes vont repartir avec la force de nos faiblesses, qu'ils vont être capables de penser en termes de « nous ». [211]

Personnellement, êtes-vous à l'aise de vivre cet individualisme?

Moi, présentement, je suis dans une phase égoïste. Quand on était jeune, on a été éduqué tout le temps, tout le temps. J'ai atteint une limite. Je veux m'ouvrir à moi et après cela aux autres. Je fais un retour à moi : savoir ce que je veux, où je m'en vais.

Je pense que ce n'est pas mal de penser à soi, de faire des choses pour soi. C'est une forme de « on s'aime ». C'est une notion de respect. Si tu penses à toi, que tu te fais du bien à toi et que tu te respectes, il va y avoir une harmonie qui va se créer.

C'est vraiment le mot clé, le respect. Si tu te respectes, tu respectes les autres, tu respectes un environnement. S'il y avait du respect, ce serait magnifique dans notre monde. Ton environnement et tes relations avec les autres seraient corrects. Tu accepterais qu'ils soient différents.

Il faut que chacun fasse son petit bout. Il ne faut pas penser changer le monde. Il faut penser à soi, tu sais. Tu fais ton petit bout à toi, puis, si l'autre trouve que c'est pas pire, il va faire comme toi.

Une étude d'anthropologie comparée de F. Shu rend compte de trois grands paradigmes : l'indépendance (Américains), l'interdépendance (Chine) et la dépendance (Indes)³¹. L'indépendance poussée à l'extrême limite favorise l'épanouissement personnel au détriment des liens humains, intergénérationnels notamment. L'un des interviewés exprime la terrible fragilité, l'angoisse, l'introspection malade à laquelle renvoie éventuellement l'indépendance : « J'ai atteint une limi-

³¹ Voir Jacques GRAND'MAISON, *op. cit.*, p. 121-180. Commentaire de F. SHU, *Cast, Clan and Club*, New York, Nostrand, 1963.

te, je veux m'ouvrir à moi. » Le respect, cette valeur-clé, se borne à l'acceptation de la différence, ce qui ne fait qu'approfondir la désolidarisation sociale au nom d'une certaine harmonie, d'une absence de conflits. La résolution du « Je » en un « nous » est laissée à « nos jeunes »!

[212] Nous ne nous étendrons pas plus sur cette réflexion qui sera reprise dans les tendances lourdes exposées dans les parties suivantes de cette étude. Concluons cette partie sur les propos de Pierre, 29 ans, qui radicalise l'enjeu de la rencontre des Québécois avec les autres cultures :

En regardant les adolescents, j'ai l'impression de me retrouver en face de grandes bouches ouvertes incessamment insatisfaites de ce qu'elles reçoivent comme nourriture. Ils n'aiment pas la lecture, le travail. Leur langage est blasé. Avec tout le manque de conscience sociale dont ils souffrent, je me demande ce que deviendra notre société de demain. J'imagine que les Québécois de souche laisseront leur place aux gens d'autres nationalités qui modifieront le cours des événements par leur façon de vivre. Le Québec ne sera plus québécois. Les personnes d'ailleurs, maintenant d'ici, prendront notre société en main. Plusieurs ethnies reprochent aux Québécois leur manque de discipline, leur laisser-aller quant aux valeurs qu'ils promulguent. Les jeunes générations ethniques ont une façon de voir la vie bien différente de nos québécoises. Ils ont connu directement ou indirectement la souffrance, l'oppression. Leur préoccupation touche l'essence même de la vie : le respect d'autrui, la liberté dans l'unité, la force communautaire, l'éducation, le respect des parents, etc. Je ne crois pas que leur attitude soit dépassée, mais elle témoigne de la recherche d'un sens à la vie.

Quêtes spirituelles

Dans tout cela, est-ce que l'Église et la religion ont leur raison d'être?

SYLVAIN : Je pense qu'il faut qu'il y ait de plus en plus un éveil spirituel. L'argent, la politique, ça fonctionne. Mais il ne faut pas oublier le côté humain, spirituel. Ça joue la foi, de croire en quelque chose. On ne peut pas axer toutes nos affaires sur les choses matérielles. À la compagnie, le taux de suicide est élevé, parce qu'ils ont oublié le côté spirituel. Il faut qu'il y ait un équilibre dans tout cela. Si on développait le côté humain... le

partage des choses n'est pas là. Il y en a qui sont riches, il y en a qui sont pauvres. Le problème est au niveau spirituel, côté humain.

[213]

MANON : Je ne crois pas en une religion. Ce n'est pas spirituel, ce n'est pas évident pour moi. Sauf que je crois en un système de valeurs qui peut-être découle de cette religion-là. Qui peut t'aider dans la vie? Ma foi c'est la vie. Je ne veux pas vivre parce que quelque chose m'attend après. Je veux profiter de la vie au maximum. Souvent, j'ai le goût de croire qu'il y a quelqu'un en haut. C'est comme une bouée de sauvetage.

Le système Église, ça pourrait être bien si ça ne se répétait pas tout le temps. Puis je ne vois pas vraiment le sens d'aller à l'Église. Il y a des curés super le fun, parce que durant l'homélie, ils parlent de choses qui s'appliquent à la vie, de valeurs qui font penser. C'est comme cela que je verrais l'Église, comme quelque chose qui te fait penser. Ça ne sera pas nécessairement rattaché à un Dieu, mais des rencontres où tu peux parler.

LOUISELLE : Moi, l'Église je l'ai vécue, subie et rejetée, à 100%, à 200 milles à l'heure. Je l'ai garochée. (*Rire*) Puis, je me suis trouvée vraiment vide. Le Dieu avec, tout est parti. Puis là, je suis à la recherche. Je recherche la spiritualité ; je recherche la foi. C'est quelque chose d'important et ça va avec mon équilibre. J'en parle et je vibre en dedans. C'est hyper important. Ça fait partie de mon égoïsme parce que c'est une base, c'est ma tête, mes jambes. Ça m'aide à respirer. C'est une crise existentialiste.

SYLVAIN : Oui, Oui, c'est vraiment tout. L'Église ne répond pas, c'est trop rigide pour moi.

LOUISELLE : Vraiment trop rigide. Moi je crois à quelque chose, à un Esprit qui s'appelle bien ou mal, je ne le sais pas. Donnez-lui le nom que vous voulez. En tout cas, je le recherche. C'est super important, c'est une bouée de sauvetage.

MANON : Mais je ne voudrais pas que ce soit juste ça. Je regarde ce que j'ai, ce que je vis, puis je me trouve super-chanceuse. Puis j'ai le goût de dire merci à Quelqu'un. Sauf que je ne suis pas capable de le faire, parce que je n'y crois pas assez, je ne suis pas sûre. J'aurais le goût de le faire, non parce que je suis mal prise, mais parce que j'y crois vraiment.

LOUISELLE : En tout cas, pour moi, ma bouée de sauvetage est là, parce qu'il faut qu'elle soit là. J'en ai besoin. Si elle n'est pas là, je craque. J'espère qu'il y a autre chose. C'est ça qui fait mon [214] espérance. Mais où s'en va-t-on? Vais-je retourner à l'Église ou devenir bouddhiste? Je ne sais trop.

MANON : Moi, la religion que j'ai vécue étant jeune, c'était aller à la messe, s'asseoir puis regarder le monde, tout apprendre par coeur. Ça n'avait pas de sens pour moi. Je trouvais que c'était une grosse farce parce que les gens sortaient de là et ils n'appliquaient rien dans leur vie. Ça m'écœurerait royalement. Je connaissais des personnes super-bonnes et qui n'allaient

pas à l'église. C'est dans des valeurs que je crois, que je rattache à la religion. Sauf que dans son fonctionnement, il y a des affaires qui viennent contredire cela, qui ne m'attirent pas.

MARC-ANDRÉ : Moi j'ai la foi, mais je ne crois pas en l'Église. Ça fait six ans que j'essaie de trouver de quoi. Je ne peux pas être plus proche que je ne le suis. Je n'embarque pas dans leurs affaires. On dirait que tout est réglé. Quand je suis venu au monde, j'ai été accepté tel que j'étais. Ils essaient de m'imposer des valeurs pour eux.

MANON : Est-ce les valeurs ou le fonctionnement? Parce que les valeurs rattachées à cela, comme le partage, ce sont des choses positives. Puis le fonctionnement, c'est leur manière de l'appliquer.

PAUL : S'il y avait des femmes curés, ça n'existerait pas.

MARC-ANDRÉ : Pour eux, je pense que le fonctionnement, c'est leur valeur. J'embarque dans un seul sacrement, dans celui du baptême à 100%, parce que je me dis : « Je crois en Dieu. » On est une grande famille. Après ça, je suis dans la famille. Je me dis : « Je n'ai rien à lui prouver. » Je n'embarque pas là-dedans, tu sais. Mais pour la foi, croire, je crois, énormément. Ce sont deux choses complètement différentes.

MANON : Je ne vais pas à l'Église, mais le soir dans mon lit, c'est *weird*, je parle à quelqu'un. (*Elle rit, elle est nerveuse*) Je veux croire en quelque chose, je veux qu'il y ait quelque chose. Je ne sais pas à qui je parle comme ça le soir. Peut-être est-ce simplement parce que ça me fait du bien. Mais je ne peux pas dire honnêtement : « Oui, je crois que Dieu existe. » Je ne sais pas mais lorsque je regarde la terre, comment ça a commencé, tu sais la naissance, comment notre corps fonctionne, je me dis, ce [215] sont des merveilles. Je me dis : « Comment se fait-il qu'on soit là? » Sauf que je n'arrive pas à faire un foutu lien qui va me faire dire : « Oui, Dieu existe. »

MARC-ANDRÉ : Et moi, je ne me suis jamais senti obligé.

PAUL : C'est peut-être ça la différence. (*Approuvé par le groupe.*)

MARC-ANDRÉ : Si tu es bien, tu es bien comme ça. À un moment donné, je me disais : « Oh! je me sens bien tout à coup. » Ça va bien mal et à un moment donné, ça va bien. Il se passe de quoi. Puis je me dis : la foi, c'est d'essayer de jamais faire de mal à personne. Tant que je vais marcher comme cela, je serai correct.

SYLVAIN : Ce n'est même pas nécessaire de mettre des noms sur ce qu'on a en dedans.

MARC-ANDRÉ : Je ne me pose même pas de questions.

SYLVAIN : J'ai un frère qui est bien rationnel. Il dit ne croire en rien. Je le regarde et lui dis : « Tu ne crois en rien? Alors pourquoi as-tu des enfants? Pourquoi es-tu bon? » Il n'a pas besoin de croire en Dieu ce gars-là. Il va être sauvé, il est correct. Il n'a pas besoin de mettre un nom et de di-

re : « Je crois en Dieu. » C'est pas vrai qu'il croit en rien, il est bon. Tu le vis, tu n'as même pas besoin de le penser, tu le vis. Tu crois en quelque chose, tu le vis.

Tu crois en un salut?

SYLVAIN : Euh... non. Je crois qu'on s'en va vers quelque chose, je ne sais pas quoi. Il y a une espèce de mieux-être, mettons le paradis. Moi, je le vois comme... tu fais l'amour, tu as un orgasme et c'est le fun. C'est ça le paradis. (*Rires.*) On s'en va vers quelque chose comme ça.

Si Dieu est amour, c'est... Mettons, toi, tu as des enfants. Même s'il tue quelqu'un, il va toujours être ton enfant. Tu vas tout le temps lui pardonner. Je pense que Dieu, c'est la même chose. Si Dieu existe, il va toujours te donner des chances.

Des chances, tu en as tant que tu ne veux pas aller dans le sens qu'il faut que tu ailles. Pourquoi toute ma vie me suis-je intéressé [216] à soigner les gens? Quand j'étais petit, c'était moi qui sortais le pansement. Je l'avais en dedans de moi. J'ai réalisé à un certain moment que j'étais porté à faire ça. Mais pourquoi ai-je ça? Pourquoi je m'en vais vers ça? C'est Dieu ça. C'est comme un chemin par lequel tu vas vers quelque chose de mieux. Si Dieu est amour, Il va te donner des chances. C'est pas : « Si tu ne crois pas en moi, mon petit maudit là, piff! »

PAUL : Croire en quelque chose, ça te permet de diriger des choses. Ça aide à passer à d'autres étapes.

Alors, pour toi [Sylvain], le système Église-religion?

SYLVAIN : Il y a du bon là-aussi. Je me suis surpris à écouter le discours d'un prêtre. C'était le fun. J'ai assisté à un baptême puis le prêtre s'est levé. Il était *peace and love* un peu. Il a dit : « Toi, ta belle moustache, vas-tu la donner à l'enfant? » Il allait chercher des affaires vraies. Même s'il était dans ce système-là, il avait des affaires bonnes. Il avait compris que c'était de l'affection qu'il fallait. L'Église, des fois, c'est cassé. Ça ne laisse pas de chances.

MARC-ANDRÉ : Mais ça change beaucoup.

SYLVAIN : Ils ont mis des pressions sur les gens. Ils ont inventé des pressions pour attirer plus de gens. L'Église, ça été ça. Ils ont pensé qu'ils avaient raison. Ils ont mis des lois.

Il y a une évolution de ce côté-là, côté spirituel. On va plus parler en dedans, c'est ce que tu vis. On est plus conscient de ça, plutôt que de dire : « Bien, la religion, c'est comme ça qu'il faut que je fasse ça. » C'est plus « âme » il me semble.

LOUISELLE : Tu vas la chercher en dedans au lieu de suivre le pattern.

MARC-ANDRÉ : Oui, c'est ça. C'est moins des structures et plus un feeling.

PAUL : Moi, je pense pas mal comme les autres. La religion, je trouve ça rigide, ça ne rejoint pas ma réalité à moi. J'ai un côté rationnel qui me dit que finalement la religion, Dieu, ça vient combler mes insécurités. Il y a un autre côté que je trouve le *fun*, qui n'est pas rationnel. Comment se fait-il qu'il y ait des [217] écrits aussi bien faits? D'où viennent-ils, c'est quoi la force dans tout cela? Où ça s'en va? Il y a un côté où ça m'intègre, que j'ai le goût de voir plus loin. Mais je pense que ça se vit à chaque moment.

J'ai peur de faire une crise de foi avec la religion. Je n'adhère pas nécessairement à une secte religieuse, incluant l'Église catholique.

Mais en quelque part, j'imagine qu'il y a quelque chose ; ce n'est pas rationnel, c'est plus émotif ; il existe quelque chose. Pourquoi on naît? Pourquoi la vie c'est comme ça?

À certains moments, j'ai besoin de croire, ça répond à des besoins. J'ai besoin de croire parce que ça me fait du bien, ça me soulage. Ça m'enlève des peurs. Je me dis que ce n'est pas correct. Et j'essaie de faire du mieux que je peux.

Un exemple me vient à l'esprit : en relation d'aide, je rencontre des enfants. Je me rends compte que le petit gars, la petite fille a appris à vivre seul, qu'il a développé un paquet de mécanismes pour être capable de survivre à travers tout ce qui lui arrive dans son entourage. J'écoute l'enfant, je le trouve brillant. Il m'en apprend dix fois plus que je peux lui en apprendre.

La religion, ça devrait être à peu près pareil. Je pense qu'il faut être capable de s'écouter, nous ne devrions pas être dépendants. L'Église, je trouve que c'est le foutu bordel : « Vous allez nous suivre, on aime ça quand vous suivez. » J'embarque pas, je décroche. C'est pire que la politique, parce que justement, il n'y a pas de partis pour s'opposer.

LOUISELLE : C'est limitatif une religion : l'Eglise, les musulmans, les bouddhistes, n'importe quoi.

SYLVAIN : Pourquoi ne pas piger un peu dans n'importe quoi, avec ce qui va vraiment avec ce que tu es? Au lieu de mettre juste le rationnel? Il faut s'écouter en dedans, plus que d'être comme ça, parce qu'on m'a dit d'être comme ça. Je pense qu'il faut y aller par feelings. On vit dans une société qui est bien yang, qui est bien rationnelle.

La dimension affective est très importante dans cette discussion sur la religion, opposée à la rationalité du système-religion. De nouveau, [218] nous retrouvons l'antinomie individu/sentiments versus le système. Par ailleurs, si toutes les institutions vivent les contrecoups de cette révolution affective et privée notée tout au long de l'entrevue, l'Église est la plus hypothéquée. À l'égard du monde du travail, de la

politique, on peut difficilement opérer une rupture radicale : « Le rapport de force n'est pas équitable, alors tu dois t'adapter. » La grande différence entre les organisations séculières et l'organisation ecclésiale est qu'on n'a guère le choix d'appartenir aux premières, alors que l'abandon de la seconde n'implique aucune perte sociale : « Moi je ne me sens pas obligé. »

De manière générale, dans le champ religieux, le refus des médiations et le primat de l'intime acceptent peu de compromis. Citons à cet égard un extrait extrêmement révélateur, tiré d'une autre entrevue de groupe :

Au niveau spirituel, la perception, le senti de chaque personne sont tellement différents! C'est tellement personnel à chacun de sentir en dedans de soi! Je me demande sincèrement s'il est vraiment nécessaire qu'on refasse un langage qui viendrait peut-être brimer d'autres personnes, qu'on refasse un lieu qui va encore impersonnaliser ce qu'on vit, bousiller ce qui est en dedans. Moi, j'en parle avec les gens qui m'entourent, avec ceux qui sont sur la même longueur d'onde.

Ceci indique que l'expérience spirituelle est de l'ordre des sentiments ou de l'impression. Le « vécu » prend le pas sur le « connaître ». Selon Yves Congar, « aujourd'hui on ne demande guère à quelqu'un *ce qu'il croit*, mais plutôt *comment il le croit et comment il le vit* ³². Cette insistance sur le vécu et le senti répugne à un langage médiateur de l'expérience. De la sorte, la médiation la plus essentielle de la religion biblique est manquée : le langage et le texte à travers lesquels le Dieu de la Bible se révèle et marque son irréductible altérité ; langage et texte qui engagent indissociablement un croire et un agir éthique.

Dans l'entrevue étudiée, il faut noter aussi les termes « rigidité », « règle », « aller à la messe », « apprendre par cœur » qui désignent une institution demeurée, malgré ses réformes - l'Église a changé, non-tenant-ils – anti-démocratique : « C'est pire que la politique car il n'y [219] a pas de partis pour s'opposer. » Expression typique du malaise

³² Yves CONGAR, « La théologie aujourd'hui. Quelques demandes et tâches majeures. » Journal *La croix* 91 (3 avril 1971, no 26838) p. 2.

des citoyens d'une société démocratique à l'égard d'une institution demeurée étrangère à ce grand mouvement des temps modernes. Par ailleurs, certains membres du groupe sont marqués par l'intervention d'un prêtre qui a su jouer la corde affective, les rejoindre dans leur quotidien.

Cette séquence de l'entrevue comporte les interrogations les plus profondes et les plus décisives chez nos interviewés : le chemin à suivre, la voie éthique. Les valeurs sont rattachées à un croire fondamental, voire à une Église-religion référence. Après l'agressivité, l'impuissance, le goût du « vivre et laisser vivre », la critique globale, on note un certain dépassement du repli intimiste de la personne ; une certaine cohérence tend à se construire. On peut là-dessus se demander quelles conséquences entraîne l'oblitération de ce domaine dans la société technocratique contemporaine. S'est-on soucié de ce lieu intégrateur de la personne? Souvent sont liés dans l'entrevue les termes « spirituel » et partage des ressources, « croire » et bonté ou espérance, religion et système de valeur.

Cela n'étonne guère puisque l'autonomie se voit de la sorte portée à ses assises. Après les grandes révolutions affective, subjective et du privé, il ne faut pas se surprendre qu'on veuille se reconstruire à partir du domaine spirituel. Les systèmes de représentation symboliques, bien qu'ils soient livrés aux choix et aux tâtonnements des subjectivités, demeurent au fondement. Les couples de termes spirituel-éthique, croire-agir, croire-chemin/direction traversent les discours, aussi diversifiés soient-ils. On recherche un « équilibre ». Dans une autre entrevue de groupe, l'une des interviewés le dit on ne peut plus clairement :

Plus je vous entends parler, plus je réalise qu'au fond, notre être spirituel, c'est la base de notre vie. Quand tu demandes : « C'est quoi le lien entre notre vie et la religion? », ben quoi!, notre vie n'est pas là s'il n'y a pas ce spirituel là, s'il n'y a pas ce sens là.

J'ai besoin de me libérer, de retourner à ce que je suis. C'est comme s'il y avait une boule. Je la sens depuis des années cette boule-là, dans le fond. Elle a besoin de se vivre, de se dire. Cette boule-là, c'est ma spiritualité. Qu'elle se nomme Jésus Christ, qu'elle se nomme Bouddha, n'importe qui, c'est cette même boule-là qu'on a à dire. Et moi, ce qui me fait mal, c'est qu'il manque une pratique ou un lieu pour l'exprimer, pour agir. Ce [220]

qui me fait mal, c'est que cette boule-là, j'ai l'impression que je l'ai atrophiée avec les années, parce qu'on m'a dit que la vie, ce n'est pas ça.

Dans un texte dont on a fait mention plus haut, Jocelyn Létourneau, un jeune chercheur québécois, porte à l'attention ce « résidu » qui échappe à la pensée québécoise exclusivement scientifique, positiviste, rationnelle et objective, confinée aux idées de modernité et d'individualité. La dimension intime des sujets et des collectivités, poétique et figurée, est laissée pour compte. Il existe pourtant « un niveau de conscience de la personne dans toute sa richesse existentielle, spirituelle et expressive ». Depuis la Révolution tranquille, on a déployé tout un arsenal scientifique et institutionnel technocratique. Il faut « sortir de la perspective du pensable technocratique, celle qui refoule volontairement, voire combat violemment toute dimension d'ordre irrationnel ou symbolique caractérisant le Québécois moderne ».

Si la rupture avec l'héritage chrétien a été abondamment traitée, on ne s'est guère intéressé à sonder la nouvelle conscience historique qui s'est fait jour par la suite. Létourneau conclut en confiant qu'il doute de l'aptitude des artisans de la Révolution tranquille à mettre en oeuvre un tel travail, puisqu'ils font corps avec cette modernité qu'ils ont instaurée : « Ce chantier appartient décidément à la jeune recherche ³³. »

Cette requête de Létourneau est vitale, sans quoi, ce champ de conscience, livré à lui-même, ne trouve pas de lieu d'interrogation collective. Une société qui souffre d'un creux éthique aussi considérable que celui observé dans ce dossier ne peut se payer un tel oubli. Donnons un exemple. Dans notre entrevue, une tendance se dessine qui tend à trouver dans une conception spirituelle la légitimation d'un retrait du monde.

³³ Jocelyn LÉTOURNEAU, « Critique de la raison technocratique. Définir une avenue à la jeune recherche québécoise », in Fernand DUMONT (dir.), *La société québécoise après 30 ans de changements*, Québec, IQRC, 1990, p. 341-356.

« Cadrer avec ton idéal, être bien pour toi. » « Il faut que chacun fasse son petit bout. Il ne faut pas penser changer le monde. Il faut penser à soi. » « Ce n'est pas nécessaire de mettre des noms sur ce qu'on a en dedans », et bien d'autres affirmations du même ordre. Parmi les nouveaux courants religieux diffusés dans la culture depuis [221] les années 1970, on note la quête d'un sens que n'ont pas réussi à donner la production technologique, l'organisation bureaucratique et la science. On a puisé dans les sagesses orientales notamment ce qui pouvait alimenter l'opposition au système, promulguant de la sorte l'intériorité versus la réussite extérieure, l'harmonie avec le cosmos versus l'exploitation de la nature.

La culture dite psychédélique visait l'accession, au-delà du langage, « à une réalité fondamentale dont la subjectivité est la clé ». L'ère nouvelle du Verseau, en préconisant un rapport plus harmonieux avec l'environnement, projette les individus dans une logique anhistorique qui promeut la fin d'un projet politique comme projet sur l'histoire. Sont mis de l'avant l'instant, la conscience, le bien-être ³⁴. On ne saurait disqualifier ces grands courants religieux et les requêtes importantes dont ils sont porteurs. Toutefois, notre culture pluraliste laisse circuler les croyances religieuses sans ressaisie critique, sans « discernement » ; cette fonction qu'assumait autrefois le christianisme. Un ambassadeur de Chine, s'adressant à des missionnaires, avait dit : « Si vous réussissez à démontrer l'utilité de votre religion pour la société chinoise, nous l'intégrerons. » De son côté, l'Occident ingurgite un tas d'éléments étrangers sans trop réfléchir à leur portée sur l'existence individuelle et collective.

A-t-on véritablement pris au sérieux les conséquences sociales de telles croyances? Jean Rémy note que « même si une bonne partie des lieux de gestation [d'un religieux frelaté] échappe à l'Église, elle peut [parmi d'autres instances] jouer un rôle d'institutionnalisation du sens ». ³⁵ L'enjeu est de taille : l'intelligence critique des nouvelles légitimations spirituelles à l'oeuvre dans la culture est vitale pour l'avenir de nos sociétés.

³⁴ Voir Danièle HERVIEUX-LÉGER, *op. cit.*, 161-163.

³⁵ Jean RÉMY, « La hiérarchie catholique dans une société sécularisée », *Catholicisme et Sociétés* 22 (oct. 1990, n° 2) 26.

[222]

*Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.*

Troisième partie : Orientation sociales,
culturelles et religieuses

Chapitre 18

Engagements et critiques de la société

[Retour à la table des matières](#)

Six autres personnes participent à une entrevue, trois hommes et trois femmes, âgés de 23 à 30 ans. Elles appartiennent toutes au même organisme municipal de volontariat. Toutes travaillent et ont aussi des enfants. Contrairement aux deux groupes que nous venons d'étudier, celui-ci est constitué de membres qui ont achevé leur intégration à la société, par le travail, la famille et l'implication sociale locale. En témoigne la priorité accordée à la dimension relationnelle.

Des appartenances profondes

Ce groupe tient pour extrêmement importantes les relations interpersonnelles : « Tu essaies toujours de t'entourer de gens positifs qui donnent du sens à leur vie ; les gens qui te côtoient vont eux aussi avoir du plaisir à être avec toi. »

Les relations familiales sont prioritaires :

Le primordial, le plus important, c'est les enfants, le couple.

J'ai choisi de vivre à deux, si bien que ma fille et ma femme comptent énormément. Je prends toutes mes décisions à partir d'elles.

Pour moi, la qualité de vie, c'est beau, mais c'est surtout les enfants.

Je ne veux pas que mes enfants passent par où je suis passé, les foyers d'accueil.

[223]

L'inscription sociale locale s'avère aussi très développée :

Comme groupe, on essaie de s'intégrer dans le quartier. Notre association bénévole, c'est une activité où l'on essaie de s'entraider les uns les autres. On pratique du social et on est fier de cela. Nous échangeons entre nous et nous aidons tout le monde.

Tensions sociales

Par rapport à la société globale, le groupe vit un conflit de valeurs :

Ce qui me choque le plus c'est que les gens font leur petite affaire et ne veulent rien savoir des autres. Tu essaies de les embarquer dans n'importe quoi, tu essaies de t'impliquer socialement et de les impliquer avec toi ; ça ne répond pas. La mentalité est faussée. Notre groupe fait un tas de choses pour se faire connaître. On invite les gens à venir à plusieurs rencontres de sensibilisation. Les gens disent : « Non, je finis de travailler, je ne veux rien savoir. » C'est leur petit chez-soi et ne pas se parler.

Personnellement, comme toute personne qui essaie de faire quelque chose, de s'impliquer socialement, lorsque ça ne répond pas, c'est très décevant. Pourquoi on continue encore? Des fois, moi, mon association, j'en ai jusque-là!

Il déplore l'indifférence et les fausses valeurs existantes dans la société : individualisme, compétition agressive, avoir, paraître, argent, pouvoir :

Tout le monde cherche à se prouver, à montrer qu'il est plus fort que l'autre. Le seul moyen c'est de se battre. Il s'agit de prouver qu'il y en a juste un qui est important là-dedans.

Tu sais, dans un aréna, on crie au petit bonhomme de neuf ou dix ans : « Écrase-le, élimine-le, pique-le. » Le petit bonhomme de dix ans, il entend son père lui crier ça. Ça va faire quoi dans la vie?

Je trouve ça dommage. La société est malade.

[224]

Depuis qu'on a une piscine, les voisins ne veulent rien savoir, ils ne nous parlent plus. C'est froid, c'est de la jalousie.

Cet environnement entre en contradiction avec le type de relations recherchées dans le groupe : amour, partage, respect, dialogue, entraide, justice, égalité et non jugement des personnes.

Entre les municipalités environnantes, il y a mésentente continuelle :

Tout ce qui relie le Domaine laurentien à Lesage et Shawbridge, ce sont les égouts. C'est tout. Pour la balance, ils ne veulent rien savoir de nous. Pourquoi deux municipalités, deux villes qui se battent continuellement? Moi je veux avoir ça, l'autre veut l'avoir ; il n'y a pas d'homogénéité. Si tu vas aux assemblées de conseil, c'est épouvantable. Tout le monde veut avoir les gros sous, tout le monde veut avoir quelque chose, tout le monde revendique quelque chose, au lieu de faire des compromis et de s'entendre.

Il en va de même entre les diverses associations.

Il y a plusieurs organismes dans la ville. Chacun est dans un petit groupe, c'est minime. Tu ne peux pas venir à bout d'avoir une majorité. Comment faire pour aller chercher ces gens-là? Je ne sais pas. En tout cas, ce sont toujours les mêmes qui s'impliquent socialement.

Il y a des milliers de groupes comme le nôtre au Canada. Mais il n'y aucun lien entre eux. Tu parles de 1000, 100 000 personnes. Ce n'est pas suffisant pour créer l'unité. À un moment donné, il y a des distorsions et des échanges d'idées qui n'arrivent pas à aboutir. Personne ne pense la même chose.

Y a-t-il quelque espoir de changement?

Ces gens-là ne feront jamais l'effort de changer. Ils ont des convictions et c'est très difficile de changer quelqu'un, surtout à 30 ou à 40 ans.

Il y en a qui changent, mais ils sont rares. Ça prend des gros événements dans leur vie. À part de ça, ils ne changent pas facilement.

[225]

C'est vrai. Souvent, c'est uniquement quand il se produit des gros événements.

Ça prend un gros miracle. Un gros miracle ou une grosse tragédie. Il faut qu'il arrive quelque chose, sinon...

Dans notre entourage, il y en a plus qui se sont impliqués au point de vue religieux par rapport à un décès. Si ça n'avait pas été de ce décès, il y aurait eu séparation de couple. Leur ménage a été sauvé. Ils se sont impliqués et ont vécu autre chose après cela, puis ça va bien. Pourquoi ne pas essayer de toujours fonctionner dans ce sens-là?

Tu sens c'est quoi la mentalité : « J'ai rien qu'une vie, il faut que je la vive. » Ça va trop vite et ça meurt jeune. Alors tu veux en profiter au maximum, tu en as la possibilité. Pourquoi ne le ferais-tu pas Tout est facile aujourd'hui.

Le thème de l'influence des médias revient très souvent dans l'entrevue. Ils produisent des tensions en véhiculant violence, désir de l'avoir, du paraître, du pouvoir et en vendant des illusions : « La télévision influence les gens. Il faut que tu sois mince, belle. »

À vous entendre parler, j'ai l'impression que la télévision, c'est ça le gros problème.

Pas seulement la télévision, mais aussi les médias, les journaux quotidiens et hebdomadaires.

On vit pour une image. Tout est calculé en fonction des médias. Moi je vous dis que c'est ça le problème majeur.

Les médias n'arrêtent pas de parler de violence. Ils amplifient tout le temps. Ça va même donner des idées à certaines personnes.

Si tu écoutais tout ce qui se passe à la télévision, je pense que tu ne sortiras plus, tu ne ferais plus de voyage. Tu t'arrêteras.

Tu t'arrêteras, c'est ça.

Très socialisé au niveau interpersonnel et local, le groupe affiche donc une certaine rupture avec un séculier sans âme.

[226] L'intervieweur les ayant relancés vers les problèmes de la faim dans le monde, ils répondent :

Les gens ne sont pas là. Personnellement, je ne m'attarde pas tellement aux personnes qui meurent de faim. Ça me dérange un petit peu, mais il y a ici même tellement de problèmes. Tu les vois à la télévision, les gens, les bébés tout croches. Ça fait mal mais je ne m'attarderai pas à ça. C'est un autre monde. Notre problème il est vraiment ici.

Je me dis qu'on va essayer de régler nos problèmes avant de régler ceux des autres.

Il faudrait partager.

Chaque pays a sa propre mentalité. Tu ne peux pas changer le monde.

C'est beau donner de l'argent, mais si tu ne leur donnes pas d'outils pour qu'ils arrivent à leurs fins, ils vont toujours quémander. Une terre ça se cultive, il y a des moyens, par irrigation. Tu peux créer toutes sortes de possibilités et s'ils ne veulent pas apprendre, ils resteront toujours au même point.

L'engagement, une question de conviction

Les membres du groupe interviewé cherchent à rétablir l'équilibre entre l'individu et la collectivité, entre le matériel et le spirituel, entre l'avoir et l'être, entre pouvoir et devoir. Malgré un sentiment d'impuissance, ils s'inscrivent dans une dynamique sociale engagée :

Profondément, je me dis que j'ai reçu beaucoup et que je peux le faire partager à d'autres. Je peux essayer de rendre d'autres gens heureux, je peux essayer d'échanger avec eux.

Ce qui me motive? l'amour. J'aime ma femme, j'aime mon enfant, j'aime Jésus, je crois en quelque chose, j'ai une conviction profonde.

[227]

La foi chrétienne

Qu'est-ce qui caractérise les chrétiens?

Une attitude et une pratique. C'est sûr que ce n'est pas écrit dans ma face. C'est définitif. Les gens qui t'entourent peuvent porter n'importe quel jugement sur toi. C'est toi qui crée l'impression, par ce que tu fais dans l'entourage. Quand quelqu'un vient à mieux te connaître, il voit ton for intérieur, il voit comment tu réagis.

L'important n'est pas de recevoir mais de donner.

La foi, c'est ce que tu fais dans la vie quotidienne, des agissements qui sont en concordance avec les dix commandements, involontairement. Je ne les connais pas tous les dix commandements. Je sais que j'en respecte quelques-uns par jour. Je m'efforce de répondre aux besoins des gens.

Bien souvent, les gens ont peur de dire : « Je t'aime. » Tu sais, l'amour de cœur.

Même dans la famille.

Oui. À propos de la famille, je peux vous en raconter longtemps. Mes parents, c'est deux familles qui ne se regardent plus. Quand la grand-mère a été morte, tous ont fermé la porte. Ça donne quoi de faire des familles?

On parlait tout à l'heure du besoin d'entraide entre les municipalités, d'être capable de s'entraider. Si ça pouvait commencer juste par la famille? Le problème est là d'abord.

Tu ne sautes pas d'étapes. Comment régler le problème de l'autre si ça ne marche pas avec ton frère?

Une question de transmission. La foi, c'est une richesse que nos parents nous ont donnée sans qu'on ne leur demande. C'est de père en fils, de mère en fille, et ainsi de suite. Sûr et certain que si quelqu'un ici n'était pas baptisé, il demanderait peut-être à l'être. Ce n'est pas pour faire comme toute le monde, disons qu'il pourrait avoir la foi, la foi en quelque chose.

[228]

L'Église. Je sais pertinemment que l'Église essaie de rapprocher les gens, de les ramener à l'Église. Est-ce que les gens ressentent vraiment le besoin de revenir à l'Église? Il s'est passé beaucoup de choses sur l'Église, il s'est dit beaucoup de choses...

Il y a eu beaucoup de changements. Je me souviens à la petite école, tu apprenais ton petit catéchisme puis ils disaient : « Ne croque pas dans l'hostie! » Tu ne fais pas ceci, tu ne fais pas cela. Mais aujourd'hui, tu mets l'hostie dans ta main et tu croques dedans.

Moi j'ai pas connu ça.

Moi, j'ai 29 ans et j'ai connu ça.

Il y a eu une évolution. Les laïcs, tout le monde donne la communion maintenant. C'était sacré tout ça. On dirait que l'Eglise a essayé de s'ajuster aux gens. Elle a « floppé » en quelque part, elle a perdu le contrôle dans tout ça. Moi je pense que les gens vont se méfier : « Ils essaient de nous exploiter, ils veulent notre argent, ils veulent ceci, ils veulent cela. » C'est quoi le but le plus profond dans tout ça? Ils ont perdu bien des gens à partir de là. Les ramener, pour quoi faire exactement?

Il y a moins de monde qui va à l'église. Ils sont peut-être pratiquants, mais d'autres façons. Par exemple, s'impliquer socialement.

Et tu n'as pas toujours le temps de venir à la messe.

Tu ne le prends pas le temps! Tu dors sur tes deux oreilles.

La semaine passée, à la messe, j'ai vu pas mal de jeunes. Je me suis dit, ils ont quelque chose à venir chercher alors.

Quand j'étais jeune, tout le monde se ramassait sur le perron de l'église après la messe. Aujourd'hui, tu ne vois plus cela, ça jase deux ou trois minutes. Les gens s'impliquaient avant à la sortie de la messe.

Si tu vis avec une certaine foi, tu vas toujours te sortir de ce qu'il peut t'arriver de pire.

Pourquoi les gens font-ils des dépressions? Quand tu ne crois plus à rien, tu flanches.

[229]

Ça me déçoit qu'il n'y ait plus de monde. Les gens mènent tous leur petite vie. Il me semble que c'est un besoin pourtant.

À chaque dimanche, il y a des messages qui sont envoyés. Si les pratiquants ne vivent pas ces messages à tous les jours, ils sont peut-être moins chrétiens que moi qui ne pratique pas.

L'Évangile est difficile à lire, à comprendre.

C'est difficile à comprendre. Quand le prêtre envoie des messages, des fois, c'est perçu différemment. Ce n'est pas réellement le sens profond qui passe. Parce que c'est complexe.

En ce moment, on a des enfants très jeunes. On a pas le temps de venir à l'église. Mais qui dit que dans deux ans, cinq ans, on aura pas l'habitude de venir?

Ma fille va faire sa première communion. C'est sûr et certain qu'on va se réimpliquer. Un jour, elle aussi va faire son chemin.

Aussi par le baptême, on donne une possibilité, une ouverture à nos enfants.

Il faudrait peut-être changer les paroles. C'est du par coeur. Du coup que tu dis les deux ou trois premiers mots, tout le reste va défiler tout seul. C'est comme une chanson.

Tout le monde sait ce qui va se dire, y compris dans le sermon.

Pourquoi à Noël, à Pâques, tu sais, les grandes occasions, on éprouve le besoin de venir?

C'est plus chaleureux. La fête apporte de la joie dans tous les coeurs.

Les églises se remplissent et les gens se parlent, s'embrassent, alors qu'en d'autre temps...

La religion tabou. Moi ça me fait du bien de parler de tout ça. C'est allégeant. Les gens ont peur énormément de parler, de parler de religion, de s'ouvrir ouvertement à ce sujet. La meilleure preuve, tu la trouves lorsque le prêtre pose des questions aux gens dans l'assemblée dominicale. Les gens ont peur de parler.

[230]

Moi, je suis catholique, il ne faut pas avoir peur d'être jugé, de ne pas savoir quoi dire. On a peur d'avoir l'air « tata ». Souvent je regrette de ne pas m'être affirmé.

Brève analyse

Nos six interviewés sont très séculiers, très inscriptifs socialement. Ils présentent des pratiques sociales de changement. L'entrevue s'oriente autour des relations familiales et sociales locales, harmonisées par des sentiments de partage et d'entraide. L'appartenance commune à un groupement intermédiaire entre l'individuel et le social colore tout le discours. Là-dessus, on peut essayer d'identifier quelques caractéristiques du rapport à la société qu'instaure ce regroupement en association volontaire.

Le groupement comporte les caractéristiques suivantes :

- il est mobilisateur ;
- bien que temporaire et volontaire, il appelle un engagement à forte implication ;
- l'adhésion s'accompagne de l'assentiment à un système global de valeurs ; il implique un engagement volontaire local

et politique tout aussi bien qu'une dimension affective ; les membres se retrouvent entre pairs qui sont sur la même longueur d'onde ;

- l'engagement influence le mode de vie tout entier. Les membres du groupement y trouvent une source d'identité sociale et culturelle, et de cohésion ;
- expression de ses membres et centre identitaire, ce type de groupement est en tension avec la société globale et d'autres groupements du même type ³⁶.

Ce groupe ne dégage pas de rôle social de l'Église. Le christianisme est associé aux valeurs et à la pratique sacramentelle : « Pas besoin de venir à l'église pour pratiquer, on pratique dans le social. » Les membres s'inscrivent dans la communauté ecclésiale, mais selon leur rythme, leur disponibilité. Un problème de langage semble tenir leur pratique sociale à distance de la foi pratiquée. Par ailleurs, on [231] rencontre dans l'Église la même difficulté que dans la société. Dans l'une comme dans l'autre, « chacun fait sa petite affaire ».

Soulignons en dernier lieu leur critique d'une société médiatique et événementielle : « Ça prend un gros événement dans leur vie pour que les gens s'impliquent ou changent. » Jean Baudrillard observe que l'action a cédé la place à l'événement dans la société postmoderne : « S'il n'y a plus de passion collective, politique ou autre, il en reste quand même une : la curiosité ³⁷. »

Il est par ailleurs intéressant de noter que la pratique chrétienne du groupe est aussi événementielle, sacramentelle. Ils participent en outre aux temps forts de l'année liturgique, Noël, Pâques. À travers leurs propos pointe l'importance que l'Église sache créer l'événement, notamment par l'aspect festif, la chaleur d'une église pleine, le partage communautaire. Par ailleurs, la liturgie répétitive ne rencontre pas les

³⁶ Voir Jacques ION, « Les trois formes de la sociabilité associative », in Roger LEVASSEUR (dir.), *De la sociabilité. Spécificité et mutations*, Québec, Boréal, 1989, p. 177.

³⁷ Jean BAUDRILLARD, *op. cit.* p. 21.

sensibilités de ces gens créateurs, inscriptifs socialement, à l'esprit d'initiative. On peut se demander là-dessus si l'Église d'ici n'a pas oblitéré l'une des dimensions essentielles de son apostolicité. Dès les débuts de l'Église, l'Église-institution trouvait un équilibre dans l'Église-événement. Celle-ci émerge surtout à travers le ministère de Paul.

Par son indépendance apostolique, Paul résiste à certaines traditions acquises dans la nouvelle église de Pierre. Chez lui, l'annonce de la Parole tient moins de l'enseignement de la tradition que d'une prédication à l'affût de l'événement du salut, là où il surgit de manière imprévue. Cette vigilance permet d'abattre le mur de l'étrangeté culturelle du christianisme. En réinterprétant et célébrant l'événement de salut, plutôt qu'en perpétuant certaines lignes de la tradition qui tiennent les croyants à distance, Paul fonde l'Eglise comme communauté : « Vous n'êtes plus des étrangers ni des hôtes ; vous êtes concitoyens, vous êtes de la maison de Dieu » (*Eph* 2,11-22 ; *Gal* 2,3-5). Dans la majeure partie de nos entrevues, on note un sentiment profond d'étrangeté des gens à l'égard de l'Église. Ceci a peut-être à voir avec une identification telle de la foi chrétienne à l'Église-institution, que le monde s'en est différencié profondément. Ceci sera étudié plus avant dans les dernières parties de ce dossier concernant les modes d'accès à la foi et la portée pastorale, reconsidérés à partir de la sécularité, de l'expérience humaine.

[232]

*Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.*

Troisième partie : Orientation sociales,
culturelles et religieuses

CONCLUSION D'ÉTAPE

[Retour à la table des matières](#)

Cette troisième partie du dossier nous a mis en contact avec l'univers des 20-35 ans tel que décrit et réinterprété par eux. Ce matériel empirique très riche a donné accès aux visions sociales, culturelles et religieuses des jeunes. Nous insistons sur la nécessité de ne pas uniquement s'en remettre aux brèves analyses déjà esquissées, mais de s'approprier soi-même les propos des interviewés, de risquer ses analyses propres. Le dossier offre une quantité de données théoriques qui sont autant de clés d'analyse nous permettant de mieux voir les enjeux qui se cachent derrière les propos des interviewés : les quêtes de cohérence, les questions, les contradictions et les tensions, les replis, procès et défis.

Nous pouvons à présent déployer plus systématiquement les grandes tendances de société dégagées à partir de l'abondant matériel recueilli ces dernières années par l'équipe de recherche. Il s'agira cette fois-ci de prélever les affirmations clés qui, au terme d'une analyse sélective, nous apparaissent cristalliser le monde des 20-35 ans, ses nœuds dramatiques et ses dynamiques.

[233]

*Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.
Recherche-action. Deuxième dossier*

Quatrième partie

TENDANCES MAJEURS ET ENJEUX SPIRITUELS QUI S'Y CACHENT

[Retour à la table des matières](#)

[234]

[235]

Comme le soulignait récemment Fernand Dumont, les sociétés ont du mal à se représenter les courants nouveaux qui s'infiltrent en elles. Scientifiques, technocrates, professionnels et spécialistes de l'information pressés de participer à la gestion de la société mettent souvent trop vite en systèmes ce qui ne fait qu'émerger dans les sensibilités, les consciences et les pratiques quotidiennes. En termes religieux, nous pourrions dire que l'on baptise des promesses incertaines, sinon peu éprouvées. Les tendances importantes sont précédées par de longues gestations souterraines et invisibles, comme l'évoque si bien la vive image des « bouillons de culture », de conscience, de sensibilités nouvelles.

Au cours de cette recherche, nous avons eu souvent l'intuition d'être au seuil de ce que les uns les autres nous ne réussissons pas encore à nommer. Nous participions en quelque sorte à ce seuil-critique de nos interviewés. C'est donc sous réserve de nouvelles vérifications et explorations que nous vous présentons ces tendances majeures et les enjeux spirituels qui s'y cachent. Elles sont en deçà de ce que l'on baptise si vite en idéologies, en systèmes de représentation, en cadres de références.

Faut-il rappeler ici une leçon historique assez proche de nous pour que nos lecteurs puissent en vérifier la pertinence? Qui a vu venir, dans les années 1940 et les années 1950, l'éclatement de la chrétienté québécoise parvenue à ce moment-là au sommet de son triomphe? Les élites politiques et religieuses du temps n'ont rien su anticiper. Des opposants du monde politique, intellectuel, artistique et même religieux exerçaient une certaine fonction critique, mais sans vraiment entrevoir ce changement profond qui se préparait dans les consciences, dans ces millions d'échanges quotidiens où de nouvelles mentalités se façonnaient. Un peu comme le travail invisible des termites qui n'apparaît qu'au moment où la structure s'écroule.

Nous nous demandons si nous ne vivons pas dans le tournant actuel quelque chose de semblable. Sous la surface des grands débats politiques et des mises en scène dans les médias, nous savons peu de chose de ce qui se passe dans les consciences et dans la multitude des petites tribus d'appartenance du monde urbain actuel. C'est, d'ailleurs,

ce qui nous a amenés à cette recherche qualitative, à cette [236] tentative de repérage des signaux et messages véhiculés chez les individus et les groupes de divers milieux sociaux. Le chapitre précédent témoigne de la richesse des données qu'on peut en tirer. Dans cette prochaine étape, nous tentons d'en dégager certaines orientations de fond qui tiennent davantage d'hypothèses que de systèmes d'explication assurés et bien validés.

[237]

Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.

Quatrième partie : Tendances majeurs et
enjeux spirituels qui s'y cachent

Chapitre 19

Positivation et refoulement du tragique Les croyances qui les confortent

[Retour à la table des matières](#)

Deux tendances qui se projettent dans le parareligieux

J'ai vécu une enfance heureuse. Ça allait bien dans la famille et dans la société. Au moment de l'adolescence, ça s'est mis à aller mal de tous les bords et de tous les côtés, dans ma vie, à la maison, à l'école. On faisait toutes sortes de prédictions catastrophiques : la pollution, les déficits des gouvernements, le chômage des jeunes, un monde à l'envers, la famille c'est fini... toutes sortes d'affaires pessimistes qui noircissaient l'avenir. Alors je me suis dit : essaye de profiter de tout ce qui passe, oublie tout ça. Je te dis que ça y allait aux pommes. J'étais toujours sur le go. J'ai tout fait...

Mais j'avais souvent des *downs*. J'ai commencé à me dire : c'est pas une vie ça, tu dois faire un homme de toi. J'ai lu des livres sur la pensée positive, sur le potentiel intérieur énorme qu'on a en nous-mêmes. T'es capable de te débrouiller mon gars, si tu le veux, si tu te décides. Puis je me suis

replacé presque sur toute la ligne. J'avais 22 ans à ce moment-là. Depuis ce temps-là ça marche. J'ai appris à m'occuper de moi d'abord. C'est la seule solution aujourd'hui dans ce maudit monde de fou. Les grands problèmes du monde, j'y pense pas, je m'en fous. Que les autres s'arrangent, moi je veux vivre ma vie. Puis à part ça, on entre dans l'Ère du verseau, tout va s'arranger! (*Alain, 26 ans*)

[238]

Positivation

Comment s'étonner de cette réaction typique de bien des jeunes qui ont à faire face à une difficile construction d'eux-mêmes dans des environnements souvent défaits? On oublie aussi trop souvent, par exemple, l'énorme défi que représentent de longues études dans des champs de connaissances et de techniques autrement plus larges et complexes que les études d'autrefois. Comment s'étonner aussi qu'ils misent d'abord sur eux-mêmes quand on sait la rareté des emplois? Comment s'étonner encore de leur recours à des raisons et des croyances positives pour contrer le climat pessimiste et déprimant qui a pour eux un goût de mort? Aux discours publics tissés de crises de toutes sortes ils opposent un langage positif où les mots clés sont l'harmonie, l'accord avec soi-même, l'ordre de la nature, la qualité de vie, la confiance en soi, l'Énergie intérieure, une « vraie famille », l'essentiel, « la plus grande valeur c'est le respect », « faire des enfants par goût », « l'espérance, c'est important ».

Refoulement du tragique

Le refoulement du tragique se traduit souvent par ce genre de discours vite clos comme pour ne pas y penser :

- La mort, je veux pas entendre parler de ça.
- La souffrance, ça n'a aucune signification, ça sert à rien.
- Il y en a trop encore qui voient du mal partout.
- Les problèmes, les problèmes, comme s'il n'y avait que ça.
- Le mal, c'est une vieille idée dépassée. C'est ton karma. Tu passes par là nécessairement pour atteindre un niveau supérieur ; pour moi, la réincarnation, c'est pas une croyance, c'est la réalité.
- On s'énerve pour rien. C'est pas nous autres qui menons. La conscience universelle remet tout en ordre pour le meilleur.

Dans ce refoulement du tragique, on peut se demander si on ne va pas chercher ce qu'il y a de plus radicalement et totalement utopique à une hauteur suprême d'abstraction pour s'assurer une position inaccessible qui transcende toutes les contradictions, sans exception, du monde actuel. Position d'autant plus indiscutable qu'on la pense appuyée sur un système rationnel sans faille, un savoir absolu qu'on n'a pas besoin de vérifier, un je ne sais quoi de Certitude absolue au-dessus de toutes les questions et les réponses des religions, des sciences, des traditions, des cultures de l'histoire passée [239] et du monde actuel. Suprême positivation pour compenser la précarité des humbles positivations qu'on se donne à ras de sol pour survivre, pour trouver du sens, du bonheur dans une société, dans un contexte historique perçu comme un non-sens, même si on tient celui-ci à la porte de sa conscience.

Nous insistons sur le dernier aspect parce qu'il est le point de convergence de plusieurs recherches non seulement chez nous, mais dans les sociétés occidentales.

Devant la panoplie hétéroclite des nombreuses croyances ésotériques alimentées par une énorme production de livres populaires, il faudra bien se demander d'où vient ce phénomène massif qui n'a plus rien de marginal. Les Québécois lisent peu, et souvent les livres qu'ils lisent sont justement des ouvrages bâtis autour de la suprême utopie que nous venons de décrire. Ce courant est soutenu par un immense réseau informel de transmetteurs, « d'initiés » qui ont réussi à mettre

en place ce qu'on pourrait appeler une « école parallèle » à notre système d'éducation. Dans les diagnostics savants sur la société, la politique, la culture il en est rarement question si ce n'est comme d'un épiphénomène plus ou moins inoffensif, amusant, insignifiant.

N'y a-t-il pas là de nouvelles formes d'aliénation plus graves qu'on ne le pense? Le « décrochage » le plus inquiétant du pays réel? La fuite la plus radicale des problèmes cruciaux à surmonter? Comment peut-on écarter ces questions, fût-ce à titre d'hypothèse à examiner plus sérieusement et plus profondément? Ce qui nous paraît nécessaire, en tout cas, c'est d'explorer le phénomène à partir de ses sources séculières, du dedans des crises concrètes de la société, de l'éducation, de la famille, de l'économie, de la politique, de la culture, bref de la vie réelle. Nous sommes en face d'un phénomène complexe, donc à plusieurs facettes. Mentionnons-en quelques-unes à explorer.

Cinq hypothèses critiques à explorer

1. Quête d'un ordre nouveau après des décennies où se sont imposés une idéologie du changement permanent, une libéralisation sans balises des mœurs, un rejet global de toute tradition reçue et plus largement de toute l'expérience historique, un procès de la morale d'hier sans remplacement, une dévalorisation de l'idée même d'institution, de rite, etc. Pour sortir du chaos social et psychique qui [240] s'ensuit, on se projette dans un grand ordre symbolique où tout est Harmonie, Sens, Plénitude qui comble le vertige du « vide ». Ce dernier mot revient souvent chez nos interviewés.

Je me cherchais, je me garochais de tous bords tous côtés, je ne savais plus où j'en étais, j'étais malheureuse. Je me sentais de plus en plus vide, j'étais comme un radeau qui va dans toutes les directions et qui, en pratique, tourne en rond. C'est un livre sur l'Ère du verseau qui a tout replacé ces choses, qui m'a fait tout comprendre. On a dépassé l'Ère du croire, on est maintenant dans l'Ère du savoir. L'Univers est une grande symphonie d'ondes merveilleuses qui nous baignent d'amour, d'harmonie, de plénitude. Tout le monde passe par plusieurs vies. On entre dans le Nouvel Âge de l'amour universel, de la conscience universelle qui traverse le minéral, le végétal, l'animal, l'humain, le divin. Pour moi c'est ça Dieu. Nous som-

mes Dieu. C'est ça le royaume de Dieu. Le Grand Initié Jésus savait ça, lui. Mais c'est seulement maintenant qu'on s'en rend compte. Moi, j'ouvre tranquillement les yeux à plein de gens qui se sentent vides comme moi je l'étais dans le passé. Non seulement ils trouvent sécurité et sérénité, mais aussi une plénitude parfaite de bonheur. Y a plus rien qui les affecte, les trouble, les culpabilise. C'est pas une croyance ça, c'est un fait. On ne cherche plus, on a trouvé. (*Manon, 30 ans*)

Cette interviewée systématise ici ce que d'autres interviewés livrent par bribes.

2. Une réponse sûre dans une société qui ne réussit à résoudre aucun des problèmes importants et qui génère un profond sentiment d'impuissance, d'incertitude, et aussi un décrochage social, politique et psychologique face à toute implication concrète dans la solution de ces problèmes. Tout se passe comme si la société moderne, sécularisée n'avait pas tenu ses promesses ; promesses d'un développement économique et social sans limites, promesses d'un épanouissement total de la personne dans le confort matériel et affectif, dans l'autonomie et la liberté.

Ces promesses se sont affaïssées pour faire place à de grandes déceptions suscitées par une suite d'échecs très difficiles à supporter quand on est parvenu à un haut niveau d'aspirations de tous ordres. Ce que la vie n'a pu donner, on va le chercher dans un imaginaire narcissique débridé où tout semble possible. Même plusieurs de [241] ceux qui ont bénéficié des bienfaits de la prospérité expérimentent un vide intérieur qui les incite à chercher autre chose, un ailleurs, une réponse capable de combler ce vide intérieur. Ils cherchent souvent des croyances qui conjuguent l'infini du dedans et l'infini du dehors... la grande énergie à la fois psychique et cosmique, matérielle et spirituelle. Pour faire face à tant de questions sans réponses on se fabrique un système de sens qui répond à tout ; on le sacralise pour lui donner un caractère indiscutable, intouchable.

Je me suis fait mon idée, personne ne va me faire changer ça.

Je ne me questionne plus, j'en ai assez des problèmes, des conflits, des tensions, enfin je suis heureux.

On fait parfois un bon bout de chemin avec ce sublime cocon protecteur, quasi foetal... jusqu'à ce qu'on subisse des échecs incontournables qui rappellent les limites de la vie réelle. Alors, on s'y sent encore plus démuné qu'autrefois, parce que on a, en cours de route, écarté toutes les médiations du réel pour valider ses croyances.

Une institutrice nous disait que l'astrologie est la seule structure de compréhension qu'elle a pour se situer, et situer chacun de ses élèves. On peut se demander si ceux-ci, avec un tel bagage, vont pouvoir comprendre le monde dans lequel ils entrent et l'héritage culturel qu'ils ont reçu.

3. Retour du religieux le plus primitif : la magie? L'hypothèse précédente amène à cette autre : il y a présentement un retour en force de la pensée magique qui est souvent l'envers d'une sécularisation qui avait misé exclusivement sur le calcul rationnel et les moyens techniques. Technologie et magie sont apparemment deux mondes opposés. Nous avons longtemps pensé en ces termes, un peu comme on a opposé le croire et le savoir, la foi et la raison, la religion et la modernité, le spirituel et le temporel, les dieux et les hommes, le monde d'en bas et le monde d'en haut, le terrestre et l'extra-terrestre. Il faudrait peut-être corriger ici l'expression piégée : retour au primitif, à l'archaïque ou au vieux paganisme pré-rationnel, pré-scientifique. Nous sommes peut-être en face d'un nouveau phénomène historique. Les découvertes scientifiques et la révolution technologique ont décuplé le potentiel imaginaire et magique du *Sky is the limit*, du tout est possible. Marx, au siècle dernier, avait déjà eu l'intuition de cette éventualité. Les nouvelles technologies, aujourd'hui plus que jamais, ouvrent des horizons qu'on projette facilement [242] dans des orbites messianiques ou apocalyptiques, célestes ou infernales. Promesse de salut ou menace de perte. Fascination et vertige à la fois qui ont beaucoup à voir avec l'expérience fondamentale du sacré.

Ressurgit la « pensée sauvage » (Lévi-Strauss) qui permet magiquement de participer à une puissance transcendante comme le Mana des primitifs africains, l'Atma hindou, le Numineux évoqué par Otto, la hiérophanie d'Éliade, le Ciel de la chrétienté, etc. Rappelons que l'avènement de l'agriculture et de la métallurgie dans la lointaine histoire avait déjà bouleversé l'univers culturel, religieux et mente ainsi que toutes les symboliques et visions du monde. Caïn, l'agriculteur qui

travaille la terre, et Abel, le berger soumis à la nature, symbolisent non seulement la tension, mais les rapports entre ces deux univers.

Dans cette longue foulée, la conquête moderne du ciel offre un axe de déploiement extraordinaire de la pensée religieuse magique.

J'ai en moi des ressources infinies pour toujours aller plus loin, pour vivre plusieurs vies [réincarnation], pour m'approprier les forces cosmiques, toutes ses ondes, ses énergies.

Les croyances magiques à la mode permettent, comme dans les deux versants du sacré, de communier à l'Ordre transcendant et en même temps de pouvoir le transgresser d'une façon libre et autonome. Une aubaine pour des contemporains qui ont ce double besoin d'ordre et de liberté.

Nous parlions tantôt d'un phénomène nouveau, mais à vrai dire il faut reconnaître qu'il est là depuis longtemps dans l'histoire humaine connue, à la jonction des deux mondes du profane et du sacré. Prométhée qui vole le feu des dieux est un mythe au coeur de l'avènement de la métallurgie.

Autre exemple que la malédiction du travail et son expiation pour faire oublier la blessure infligée à la terre. Chez plusieurs interviewés, on trouve la juxtaposition du destin fixé dans la carte du ciel et la revendication d'une liberté de transgression. Et, pour concilier les deux, des croyances magiques permettent de jouer sur les deux tableaux, de s'approprier une force extra-humaine et d'en faire ce qu'on veut, tout en pestant contre le non-respect de la nature! Comme si on se voulait en même temps écologiste et libertaire.

La magie surmonte ces contradictions sans frais, sans facture à payer, mais c'est hors du réel. Certaines recherches parlent de [243] structures de cohérence que les gens se donnent par ces croyances magiques. Nous en doutons quand nous ressaisissons leur discours au plan des pratiques de vie.

Selon les effets de mode : l'astrologie, la numérologie, les sectes, le religieux sont des possibilités avec lesquelles la pensée magique de l'enfant va continuer à vivre même chez des jeunes et des adultes puisqu'ils ont du

mal à accéder à une pensée formelle ; la pensée formelle grâce aux mots, aux concepts, aux symboles favorise l'accès au sens des choses, la pensée magique ne connaît pas le sens des réalités.

Un esprit perturbé, angoissé ou bien encore magique, peut très bien manipuler Dieu et ses oeuvres pour exprimer ses tendances et ses conflits internes ; dans ce cas l'homme invente Dieu.

Jésus Christ est venu nous libérer de la magie et du paganisme des faux absolus politiques, des sorciers, des gourous et des devins. Si la parole de Dieu s'exprime à travers la parole humaine, elle reste quand même au-delà des Productions de l'imaginaire humain. Sinon, tel Narcisse, nous n'aurions plus qu'à croire, uniquement, en nous-mêmes et Pâques ne serait malheureusement que la fête du printemps ³⁸.

4. Et s'il y avait là un détour, une distance nécessaire?

Moi, comme bien d'autres, je vis une période d'entre-deux, de creux, de distance. Je suis comme sur la réserve... J'ai comme besoin de prendre une distance mentalement, intérieurement sur le bordel du monde actuel, et aussi sur l'éducation que j'ai reçue. Je veux explorer d'autres voies, d'autres mondes que le nôtre, l'Inde par exemple, pour trouver la paix intérieure, l'unité intérieure... Quelque chose plus « plogué » sur la Vie.

On ne parle que de la mort : la pollution, le sida, l'avortement, l'euthanasie. Je me sens agressée par tant de choses toutes croches. Maudit qu'on s'engueule dans notre société. On se fait charrier dans tous les sens. Je me pro-tège, je lis peu les journaux. Je lis des choses plus positives comme *Vivez dans la* [244] *lumière* de Skarti qui dit qu'on peut devenir un canal du pouvoir créateur de l'Univers, trouver la joie de vivre sans même la chercher...

Je veux la paix, la sainte paix... Recommencer à zéro, trouver mon chemin à moi, choisir ce qui me convient, trouver l'essentiel qu'il me faut pour ne pas « péter au fret ». J'ai appris en chimie que la nature a horreur du vide ; je veux me refaire en dedans d'abord. À mon âge, mes parents contestaient le système. Moi je ne suis pas là, je veux vivre, bien vivre. C'est du positif dont j'ai besoin. Je laisse le chemin ouvert... peut-être que je vais revenir à mes racines. Peut-être non... peut-être que ça va être tout autre chose. Je veux pas m'embarquer trop vite dans... dans une ligne d'avenir qui va trop me limiter. J'ai besoin du cosmos pour respirer! (*Rire*) C'est trop étouffant aujourd'hui... (*Chantal, 22 ans*)

³⁸ Tony ANATRELLA, *Interminables adolescences*, Paris, Cerf, 1988, p. 145.

Par-delà cette expérience singulière, on peut se demander s'il n'y a pas ici une tendance de fond. Des jeunes choisissent non plus le procès, la contestation, mais des voies autres pour se démarquer du monde adulte et chercher leur propre identité. Ils le font par de longs détours, par de longs moments de latence, par de très larges horizons symboliques du genre : « J'ai besoin du cosmos pour respirer, ici j'étouffe ». L'imaginaire, les croyances correspondantes sont mis à forte contribution.

Ces projections se superposent à un étonnant pragmatisme qui essaie de repérer et d'utiliser tout le positif disponible dans la vie présente. En particulier des pratiques de vie plus saines où l'on se prête parfois à de rudes disciplines. Question d'anticiper le monde meilleur qu'on cherche. Pratiques positives qui font contrepoids à tant de négativités autour de soi. C'est donc moins la lutte contre les négativités que l'expérimentation d'une requalification de la vie. D'ailleurs, ces jeunes ont une conscience assez vive du peu de poids politique dont ils disposent. « Changeons la vie, les grosses structures suivront peut-être. »

Leurs raccourcis politiques nous font douter de ce prétendu réalisme, tels ces rapprochements magiques : « guérison personnelle, guérison planétaire », « corps-terre ».

Le piège est de se sentir coupables ou responsables des problèmes actuels.

[245] La cause sous-jacente des problèmes du monde est la souffrance déconnectée de la puissance de l'Univers.

Le monde étant vraiment notre miroir, si nous changeons, il doit changer.

Vivre, c'est choisir de suivre le cours de l'Énergie en nous ; mourir, c'est choisir de bloquer ou d'aller contre cette Énergie vitale.

Peut-on mieux nier la mort, refouler le tragique, occulter les angoisses, les tensions de la conscience, les drames et les conflits du monde?

Ces pièges et travers ne doivent pas nous empêcher de reconnaître qu'il y a là plus que des mécanismes psychologiques de survie ; plus que des systèmes abstraits et simplificateurs de la complexité du mon-

de, de la société et de la conscience humaine ; plus qu'une vague quête de sens. Ces signaux sont plus denses que cela. Ils pointent de graves problèmes : le désert spirituel actuel, l'absence de conscience historique et de ses propres richesses d'intelligence du monde et de l'aventure humaine, le vide qu'a laissé l'abandon de la longue tradition judéo-chrétienne qui a tant influencé notre culture occidentale de base. Et aussi en positif, ces signaux marquent la recherche des assises fondamentales de la vie ; la réinscription dans la nature dont nous faisons aussi partie ; le déplacement d'une logique de mort qui hante le monde actuel vers une logique de vivant (nous reviendrons sur ce point). Cette situation de « creux » évoquée par des jeunes interviewés n'a pas que des noirceurs et des phantasmes. On y cherche des profondeurs intérieures, de nouveaux horizons plus respirables, des conditions pour croire en soi, en l'humanité et aussi en Dieu.

Mais en même temps, nous pouvons nous demander si sous cette « pensée positive » simplificatrice ne se cache pas un désespoir qu'on ne peut plus nommer et encore moins affronter. Serait-ce parce qu'on n'a plus de culture spirituelle pour l'identifier et l'assumer? Si c'est le cas, on est loin de l'expérience spirituelle du désert qui s'est avérée dans l'histoire un détour souvent bénéfique. En l'occurrence, ces prétendus nouveaux chemins de l'avenir tiendraient plutôt des mythes anciens du paradis, de la nature vierge, du « bon sauvage », de l'âge d'or de la pureté, de l'immortalité qui habitaient la conscience primitive. Ce mythe illusoire est écarté dès les premières pages de la Bible pour nous rappeler l'incontournable tension mort-vie comme [246] principe de réalité sans lequel on se livre tout entier aux phantasmes d'une vie sans mort ou du nihilisme d'un néant inéluctable. Nous y reviendrons dans la quatrième tendance majeure.

5. Et plus simplement, de nouveaux lieux pour communiquer. Voyons une cinquième hypothèse. Ces croyances « positives » et sans tragique jouent peut-être le rôle de nouveaux lieux communs pour rétablir une communication devenue impossible dans un contexte social de plus en plus éclaté, conflictuel, pluraliste, et de plus en plus imprévisible. Contexte où chacun est tellement soucieux de sa singularité qu'on ne sait plus sur quel terrain commun on pourrait communiquer. Le langage de ces croyances est on ne peut plus révélateur à ce chapitre. « Universel » en est le mot clé. Oui une hauteur, une profondeur

universelles qui transcendent toutes les différences d'identité, de sexe, de conditions sociales, de cultures, de religions, d'options politiques.

Pensons à l'astrologie comme lieu de communication pacifique dans les rencontres interpersonnelles et de groupes. De même ce branchement commun sur la même Énergie et Conscience universelle. La religion reçue n'unit plus l'ensemble d'une population de plus en plus pluri-religieuse et pluri-culturelle. L'État non plus. Aucune grande institution ne joue ce rôle, pas plus qu'un quelconque symbole collectif. Même les chartes de droits, la Constitution sont des foires d'empoigne. Que reste-t-il pour communiquer ensemble, pour vivre une convivialité minimale sans se tirer aux cheveux?

La non-résolution de tous les grands problèmes actuels ajoute à la perplexité et au désarroi des uns et des autres ; elle renforce la crainte de la guerre de tous contre tous. Syndrome de Babel qui hante souterrainement tant de consciences.

Dans la communication astrologique comme dans ladite Conscience universelle et cosmique, il y a de la place pour tout le monde, une place particulière pour tout le monde! Cette hypothèse de la recherche d'un lieu commun de communication pour tous et chacun est à explorer. On dit que les médias, surtout la télévision, en rendant présent à l'ensemble de la population tel ou tel événement devient en quelque sorte la nouvelle fontaine du village. Mais les médias eux aussi se fragmentent de plus en plus ; ils véhiculent aussi la pluralité conflictuelle de la société.

« Les médias sont de plus en plus agressants », disent plusieurs interviewés. « Ils sont de plus en plus vides de sens... pour ne pas [247] s'aliéner une partie de la population. » Le fameux village global que serait devenue l'humanité est plutôt un champ de mars, un champ de bataille désespérant. La télévision est de plus en plus violente, « Violante », exaspérante, décourageante.

Les croyances dites universelles viennent offrir un terrain de communication qui comble un besoin fondamental de sécurité personnelle et collective qu'on ne trouve nulle part dans le pays réel, dans le quotidien. Elles apparaissent comme porteuses d'un monde nouveau, meilleur, vivable, pacifique, unanime, réunifié où l'on retrouve la totalité perdue, sinon une communication possible, un sens commun, une

solidarité fondamentale, une communion véritable, un nouvel ordre, quoi!

Le pluralisme dont on parle tant comme d'une richesse est souvent vécu avec angoisse, tellement il porte d'inconnu, d'imprévisibilité, de différences incompréhensibles, de sentiment d'être menacé dans son identité. On n'a qu'à penser aux énormes tensions des milieux cosmopolites, aux ghettos qui s'y constituent, aux solidarités tribales de la faune urbaine. Pensons aussi à la montée de violences de plus en plus arbitraires, à la compétition sauvage du néo-libéralisme économique, au syndrome de la « médaille d'or ou rien ».

Les croyances dites « universelles » viennent transcender tout cela, à peu de frais. Parfois, ça marche étonnamment, comme dans le cas de l'astrologie. Est-ce là un substitut vital de communication en attendant le façonnement d'autres assises de consensus, ou l'illusion pernicieuse d'un universalisme irréaliste, aliénant qui fuit la responsabilité de trouver des solutions dans une cité des différences en prise sur des pratiques et des politiques du possible?

Quels impacts sociaux, psychiques et culturels ont ces croyances sur des jeunes qui ont à se construire et à faire leur place dans la société réelle?

Quels impacts ont ces croyances chez les 20-35 ans qui sont précisément à l'âge où l'on a à faire l'apprentissage du réel, de ses limites, de ses possibles, au chapitre des moyens comme à celui de véritables objectifs réalisables?

Pour conclure cette partie, nous ne résistons pas à citer ici une page très éclairante du psychanalyste Tony Anatrella.

Les mythes de l'angoisse des fins de siècles s'associent avec un climat de crise économique, politique et philosophique. Il ne faudra pas s'étonner de voir se développer le parareligieux dans une multiplication de sectes aux croyances les plus surprenantes. [248] Ce religieux sauvage est l'expression du narcissisme dominant qui privilégie les émotions, la dépendance aux leaders charismatiques, à l'effusion, à l'imaginaire au détriment de la parole.

La relation en symbiose des sectes ou de certains mouvements spirituels apparus récemment dans les diverses confessions va se nourrir de l'immédiat et des émotions prises en tant que signes de la présence de Dieu, alors

que pour les religions du Livre où Dieu est médiatisé dans l'objet-tiers de la parole, un long et patient apprentissage spirituel va se faire pour inscrire le croyant dans une histoire relationnelle avec Dieu au sein d'une communauté. Il n'est pas certain que les Églises aient pris conscience » des véritables enjeux spirituels de l'époque. Nous n'allons pas assister à un déclin du religieux comme le prétend Bourdieu, mais, au contraire, à un surenva-hissement. Ce religieux sauvage est l'expression avant tout d'une pauvreté de la subjectivité contemporaine. La difficulté de s'intérioriser faute d'objets mentaux structurants conduit des jeunes et des adultes à se tourner vers ceux qui se présentent comme des références de l'irrationnel. Mais ces nouveaux gourous sont un danger pour la santé mentale d'un pays. Nous *avons tort de ne pas offrir une réelle éducation religieuse aux enfants*. Sans cette connaissance, ils deviendront vite incapables de se situer par rapport à l'enracinement judéo-chrétien de la vie sociale, culturelle, festive et religieuse des sociétés occidentales. La dimension religieuse fait partie de l'existence et il est dommage de se priver de cette recherche spirituelle. Sans connaître quelques points de repères à ce sujet, des jeunes se tourneront vers n'importe quelle croyance pour nourrir une fonction qui a besoin d'être reconnue. Le religieux devient de nos jours une dimension où l'on espère trouver de quoi organiser et faire vivre son intériorité. Mais, nous l'avons souligné par ailleurs, tout dépend de l'angle sous lequel ce religieux est appréhendé. Le risque des psychologies contemporaines morcelées et déracinées consiste à ne pas savoir hiérarchiser les vérités et les valeurs, et à convenir que tout se vaut au nom de la sincérité comme nous l'avons déjà évoqué. À partir de là, on cherchera à composer son unité spirituelle avec un *digest* syncrétiste de diverses religions.

[249] Cette absence de projet de vie cohérent et de valeurs auxquelles se référer n'aide pas le moi à trouver dans le monde extérieur de quoi nourrir ses fonctions et ne facilite pas toujours l'insertion sociale. Cependant, le désir de s'insérer socialement existe, mais il ne parvient pas à s'articuler sur la réalité dont les formes sociales sont difficilement maîtrisables. La réalité échappe au désir de trouver sa place. Une fois de plus, le moi a de sérieuses difficultés à se consolider, ce qui ajoute à sa fragilité ³⁹.

Rappelons-le, on ne peut négliger les incidences sociales et culturelles des expériences religieuses contemporaines. N'y a-t-il pas lieu de s'étonner de l'absence d'attention que portent les milieux scientifiques sur cette question fondamentale?

³⁹ *Op. cit.*, p. 142-143.

[250]

Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.

Quatrième partie : Tendances majeurs et
enjeux spirituels qui s'y cachent

Chapitre 20

Un nouveau mythe : remettre les compteurs à zéro Une profonde déculturation?

[Retour à la table des matières](#)

Je fonctionne, en apparence, comme tout le monde, je joue le jeu du système pour survivre, mais au fond de moi j'ai décroché... presque totalement de l'extérieur... de mon passé... du monde d'aujourd'hui complètement capoté. J'ai décidé de repartir à zéro... ou plutôt de moi... d'inventer mon chemin. Me trouver moi d'abord. (*Alexandre, 25 ans*)

Comment se situer soi-même en décrochant à la fois du temps et de l'espace du réel? « J'ai décroché de l'extérieur, de mon passé, du monde d'aujourd'hui. » Comment peut-on se trouver soi-même en faisant un tel vide, en écartant tous les repères concrets qui ont jalonné la route, le tracé de sa vie, son étape présente et les assises d'éventuels projets, fussent-ils radicalement différents? Ne risque-t-on pas de se perdre plutôt dans un univers intérieur indifférencié, comme une sorte de terrain vague?

On verra, un peu plus loin dans ce texte, comment le langage de ce monde intérieur se résume à quelques mots abstraits : conscience universelle, spirituel, essentiel, une force, etc. Ces expressions répétées à satiété finissent par devenir des coquilles vides, aliénantes du réel ; signe évident qu'on ne peut même pas nommer concrètement ses sentiments, ses pensées, sa singularité de vie, de personne, de conscience. Tout est dans tout.

Au départ du problème que nous identifions ici, il y a une illusion fort répandue qu'exprime très bien la citation ci-haut : « J'ai [251] décidé de repartir à zéro pour inventer mon chemin. » Bien sûr, il y a dans la vie des ruptures profondes, des recommencements, mais ils ne se vivent pas sans rapports critiques aux situations qui les ont provoqués. Si la vie comme vie n'est jamais au point zéro, comment s'imaginer une conscience de vivant au point mort. Car il s'agit bien, dans le cas précité, de réinventer sa vie, et non d'une quelconque attitude suicidaire hantée par la mort, par le néant ou quoi encore.

Faire table rase, remettre les compteurs à zéro, opérer un recommencement absolu, c'est là une tendance lourde qui se prolonge parfois jusque dans la trentaine, et même plus tard. Nous parlons ici d'un mythe au sens courant du terme, à savoir une illusion. On n'aurait même pas les mots pour soutenir une telle position, si tout ce qui ne vient pas de soi n'était que vide et néant. Il n'y a pas de langage sans une langue reçue qui nous permet de se dire et de communiquer.

S'il est un problème crucial que nous avons rencontré dans cette recherche, c'est bien celui de la déculturation jusqu'à sa base la plus simple et la plus fondamentale, à savoir les mots pour le dire, pour communiquer.

On ne parle pas d'analphabétisme fonctionnel pour rien. Ce phénomène déborde les 30% de la population qu'on a jugés aux prises avec ce terrible déficit. Certains psychiatres ont noté que des gens même scolarisés n'arrivent plus à nommer ce qui se passe en eux-mêmes. Nous-mêmes, au cours des entrevues, nous avons entendu tant de fois cette affirmation : « Je ne comprends plus rien à ce qui se passe ; je me sens impuissant ; je ne veux plus me poser de questions ; j'y ai jamais trouvé de réponses satisfaisantes ... »

On ne maîtrise pas la culture moderne, séculière. Et l'héritage culturel-religieux-chrétien qui est notre principale source historique

chez nous est défait, dé-culturé. Plusieurs Québécois se sont fabriqué à même le vaste marché des croyances en circulation un substitut de cohérence pour combler le vide de la déculturation de leur héritage historique et de la non-maîtrise de la culture moderne séculière.

Une question cruciale surgit de ces trois données de la situation actuelle. Dans quelle mesure ce bricolage de croyances joue-t-il ces rôles culturels fondamentaux?

- un langage capable de nommer ce qu'on vit et apte à une vraie communication avec les autres ;
- un système de sens qui « situe » vraiment dans le pays réel, dans son histoire, dans sa situation présente et dans son avenir à défricher ;

[252]

- un noyau de valeurs privilégiées qui se traduit dans des pratiques de vie pertinentes, cohérentes et efficaces ;
- un ordre *symbolique* pour exprimer ses horizons de vie, ses rêves, ses projets de dépassement, ses ouvertures à un au-delà des nécessités, des calculs, des raisons.

Nous n'allons pas reprendre ici chacune de ces quatre caractéristiques. Nous allons plutôt nous limiter à la première : à savoir le langage, les mots pour le dire, cette base fondamentale de toute culture. En tirant cette corde d'analyse le plus loin possible, nous découvrirons tant de choses qui ont trait aux trois autres rôles culturels que nous venons de mentionner.

Un langage de sens extrêmement abstrait

Il y a sûrement quelque chose d'autre qui existe quelque part.

Le monde nouveau, c'est d'aller vers l'universel.

L'essentiel, c'est de toucher mon essentiel.

Ma petite affaire dans le sens de ma croissance, dans le sens d'aller vers ma vie... J'oeuvre avec ce lien universel... J'ai pas de lieu pour me partager (!)

Il me manque une ouverture... quelque chose... Je ne sais pas quoi.

J'ai commencé une recherche personnelle. J'avais l'intuition qu'il existait quelque chose, quelqu'un de grand, puis de créateur, mais je ne savais pas trop quoi... Ça ne se rattachait pas à une religion, ça m'a amené à découvrir à l'intérieur une force.

Je pense à l'Énergie divine, puis dans ma tête, c'est Dieu.

Je me suis branchée sur la vraie Conscience universelle cosmique, énergétique, douce, harmonieuse. Il n'y a plus rien qui m'affecte. Je suis comme au-dessus des problèmes. La vie à ce niveau-là est éternelle.

Les jeunes ne sont pas conscients de ce qu'ils sont, leurs parents non plus.

Il faut inventer le langage de ce nouveau vécu.

Si je colle à l'essentiel de moi-même, si les autres font cela aussi, on aboutira ensemble à la conscience universelle... dans le fond des tripes.

[253] J'ai encore de la misère en relation, j'ai encore mal en relation avec les autres.

Pour en arriver à une spiritualité universelle, il faut se débarrasser des cadres, des structures, des institutions, tout ça, ça exclut, ça te limite, ça brime, ça empêche la transparence.

On nous pardonnera cette longue suite de citations d'entrevues. Mais ce genre de discours est tellement récurrent, répétitif qu'il nous fallait illustrer le phénomène de cette façon.

Il y a plusieurs niveaux de lecture de ces extraits. On les trouve ailleurs dans ce dossier. Nous en retenons un ici, celui d'un langage réduit à quelques mots abstraits.

« Les gens ne sont pas conscients », mais en disant cela plusieurs interviewés n'arrivent pas à dire de quoi les gens ne sont pas conscients, comme s'ils projetaient chez les autres ce qu'ils n'osent s'avouer

à eux-mêmes, à savoir l'incapacité d'identifier, de nommer ce qui se passe en soi, et le contenu, le sens de cette fameuse conscience universelle, spirituelle qui fait foi de tout, explique tout, résume tout, règle tout, comme si on se noyait dans le tout. Y a-t-il là une régression foetale dans la sécurité du sein maternel? Y a-t-il là un mouvement contradictoire qui rend illusoire la volonté de naître à soi-même? Peut-on s'inscrire dans le monde réel en le fuyant aussi radicalement?

Dans ce genre de discours, on ne trouve aucune référence concrète à la vie réelle, et aux pratiques qu'on y tient, au travail par exemple. Les autres n'ont aucun visage.

« Je veux me partager. » Qui consentira à servir de terrain pour ce « me partager »? N'y a-t-il pas ici une formidable crise d'altérité? Crise qui fonde la difficulté d'entrer en relation, en communication avec les autres, comme l'avoue cet interviewé cité plus haut.

Déjà, au niveau du langage, s'exprime une profonde déculturation. On s'inquiète beaucoup de la non-maîtrise de la langue ici et ailleurs en Amérique du Nord. Mais n'y a-t-il en cause que des graves problèmes de grammaire, d'orthographe, comme si la langue n'était informe que dans sa structure, comme si on oubliait qu'elle l'est aussi dans son contenu, dans sa pensée, dans la conscience qui la porte? « Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement et les mots pour le dire arrivent aisément. »

Une langue n'est pas une pure « mécanique » qui fonctionne à vide, un simple *outil* de communication. Elle est « culturelle », porteuse de culture, sinon ce n'est pas vraiment une langue. Celle-ci est [254] tributaire aussi de la qualité du jugement, de la capacité de raisonner, de comprendre, d'évaluer.

Des études ont montré que tous les autres apprentissages sont compromis quand la langue elle-même est déstructurée. Mais ce qu'on n'a pas dit, c'est qu'une langue se déstructure quand on n'a jamais appris à raisonner, à évaluer, à juger. Aux États-Unis, en certains milieux scolaires, on commence à initier les enfants à la philosophie... Et oui, à apprendre la logique, le raisonnement qui, entre autres choses, structure la pensée, les mots pour le dire, la conscience et l'agir. On le fait avec des contenus riches du patrimoine culturel tout autant qu'à même l'expérience de vie de l'enfant et de l'adolescent. Certains édu-

cateurs d'ici s'ouvrent à cette préoccupation, mais ils sont une bien petite minorité.

Dans notre recherche qualitative nous avons constaté ces diverses composantes de la déculturation. Phénomène qui ne peut se réduire à une conception simpliste comme celle de ramener le problème de la langue à une question d'orthographe. Le peu d'intérêt des jeunes et des adultes pour une langue « correcte » cache d'autres déficits autrement plus graves, qui vont jusque dans les profondeurs culturelles et spirituelles d'une conscience et d'une pensée souvent aussi pauvres qu'informes. Il y a une étroite relation entre une conscience molle, une pensée molle et une langue molle. D'autres hypothèses s'ajoutent à cette déculturation, par exemple celle d'un déracinement de son propre patrimoine historique. Voyons un exemple tiré d'ailleurs, mais qui nous convient très bien.

Le mouvement laïque français, idéologiquement très anti-religieux, vient d'effectuer un fort virage en constatant que les lycéens ne sont plus capables de comprendre leur civilisation, l'histoire occidentale, ses grandes oeuvres, parce qu'ils ne maîtrisent plus le code chrétien. Comment comprendre Dante, Machiavel, Descartes, Pascal, Voltaire, la Révolution française, Balzac, Bergson, Mauriac, Camus, Sartre sans ce code chrétien? Comment comprendre les grands événements de l'histoire occidentale, les grandes oeuvres d'arts, les philosophies, les sagesses et les grandes traditions qui nous ont tant marqués, sans aucune connaissance, aucune initiation pour maîtriser le code chrétien, son langage, ses symboles, ses valeurs et contre valeurs, etc. Il est donc ridicule de tout ramener à un problème d'orthographe. Il en va de même du décrochage scolaire et des explications de surface qu'on en donne.

Le mythe de la table rase et la déculturation ont aussi des effets sociaux pervers même dans des domaines où l'on s'attendrait à plus [255] d'intelligence. Nous avons déjà souligné ces étranges conceptions et pratiques dites « égalitaires » qui finissent par nier les différences de rôles, de sexes, d'âges, de générations. Encore ici on remet les compteurs à zéro en prétendant « rephaser » l'histoire, la société, l'humanité, et cela dans des créations *ex nihilo*, c'est-à-dire en discréditant tout ce que les patrimoines humains historiques ont pu nous enseigner.

C'est « traditionnel », donc c'est dépassé. On oublie que les innovateurs qui ont fait l'histoire ont critiqué des traditions qu'ils connaissaient bien. Ils ont mis en oeuvre des chemins d'avenir qui n'ont été tels qu'après de longs mûrissements éprouvés par le temps, pour devenir à leur tour de nouvelles traditions. Une tradition, c'est une expérience historique qui a inspiré plusieurs générations. Comme une matrice de nouvelles fécondités pour chacune des générations qui les a réinterprétées. On n'invente pas l'histoire à tous les tours d'horloge. Tant de jeunes nous ont dit qu'ils n'avaient plus de repères, de modèles, de balises.

Nos parents, nos professeurs ont joué à la ligue d'improvisation, ils nous ont joués!

Une critique cinglante. Et cette autre :

On a tout simplement inversé les stéréotypes dans les nouvelles images-guides qu'on veut nous imposer : une mère mécanicienne de garage et un père pouponnière collé à la maison. Et en certaines garderies, la règle pour les garçons, c'est précisément de pas être garçon. La moindre agressivité est jugée comme un signe de futur batteur de femmes.

Étrange libéralisation sexuelle qui débouche sur une négation de l'identité sexuée. Étrange philosophie de l'égalité qui s'en prend à tout ce qui est différence, rôle spécifique, excellence. Tous égaux et pareils, comme si nous avions tous le même visage. Tout nouveau, mais selon la copie conforme. Comment concilier ce conformisme avec l'importance que chacun accorde à son autonomie individuelle, à sa singularité, à ses talents propres?

De telles contradictions sont un autre symptôme d'une profonde déculturation, si on a compris que la culture, les cultures sont, entre autres choses, un lieu incontournable et précieux de différenciation humaine, de distance sur soi pour être capable d'altérité, de jugement, de maîtrise de soi, de conscience historique et aussi de [256] projet. Prétendre « réinventer la société », « rephaser l'histoire », « refaire l'humanité » à partir de zéro, on en conviendra, c'est l'ultime illusion

du mythe de la table rase drapée d'une nouvelle rhétorique devenue langue de bois.

Faut-il rappeler ici certains discours qui ont eu cours dans la génération du refus global, tel celui qui soutenait que la différence homme-femme ne relevait que d'une différence culturelle arbitraire. Preuve que la déculturation se trouve même chez des esprits sophistiqués et instruits.

Il est un autre domaine où l'on trouve la déculturation du « tout est dans tout » sans différenciation. Pensons aux attitudes et comportements en matière de droits. Ceux-ci deviennent des substituts psychologiques, sociaux, culturels, moraux, politiques et même économiques. L'utilisation des droits sur tous les terrains et à propos de tout vient-elle compenser l'anomie sociale (absence de repères pour les conduites privées et publiques)? N'est-ce pas une autre manifestation de la déculturation? Quand on veut régler tous les problèmes, conflits et rapports humains à coups de droits interposés, quand les commissions et les chartes de droits se substituent à toutes les médiations politiques, aux transactions de la vie, aux débats démocratiques, au jugement éthique, aux us et coutumes, il faut bien admettre au moins l'hypothèse qu'il pourrait y avoir là un appauvrissement culturel inquiétant.

On ne compte plus les dérives de la déculturation. « Peu à peu, dans les médias on est passé de la notion de culture à celle de l'information, et finalement à celle du divertissement » (Jean-Louis Gagnon). Souvent les discours de nos jeunes interviewés se déroulaient à coups de « flash » pour reprendre ici leur expression. On passait d'un flash à l'autre comme à la télévision, comme dans les courtes séquences des téléromans, des « nouvelles », des messages publicitaires, ou même des documentaires télévisés. S'agissait-il de souvenirs? Certains n'avaient d'autres repères et références que ce qu'ils avaient vu à la télévision récemment!

On parle beaucoup de pluralisme, d'ouverture aux autres cultures. Certaines entrevues nous révèlent une attitude de base que l'image de « passoire » illustre très bien. Une passoire qui ne retient rien. En tout cas si peu que pas. Il en va de même des rapports qu'on a aux autres cultures. Les différences sont vite réduites à des anecdotes, objets de

curiosité et d'amusement, comme on essaie les diverses cuisines qu'offre la cité cosmopolite.

[257] Pourtant, rien n'est plus exigeant que la rencontre, l'échange de cultures différentes. Rien n'est plus difficile que la compréhension mutuelle à ce niveau.

Comment peut-on accueillir ou assumer, ou assimiler ou comprendre d'autres cultures si on est soi-même déculturé? Poser cette question, c'est déjà y répondre! Sans profondeur et consistance culturelle, on devient une passoire, comme une mémoire qui ne retient rien, comme un radeau soumis à tous les vents. On est partout sauf là où l'on est, partout et nulle part. Les discours évoqués plus haut en témoignent.

Les discours religieux n'y échappent pas. Ils sont même un des lieux privilégiés qui se prêtent le plus au mythe de la table rase. Plusieurs ne veulent de quelque religion que ce soit, tout en se disant religieux. Mille fois nous avons entendu les expressions :

Je me suis fait ma religion à moi. Je ne communique jamais avec les autres sur ce sujet-là.

Et pour cause! Un religieux sauvage, ésotérique, sans culture historique, sans tradition, sans mémoire, sans validation dans la pratique de vie et dans la communication avec les autres est en train de proliférer. Les délires de certaines pathologies religieuses d'hier n'ont rien à envier des délires actuels où l'on rivalise en épaisseur occulte, en hauteur orbitale de conscience universelle, en synthèse de toutes les sciences et de toutes les religions, en Ère du Verseau avec son Savoir absolu après la ténèbre de l'Âge du croire.

Quand des jeunes universitaires, des jeunes professionnels apparemment très sécularisés se mettent tout à coup à discourir en des termes pareils, les bras vous tombent. Et vous vous demandez si la déculturation n'a pas atteint la limite de l'absurde! On ne s'en inquiéterait pas s'il s'agissait d'un phénomène très minoritaire et marginal.

Et s'il y avait là-dessous... autre chose?

Mais n'y aurait-il pas autre chose en dessous de ces balbutiements? Une chaude humanité que méconnaîtrait cette froide critique... Une traversée du désert où l'on cherche et réapprend les soifs qui mènent aux vraies sources. Quêtes tâtonnantes de sens dans une société qui tourne en rond et s'étouffe elle-même faute d'horizons de dépassement, de transcendance, faute de ces puits que sont les mémoires vivantes de traditions gorgées de riches réserves.

[258] Quand tous ces chemins se sont effacés dans l'ensablement et la sursaturation de tant de consommations futiles, de bruits assourdissants, d'agitations de surface, alors les errances, les replis sur soi et même les fuites peuvent marquer un temps nécessaire de prise de distance.

Ne vaut-il pas mieux voir sous ces croyances exorbitées une sorte de purification (catharsis) pour retrouver son humanité profonde, son âme, et cette ouverture au tout autre signifiée par ces multiples recherches d'alternatives aussi bien de sens que de pratiques de vie, aussi bien d'aventure personnelle que de société autre?

Nouveaux bouillons de culture, nouveaux bouillons de conscience où fermentent et se dessinent d'autres figures d'humanité, d'autres expériences de spiritualité, souvent extraites des veines cachées, tenues en réserve dans les mémoires religieuses et culturelles les plus archaïques et même dans sa propre tradition judéo-chrétienne relue, réinterprétée avec une liberté d'esprit peut-être inédite. Des jeunes qui avaient fait des détours ésotériques pour se distancer sont retombés sur leurs pieds. Ils cherchent à retrouver le pays réel avec des yeux neufs. Peut-être avaient-ils besoin de cet intermède pour reprendre leur souffle. On peut faire cette lecture en creux dans plusieurs entrevues.

Même si les réponses trouvées par ces quêtes de sens et d'alternatives nous apparaissent, en plusieurs cas, comme des nouvelles formes d'aliénation, comme des régressions où l'on se piège soi-même, saurons-nous reconnaître la profondeur humaine, morale et spirituelle des

cris et des nouveaux questionnements qui ont suscité de telles recherches intérieures et de telles réponses utopiques ou pas?

Si c'était le cas, comment ne pas accepter de poursuivre une investigation plus poussée, plus empathique de ces courants souterrains encore enfoncés, engoncés dans d'obscurités intuitions, dans une affectivité et une subjectivité trop blessées pour se penser et se dire clairement?

La plupart des gens, si nous en jugeons par nos interviewés de divers âges et milieux, doivent se dépatouiller dans des situations éclatées, dans un contexte culturel et sociétaire tirillé de toutes parts. Comment les accabler de reproches d'incohérence, d'ignorance, de dévoiements moraux, de confusion mentale, d'individualisme, de comportements sociaux, d'irresponsabilité, d'amnésie historique, sans tenir compte des déchirements qu'ils vivent et des brouillards qui les entourent?

[259] Comment ne pas comprendre le besoin impératif de trouver un système de sens pour surmonter l'anomie sociale et culturelle (absence de repères et de normes pertinentes qui empêchent une gestion sensée des conduites de vie)?

Comment ne pas respecter ces aspirations à retrouver une totalité, une unité perdues ou jamais vécues (chez les jeunes particulièrement)? L'attrait des spiritualités orientales y doit beaucoup, comme d'ailleurs les nouvelles idéologies ; l'écologisme soucieux de retrouver les grands équilibres de la nature et des assises premières de la vie, et dans sa foulée, des modèles plus organiques de vie personnelle et collective ; le pacifisme, lui aussi, pourrait bien être la quête d'un nouveau vivre ensemble, d'un nouvel agir ensemble où l'on façonne une convivialité, une communauté de destin fondée sur les solidarités fondamentales des droits humains, et d'une humanité de plus en plus interdépendante.

Des affirmations du genre « nous cherchons un autre langage pour nommer notre vécu autre » (entrevue d'un groupe de jeunes) peuvent bien nous hérisser par leur caractère apparemment primaire, alors qu'elles se révèlent d'une grande densité dans leur récit de vie.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que les signaux de détresse et d'espoir, les questions et les recherches, les blessures et les conscien-

ces scandalisées, les quêtes de fondements plus solides et les élans de dépassement, de transcendance chez beaucoup de nos jeunes interviewés n'ont rien de superficiel. On ne saurait les aborder avec des réponses toutes faites, qu'elles soient politiques, religieuses, ou même avec des discours savants déjà tout constitués avant la patiente écoute de la parole, de l'expérience et de la conscience de l'autre.

« Allez aux départs des chemins », dit la parabole de l'Évangile qui invite à plus d'empathie pour ceux qui doivent repartir à zéro, ou de très loin, souvent avec ce digne courage de tout recommencer coudes aux reins et au cœur. L'histoire n'est-elle pas elle-même jalonnée de ruptures, de crises, de destructions où il a fallu tout reprendre de A à Z? Dans bien des itinéraires d'aujourd'hui on trouve pareils défis, pareils déserts sans sources disponibles... sans repères pour comprendre et se réorienter... et parfois sans mots pour dire son désarroi ou sa ténèbre.

Du fond de bien des nuits du cœur et de l'âme nous avons entendu bien des appels d'une rare noblesse, souvent formulés timidement, maladroitement, mais parfois d'une clarté sans équivoque. Telle cette remarque plusieurs fois entendue au cours des entrevues :

[260] Ce qui nous a manqué le plus, ce sont des guides spirituels capables de nous éclairer, sans s'imposer, dans nos choix les plus importants... dans le brouillard d'une société qui ne sait plus où elle s'en va, et d'un monde d'adultes qui nous ressemblent trop pour nous offrir de vrais modèles de maturité à acquérir.

À côté d'une déculturation fort répandue, il y a aussi de ces lucidités de jeunes qui nous ont redonné espoir.

Tout cela invite, comme nous l'avons dit plus haut, à pousser plus loin notre recherche et nos analyses à l'affût des tendances les plus décisives chez les 20-35 ans.

[261]

Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.

Quatrième partie : Tendances majeurs et
enjeux spirituels qui s'y cachent

Chapitre 21

La quête du « nous »
après l'épuisement du « je »
La double crise du croire et de l'altérité

[Retour à la table des matières](#)

Le versant critique

Il faudra bien passer au « nous » après avoir tant tourné en rond en soi et autour du « Je ». On ne s'est pas trouvé parce que on ne peut pas trouver sa propre identité sans les autres et leurs différences. En fin de compte on se retrouve tout seul! À force de défendre son autonomie personnelle, de se protéger, on est devenus des étrangers les uns par rapport aux autres. On est méfiants face aux autres, face à tout engagement durable... Et pourtant il y a quelque chose en nous qui le désire, qui cherche des relations plus solides, des liens plus forts, des nouvelles solidarités, des expériences collectives plus valables. (*Extrait d'une rencontre de garçons et filles de 22 à 26 ans.*)

Cette ouverture sociale, ce désir d'engagement sont le fait d'une minorité de nos interviewés de la vingtaine. En effet, la plupart de ceux-ci s'investissent presque totalement dans leurs objectifs personnels, leurs intérêts individuels, leur propre qualité de vie, leurs énormes défis de se faire une place dans la société et, chez certains, de survivre. Qui pourrait le leur reprocher?

Quand le plafond est trop bas, tu as deux possibilités : ou te percer un trou pour t'en sortir, ou bien le soulever ensemble. La plupart des jeunes choisissent la première. Ça se comprend, tu [262] n'as pas le temps d'attendre les résultats de longues discussions pour faire consensus, comme on pouvait se le permettre quand il y avait des jobs en masse offerts aux jeunes. Nous, on est condamnés à être individualistes, à agir pour sauver sa peau. Notre idéal bien concret, c'est de nous en sortir, de réussir personnellement. C'est le seul réalisme à notre portée. Les grandes affaires sociales, politiques, c'est hors de portée pour nous. Le peu de temps libre qui te reste, tu le prends pour ta qualité de vie. Tes relations se limitent à ton *chum*, à quelques amis, ta famille. (*Nathalie, 25 ans*)

On retrouve aussi chez eux une tendance lourde qui traverse l'ensemble de la population, à savoir une crise d'altérité où l'on se méfie de l'autre, des autres. Même les solidarités sont de plus en plus réduites à des mobilisations ponctuelles autour d'objectifs d'autoprotection, autour de fonctions défensives. À ce chapitre, les jeunes ressemblent aux adultes.

Le rayon social de relations est très court, très limité dans bien des cas. Bien sûr, on connaît, on rencontre « un tas de gens », mais les rapports humains soutenus se vivent dans des groupes d'affinité très restreints qui ont souvent les traits d'appartenance d'une petite tribu exclusive. Ce sont des clubs de pairs fort sélectifs qui, pour en faire partie, exigent de nombreuses conditions de goûts, de modes, d'attitudes, d'intérêts communs. Culture narcissique oblige! On cherche surtout *l'alter ego*.

En dessous des beaux discours sur le pluralisme, l'ouverture aux autres, la tolérance, on découvre des pratiques qui les contredisent. Même les rapports interpersonnels posent problème chez plusieurs, tellement leur singularité, leur autonomie, leur recherche de soi s'accommodent mal de différences trop marquées.

J'ai bien des copains, des copines, mais rien de profond avec eux. Il y a toujours quelque chose qui cloche pour m'empêcher d'avoir une relation intense et satisfaisante. En amour, je vais de déception en déception. C'est toujours à recommencer. Je suis en train de m'user le coeur. Je deviens méfiante, puis je me sens tiraillée... Je me sens toute seule et en même temps j'ai besoin de partager ma vie avec un homme, de vivre avec plein de monde autour de moi. (*Dominique, 27 ans*)

Elle ajoutait un peu plus loin dans l'entrevue ces remarques lourdes de sens :

[263] Nous avons des aspirations énormes et des conditions de vie qui en sont de plus en plus éloignées. Ça nous fait passer par des sentiments de frustration, d'impuissance, de déprime, de révolte, de moral bas. On a trop traîné à nous donner de vraies responsabilités sociales. C'est comme si cela avait tué notre idéal, notre humanité, notre identité, notre dignité. On se cherche quand on n'a pas de statut social, quand on n'est pas vraiment situé quelque part avec un travail, une famille à soi qui vous donnent une reconnaissance sociale. Comment voulez-vous qu'on s'engage socialement quand on n'a pas de base sociale nous-mêmes?

Je me sens totalement dévalorisée devant mes amis qui ont un travail stable, une famille à eux. Certains ont de la misère, mais je les sens plus « branchés » dans la vie.

Peut-être que j'en veux trop en cherchant à travailler dans le secteur où j'ai étudié. Mais c'est-y si fou que ça de vouloir faire ce qu'on aimerait faire? Autant dire que nos aspirations les plus vraies n'ont pas de bon sens.

J'ai pas arrêté de recommencer études, amours, jobs. Je me fais dire que je ne sais pas ce que je veux. Moi, ça me choque parce que c'est pas vrai. Je sais ce que je veux! Et je me demande s'il y a de la place pour des gens comme moi dans la société. C'est comme si on faisait peur aux autres. J'aurai mis bien du temps pour arriver à mes objectifs. Déprimée ou pas, je lâcherai pas. (*Dominique, 27 ans*)

Se débrouiller seul semble être le lot de la majorité des jeunes de la vingtaine. On ne peut parler de solidarité intragénérationnelle, même chez les étudiants de la vingtaine qui peuvent plus facilement se regrouper. Nous avons déjà noté la crise et l'émiettement des mouvements de jeunesse. Nous reviendrons sur la minorité active et engagée.

Pour le moment, retenons le phénomène massif de ces luttes individuelles pour la vie sans support communautaire si ce n'est la famille parentale où plusieurs demeurent longtemps dans une dépendance qui les humilie et parfois les fait régresser gravement : fatigue chronique, dépressions, glissement dans des voies débilitantes de marginalité, de fuite du réel, précisément à un âge où normalement on construit ses rapports au réel.

Encore ici, on retrouve le drame spirituel de la double crise du croire et de l'altérité, mais avec de nouvelles modalités qui s'ajoutent. [264] À la fin de la vingtaine, au début de la trentaine, on se mesure davantage à des perspectives de long terme. Quand ce tournant est manqué, on risque de traîner toute sa vie son incapacité de croire assez en soi, aux autres, en la vie, en l'avenir pour prendre des engagements durables, sinon de vraies responsabilités personnelles et sociales. On ne cessera de changer de partenaires amoureux, d'emplois, de milieux. On finira rarement ce qu'on aura entrepris. Si on parvient à se stabiliser au travail, on demeurera instable affectivement ou autrement. Nous l'avons constaté chez tant de gens de la trentaine et de la quarantaine.

Quand une société ne se rend pas compte des conséquences désastreuses d'interminables errances de jeunesse, elle se prépare de bien tristes lendemains.

Chez plusieurs errants que nous venons de décrire, nous avons trouvé les meilleurs clients pour le marché grandissant du Nouvel Âge, de l'éсотérisme, de l'imaginaire magique, et des mille et une thérapies. Nous en avons assez parlé dans les tendances précédentes pour ne pas y revenir. Mais il est important de se rendre compte ici que l'absence d'inscription sociale dans le pays réel, dans le travail ou dans un projet familial, ou dans des responsabilités sociales suscite de telles fuites, de telles aliénations.

Le versant dynamique

Voilà pour le versant critique. Mais heureusement il y en a un autre plus encourageant. Une lecture plus fine de nos entrevues nous a fait découvrir des ouvertures sociales que nous évoquions au début de ce chapitre.

La crise des années 1980 a pris tout le monde par surprise. On n'était pas prêts. Mais ça nous a fait mûrir. Même si on ne croit plus tellement en la politique, on commence à se dire dans plusieurs milieux de jeunes qu'il faut arrêter de se tâter le nombril, se regrouper même pour des objectifs modestes dans des projets concrets. On a trop attendu le Messie, le gouvernement, la reprise économique. C'est le temps de se réveiller. Faut pas s'attendre à ce que les plus vieux cèdent grand-chose. Ils ont connu trop longtemps le confort pour accepter de changer, de se priver. Il va falloir se battre, jouer des coudes, se donner du poids politique, risquer d'agir collectivement. (*Entrevue de groupe*)

[265] Dans cette recherche, nous ne nous sommes pas contentés de prospecter ces quêtes de « nous » qui cherchent à prendre corps ; nous avons interrogé plusieurs groupes sociaux et communautaires pour savoir s'il y avait un certain nombre de jeunes de la vingtaine dans leurs rangs. À notre grand étonnement, nous y avons trouvé beaucoup plus de jeunes engagés que nous le pensions. Nous en avons rencontré quelques-uns qui nous ont révélé des itinéraires passionnants.

La diversité des engagements témoigne déjà de l'attention de ces jeunes à la plupart des problèmes humains de leur milieu : drogue, suicide, délinquance, sida, alcoolisme, sans abris, pauvreté matérielle, maladies mentales, handicaps physiques et, bien sûr, chômage.

Les types privilégiés d'engagement sont moins dans les grands réseaux institutionnels que dans des groupes et associations volontaires que les jeunes ont créés eux-mêmes en y associant des adultes. L'expérience qui s'y vit se veut globale au point de devenir un mode de vie qui qualifie leur façon d'être, de penser et d'agir. Le style de l'organi-

sation est égalitaire, autogéré, (en termes savants : trans-hiérarchique, trans-fonctionnel).

Cette aventure communautaire instaure une sorte de communauté de destin et comporte même parfois une démarche initiatique que n'ont pu inventer la société sécularisée, techno-bureaucratique, anonyme, et aussi les Églises.

Ces jeunes engagés vivent de vraies responsabilités sociales qu'ils ne trouvent nulle part ailleurs. Ils s'en sont données eux-mêmes. Ce qui ajoute à la force de leurs convictions. Ils vivent l'envers positif de la double crise du croire et de l'altérité que connaissent plusieurs jeunes de leur âge. Tout se passe comme si ces engagements altruistes leur redonnaient foi et confiance en eux-mêmes, aux autres, en l'humanité. Ils ont des rapports beaucoup plus sains avec leurs divers milieux, avec la société, sans pour cela perdre leur sens critique. Ils apprennent à se construire dans le réel en se mesurant à des situations et à des défis humains qui les inscrivent dans la société.

Ces indicateurs précieux nous amènent à penser à l'importance d'une pédagogie sociale, d'une stratégie d'intervention qui les mettraient au défi de se dépasser. Ils sont capables d'une générosité incroyable, de rudes exigences d'autodiscipline, peu importe s'ils vont à contre-courant du climat actuel de démission, de méfiance, de repli sur soi.

[266] On peut regretter que ces engagements soient le fait d'une modeste minorité dans ce groupe d'âge. Mais comme nous l'avons souligné un peu plus haut, il y a bien d'autres jeunes qui timidement ont fait état devant nous d'un profond désir d'altruisme. Ils se cherchent des lieux, des projets, des chantiers pour réaliser un tel vœu qui reste vivace au fond d'eux-mêmes. D'autres arrivent aux limites critiques de l'épuisement du « Je » sur lequel ils avaient parié tout leur avenir et c'est dans leur autocritique qu'ils s'ouvrent socialement.

Les récits de leur histoire de vie marquent des évolutions intérieures et sociales qu'un regard superficiel convenu ne saurait déchiffrer, décrypter. Tel ce jeune qui semble avoir adopté la mentalité et les comportements de la culture « psy » du moi d'abord, et d'une société néo-libérale du « plus fort la poche », peu importe les objectifs et les moyens pris pour atteindre ses fins. Au premier abord tout indiquait qu'il s'alignait sur tout ce que valorise la société de consommation, du

look, du *standing*, du « toujours avoir plus », du rapport mercantile même avec ses proches. Mais dans l'évolution de son récit de vie, une lecture plus attentive permet de saisir d'autres sensibilités, d'autres attitudes et valeurs qu'il arrive difficilement à nommer. Des gestes plus gratuits, plus sociaux commencent à s'exprimer. Une nouvelle distance critique sur lui-même s'amorce. Il devient moins méfiant par rapport aux autres, et aussi plus compréhensif. Il vient de prendre la décision d'avoir des enfants et il en parle dans des termes qui marquent une sortie de lui-même. Son comportement face à sa compagne se fait plus attentif. Il dira, par exemple, qu'il a découvert que « l'égoïsme te ratatine comme une peau de chagrin », que le « moi se meurt quand il se ramène à son petit monde, ses petites affaires, ses calculs mesquins ». Il ne se moque plus des « bonnes âmes qui veulent changer le monde », « parce que je sais maintenant que le monde doit changer ».

Nous avons remarqué que cette nouvelle ouverture sociale s'accompagne, se nourrit d'une étonnante intériorité. Cette intériorité a d'abord été le seul lieu de réappropriation de soi, de cohérence de vie à leur portée :

C'est d'abord en moi que je me suis ramassée, repris en main et unifiée... La société d'aujourd'hui nous disperse, nous projette dans toutes les directions... Tu te fuis toi-même dans un tas d'activités fébriles qui te donnent l'impression de vivre « au boutte ». Mais tu finis par te rendre compte que tu es vide, sans gouvernail, sans ressources intérieures. Puis après, tu [267] découvres que tes relations avec les autres sont superficielles. Tu leur en fais reproche jusqu'au jour où tu admetts que tu l'es toi aussi. Alors tu te réveilles, tu te brasses la cage. (*Marie-Pierre, 26 ans*)

Une crise spirituelle?

Ces bouillons de conscience des derniers temps ont échappé aux observations de surface, à ceux qui n'ont pas intégré dans leur rationalité professionnelle l'intelligence de la conscience, de l'expérience spirituelle. Nous en voulons pour exemple ces discours de spécialistes ou de journalistes sur les suicides des jeunes. Ils ne semblent pas soupçonner le drame spirituel qui s'y cache souvent. On nous sert des recettes, par exemple le dialogue comme si celui-ci permettait automati-

quement de dénouer les impasses intérieures. Mais qu'en est-il du contenu de ce dialogue, de ce qui cause le mal de vivre chez tant de jeunes d'aujourd'hui, bien au-delà du phénomène spectaculaire de 35 suicides pour 100 000?

N'y a-t-il pas sous cette pointe de l'iceberg un profond problème social, moral, spirituel de toute une société, de toute une population qui s'interroge beaucoup moins qu'on ne le dit sur la pauvreté actuelle de nos bases morales et spirituelles? Alors que des jeunes, eux, commencent à vouloir articuler leur expérience intérieure et une nouvelle conscience sociale, sans rencontrer d'adultes qui l'ont fait eux-mêmes et qui pourraient les guider. Qui ose parler de la crise du croire, de sa portée personnelle et sociale chez des jeunes qui ont perdu foi et confiance aux adultes (parfois à leurs propres parents) à la société et en l'avenir?

Que se passe-t-il, redisons-le, chez un jeune qui vit dans un environnement cynique ou démissionnaire où l'on ne croit plus à rien ni personne? Si nous ne sommes pas capables d'un « spirituel » intelligent et sensé, d'une qualité morale bien fondée, on verra de plus en plus de jeunes psychismes éclatés et de religiosités aberrantes, aliénantes.

Nous avons résolu de marteler dans ce dossier ces questionnements qui nous viennent des jeunes eux-mêmes. Il ne suffit pas de multiplier les services institutionnels et professionnels de tous ordres. Ceux-ci seront relativement peu utiles si les uns et les autres sont plus ou moins ignorants des ressorts les plus décisifs de la conscience humaine, si les traitements et les techniques prétendent se [268] suffire à eux-mêmes sans les exigences de profondeur morale qu'appellent les maux de l'âme et un vivre qualitatif avec les autres.

Nous pourrions citer ici des centaines de pages d'entrevues d'où sourdent des cris étouffés de jeunes scandalisés par la pauvreté morale et spirituelle de bien des adultes sur leur route. Combien de milieux institutionnels et professionnels s'interrogent-ils à ce chapitre? Une affaire purement privée? C'est ce que soutiennent plusieurs critiques en cherchant à clore très vite tout débat. On dira qu'il n'y a pas de place pour une morale collective en régime démocratique forcément pluraliste.

Comment nier qu'une démocratie, pour être viable, exige une morale aussi bien collective que personnelle plus poussée que dans tout autre régime? Justement parce que les citoyens, individuellement et collectivement, ont à faire des choix politiques qui sont forcément collectifs. Qui ose dire que la démocratie commande de solides fondements moraux et spirituels, et que sinon c'est la guerre de tous contre tous dans des foires d'empoigne sans issue? Moins il y a d'assises morales, de conscience sociale, plus on doit multiplier les lois, les droits, les contrôles, les règles. Cela on ne le dit pas non plus. On ne s'interroge même pas sur ces questions importantes de philosophie sociale.

Nous sommes-nous vraiment donné une morale laïque aussi bien publique que privée? Et la dimension spirituelle de l'être humain n'est-elle qu'une affaire des esprits religieux? Une société a-t-elle besoin de références transcendantes communes susceptibles d'être respectées par tous comme quelque chose de sacré qui marque la balise ultime de ce qui est viable ou ne l'est pas?

Où trouve-t-on sur la scène publique de telles interrogations on ne peut plus incontournables dans la situation d'éclatements de tous ordres que nous vivons présentement? Souvent les diagnostics et les interventions portent presque exclusivement sur les conséquences de maux qui ont beaucoup à voir avec une pauvreté morale et spirituelle largement répandue. Qu'avons-nous transmis aux jeunes en la matière? Les graves problèmes sociaux ont-ils aussi des causes morales et spirituelles? Pourquoi les taisons-nous publiquement, professionnellement, scientifiquement? Serait-ce qu'on n'a même plus les mots pour le dire, et encore moins la culture et la philosophie pour les réfléchir? Cela donne les balbutiements de bien des jeunes qui sentent très bien ce problème de fond sans ce qu'il faut pour l'explicitier, parce qu'on ne leur a jamais donné la formation pour le clarifier, le maîtriser.

[269] « Mais, enfin, c'est quoi le spirituel? » nous rétorquent nombre de professionnels, comme si la foi, l'âme, la profondeur morale, la transcendance, l'espérance étaient hors du réel, de la condition humaine. Kant distinguait en nous : ce que je peux savoir ; ce que je dois faire ; ce que je peux espérer. En passant d'un plan à l'autre, il nous amène aux profondeurs spirituelles de l'être humain là où se loge sa dignité la plus fondamentale, sa capacité de rebondissement, de dépassement. Ces ressorts spirituels qui ont amené l'humanité à rebondir même dans ses pires épreuves historiques.

Nous avons entendu des handicapés dire à des professionnels :

Nous, si on n'avait pas du spirituel dans notre vie, on tiendrait pas le coup, c'est ça que vous ignorez le plus ici, comme si ça ne comptait pas, comme si ça ne faisait pas partie de la vie.

Montaigne disait : « Science sans conscience est ruine de l'âme. » Ça aussi, c'est du spirituel dans ce qu'il y a de plus vital pour l'avenir de l'humanité. Qu'on ne nous dise pas que c'est un humanisme du passé, alors que tant de problèmes contemporains nous renvoient à des nouvelles questions de conscience, comme en bioéthique, en environnement, en évaluation de nos nouvelles technologies. Ce discernement nous fait soupçonner que ce qui est réalisable n'est pas automatiquement souhaitable. Ce discernement spirituel aujourd'hui passe souvent par les enjeux moraux, la qualité de notre conscience morale, de notre philosophie morale. Le spirituel concerne autant les incroyants que les croyants. Voyons ce qui arrive socialement, politiquement quand on perd de vue cette assise commune.

Un fossé grandissant

Sur une base plus large, demandons-nous s'il n'y a de choix qu'entre les sociétés sacrales qui se réaffirment présentement ailleurs et nos sociétés sécularisées qui débouchent sur des déserts spirituels, sur une navrante pauvreté morale. L'une appelle la réaction de l'autre, comme on peut le constater sur l'échiquier politique de la scène mondiale. Sous un autre mode, nous retrouvons un problème semblable dans notre propre société. D'une part, une sécularisation sans profondeur morale et spirituelle, et d'autre part une explosion de religiosité magique aliénante. Là aussi, l'une appelle la réaction de l'autre. Toutes les deux sont aussi aberrantes! Problème important jamais abordé comme tel. En sait-on les impacts sur les consciences, [270] sur les comportements sociaux, sur la société elle-même? Se donne-t-on l'équipement culturel, moral pour en débattre? En sortant de cette recherche nous avons la conviction que ces problèmes n'ont rien d'éthéré. Combien de jeunes interviewés semblent coincés précisément entre la société sécu-

larisée qui leur offre peu d'inspiration véritable, d'une part, et d'autre part une religiosité sauvage dont ils commencent à soupçonner le caractère illusoire et déculturant! Que plusieurs se laissent séduire par celle-ci, c'est là un signe qu'il y a bien un vide spirituel. Un spirituel qui n'est pas inscrit dans le pays réel, dans la pratique sociale, dans la conscience morale.

Si l'on a bien compris l'interaction entre la crise du croire et la crise de l'altérité, il faudra bien, pour les surmonter toutes les deux, reconnaître et réaliser de nouvelles articulations entre le spirituel et le social, à tout le moins dans les enjeux moraux.

Dans un des extraits que nous avons présentés au début de ce dossier, la jeune Pascale disait :

La crise que nous vivons n'est pas seulement économique, ni politique, ni linguistique, ni culturelle : c'est une crise existentielle... Où puiser le pouvoir de la marche solidaire et autonome? Où puiser l'espérance même d'une marche possible?

Comment des adultes même instruits peuvent-ils encore jouer les pilâtes et vouloir clore le discours avec un semblant de question dont ils ne veulent manifestement aucune réponse : « C'est quoi, le spirituel? » Quand on ne croit plus aux autres, à l'avenir, à la société, y a-t-il un drame plus existentiel que cela? Des jeunes nous le rappellent et trop souvent nous ne les entendons pas au sens fort du terme.

Éducation et travail n'ont pas de valeur en eux-mêmes

Ce qui nous a le plus frappés dans cette recherche auprès de gens de tous âges et milieux, c'est une sorte d'évitement spirituel des valeurs qu'on proclame. Par exemple, l'éducation n'est pas une valeur en elle-même, pas plus que le travail. L'une et l'autre ne sont souvent que des instruments pour obtenir des biens de consommation, et cessent ainsi d'être des expériences et lieux de réalisation de son humanité la plus profonde qui vaut par elle-même et pour elle-même. Voilà un des

plus sérieux problèmes spirituels de notre temps. Il y a de graves conséquences sociales dont le décrochage scolaire est l'un des cent indices. Comme le sont tous les autres décrochages d'ailleurs.

[271] Les esprits sceptiques hausseront les épaules en disant : « tout le monde est pour la vertu », comme pour interdire toute considération de cet ordre dans l'intelligence des problèmes sociaux, économiques et politiques. Cette attitude nous rappelle la démystification qu'en a faite Socrate en ironisant sur ceux qui pensent qu'on peut tout trouver « au marché ». Cela nous rappelle aussi le passage de l'Évangile où il est question du jeune homme riche incapable d'entendre la voix de sa conscience, de son âme et d'un quelconque appel intérieur à une sortie de lui-même, de son confort, fût-ce le doute qu'il y a quelque chose d'autre dans l'aventure humaine.

Aujourd'hui, cette dé-réalisation du spirituel, de la vertu, de la conscience s'exprime différemment : « On n'a pas besoin de philosophie pour construire des frigidaires. » La chanson populaire jette un soupçon, une dérision sur cette courte logique amorale. « Tant qu'il y aura quelque chose dans le frigidaire, je fermerai ma gueule et je laisserai faire ... » On nourrit bien les chiens, mais nous on est plus que cela, on est des humains!

Fernand Dumont pose ici la question et y réfléchit :

Que serait la cité humaine sans un travail collectif des hommes pour éclairer en commun des valeurs qui les rassemblent? Une certaine raison dite pratique paraît commander à l'éducation, à la médecine, au travail et à la politique, mais elle ne sait plus dire ce qu'est la sagesse, la santé, le bonheur, la cité ⁴⁰.

Se peut-il que Socrate, les Sages d'Israël, Jésus, Cicéron, Augustin, Erasme, Montaigne, Bergson, Kierkegaard, Camus et tant d'autres témoins de 4000 ans d'histoire occidentale aient erré à ce point pour connaître un tel discrédit à nos yeux? Au tout début Socrate plaçait la connaissance au centre de sa préoccupation, mais il s'agissait de la connaissance du bien qui faisait de l'être humain un sujet moral capa-

⁴⁰ Fernand DUMONT, *Le sort de la culture*, Montréal, Hexagone, 1987, p. 178.

ble d'évaluer les conséquences de son action. Avec ce repère demandons-nous si nous avons pensé et agi ainsi dans nos comportements individuels et collectifs des dernières décennies. Qu'il s'agisse de nos réformes sociales, éducationnelles ou politiques, qu'il s'agisse des modes de la culture « psy », de la libéralisation sexuelle, de la morale permissive, des droits tous azimuts et de quoi encore! Nous avons toutes les peines du monde à trouver même un [272] terrain pertinent d'évaluation quelque peu sensé et partagé par l'ensemble des citoyens, fût-ce un terrain de débats pour ressaisir la situation dans laquelle nous nous trouvons.

Qu'est-ce que la vérité? dit-on encore pour refuser toute opération-vérité dans l'évaluation de ce qui nous arrive. Posons la question cruciale, cachée, occultée par la première : que se passe-t-il au juste quand cette référence est écartée de tout débat? Tout le monde se renvoie dos à dos. « J'ai mes vérités, tu as les tiennes, il faut se respecter. » C'est de cette façon qu'on évite tout débat de fond où l'on cherche ensemble à faire la lumière sur les problèmes qui nous ont amenés à nous réunir.

Rôle social de la transcendance

La condition spirituelle de l'être humain aux prises avec ses limites, sa finitude, ouvre à une transcendance, à un dépassement, à une quête de valeur, de bien, de vérité qui fondent une communauté de destin avec le défi d'assumer ensemble les tâches fondamentales, les limites des situations et le profond désir d'affranchissement de nos diverses finitudes. En des mots simples, tâtonnants, des jeunes nous ont parlé de cette instance spirituelle, universelle qu'ils devinaient être un enjeu crucial :

Nous avons besoin de références universelles susceptibles d'être respectées par tous comme quelque chose de sacré sans lequel la société n'est plus viable, sans lequel c'est la guerre de tous contre tous... Les ghettos exclusifs où s'enferme chaque différence, comme c'est la tendance actuelle... mènent aux culs-de-sac que l'on connaît... Ce qui nous désespère face à notre avenir. (*Extrait d'entrevue de groupe*)

Traiter ces jeunes de purs rêveurs serait tragique. Si ces aspirations spirituelles et morales ne s'inscrivent pas dans les conduites du monde adulte et dans les pratiques sociales, on verra proliférer plus que jamais un sacré sauvage ésotérique para-psychologique, et un imaginaire débridé avec ses trop fréquents délires phantasmatiques. Saurons-nous y reconnaître aussi l'effritement des cultures, des religions, des grandes traditions humanistes, des patrimoines historiques les plus éprouvés par le temps? Ce que nous avons appelé la déculturation, nous en saisissons mieux ici le draine spirituel.

Traiter la technique, la science, l'État, l'économie, la charte des [273] droits, la sexualité ou même l'éducation comme des références neutres est un leurre. C'est la meilleure façon de renvoyer à la vie privée tout ce qui peut faire sens. Et cela, dans une pure liberté individuelle sans repères moraux collectifs. Celle-ci mène bien souvent aujourd'hui à l'impuissance sociale et aux décrochages de tous ordres. Illusoire liberté à la mesure de son inconscience des conditionnements qui la contredisent quotidiennement : modes, messages-massages publicitaires, techniques sociales qui modèlent des copies conformes. L'individu peut croire confirmer sa singularité par ses choix propres sur le marché d'une consommation toute définie par l'offre déguisée en demande du public, comme le dit Dumont.

Même le retrait des valeurs dans la vie privée s'accompagne d'une insécurité telle qu'on cherche désespérément à les réinscrire dans la vie collective pour se trouver des soutiens de communication. Ne pouvant le faire dans la cité réelle, on puise dans des systèmes de croyances qui constituent ensemble un marché de la transcendance livré aux manipulations de tous ordres, et jamais validés par une solide prise sur les traditions religieuses et culturelles qui sont à la source de ces croyances. Les communautés et milieux quotidiens, les fonctions sociales et politiques, les assises morales étant absentes de ces « trips » dits spirituels, on comprend les dérives qu'ils peuvent connaître.

Rebondit encore ici notre question principale bien exprimée par Fernand Dumont :

Ne nous faut-il pas admettre un principe, certain celui-là : que nous sommes tous sous la dépendance de quelque valeur fondamentale et que nous ne saurions nous approprier comme un objet de manipulation et de domination? Encore une fois, je ne dis pas que cette transcendance doit prendre le nom du Dieu du christianisme ou d'un autre Dieu. La transcendance est d'abord sans nom. Il n'est pas indispensable à l'éthique de la nommer. Il lui suffit de proclamer que toute personne, quelle qu'elle soit, en représente l'irremplaçable figure. Et que, au nom de cette seule raison, chacun d'entre nous convoque à une communauté de personnes, à une communauté éthique ⁴¹.

Dumont nous donne ici une clé de compréhension d'un des signaux les plus obscurs que des jeunes et des moins jeunes nous ont [274] servis dans leurs récits de vie en entrevue. Nous nous demandions pourquoi des gens d'héritage culturel chrétien et d'autres de croyances différentes ne nommaient pas Dieu. Nous comprenons mieux maintenant que beaucoup de nos interviewés voulaient trouver d'abord cette transcendance commune dont chaque être humain est la figure, et qui fonde une même communauté éthique. Sans quoi, leur religion, leur foi, leur Dieu, à leurs yeux comme à ceux des autres, devenaient des lieux de division, d'exclusion.

Nous renvoyons le lecteur à la partie précédente de ce dossier pour y trouver plusieurs exemples de cette veine dans les discours sur la religion et le religieux. En ce sens, ils signifiaient la quête d'un spirituel, d'une transcendance qui fonde une communauté humaine éthique sans exclusion, ni domination. C'est sur cette base fondamentale que des interviewés chrétiens affirmaient leur identité religieuse spécifique ou interrogeaient leur héritage culturel chrétien pour le réinterpréter. Par exemple, en découvrant que dans l'Évangile du Christ la démarcation première n'est pas la différence religieuse mais l'humanité ou l'inhumanité du comportement individuel et social.

C'est ce que tant de jeunes adultes nous ont balbutié dans leurs entrevues. Mais leurs intuitions, à ce chapitre, étaient très justes.

⁴¹ *Op. cit.*, p. 198.

[275]

*Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.*

Quatrième partie : Tendances majeurs et
enjeux spirituels qui s'y cachent

Chapitre 22

D'une logique de mort à une pratique de vivant sur un fond de contradiction occulté

[Retour à la table des matières](#)

Il y a dans la génération montante des déplacements souterrains de sensibilités qui se cherchent des mots pour se dire, des systèmes de pensée, de croyances pour se comprendre, des pratiques pour se donner des mains. Nous allons aborder ici une tendance qui tente de dépasser une logique de mort qui hante le monde contemporain effaré par toutes sortes de menaces. Plusieurs réagissent en valorisant des pratiques de vivants : écologie, qualité de vie, conditionnement physique, pensée positive, culte de la Vie dans la plupart des nouvelles croyances. Nous essaierons de bien identifier, dans une première partie, la dynamique de ce déplacement. Dans une seconde partie, nous verrons les énormes contradictions et conflits de conscience qui s'y cachent : la dénatalité, par exemple. Qu'est-ce qu'une dite pratique de vivant qui ne sait plus risquer d'autres vivants que soi? Il s'agit ici d'une question aussi fondamentale que celle du renouvellement de la vie, et aussi d'une crise de l'altérité que nous venons d'analyser dans la tendance précédente.

Les diverses facettes de ce déplacement

Vous rendez-vous compte comment tout ce qu'on entend sur toutes les ondes peut être décourageant pour nous les jeunes? Tout tourne autour de la mort : les guerres, les famines, la pollution, les déficits astronomiques des gouvernements, le vieillissement de la population, l'avortement, les suicides, le sida, [276] l'euthanasie, la violence. Ça en fait des morts ça... (*Rires nerveux*) On se dit, merde, c'est trop, c'est écrasant, surtout quand on est jeune avec toute une vie devant soi...

Alors on se garoche n'importe où... où on pourrait trouver de la vie et de l'espoir peu importe d'où ça vienne. C'est le cas de le dire, il y a là une question de vie ou de mort, c'est aussi bête que ça. (*Rires nerveux*) Comment faire autrement quand on a plein de projets en tête qui ne marchent pas avec toutes ces maudites mauvaises nouvelles qu'on nous annonce à coeur de jour : chômage, coupures partout, B.S. C'est quoi l'avenir pour nous? Alors, on se dit que ce serait absurde, cruel si on n'avait que cette vie à vivre... une seule vie. Moi, je crois en la réincarnation. Autrement, ça n'aurait pas de bons sens. On se dit, c'est rien qu'une étape, il y en aura d'autres. Moi, ma religion, c'est la vie avec un grand V. C'est seulement la vie qui a du sens... qui est sens. C'est la seule force, la seule énergie, le seul espoir, la seule vérité. Il faut s'accrocher au fil de la vie... C'est le seul bien qui nous reste pour bâtir dessus. Je veux plus entendre parler de la mort. Ça me déprime, ça me décourage. Je veux vivre, un point c'est tout! (*Sylvain, 24 ans*)

Voilà un discours typique dont on retrouve bien des versions semblables chez nombre de jeunes de 20-35 ans et de gens d'autres groupes d'âge.

S'agit-il d'une réaction critique face à une conscience occidentale hantée comme jamais par la mort dans un climat apocalyptique de fin du monde, de mort de la nature et des assises de la vie, de mort d'une société en train de se défaire irrémédiablement?

S'agit-il d'une réaction vitale contre un pessimisme qui constate qu'aucun problème important n'est résolu, ne sera résolu si l'on en juge par l'impuissance croissante des uns et des autres?

Ou bien s'agit-il d'une nouvelle conscience qui est en train d'opérer un fort déplacement vers des pratiques plus saines de vivant non seu-

lement dans la qualité de vie, du corps, de l'alimentation, de l'hygiène mentale, mais aussi dans le coeur, dans l'esprit, dans la vie intérieure, dans une humanité et un monde plus sensés?

Nous avons déjà constaté comment les nouvelles idéologies écologiques, pacifistes s'arriment au phylum de la vie comme référence maîtresse, et comme repère de tous les autres repères.

[277]

La vie devient précieuse quand elle est gravement menacée... On est en train de mûrir, de retrouver l'essentiel.

On va chercher des croyances qui confortent ce grand déplacement d'une logique de mort à une pratique de vivant. Certains de nos interviewés ont explicité plus clairement ce que d'autres bredouillent dans le même sens, mais avec une aussi forte conviction.

Un témoin à la barre

Dans mon héritage religieux catholique, la vie terrestre n'était qu'un passage qui n'avait de sens que par son point d'arrivée au ciel qui nous fixait dans l'éternité immuable de Dieu. Nous, aujourd'hui, nous voyons la vie autrement... comme une série d'étapes où l'on progresse malgré les reculs, les échecs, et souvent à travers des ruptures. L'expérience humaine est une aventure qui ne finit pas où l'on passe d'une étape à l'autre avec des horizons toujours nouveaux...

C'est ça qui m'a amené à croire en la réincarnation. Je ne suis pas un athée qui soutient que la mort met un point final. Je ne suis pas un chrétien traditionnel qui croit à une résurrection magique, miraculeuse, qui arrive après la mort, et qui nous fige éternellement dans un prétendu bonheur dont on ne sait rien. Ça n'a pas de bon sens par rapport à la conscience à laquelle on est parvenu aujourd'hui.

On sait désormais que l'être humain se construit dans une série d'étapes confiées à sa liberté et à sa responsabilité de progresser spirituellement. Il n'y a pas qu'une vie, qu'une étape terminée par la mort, ou par une résurrection finale. Nous n'avons pas qu'une seule chance tout accrochée à une intervention miraculeuse de Dieu. C'est de la magie... c'est irrationnel. Cette foi-là est dépassée...

Ça va peut-être vous surprendre, mais moi je crois encore au Christ parce qu'il est tout le contraire de la religion fixée dans ses dogmes, sa morale, sa vision magique du monde, de la vie et de la foi, dans sa projection dans un monde qui n'a plus rien à voir avec notre humanité. Jésus conteste, libère, ouvre le chemin aux pauvres, aux exclus, aux condamnés, aux exploités qu'on veut arrêter aux étapes les plus primaires de la vie, un [278] peu comme des chiens tenus en laisse. Non, le Christ relance les êtres humains dans leurs propres étapes de croissance. Pas un seul ne doit être laissé enfermé dans son sort.

L'Église n'a pas compris cela... et bien peu de chrétiens. Moi, je tiens au Christ par là, mais j'ajoute une autre croyance, la réincarnation qui me semble la plus en accord avec le niveau de conscience où l'on est parvenu dans l'histoire de l'humanité. Que ce soit en accord ou pas avec la réincarnation hindoue, je m'en fous. On est rendu plus loin que cela... (*Michel, 26 ans, psycho-éducateur*)

Pouvons-nous relever le gant?

Ce jeune fait partie de la génération instruite. Il est issu d'une famille catholique. Il a fait des études universitaires en psychologie. Il est engagé professionnellement dans un travail social auprès des handicapés. Dans son histoire de vie, il a connu bien des errances communes aux jeunes de son temps qui l'ont amené à se reprendre en main et à déboucher sur de profondes préoccupations spirituelles fortement marquées par ses luttes, sa culture moderne rationnelle, critique, libre, en quête de croyances pertinentes. Il vit cet itinéraire intérieur seul, mais il dit trouver quand même des oreilles attentives, réceptives auprès d'amis de son âge quand il exprime ses convictions profondes. Ce qui conforte sa nouvelle identité.

Comment accueillons-nous, comprenons-nous, ressaisissons-nous ce message dans notre foi chrétienne, dans notre pastorale, dans notre théologie?

Ses réinterrogations de la foi chrétienne reçue rencontrent-elles des chrétiens ou des pasteurs qui consentent à réinterroger leur propre vision chrétienne des choses?

Se peut-il que la réincarnation comble le vide qu'a laissé une représentation de l'au-delà qui s'est effondrée, et a perdu sa crédibilité, faute d'avoir été repensée avec les questionnements de croyants marqués

par de profonds changements culturels, avec une foi capable de se repenser?

Se peut-il que l'incarnation tout court reste encore le mystère chrétien le moins bien exploré, assumé?

Nos discours et nos soucis d'inculturation restent bien généraux par rapport aux prises concrètes sur les orientations culturelles actuelles qui réinterrogent la foi reçue, par rapport aussi aux nouvel [279] les croyances où se négocient de nouveaux rapports entre le vieux et le neuf, entre la tradition et les signes des temps d'aujourd'hui. Et cela, avec une liberté d'esprit, de choix, de discernement critique, de réinterprétation. Ne sautons-nous pas trop vite sur la bonne réponse orthodoxe toute de notre côté sans cheminement surtout sur le terrain où l'autre reste en questionnement? Comment critiquer la cristallisation de la position de l'autre, sans s'interroger sur ses propres cristallisations à soi, telle une foi annoncée comme une réponse toute faite, sans même les questions qui jadis l'ont suscitée ou appelée. Comme si Abraham, Moïse, David, les prophètes, les disciples de Jésus, et Jésus lui-même ne s'étaient jamais posé de questions, n'avaient jamais risqué des réinterprétations de leur héritage culturel et religieux reçu.

Il ne s'agit donc pas ici d'une pastorale, d'une théologie de pure adaptation pour couler et enfermer la foi chrétienne dans un nouveau moule culturel à la mode d'une époque donnée. Nous sommes conscients aussi des différences de certaines orientations religieuses actuelles qui évacuent toute foi en une révélation de Dieu, en la Bible, comme parole de Dieu. Tel aussi le refus de tout salut autre que celui qu'on se donne soi-même. Incroyance aussi en un Royaume de Dieu gracieusement offert. Mais n'oublions pas que ces dons de Dieu sont gratuits, et que la foi en est une de réception libre. Nous l'enfermons si souvent dans un ordre de nécessités obligé. Mais notre préoccupation ici est autre.

*La seconde évangélisation **

Il s'agit plutôt des chemins historiques, culturels et théologiques d'incarnation où la foi ressaisit les questionnements propres à chaque époque, réinterprète des traditions reçues et risque des réponses où souvent l'Esprit inscrit le *Novum* (le neuf) de l'Évangile. Et cela, dans le mouvement même de nos propres découvertes de sens qui font vivre, lutter, aimer et foncer dans un avenir ouvert et non tout tracé à l'avance.

Ne chercher que des recettes pastorales, des « comment » transmettre une foi toute faite, toute définie, sans la profondeur des [280] questions et des réinterprétations qui l'ont construite et l'ont fait sans cesse avancer, c'est passer à côté de la chance actuelle d'un christianisme en position pour se repenser, se renouveler, se risquer dans les chemins neufs de l'histoire et du Royaume. L'un et l'autre étant en constante interaction.

Paradoxalement, les problèmes les plus graves de l'Église, de la foi chrétienne sont peut-être la grâce inattendue d'une relance d'un christianisme profondément renouvelé. Nous ne pouvons nous limiter à une pastorale de survie ou de conservation alors que nous sommes conviés à des enjeux prophétiques qui pointent l'en-avant de l'histoire du salut et de l'histoire tout court.

Face à la profondeur des questions personnelles, sociales, culturelles et spirituelles d'aujourd'hui, nous serons taxés de superficialité, de repli frileux si nous en restons à nos réponses toutes faites, à nos soucis de survie de l'institution ecclésiale, à nos droits confessionnels, à nos batailles internes de statuts, d'aménagements structurels, d'identité, et de spécificité chrétienne uniquement pensée à partir de nous-mêmes ou réduite à nos querelles d'orthodoxie doctrinale, de droit canon, d'uniformité institutionnelle.

* Sur la seconde évangélisation, voir l'ouvrage de Jacques GRAND'MAISON, *La seconde évangélisation*, [tome 1 : Les témoins](#) et [tome 2 : Outils d'appoints](#), collection « Héritage et projet », Montréal, Fides, 1973.

Au moment où individus et sociétés font face à des choix collectifs cruciaux sur un fond d'incertitudes, de délibérations ardues, de questionnements pour le moment sans réponse, avec le défi d'avoir bientôt à prendre des décisions difficiles et risquées, nos dites réponses chrétiennes auront bien peu d'impact si elles n'ont pas été élaborées dans le pays réel de ceux qui sont la raison d'être de notre mission et de celle de l'Église.

Ces requêtes sont loin des schèmes simplistes de l'offre chrétienne versus la demande des gens, loin d'une pure adaptation appelée abusivement inculturation.

On ne peut s'inscrire évangéliquement dans la transformation du monde avec le ferment du Royaume qui amène à une terre nouvelle et des cieux nouveaux, sans nous transformer nous-mêmes profondément jusqu'au cœur de notre foi. Jésus est allé jusque-là dans le passage de l'Ancien Testament au Nouveau Testament. Accepterons-nous le même risque, la même Croix de chemin, la même Espérance d'où surgit une Résurrection imprévue toujours en instance d'une nouvelle Pentecôte?

Mais comment transmettre ces propositions de foi chrétienne sans les signes des temps, sans le discernement de l'Esprit à l'œuvre chez ceux qui sont notre raison d'être et d'agir pastoral? Leurs déplacements d'une logique de mort à une pratique de vivant peuvent [281] ils être éclairés uniquement par un discours sur la résurrection limité à un passage qui traverse l'événement de la mort? Nos contemporains, surtout les jeunes, ont besoin d'une intelligence de la résurrection comme dynamisme, comme grâce de rebondissement tout au long de l'aventure humaine individuelle et collective, en prise sur les crises et étapes qui jalonnent l'existence, sur les enjeux cruciaux où se jouent la mort et la vie, comme c'est le cas aujourd'hui plus que jamais.

Un héritage religieux centré sur la mort

Nous ne pouvons ignorer que, longtemps chez nous, le système religieux chrétien de représentation de la vie terrestre et de l'au-delà se structurait autour de la mort. Les 50 ans et plus se souviennent des messes quotidiennes toutes consacrées aux défunts, aux âmes du pur-

gatoire, en contrepoint d'une terre « vallée de larmes », d'une vision négative de la chair, avec une résignation qui reportait le bonheur après la vie terrestre, après la mort. Cette mémoire d'héritage religieux, on l'a pensée reléguée aux oubliettes. Nous avons été étonnés de la trouver chez des jeunes de la vingtaine. Nous ignorions que les grands parents, les parents l'avaient transmise souvent sous un mode critique. Cette mémoire n'est pas seulement un repoussoir pour ces jeunes. Elle conditionne l'image cristallisée qu'ils ont de l'Église comme point fixe, figé à cet hier de la chrétienté, malgré tous les renouveaux des dernières décennies.

C'est là un des principaux chocs que nous avons eus dans cette recherche. Tout se passe comme si ces jeunes allaient chercher un Dieu autre par-dessus toutes les médiations proprement chrétiennes. L'absence de référence à Jésus Christ et à l'Évangile y est pour beaucoup. Ils ont entendu des aînés leur dire : « Même si la foi chrétienne n'aide pas à vivre, elle aide à mourir. » À 15 ans, 20 ans, 30 ans, on cherche une foi qui fait vivre, une foi qui ouvre les horizons de vie, d'espoir. Il faudra bien se demander pourquoi les croyants parmi eux vont souvent chercher hors de la foi chrétienne, hors de leur héritage religieux, un Dieu compagnon de leur route, un Dieu en marche, en devenir avec eux.

Ce Dieu, point fixe dans notre morale

Pourtant, ce Dieu de la Bible et de Jésus n'a rien d'un point fixe tel que nous le figeons particulièrement dans notre morale ; Dieu ici est [282] associé à un Ordre naturel, moral et surnaturel immuable, conforté par une sorte de fondamentalisme de la loi morale, du dogme et du rite, typique d'un certain catholicisme pré-Vatican II qui revient à l'avant-scène. Toutes les fins humaines, morales ou autres y sont définies à l'avance et seule l'Église (dans cette conception) en a le monopole de vérité. Cette prétention monopolistique révolte nos contemporains, et une population plus instruite, plus critique. Le contentieux moral des jeunes et moins jeunes est le lieu principal de leur rejet, de leur image d'une Église qu'ils qualifient de « super rigide », de non ouverte à leurs questions, à leurs déplacements, à leurs

propres démarches de foi, au point de les éloigner de toutes réinterrogations des sources proprement chrétiennes et, en particulier, de la Bible et des Évangiles que la plupart ne lisent jamais. Sans compter le silence de leurs parents, et des chrétiens eux-mêmes à ce chapitre. Notons ici que certains de nos jeunes interviewés qui ont échangé sur l'Évangile, l'ont fait avec des Évangélistes non catholiques de leur âge!

Ce Dieu compagnon de leur route, en devenir avec eux, est pourtant bien le Dieu de la Bible et de Jésus qui, en nous créant, nous risquant conscients, libres et responsables, inaugurerait une aventure où rien n'est tracé à l'avance dans un dessein, un destin déjà scellé. Nous sommes d'un Dieu qui s'est inscrit dans notre histoire, dans notre devenir.

Dans quelle mesure, en pastorale, en théologie ou ailleurs, tenons-nous un discours de foi qui est contraire au risque que Dieu a pris en nous risquant libres au point d'accepter de nous perdre? Au point de s'oublier Lui-même pour se faire en Jésus l'un des nôtres et de ne vouloir de représentation de lui-même que notre humanité la plus vraie, la plus profonde, avant de nous ouvrir aux horizons d'un royaume « plus grand que nos coeurs », plus loin que nos yeux, plus large que nos espoirs les plus fous?

Ce Dieu de la Vie chez ces jeunes n'est-il pas affirmé dans la bénédiction originelle, dès le matin du monde où « Dieu vit que cela était bon »? N'est-il pas aussi affirmé par Jésus et son Évangile : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie, la vie en abondance. » « Le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob n'est pas le Dieu des morts mais des vivants » (*Mt 22,32*). On ne compte plus les affirmations du primat de la vie dans les sources bibliques et évangéliques.

Nous n'hésitons pas à parler de relecture, de réinterprétation d'un christianisme qui est encore trop structuré, hanté par la mort. Les termes encore usuels ne mentent pas : les deux Testaments, [283] l'héritage, le péché associé à la mort, et quoi encore de cette veine mortifère. Et si on ajoute à cela une conscience occidentale séculière elle-même habitée par une logique de mort, comment être surpris du recours à d'autres croyances davantage articulées à la vie que des jeunes cherchent ailleurs que dans la vivante tradition chrétienne.

Les guérisons de l'Évangile ne sont-elles pas toujours dans la mouvance de la vie, de l'être humain debout, libre, responsable, solidaire, entreprenant, libérateur, créateur, à l'image de Dieu. Vatican II a déjà opéré un déplacement d'une foi structurée autour du péché originel à une foi dont la première base fondamentale est l'amour originel de Dieu pour l'humanité créée à sa ressemblance.

Dans le mystère central de la Pâque du Christ, n'y a-t-il pas d'abord et avant tout cette *dynamis* dont parle Paul, déjà à l'oeuvre dans tous ces rebondissements de la vie, de l'humanité, de la dignité humaine, rebondissements qui n'ont cessé de rejaillir jusque dans les pires épreuves de l'humanité où l'on a pu penser que tout était fini, foutu et sans espoir? Cette conviction de foi que la vie va gagner, que la résurrection du Christ en est le signe crucial, la grâce, la force décisive, toutes les grandes épîtres de Paul en témoignent.

On nous rétorquera, non sans raison, que les autres croyances en circulation et aussi les attitudes séculières refoulent tout le tragique de la mort, de la souffrance. Nous répondons que ce tragique est inhibiteur de toute espérance active, s'il n'est pas ressaisi dans une pratique et une foi de vivant, du Dieu vivant plus fort que la mort, et aussi dans cette expérience de rebondissement de l'humanité face à ses grandes épreuves historiques. C'est en ce meilleur de l'humanité que la Bonne Nouvelle du Salut et de la résurrection du Christ sont à l'oeuvre. Nous ne pouvons dénoncer les péchés et les scandales de notre époque si nous n'annonçons pas plus clairement cette Bonne Nouvelle, cette bénédiction originelle que le Dieu vivant n'a jamais démentie, cette Résurrection toujours à l'oeuvre pour une incessante recreation avec nous, comme le dit si bien saint Paul.

Le grand déplacement du pôle mort au pôle vie dans la conscience et l'expérience contemporaines doit être reconnu, accueilli par une foi chrétienne dont c'est précisément l'axe principal. N'est-ce pas là où se loge ce signe des temps et de l'Esprit?

Un constat révélateur

En termes d'interpellations plus concrètes, nous devons nous interroger sur un fait massif. la plupart de nos interviewés « chrétiens » ne [284] prient ou n'entrent en contact avec Dieu qu'à des moments où ils sont acculés à l'impuissance. D'où une pratique de foi qui glisse souvent dans le recours magique et des rapports infantiles avec Dieu. Comme si leur foi avait peu à voir avec leurs expériences de responsabilité et de bonheur. Chez plusieurs distants, il y a comme une opposition entre le fait de croire et la dignité de se prendre en main et d'être responsable de sa vie. Ces données concrètes fort répandues ne font que renforcer l'hypothèse que bien des pratiques chrétiennes et pastorales sont encore loin des déplacements que nous venons de pointer.

Voilà pour l'accueil du versant positif de ce déplacement d'une logique de mort vers des pratiques de vivant. Mais cette tendance s'accompagne de profondes contradictions que nous n'hésitons pas à qualifier de dramatiques. C'est ce que nous abordons dans une deuxième partie que nous allons illustrer par un extrait saisissant d'une entrevue de groupe.

Une contradiction énorme : la dénatalité et ses légitimations

Au début de ce chapitre, nous signalions les contradictions qui accompagnent ce passage d'une logique de mort à une pratique de vivant. La contradiction la plus manifeste est la dénatalité qui, chez nous comme ailleurs en Occident, demeure une tendance lourde qui se poursuit en dépit d'une minime relance des naissances qu'on a trop vite vue comme un changement de cap. Reposons notre question initiale : qu'est-ce qu'une dite pratique de vivant qui n'enfante plus, qui ne risque plus ce renouvellement de la vie?

On peut même se demander si la croyance fort répandue en la réincarnation n'est pas la caricature sublimée d'un repli régressif sur sa propre vie, sans cet ancrage concret qu'est la mise au monde d'autres vivants que soi, sans risques du fond de soi et au-delà de soi, sans prise sur ce mouvement le plus fondamental du renouvellement de la vie elle-même.

Nous pouvons dire la même chose d'un certain écologisme auto-protecteur qui s'accommode contradictoirement d'une pratique de dénatalité, et qui sert même à la légitimer. C'est au nom des problèmes d'environnement que bien des jeunes ne cessent de reporter la décision de mettre au monde, fût-ce un seul enfant.

Étranges « pratiques de vivants » que sont ces positions de repli, de clôture de la vie, d'enconnement sur soi, de *no risk*, de non-altérité. Ces contradictions tiennent souvent d'une fausse conscience [285] idéologique. Nous reproduisons ici un extrait typique d'entrevue de groupe. Cinq jeunes de classes moyennes, de 22 à 28 ans, trois hommes, deux femmes. Une seule membre du groupe a un enfant et en attend un deuxième.

Est-ce que les enfants figurent dans votre projet de vie?

Moi, j'en suis pas là. Je veux travailler pour moi et en profiter. J'aurai un enfant quand j'en aurai le goût, quand j'en sentirai un besoin personnel. Je veux prendre le temps de vivre ma vie.

C'est ça, il faut commencer par soi, aller d'abord au bout de soi.

Ce que tu fais pour toi, ça va être utile plus tard.

On pourrait demander à Sylvie pourquoi elle a des enfants. Est-ce pour ses besoins à elle?

C'est pas pour moi... Je le sais pas moi... C'est pour continuer, tu sais, c'est tout. C'est pas pour moi... (*Longue pose*) On a massacré ben des affaires, mais avec les enfants on a fait des belles choses, il a fallu que j'aie du monde autour de moi. Seule je n'aurais jamais été capable de faire des choses difficiles. C'est un peu comme si ce que tu sèmes ne poussait pas. Ce serait la mort. Les enfants, c'est la vie. Les enfants te rappellent qu'il y a encore de quoi à faire. Après notre mort, la terre va être encore là. Des gens me disent : pourquoi tu fais des enfants dans un monde de sida? Moi, je leur dis : il y a eu des épidémies dans l'histoire. Si on avait dit : ben, on ne fait plus d'enfants, alors on ne serait pas là nous autres aujourd'hui. Il faut que notre grain de semence pousse dans la terre. Si tu as des enfants, tu défends pas l'environnement uniquement pour te protéger... par peur...

mais pour l'avenir, pour tes enfants. Les enfants, ils continuent ce que tu as fait. J'attends rien de spécial d'eux-autres. J'imagine pas qu'ils sont là pour moi.

Moi je ne ferais jamais des enfants, juste pour continuer. Non sûrement pas. Moi, je veux le faire par goût, par exemple, pour ce qu'ils vont m'apporter d'affection... me faire grandir... pour maintenant, pas plus tard.

C'est un genre de prolongement de nous-mêmes.

LA JEUNE MÈRE : C'est sûr que les enfants m'apportent beaucoup, mais il n'y a pas juste cela.

[286] Moi, je ne ferai pas d'enfants avant que je sois absolument sûr qu'il y aura de quoi pour lui.

Il y a des limites là-dedans. C'est pas n'importe quel risque.

J'attends pour pouvoir leur donner le meilleur.

LA JEUNE MÈRE : Mais tout de même il y en a qui se débrouillent avec peu de choses.

Ouais, quand on pense à tous les enfants abusés, dans des couples défaits, dans des familles toutes croches.

LA JEUNE MÈRE : Et ceux qui ont fait des enfants pour eux-autres... [Dernier échelon dans l'épanouissement de soi, pour soi.]

Nos enfants vont peut-être repartir avec la force de nos faiblesses... celle d'être capables de parler en termes de « nous ».

Mais non, il faut toujours partir de soi... Si tu fais ça, tu vas pas laisser tes enfants dans la merde.

C'est bien beau aimer des enfants, puis avoir le goût d'en avoir, mais s'il n'y a pas d'espoir pour la planète, ça ne donne rien d'avoir des enfants.

Cet extrait d'entrevue parle de lui-même. Nous suggérons au lecteur de le relire plusieurs fois, tellement ce dialogue est chargé de multiples messages, qui donnent une portée immense aux travers de cette tendance lourde. Voyez, par exemple, l'inversion de ce qu'on appelait autrefois : « élever des enfants ». Un des membres du groupe aimerait avoir des enfants « pour me faire grandir »... pour ce qu'ils « m'apporteraient d'affection surtout ». Et que dire de l'interpellation de la jeune mère qui lève le lièvre caché sous le discours de ses interlocuteurs : à savoir que le refus de risquer des enfants tient trop souvent d'une logique de mort travestie en discours sur la qualité de la vie, de sa vie à soi et du moi maximum qu'on veut réaliser d'abord. « Après, je verrai. » Systématiquement, le groupe a gommé la ques-

tion de la jeune mère. Ils l'ont même tournée à l'envers, en associant les enfants à des problèmes de mort.

Point besoin de longs commentaires, tellement le problème pointé est exprimé d'une façon aussi claire que crue qui vous laisse bouche bée! Les attitudes face aux enfants sont des révélateurs privilégiés de nos positions les plus fondamentales, les plus existentielles. Et quand vous ajoutez à cela une subjectivité qui, en mettant [287] le reste du monde entre parenthèses, se décroche du réel et se projette dans un imaginaire de phantasmes de fin du monde. Tout au long de l'entrevue ces phantasmes hantés par la mort ne cessent de faire surface. Ils contribuent à discréditer toute forme d'engagement, toute implication véritable pour changer le cours des choses.

À partir de ces phantasmes tout ce qui est extérieur à soi est marqué au coin de l'absurde ou de l'éphémère : la société, la politique, les institutions, et bien sûr les rapports aux autres. Ne parlons pas de l'histoire, des grandes traditions, puisqu'elles sont toutes absentes du champ de conscience. Autre signe d'une profonde déculturation qui maintient l'esprit à un stade pré-logique. L'émotion du moment devient l'unique maîtresse du sens, du regard, du geste et du jugement. Nous caricaturons à peine ce qui nous apparaît ici comme le résultat d'un style de société d'école et surtout de média qui ont des effets pervers de déstructuration de la personnalité profonde et de son rapport au monde.

L'impact psychique des médias de communication

Nous abordons ici une question on ne peut plus délicate qui fait l'objet de débats à peine amorcés. Il s'agit de l'impact du style de plus en plus agressif des médias de communication. On ne peut réduire ce problème à une bataille mercantile de cote d'écoute. D'autres se contentent de dire que les médias ne sont que le reflet de la réalité. Et si l'hypothèse inverse était aussi vraie? Nous sommes de plus en plus dans une société médiatique dont l'institution principale semble être le réseau des médias. À partir de notre recherche, de ces tendances lourdes que nous y avons décelées, nous nous interrogeons sur certains

effets pervers de l'univers médiatique actuel : déculturation, débridement phantasmatique, agression psychique, etc. Nous ne cherchons pas un boue émissaire ; nous disons que les jeunes psychismes nous semblent particulièrement violentés par un bombardement médiatique de plus en plus assourdissant. L'univers éclaté, haché, hyper-émotionnel et sensationnaliste des médias y est pour beaucoup. On « garoche », on bombarde, on surdramatise des informations brutes dans tous les sens du terme, sans s'interroger sur ce qui se passe chez les récepteurs d'un style de communication de plus en plus agressif, violent et parfois hystérique. Tout cela est légitimé par une prétendue liberté d'expression qui ne se reconnaît aucune limite, aucune balise, sauf la crainte de ce qui pourrait fonder une poursuite judiciaire.

[288] Dans cette recherche, nous avons été douloureusement frappés par l'impact fantasmatique des médias actuels sur de jeunes esprits, sur de jeunes psychismes. Les médias audiovisuels sont devenus l'institution clé de notre société. Ils en sont le carrefour quotidien obligé et obligeant. Raison de plus pour s'inquiéter de leur dérive actuelle vers des expressions de plus en plus fantasmagoriques (abus des effets fantastiques). La publicité joue de plus en plus dans ces cordes en sinisant les vidéoclips dont on connaît l'imaginaire féroce débridé et violent. Le langage des jeunes est souvent un décalque de celui des messages publicitaires. Et leur univers symbolique est tissé d'images fantasmatiques de la télévision et des vidéoclips. La pensée par flash emprunte le rythme saccadé du *zapping*.

Profondément marqués par cette influence quotidienne, et cela depuis leur enfance, les 20-35 ans qui ont à se construire leur philosophie de la vie partent avec un terrible déficit jusqu'au plan du langage, et encore plus au plan de son contenu. Peut-on se bâtir une cohérence d'esprit et de vie dans un tel contexte de déculturation ?

N'a de réalité que « ce qui est passé à la télévision ». Tout est médiatique. Ce prisme fascinant deviendrait-il le miroir aux alouettes d'une aliénation de toute distance sur soi, un peu comme l'insecte qui se précipite sur l'écran lumineux et y reste collé, incapable de s'en détacher ? Accepterons-nous de nous interroger, fût-ce à titre d'hypothèse, sur cet état de chose dont l'un des indices les plus inquiétants est l'univers de plus en plus fantasmatique du spectacle télévisé qui renforce la demande de sensationnalisme pour tout oublier, y compris l'autre à côté de soi ? Il suffit de bien observer les adultes comme les

enfants assis devant l'écran. À tort ou à raison nous y voyons un des fonds de scène de cette tendance lourde que nous venons d'analyser. Nous suggérons au lecteur de revenir un moment à l'extrait d'entrevue qui a ouvert ce chapitre pour bien comprendre que notre critique n'est pas sans fondement. Mais redisons-le, les médias ne sauraient servir de bouc-émissaire pour tout expliquer des attitudes mortifères d'un certain nombre de jeunes.

[289]

*Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.*

Quatrième partie : Tendances majeurs et
enjeux spirituels qui s'y cachent

CONCLUSION D'ÉTAPE

[Retour à la table des matières](#)

Le problème de la déculturation n'a cessé de resurgir tout au long de l'exploration des tendances lourdes que nous venons d'analyser. Tour à tour les parents, l'école, les médias ou la religion sont pris à partie comme responsable de ce grave déficit humain, social, économique. On en voit moins le déficit moral et spirituel. N'avoir plus les mots pour dire ce qui se passe en soi indique la brisure d'un des ressorts humains les plus fondamentaux de la conscience humaine. Des recherches semblables à la nôtre aboutissent aux mêmes résultats. Telle, par exemple, la recherche de Serge Larivée à l'Université de Montréal. Celui-ci a montré la relation entre la déstructuration culturelle et des phénomènes comme la violence, l'inclination suicidaire, la désespérance.

Une conscience déstructurée, déculturée ou non culturée, aphone, sans modèles de référence, sans traditions spirituelles éprouvées ne peut être que livrée à l'impuissance, aux pulsions aveugles, à la mar-

ginalité sociale et éventuellement à une logique de mort. À des degrés divers, nous avons rencontré trop souvent le drame spirituel chez les jeunes. Et nous regrettons qu'en bien des milieux professionnels ou autres on ne semble pas concernés par ces profondeurs spirituelles de l'être humain. Celles-ci débordent de toutes parts le champ des religions instituées. Elles concernent aussi bien l'incroyant que le croyant, si l'on nous permet cette catégorisation piégée, mais convenue.

Si nous ne développons pas un spirituel intelligent, pertinent, sensé, il ne cessera de dériver vers des religiosités aliénantes, comme c'est le cas aujourd'hui plus que jamais. Le phénomène s'amplifiera de plus en plus, si on en juge par les tendances lourdes que nous venons de décrire et d'analyser.

[290]

[291]

*Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.
Recherche-action. Deuxième dossier*

Cinquième partie

VOIES D'ACCÈS
À LA FOI ÉVANGÉLIQUE
ET PORTÉE PASTORALE

[Retour à la table des matières](#)

[292]

[293]

Malgré nos inquiétudes sur la situation religieuse actuelle, particulièrement chez les jeunes, nous nous empressons de gommer les problèmes en surestimant la permanence du religieux en *eux* et de l'héritage chrétien reçu. Dieu que nous baptisons vite!

Nos diagnostics critiques restent aussi courts : ignorance, indifférence, procès superficiel de l'Église, méconnaissance des renouveaux récents, délires religieux du Nouvel Âge, matérialisme, individualisme, hédonisme et quoi encore! Ces discrédits rapides et sans appels deviennent un écran qui bloque une juste compréhension du désinté-rêt, des ruptures, des distances, des contentieux qu'expriment face à l'Église tant de jeunes de 20-35 ans, fût-ce le fait massif d'une pratique religieuse en-deçà de 1% dans nos églises.

Mais il y a plus. Qu'on parle d'évangélisation première ou seconde, comment saurons-nous la faire sans un patient et rigoureux discernement des signes qu'ils nous donnent de leurs diverses expériences, de leurs différentes orientations, de leurs rapports ou de leurs désaccords avec la tradition chrétienne. Voyons un exemple tiré d'une entrevue de groupe déjà citée dans un chapitre précédent.

Moi, je ne vais pas à l'église. Je ne suis pas pratiquante, mais je suis croyante. C'est en moi. Je parle à Dieu quand j'en ai le temps. Ce n'est rien de communautaire comme tu voyais avant. Je fais mon bout de chemin et je n'ai pas l'intention de parler de mes croyances à qui que ce soit. Ça ne regarde personne. Je me fous que les gens me croient ou non, qu'ils pensent comme moi ou non. S'il y a un niveau où tu te fous de ce que les autres peuvent penser, c'est bien là. En ce qui me concerne ça n'a pas grand place dans ma vie.

[294]

[295]

*Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.*

Cinquième partie : Voies d'accès à la foi évangélique
et portée pastorale

Chapitre 23

Un premier exercice de discernement

[Retour à la table des matières](#)

Dans ce court paragraphe, on trouve déjà une dizaine de défis d'évangélisation et de pastorale :

- une foi sans Église ;
- quand j'en ai le temps ;
- ce n'est rien de communautaire ;
- pas l'intention d'en parler avec qui que ce soit ;
- ça ne regarde personne ;
- je me fous que les gens me croient ou non ;
- qu'ils pensent comme moi ou non ;
- s'il y a un niveau où tu te fous ... ;
- ça n'a pas grand place dans ma vie.

Nous détachons les phrases pour faire soupçonner les nombreux traits explicites et implicites d'une mentalité qu'on ne saurait globaliser par un qualificatif passe-partout du genre : « C'est une distante. » Comme si on ignorait qu'il y a plusieurs types et longueurs de distance, comme si l'étiquette posée, on ne se demande plus si c'est vraiment la bonne, comme s'il n'y avait pas là des signaux différents qui méritent d'être bien identifiés.

Certains, par exemple, sauteront tout de suite sur son affirmation : « je suis croyante », sans s'arrêter au « ça n'a pas grand place dans ma vie », sans fouiller de quelle foi il s'agit.

Qu'y a-t-il en dessous de la phrase circonstancielle : « Quand j'en ai le temps »? En dessous de « Ça ne regarde personne »?

L'expression récurrente : « Je me fous que les gens, les autres ne marque-t-elle pas la double crise du croire et de l'altérité qui se joue d'abord au plan humain, séculier? Quand on ne croit plus aux autres, le premier ressort du croire est brisé.

[296] On rejoint souvent les traits implicites en recoupant ou en regroupant des affirmations, des négations ou ces deux registres ensemble. Il y a, sous-jacente à la plupart de ces phrases, une tendance majeure parmi d'autres, celle d'une forte affirmation d'autonomie et de liberté au plan religieux. Cette affirmation a plusieurs significations et conséquences. D'abord dans ses rapports, à divers niveaux, avec l'Église institution, la communauté, la pratique religieuse, les autres et Dieu lui-même. Autant de menaces contre cette autonomie, semble-t-il. Se glisse ici une tension plus ou moins inconsciente, mais non moins réelle entre le moi et le croire, entre l'autonomie et la foi! Dans quelle mesure y a-t-il ici une imperméabilité face à toute Révélation hors de ce qu'on a construit soi-même y compris au plan religieux (très fréquent chez les 20-35 ans)? Autant de questions profondes et redoutables quand on les ressaisit dans une perspective d'évangélisation.

Dans un sens plus positif, d'autres questions surgissent. Quelles sont les ouvertures existantes ou possibles de cette personne à la foi évangélique? Quels sont les blocages à lever? Quels sont les appuis évangéliques d'une foi autonome et libre? Se peut-il que nous ayons encore nous-mêmes un discours de foi infantile de dépendance qui révulse quelqu'un qui a gagné chèrement ses autonomies, y compris la

religieuse? Faut-il commencer par l'inviter à creuser son propre « je crois »? Faut-il plutôt la provoquer à la conversion en signifiant clairement que le Christ qui l'aime personnellement ne se rencontre pas sans sortie de soi, sans engagement pour les autres, sans communauté de foi et solidarité de vie, sans gratuité et générosité incompatible avec le « quand j'en ai le temps », c'est-à-dire après que le moi se fût rempli de lui-même? Puis-je me dire croyant quand la foi « n'a pas grand place dans ma vie »?

Point de recettes ni de réponses toutes faites

Voilà où nous a menés ce tout petit extrait d'entrevue semblable à tant d'autres affirmations que nous entendons tous les jours sans vraiment nous y arrêter. Aucune recette pastorale ne pourra nous épargner un tel travail de discernement. Allons-nous nous défilier devant cette tâche en disant comme cette jeune fille : « Quand j'en aurai le temps »? Cela nous rappelle la remarque de Jésus : « Marthe, tu t'agites pour bien des choses »... Nous sommes, nous aussi, conscients des urgences pastorales actuelles, des impératifs d'action et [297] d'organisation, d'entretien et d'efficacité. Mais cette longue recherche nous a convaincus du caractère incontournable d'un patient travail de discernement avec ses requêtes de débats de fond tout au long du parcours. Les questions que nous venons de soulever plus haut en témoignent.

Il y a peu de vrais débats, de recherche commune sur ces questions ; plutôt des camps retranchés dans leurs positions respectives. Encore ici, l'opération-vérité n'a pas lieu ni entre nous, ni avec ceux qui sont notre raison d'être commune en pastorale. Dès lors, nous arrivons difficilement à relever le gant face à ces nombreux « distants » qui nous contestent, tout en taisant leurs contentieux quand ils recourent à nos services! De part et d'autre s'installe une complicité de silence qui semble faire l'affaire de tout le monde, mais qui est un porte-à-faux sur toute la ligne.

Voyons bien l'enjeu crucial en cause. Il s'agit de nos tâches les plus fondamentales : celle de l'évangélisation et celle de trouver les voies pertinentes d'accès à la foi évangélique, dans l'époque où nous vivons,

avec les gens qui sont sur notre route, dans les défis humains, culturels et spirituels d'aujourd'hui, pour reprendre ici des expressions de Jean-Paul II. Celui-ci, dès le début de son pontificat, rappelait avec insistance que l'être humain concret avec tous ses problèmes « est la première route, et la route fondamentale ».

Le nouveau contexte d'évangélisation

Comment laisser alors à la périphérie de notre intelligence de la foi évangélique en nous et chez les autres, le déchiffrement des expériences humaines les plus vitales et les plus profondes de notre temps? C'est du dedans de celles-ci qu'on découvre les principaux obstacles et voies d'accès à l'évangile du Christ, tantôt comme conversion, tantôt comme Bonne Nouvelle. Par exemple, nous avons vu comment, chez beaucoup de nos interviewés, la crise du croire se jouait d'abord au plan humain séculier, là où se sont creusées des désespérances face à l'humanité, face à l'avenir, et aussi tant de méfiances envers les autres.

Voilà un des traits importants du nouveau contexte qui appelle une seconde évangélisation. Celle-ci s'adresse souvent à des gens qui ont eu une première évangélisation, et qui ont développé par la suite diverses attitudes de base qui posent de redoutables problèmes, souvent inédits.

[298]

Moi, l'Eglise, Jésus, l'Évangile, j'ai vibré à ça pendant mon enfance. Mais ça ne me dit plus rien.

La religion chrétienne c'est encore bon pour les vieux, mais nous on a dépassé cela.

Moi, je les connais vos affaires chrétiennes, vos patentes d'Église, je ne veux plus rien savoir de ça.

Les pierres d'attente

Mais que de fois, après ces charges de cavalerie contre l'Eglise, contre la religion chrétienne, l'échange franc, l'écoute attentive, l'accueil empathique et sans censure amenaient l'autre à faire sa propre opération-vérité. Celui-ci révélait son ambivalence, ses attachements secrets à la foi de sa jeunesse, et aussi aux « bonnes choses » de son héritage religieux, de son éducation chrétienne de base. Souvent pointaient des attraits pour le message évangélique, des souhaits d'une Église pertinente humainement, évangéliquement, moralement. En d'autres occasions perçaient des inquiétudes de la voir disparaître du paysage, et ce n'était pas en termes de nostalgie du passé ou de maintien d'un folklore pittoresque mais sans importance pour aujourd'hui, mais plutôt en termes « d'âme », de « valeur spirituelle », de « source profonde », de « force morale », de « maison de Dieu », de « lieu nécessaire de transmission de l'Évangile ». Bref, des attentes parfois plus fortes que les déceptions et les critiques formulées d'entrée de jeu. Un peu comme ces procès qu'on fait à ses parents et qui débouchent sur un autre regard plus adulte, plus compréhensif, avec en arrière-scène un attachement plus fort qu'on ne l'avait cru.

Cette ambivalence, nous l'avons constatée chez plusieurs jeunes de la vingtaine. Mais de là à croire ou à penser que leurs attentes n'infèrent aucun changement, aucun déplacement de notre part, c'est là une fausse perception. Nous avons trouvé chez eux plusieurs des interpellations qu'exprime si bien Paul Valadier dans les propos qui suivent :

Ainsi les croyants aussi bien au nom de leur responsabilité sociale qu'au nom de leur témoignage de foi, doivent-ils entrer dans la discussion sur le sort de l'école, le sens d'une pédagogie adaptée, la vie de l'entreprise, l'occupation des loisirs, le statut de la femme, le sort des immigrés, le développement économique, la façon d'accueillir la vie et la mort, et bien d'autres [299] sujets. Animés d'un certain sens de l'homme, et peut-être même divergents entre eux sur bien des points, leur apport avec celui d'autres traditions, entretiendra le processus démocratique. Non point parce qu'ils prétendraient que sur tout ils ont la réponse adéquate, mais parce qu'ils pensent pouvoir aider une société à s'engendrer à plus de vérité et de justice. Envisagée ainsi, la tâche d'une présence chrétienne est passionnante :

au lieu d'entretenir peurs et lâchetés, regardée en face, elle stimule le courage et l'inventivité. [...]

Comme elle l'a toujours fait au long de son histoire, la foi chrétienne trouve une énergie renouvelée à être contestée. Le plus grand péril, né d'une société séculière, serait qu'elle ne produise plus qu'indifférence. A rencontrer son autre, même hostile, à entendre sa critique, la foi découvre en elle des virtualités cachées. [...] Le monde n'est pas à sa fin, pas plus que le christianisme. Peut-être même sont-ils entrés dans une ère nouvelle où le christianisme trouvera une carrière sans précédent. C'est parce que la foi vit et s'affermite dans la confrontation à un autre, qu'il faut lutter contre les replis de l'Église sur elle-même et se méfier des voix qui appellent à retrouver par soi-même son identité. Ce sont les voix de la décadence. Que les chrétiens apprennent plutôt à se perdre : et ils se retrouveront dans ce qu'ils ont à devenir, en aidant le monde à répondre à sa fin ⁴².

La dimension séculière de l'Évangile, aujourd'hui plus que jamais

Dans la foulée de la sécularisation, l'accès à la foi évangélique passe souvent par le terrain séculier. Cela s'entend quand on songe au fait que bien des gens ne fréquentent plus l'église. Les vitraux, qui ne se révèlent que du dedans, sont opaques quand on les regarde de la rue. Cette métaphore aide à comprendre que ce sont les chrétiens dans leurs milieux de vie qui deviennent aujourd'hui les vitraux de la foi évangélique. Et l'interpellation de la foi trouve son principal signallement dans la transformation heureuse et féconde de la vie qu'apporte la lumière du Christ chez ses témoins chrétiens.

[300] La principale ligne de transmission de la foi sera de plus en plus celle qui passe par les rapports quotidiens, en deçà et par-delà toutes les médiations institutionnelles et ministérielles de l'Église. Sans minimiser celles-ci, nous devons reconnaître leurs limites. Nos résultats de recherche établissent clairement que la foi chrétienne qui reste vivante est celle qui a été vécue en famille, laissant loin derrière, chez la plupart, leurs souvenirs religieux d'école ou de paroisse. De

⁴² Paul VALADIER, *L'Église en procès. Catholicisme et société moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1987, p. 241.

toute façon, les assises institutionnelles de l'Église (personnel, finances et structures) se rétréciront de plus en plus. Beaucoup de responsabilités seront transférées aux chrétiens dispersés dans les divers milieux de vie.

C'est rêver en couleurs de penser que nous allons pouvoir multiplier les agents et les encadrements pastoraux dans tous les milieux et réseaux d'institution comme au temps de la chrétienté. Nous gardons souvent par devers nous ce vieux réflexe de plus en plus décalé par rapport à la société sécularisée, par rapport au contexte séculier de l'expérience quotidienne de la foi. Combien de chrétiens nous ont dit leur difficulté d'articuler leur foi et leurs conditions de vie, dans des milieux où ils sont entourés de gens étrangers à leurs préoccupations chrétiennes.

Nous préparons-nous à cet avenir qui se dessine déjà? Aidons-nous vraiment les chrétiens à relever ces nouveaux défis? Nous-mêmes savons-nous conjuguer notre foi et nos propres conditions séculières? Ne sommes-nous pas à l'aise que sur des terrains religieux et dans des langages religieux? Savons-nous même lire l'Évangile dans les termes séculiers qui s'y trouvent?

Mais à bien y penser, l'Évangile lui-même nous incite à faire la vérité de notre foi, à l'évaluer à partir de notre vie réelle, de ses pratiques, de ses comportements les plus séculiers. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire la parabole du bon Samaritain où Jésus montre un homme religieux qui ignore le blessé dans le fossé, et le Samaritain qui prend en charge celui-ci dans une démarche purement humaine, séculière, gratuite, sans drapeau ou beau discours religieux. On trouve le même déplacement dans la rencontre entre Jésus et la Samaritaine qui, au départ, voulait discuter religion, temple et croyances. Jésus ramène l'échange sur le terrain très séculier de l'expérience de vie de cette femme.

Voilà le déplacement que nous avons vécu dans ces quatre années de rencontre avec des gens de tous âges et milieux. Notre souci de partir de leur histoire de vie, bien au-delà d'une méthode d'investigation, était commandé par l'Évangile lui-même. Il en va de [301] même de notre prospection ici des voies d'accès à la foi. Les disputes, les supputations des croyances en circulation se sont révélées piégées sans une juste perception des expériences humaines, des orientations cultu-

relles séculières, des pratiques de vie ou de foi qui marquent la vérité ou pas, la réalité ou pas des discours religieux ou spirituels sur lesquels tant de gens se plaisent à dissenter. À ce chapitre, nos oreilles en pastorale toutes attentives au religieux et à ses croyances se prêtent à de graves illusions si elles ne retiennent que ce niveau d'écoute. Cet enjeu est trop important. Qu'on nous permette de l'explicitier davantage avec notre propre tradition chrétienne.

Bible et évangiles sont tissés d'histoires de vie

Bible et évangiles nous donnent accès à la Révélation de Dieu à travers d'humbles itinéraires de vie, à travers des figures humaines qu'on retrouve encore aujourd'hui dans nos aventures de jeunesse, de maturité ou d'âge mûr. Les vocations se dessinent déjà dans la jeunesse de Moïse, de Samuel, de Saül, de David, de Salomon, d'Isaïe, de Daniel. Figures aussi de jeunes femmes comme Sara, Rébecca, Rachel, Léa, Bethsabée, Ruth, Esther, Judith. Dieu que ces histoires de vie sont comme toutes les nôtres : bassesse et grandeur humaine.

Elles sont là aussi dans les évangiles, en deçà du merveilleux dont les ont paré les premières communautés chrétiennes, au point d'engommer l'étonnante simplicité. Au point de nous faire oublier le grand scandale qu'a provoqué le fils de Joseph et de Marie aux yeux des esprits religieux du temps. Comment Dieu pouvait-il se faire en Jésus, humain comme nous? Comment accepter qu'il ne veuille d'autre représentation de lui-même que notre humanité la plus nue? Humanité de la crèche, de l'enfant, du pauvre, de l'exclu, du serviteur, du jeune homme à Naïn, des prostituées comme Marie-Madeleine. « Elles vous précéderont dans le royaume des cieux. » Que de figures et d'expériences trouvent des correspondances aujourd'hui : du jeune homme riche aux jeunes disciples qui risquent tout.

C'est le même pan que nous avons fait dans cette recherche en suivant des chemins aussi modestes pour y trouver les traces d'une même humanité en marche avec le Dieu fait homme, le Verbe fait chair. Traces de foi où se conjuguent le vieux et le neuf d'une tradition toujours vivante, de croyances anciennes et nouvelles qui comme les cultures se renouvellent dans le jeu de la mémoire et du [302] projet

chevillés aux enjeux du présent, à même les signes des temps. C'est toujours en passant par nos humbles efforts d'humanité, par nos peines et nos joies, nos désespérances et nos espoirs fous. « Je vis une terrible peine d'amour », dit la jeune fille au Seigneur, et lui de lui répondre : « Moi aussi » (Félix Leclerc).

Il y a des voies d'accès à la foi qui sont de toujours. Il y en a d'autres qui sont particulières à l'héritage reçu. Et il y en a de nouvelles hors de ces chemins convenus, hors de nos certitudes et de nos sentiers battus. Comme les disciples de Jésus, nous nous scandalisons bien vite de ce qui ne vient pas de nous, de ce qui interroge, bouscule ou met en cause nos certitudes tranquilles. Et nous prétendons annoncer une Bonne Nouvelle! Comme si celle-ci ne passait pas le plus souvent par l'inattendu, l'imprévu. Ainsi en fut-il à l'origine de tous les mystères chrétiens, tels la venue de Dieu dans le monde, la résurrection du Christ et tous ces incessants surgissements de l'Esprit. L'inédit du Royaume passe par l'inédit du monde. Ne sommes-nous pas avant tout des veilleurs à l'affût de ces traces de l'Autre dans les autres, dans notre propre devenir autre que nous voulons tant tenir en laisse?

[303]

*Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.*

Cinquième partie : Voies d'accès à la foi évangélique
et portée pastorale

Chapitre 24

Un second exercice de discernement

[Retour à la table des matières](#)

Le cadre d'opérations

Nous invitons d'abord à relire les douze types de jeunes que nous avons décrits dans le premier chapitre. Mais cette fois, avec la double question des blocages et des voies d'accès à la foi évangélique en chacun d'entre eux.

Nous vous présentons ici un itinéraire passionnant d'une jeune femme qui, après un long périple typique de sa génération, émerge dans une foi évangélique adulte. Nous avons d'abord choisi une figure de pauvre justement dans l'esprit de l'Évangile. Assistée sociale, longtemps monoparentale, elle est parvenue à se réintégrer au marché du travail.

Nous suggérons d'abord une lecture libre de cette courte entrevue que nous livre son expérience humaine la plus profonde, ses expérien-

ces religieuses et sa foi chrétienne devenue autre. Dans un second temps, nous vous incitons à relire l'entrevue avec des questions plus spécifiques :

- En quoi son expérience humaine, séculière a-t-elle influencé ses expériences religieuses, sa foi chrétienne renouvelée? Par exemple, les rapports à son père, à sa mère, à sa sœur, à son frère, à son époux, à ses amis ont-ils marqué ses rapports à Dieu, au Christ?
- Quels sont ses attitudes et comportements personnels dans ses diverses expériences religieuses? Que cherchait-elle au juste?
- Quelles sont les étapes de son cheminement?

[304]

- Quels en sont les tournants marquants?
- Quelles ont été les voies de renouvellement de sa foi chrétienne?
- Quels sont les traits de sa foi adulte?
- Que sont devenus ses rapports à l'Église en cours de route?
- Quelles questions posent-elles à la pastorale?
- Quelle sorte de communauté chrétienne appelle-t-elle?
- Quelles pratiques chrétiennes et pastorales peut-on identifier?

Ce sont là des suggestions de questionnement et d'analyse de cette entrevue. Redisons-le, il y a des histoires de vie qui sont des pages d'évangile, ou si l'on préfère, des lieux privilégiés de ressaisie de l'évangile, de relecture de celui-ci. Cela vaut bien des pages de théologie livresque. C'est d'abord dans la vie des gens que Jésus lisait les signes des temps et de l'Esprit.

Comme disait Bachelard, il est plus difficile de comprendre le concret que l'abstrait. Ce que nous vous proposons ici, ce n'est pas une analyse de psychologie savante, mais un exercice de discernement

évangélique qui est à la base de toute théologie, de toute pastorale et de toute spiritualité. L'expérience de Jésus, de ses disciples et de tous ces gens qui figurent dans les évangiles nous a été livrée par l'interprétation, plutôt les interprétations qu'en ont faites les premières communautés chrétiennes avec les apôtres. Nous sommes conviés à la même tâche de base. Comme deux pierres qu'on frottait jadis pour faire jaillir le feu et la lumière, ainsi la pratique d'évangélisation met en regard l'un de l'autre l'Évangile et l'expérience de vie et de foi. Cela présuppose non seulement une fréquentation assidue des deux testaments, mais aussi le discernement des signes d'aujourd'hui à travers des témoins de tous ordres.

D'où les questions que nous proposons plus haut dont l'investigation devrait se faire évangile en main. Quels parallèles peut-on faire entre cette jeune femme et, par exemple, la Samaritaine, la Cananéenne, le Samaritain, Marie-Madeleine ou encore les Béatitudes, le jugement dernier (*Mt 25*), l'Alliance, et tant d'autres rapprochements éclairants que suggère cette humble histoire de vie? Tous ceux et celles qui ont fait un tel exercice avec nous nous ont dit les richesses étonnantes qu'ils en ont tirées pour eux-mêmes, pour le renouvellement de leurs pratiques. Saurons-nous apprendre toujours mieux des gens eux-mêmes comme Jésus qui était tout autant un receveur qu'un donneur? Que de fois c'étaient l'autre, l'étranger, l'exclu, le non conforme, le « petit » qui devenaient ceux qui le révélaient [305] le mieux. Dieu que nous oublions vite cela dans nos pratiques pastorales, au risque de tourner en rond ou de nous en tenir uniquement à ceux qui entrent dans notre copie conforme. Est-ce bien là la pratique de Jésus?

En apprenant à discerner les divers profils humains et religieux, les différentes familles et tendances spirituelles, on s'habilité du coup à mieux savoir accueillir, reconnaître, comprendre l'autre, les autres, l'Autre ; à mieux travailler, échanger et prier avec eux. Voilà l'enjeu d'exercice comme celui-ci où nous vous invitons à plonger. Voyons donc cette histoire de vie en essayant de la rejoindre dans son expérience humaine et chrétienne la plus profonde. Quand des êtres peuvent nous dire : « Vous m'avez vraiment compris », on sait tout ce qui s'ensuit de complicité d'âme et de foi partagée. Cet exercice mérite d'être fait individuellement et en groupe.

Une entrevue individuelle

Une jeune femme de 29 ans, assistée sociale, en réintégration au travail.

Enfance

Je m'aperçois qu'en parlant de ma mère, je ne me souviens que des choses négatives.

Troisième de quatre enfants, je vis difficilement l'arrivée de ma soeur cadette. Ce fut atroce. J'étais jalouse, je la haïssais : je perdais ma place. Mes soeurs aînées m'agaçaient : « Tu perds ta place. Voici la nouvelle reine! »

Quand ça va mal dans le couple, ça se ressent. Alors je me suis fait un monde à part, imaginaire. Je n'avais pas d'amies, je préférais la solitude.

On était pauvre. Je me faisais des bonhommes animés sur le mur écaillé de ma chambre. J'en avais besoin.

Ce que je me rappelle de ma mère, c'est un corps, pas de tête. Je sais avec ma tête que j'ai eu de l'affection, mais je n'en ai aucun souvenir. Mon père, chez nous, ce n'était pas un papa, mais un homme, un monsieur qui était dans la maison. Je vois souvent les images d'une petite fille abusée et c'est moi. Mais [306] c'est tabou, je ne veux pas toucher à ça. Mon père était très violent, il buvait. Il arrivait de se faire réveiller à deux heures du matin pour manger. Si lui en avait envie, il fallait faire comme lui.

Je l'aimais beaucoup mon père ; je n'aurais jamais accepté qu'on parle contre lui - il était « poigné » avec ses émotions. J'essayais de me faire remarquer pour avoir son attention : je lui parlais des oiseaux qu'il aimait. J'adorais lui masser les jambes (il avait des problèmes de circulation) : mon coeur débattait. Plus tard, j'ai cherché l'affection de mon père ailleurs chez les autres jeunes hommes.

À l'église, on n'allait pas souvent. Je me souviens que ma mère était présente pour les sacrements qu'on recevait.

À la messe, on allait rarement : je n'y comprenais rien. Pour moi, c'était un endroit où il y avait bien du monde.

Ma mère allait prier seule à l'église.

À l'école, la catéchèse, c'était comme l'oasis : je sortais de mon enfer de la maison. J'aimais le dessin ; ça me parle beaucoup.

J'avais de la difficulté à apprendre. Je me faisais accuser de ne pas travailler : je trouvais ça injuste mais je n'ai jamais exprimé ces sentiments.

La souffrance à la maison, ça ne se parlait pas, ni avec les parents, ni avec les autres.

Adolescence

A 14 ans, j'ai eu mon premier amour et ma première relation sexuelle. J'étais allée faire du camping avec mon amie de fille et lui est venu nous rejoindre.

Dans cette relation, j'ai vécu beaucoup de frustrations qui ont été la cause de blocages par la suite.

Ma mère l'a appris par quelqu'un qui m'avait vue. Au lieu de m'accueillir, elle m'a traitée de putain et m'a menacée de me mettre à la porte.

Ce premier amour m'a apporté une grande désillusion - j'ai été roulée - je l'aime encore en ce qu'il était dans ce temps-là. Il [307] était tellement important - tout mon être vivait pleinement - j'ai été fidèle et lui, je l'ai appris après, il s'amusait avec d'autres filles. « Nounoune » que j'étais!

En classe, j'étais révolutionnaire : je réagissais avec beaucoup d'agressivité quand je vivais des situations injustes.

J'ai commencé à expérimenter la drogue - on en achetait à la Polyvalente. Le matin, c'était mon déjeuner, le midi, mon dîner et le soir j'entrais « gelée » à la maison. J'allais directement dans ma chambre.

J'ai eu une amie importante - je n'arrivais pas à me faire des amies, j'étais détestable, je menais mes pairs. Cette amie allait chez le psychiatre, elle était très malheureuse - je la prenais en pitié - elle a été abusée par son oncle chez qui elle vivait. On s'amusait ensemble. On prenait de la drogue et on « tripait ». On s'imaginait qu'on prenait le bois et qu'on était enlevées par des fées. Un jour, j'ai réalisé que j'entendais des voix et j'y croyais. Je me suis dit : « Who! c'est assez! »

J'allais toujours au bord de la catastrophe et toujours par en dedans j'étais empêchée d'y tomber.

Cette amie, je l'ai revue plus tard, déperie. Sa vie était souffrance - ça me faisait tellement de peine [elle manifeste beaucoup d'émotion] je tuerais les gars qui ont profité d'elle.

Un jour, j'ai été invitée à aller au mouvement charismatique. J'ai participé au groupe de soutien : ça me donnait la permission de donner mon opinion. Je me souviens de femmes qui cherchaient à être approuvées face au contrôle des naissances. Comme elles rencontraient des prêtres conseillers, elles allaient en voir plusieurs pour être approuvées. Moi, ça me faisait problème.

Chez les charismatiques, j'y ai laissé mon sens critique, mais en ce temps-là, c'est comme si j'avais juste besoin d'être bercée.

Un jour, mon frère drogué a battu mon père en boisson - une guerre de rivalité. Mon père a eu les côtes brisées ; deux semaines au lit. Voir le fils

battre son père, c'est inacceptable. C'est facile de mettre le blâme chez les autres - t'as pas le droit de jeter la pierre. Les parents ont donné ce qu'ils pouvaient.

[308] Mon frère ne s'en sortait pas. Quand il revenait de ses « trips », il retrouvait un gîte chaud et de la nourriture. J'ai essayé de l'aider : j'ai payé sa thérapie, il a fui.

Un temps, je me suis sentie coupable de son état. Peut-être que je ne l'aide pas assez ou que je n'ai pas dit une bonne parole. Il ne faut plus que je lui donne de l'argent. Je lui ai donné la dernière fois une pomme, une orange, une banane, du fromage, une valise. Il vend tout pour acheter sa drogue.

Quand j'étais dans le mouvement charismatique, il m'a craché au visage, arraché la croix dans mon cou. Avec un couteau, il allait de droite à gauche de ma tête et je ressentais une grande paix.

Un jour j'avais pris du LSD - mon frère me l'avait vendu. Cette drogue m'a fait halluciner. Je n'ai pas contrôlé le « trip ». J'avais tellement peur, j'ai pensé mourir. Je suis allée me coucher avec ma mère : je lui tenais la main. Si elle m'avait dit : « tu t'es droguée », ma décision était prise, je sautais par la fenêtre. Après, mon père est entré et m'a fait un bol de soupe. J'ai été ridiculisée et j'avais honte de ne pas avoir su contrôler mon trip. Là-dedans, il y a des bons et des pas bons. J'ai été vue comme pas bonne.

J'aurais aimé étudier, mais je ne pouvais pas penser sortir de chez nous. J'ai comme tout le temps rêvé à ce que je n'ai pu faire. J'idéalise les arts - je rêvais d'une carrière artistique. Quelqu'un m'a dit que c'était un métier très dur et souvent il fallait se vendre pour avancer. Jamais je ne me serais vendue.

J'idéalisais aussi les personnes et ensuite je réalisais qu'elles avaient des faiblesses comme moi. Je me suis même calquée sur ma soeur. C'était comme mon gourou. Le pire, c'est qu'elle n'a pas la foi. J'ai vécu ma religion presque en cachette.

A une période de ma vie où j'étais athée, ensemble, on a ri de la religion. Maintenant, à ses yeux, je ne suis plus crédible.

À 17 ans, après mon secondaire V, je retourne à l'école pour ne pas travailler à l'hôtel comme le voulait mon père. Je commence un cours de secrétariat, une orientation que je détestais.

À 18 ans, je rêvais de partir de chez nous.

[309] J'ai oublié de te parler de la pastorale, oui, la pastorale. J'allais là pour « foxer ». J'étais souvent « celée ». Jamais l'animateur m'a rejetée. Il a dû penser : « je prêche dans le vide ». Maintenant je vois comment il m'a accueillie avec ma gang - il nous accueillait tout le temps. Par après, je vois comment ça été important l'accueil.

Un jour, l'animateur de pastorale m'amène à la secte. Il était innocent, il ne voyait jamais les « bébittes », pauvre lui. Il a dû être malheureux - il s'est aperçu après dans quel lieu il m'avait conduite.

Ce que je ne comprends pas, même si j'ai eu bien des expériences dans le péché, j'étais encore bien innocente - c'est ça que je ne comprends pas. Ça sautait aux yeux que ce milieu n'était pas correct, mais... Il fallait que je me branche, je me voyais trop laide pour plaire - je ne pouvais pas montrer ma révolte - il fallait que je parte de chez nous.

Je ne pouvais pas jeter la pierre à mes parents. Mon frère est narcomane. Je ne pouvais plus garder mes sentiments en dedans. Malgré que j'y suis restée quatre ans [dans la secte], il fallait que j'en sorte : je me détruisais, j'en étais de plus en plus révoltée.

Quand j'ai réussi à sortir de là, j'ai fait table rase de la religion et des autres. De toute façon, j'étais damnée de toutes leurs prophéties de malheur. À la sortie, tout ce qui venait de l'extérieur, c'était le méchant, le laid. Dans mon corps, je souffrais l'enfer. J'étais pire qu'il y a quatre ans. Seule à Montréal, je suis venue proche de la prostitution. J'ai retouché à la drogue, je cherchais l'amour « full pin » : n'importe qui, n'importe quand.

Vie adulte

Un jour, en allant chez ma soeur, j'ai rencontré l'homme avec qui je vis maintenant. Il m'avait déjà dit qu'il croyait en Jésus. Moi, j'avais dit : « Ah non! pas un autre! » Pourtant il n'allait pas à la messe, mais lui, il respectait ma violence, ma révolte face à la religion. Ma révolte, il la respectait « numéro un ».

Je lui parlais de ce que j'avais vécu, mais je sentais qu'il ne comprenait pas. C'est difficile de comprendre ce qu'est un lavage de cerveau.

[310] Il m'avait dit : « Si je n'avais pas eu Jésus dans ma vie - il lui parlait quand c'était dur - sans ça, je serais six pieds sous terre. »

Je me disais : « Ce sont des idées qu'il a. » Mais c'était une foi réelle, vivante, même si elle n'était pas encadrée dans la pratique religieuse traditionnelle.

Après avoir eu les enfants [deux], je me suis dit : « Eux aussi, s'ils sont comme moi avec le goût du spirituel et s'ils ne sont pas éclairés, ils peuvent être pris un jour dans tout ce que j'ai passé. »

La religion catholique, c'est moins pire que la secte, que le charismatique. Je ne peux pas demander à mon enfant c'est quoi son choix. Je ne lui en ai jamais parlé. Quand on passait devant l'église, il pensait que c'était un château, à cause des pignons.

La première fois que je suis retournée à l'église, j'ai eu une attitude « fendant » devant le tabernacle. Je ne veux pas te la raconter. En somme je lui disais : « Tu n'existes pas. »

Une autre fois, ça été comme en dedans - ça toujours été une attirance. Quand j'ai « tripé » sur la religion, c'était pas parce que je le décidais dans ma tête. Non, non, ça part d'en dedans : je ne pouvais pas résister. Même si ma vie est contraire à la prière, je ne peux pas résister.

J'ai de la difficulté à prier. Parfois il me revient des manières de prier comme à la secte et je n'aime pas ça, je ne me sens pas à l'aise. Il reste toujours « être là », mais avoir la tête ailleurs, c'est frustrant pour qui tu visites. Je me dis : « Heureusement qu'il ne pense pas comme nous autres. »

Lentement je suis retournée à l'église sans aller à la messe. Ensuite j'allais à la messe sans communier : je me sentais encore coupable, surtout je me voyais comme une sœur [religieuse] avec des enfants. Mon désir d'aller communier grandissait, mais ma peur grandissait aussi.

J'ai commencé à faire baptiser les enfants - mon mari n'y comprenait rien. Je n'ai jamais voulu faire baptiser pour faire plaisir. Ma belle-mère était déjà venue pleurer chez nous pour que je [311] demande le baptême. Mais maintenant, ç'a changé pour moi -c'est important. Ç'a été très difficile.

L'année suivante, j'ai demandé mon « chum » en mariage. Ç'a été plus dur. Pour moi, c'est pas juste la foi, c'est aussi la sécurité. Mais je ne faisais pas juste alliance avec un homme, aussi avec Dieu.

Je me suis mariée en « jeans » dans la petite chapelle de ma paroisse. C'est là que sont mes sources ; ç'a été spécial. Les enfants ont été tannants. Ç'a été en même temps profond.

J'ai des hauts et des *downs* dans ma foi. Je me questionne sur mes comportements, j'exprime ma foi.

La religion a été injuste dans le passé ; exemple : il fallait que les femmes aient des bébés. Maintenant elles essaient d'évoluer et je trouve que ce sont les gens qui sont injustes... c'est le balancier.

L'Église, elle, se questionne. C'est important, si elle veut garder ses joueurs, parce qu'il n'y en aura plus un moment donné.

Qu'est-ce que tu entends quand je dis « religion, foi, Église »?

La religion, c'est une manière de dire ma foi. J'ai de la difficulté avec ça.

La foi, c'est quelque chose d'intérieur. Tout part d'en dedans. Les gestes partent d'en dedans. Je peux avoir foi en la violence et je fais ce en quoi je crois. La mienne, ma foi, c'est plus accueillir tout le monde, ne pas juger, même si une personne tombe, c'est pour elle une période difficile. C'est de l'ouverture, c'est être bien à l'intérieur : ce n'est pas ce que disent les autres, même le curé. C'est en dedans : Dieu et Moi.

J'aimerais avoir plus de prière dans ma vie, mais j'ai de la misère à descendre ; aussi le temps manque avec les enfants. Ma prière, c'est plus au quotidien. Je commence à comprendre que ce n'est pas important d'être parfait.

Dieu, je ne peux pas dire que c'est un Père encore. Mettre un visage sur Dieu, c'est Créateur, Miséricorde, Amour. J'aimerais mieux dire qu'il est Femme.

[312] L'Esprit Saint, c'est beaucoup pour moi. Il est relation libérante. Jésus, c'est plus un frère - peut-être le frère « magané » que j'ai.

Jésus me parle par son accueil, son côté révolutionnaire. Il n'avait pas peur de dire ce que moi je tais, face aux injustices, aux petits. Je veux essayer de vivre cet accueil.

Avant, j'essayais de faire comprendre aux autres, de changer leurs idées.

Ce que j'aimerais, c'est ne pas lâcher... j'apprends à continuer. Je me sens fragile, vulnérable. C'est comme si je commençais à marcher. Il faut qu'il se passe quelque chose dans ma vie, je ne sais pas quoi.

Ma motivation, c'est d'arriver à l'autonomie financière. Je me sens coupable : je ne suis plus capable d'être sur le BS - l'étiquette... le poids social.

J'ai des talents, je n'ai rien fait avec. J'ai quelque chose à apporter à la société ; à la communauté chrétienne, mais en moi, c'est plein d'insécurité.

Je veux devenir « humain » sur tous les plans : j'apprends à me respecter plus dans mes lenteurs.

Ma vie spirituelle, je ne suis pas capable d'exprimer ça en mots. Je suis sûre que je m'approche de Dieu - c'est ce que je vis. Les enfants me font grandir, me font marcher. Ils m'obligent à m'abandonner. Je suis sûre que je pourrais aider ceux qui passent par les chemins où je suis passée et pas encore sortie.

Sur le BS, tu es rien. Si on me l'enlève, on m'enlève la vie. Tu es comme de trop quelque part.

Je sais que quelqu'un naît actuellement : la vraie M... est en train de naître, ma véritable identité.

Des fois, j'ai la tentation de m'enfermer chez nous avec mon BS - c'est la honte - mais je m'empêcherais de vivre : c'est pour ça que je suis des cours à Saint-Jérôme.

L'Église, elle est super fragile, elle branle pas mal. Elle est vieille, désuète, dépassée par les événements : pilule, avortement, bébé-éprouvette, relations avant le mariage. Elle ne peut [313] plus contrôler. Il faut qu'elle évolue, qu'elle reprenne l'Évangile puis qu'elle recommence ; il faut qu'elle se convertisse. Il faut qu'elle abandonne le pouvoir et qu'elle se mette où le Christ l'a mise : en bas, avec le petit monde (riches et pauvres, je l'ai compris), répondant aux vrais besoins. Il faut qu'elle aère, écoute, fasse le ménage. Sans ça, l'Église, il n'y en aura plus.

Les laïcs, il faut qu'ils prennent leur place, les jeunes aussi, mais le fait de savoir qu'elle est ouverte [l'Église], c'est intéressant en « tabarouette ». J'ai ma place dans ma famille, c'est le fun. Une famille où pendant le repas tu ne peux pas parler, c'est plate. Mais si tu peux aider à faire le repas, là c'est le fun, plus encore je vais avoir le goût d'aider à faire la vaisselle.

C'est une famille : parents, enfants, prêtres, tout le monde est important. Je mets tout le monde sur le même plan : prêtres, évêques, tout le monde a les mêmes besoins humains et spirituels.

C'est important que la femme prenne sa place et que la mentalité change. C'est le fun de voir ça, des personnes s'impliquent. C'est une place pour m'épanouir. Où puis-je trouver ailleurs? C'est le Christ. L'Église est en train de se purifier : ça change, ça lui est bénéfique ce qu'elle traverse.

Le bonheur, c'est être bien et faire quelque chose que j'aime. C'est une ouverture. Je vais vers le bonheur.

L'au-delà, spontanément, j'ai assez hâte! Je pense souvent à la mort. La mort, ça fait partie de la vie - une étape. J'ai moins peur qu'avant - avec tout ce que j'ai fait. Est-ce que je vais me faire taper sur les doigts encore? Ma garantie : le Christ, sa Parole, l'expérience des autres, leur expérience de Dieu.

La Vie, la Vérité, c'est contenu dans ce qu'on voit! J'espère!

L'enjeu clé de cette entrevue

Nous renvoyons le lecteur aux questions que nous avons suggérées en présentant cette entrevue. Celle-ci ne révélera toutes ses richesses que dans la mesure même de notre discernement spirituel. Nous en restons trop souvent à la surface banale du dire de l'autre qui lui aussi est pourtant travaillé par l'Esprit. Le discernement évangélique [314] exige de tels apprentissages. L'Esprit est à l'œuvre non pas seulement dans l'expérience religieuse, mais aussi dans l'expérience humaine, séculière, profane. Ne nous chicanons pas ici sur ces mots. Le mystère de l'incarnation, les sacrements eux-mêmes passent par les expériences humaines les plus concrètes et les plus fondamentales. Raison de plus pour s'habiliter à un discernement évangélique qui va jusque-là.

Le récit de vie de cette femme nous révèle inséparablement son expérience humaine et sa foi chrétienne nouvelle qui a jailli du dedans de cette expérience, à travers ses blessures, ses révoltes, ses cris, ses tournants marquants, ses aspirations et ses décisions au meilleur d'elle-même. Comme dans le cas de la Samaritaine, elle a eu besoin de rencontrer quelqu'un qui l'a accueillie, comprise dans sa réalité et sa vérité la plus profonde. Et c'est de là qu'elle a rebondi, ressuscité dans une foi évangélique adulte, personnelle, libre, responsable, engagée.

Voyons bien l'enjeu clé de la seconde évangélisation dans le nouveau contexte où nous nous trouvons. Un des problèmes les plus graves que notre longue recherche a repéré, c'est la rareté d'exemplaires

d'une véritable foi adulte, d'une foi d'adulte. Les jeunes chrétiens convaincus que nous avons interviewés avaient tous rencontré sur leur route un ou des adultes qui étaient devenus pour eux une figure crédible de la foi évangélique, un repère d'avenir dans leur cheminement d'humanité et de foi. Nous nous inquiétons beaucoup des divers décrochages de nombreux jeunes et, en particulier, de leur décrochage de leur héritage chrétien. Mais nous ne nous rendons pas assez compte que le problème crucial se joue chez les adultes. Si ceux-ci, même croyants, leur présentent une conscience religieuse infantile, une foi qui n'a pas trouvé sa propre parole et une intelligence adulte de l'Évangile, on en arrive aux résultats désastreux que l'on connaît présentement.

Nous avons noté que l'accès à une foi adulte, que la seconde évangélisation, que la conversion adulte à l'Évangile se produisent quand les expériences les plus marquantes de la vie ont été ressaisies dans un nouveau rapport au Christ, à son message comme Bonne Nouvelle. Comme ce fut le cas chez cette jeune femme, par exemple, quand elle dit de son mariage : « Je n'ai pas fait seulement une Alliance avec mon homme, mais aussi avec Dieu. » À toutes les pages de son entrevue on constate un cheminement qui va lui permettre d'établir des liens entre ses expériences les plus importantes et son expérience de Dieu, du Christ et de l'Église. Nous reviendrons sur [315] cette priorité pastorale. Nous allons, dans la prochaine étape, élargir notre champ de réflexion autour d'un lieu privilégié pour les 20-35 ans, à savoir leur mariage. Lieu révélateur, s'il en est, pour ce groupe d'âge ; révélateur à la fois de leurs orientations culturelles et religieuses ; révélateur des blocages ou des voies d'accès à la foi évangélique chez les jeunes adultes d'aujourd'hui.

[295]

Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.

Cinquième partie : Voies d'accès à la foi évangélique
et portée pastorale

Chapitre 25

Le mariage, lieu révélateur de la génération des 20-35 ans

Alain Durocher

[Retour à la table des matières](#)

Ce ne sont pas tous les jeunes qui pensent au mariage, toutefois la majorité impressionnante qui pense mariage, pense spontanément mariage religieux. Nous essaierons au cours de ce chapitre de connaître davantage ces jeunes qui, semble-t-il, croient encore au mariage. Pourquoi tiennent-ils tant à se marier à l'église, alors que la plupart n'y ont pas mis les pieds depuis le dernier Noël, parfois depuis la confirmation ou, au mieux, depuis la profession de foi? Bref, nous tenterons, à partir de leur itinéraire de vie, de leur propre intelligence des faits et des événements, et à partir de leurs mots, de comprendre les motifs et les défis qu'appellent les chemins et les appels d'aujourd'hui. Enfin, nous terminerons ce chapitre par le récit d'une rencontre de préparation au mariage réalisée avec le concours de quatre couples et d'un agent de pastorale.

Précisons d'emblée qu'il ne saurait y avoir une seule façon de faire en pastorale du mariage, un seul modèle d'intervention qui satisfasse à toutes les situations, à tous les couples. Nous avons encore à faire le deuil de l'ère du diagnostic unique et de la solution unique, en pastorale comme ailleurs! Voilà qui précise d'emblée une prise de position par rapport à l'obligation juridique d'une préparation au mariage! Voilà aussi le rappel des limites de cette recherche. Nous n'avons pas la prétention de tracer « le portrait » en matière maritale au Québec! Il est plus important d'essayer de comprendre les motivations et aspirations des couples qui se présentent à chaque année sur le perron de nos églises.

[317]

Le langage comme premier révélateur

« Nous voulons nous marier pour la sécurité, aussi parce qu'on veut avoir des enfants. On veut que ce soit à l'église parce que c'est plus beau qu'au palais de justice. » Combien de fois l'agent ⁴³ de pastorale, prêtre ou laïc, a entendu cette intention de mariage? De plus, avec le même élan, le couple, par peur d'être refusé ou de devoir effectuer quelques modifications au projet initial, annonce la date choisie pour le mariage parce que la salle, ajoute-t-il encore, est déjà retenue! Par ailleurs, l'intervenant apprend dans une conversation à bâtons rompus que le couple partage la vie quotidienne depuis un bon deux ans!

En un éclair, l'agent de pastorale se rappelle que tous les sacrements sont sacrements de la foi, et que, spécifiquement, saint Paul parlait du mariage à partir du mystère d'alliance entre le Christ et l'Église! (*Ep* 5,32) Encore une fois, il mesure l'écart entre la demande du couple et les exigences de la foi chrétienne. Encore une fois, donc, l'imbroglio s'installe. Désormais la question n'est plus seulement de

⁴³ Pour faciliter la lecture et conformément à la règle de la grammaire française, nous utilisons le masculin sans discrimination aucune à l'égard de la gent féminine.

savoir quoi leur répondre, mais aussi et surtout comment se sortir de cette distorsion en vue d'une communication vraie! Car, tout de suite, l'agent de pastorale est acculé à dire « oui » ou « non »!

Certes, au premier regard, le projet de mariage se résume aux célébrations liturgique et profane, c'est-à-dire le choix des vêtements, celui des alliances, la limousine, la noce, le gâteau... Et les plus grandes angoisses des couples s'évaporent lorsqu'ils apprennent la non-opposition du curé quant à la possibilité de photographies et de confettis!

Les couples disent se marier parce qu'ils s'aiment et qu'ils ont, ou veulent, des enfants. Certains se marient parce qu'ils « ont été » baptisés, confirmés, ont « fait leur première communion » et souhaitent qu'il en soit ainsi pour le mariage. D'autres se marient pour poursuivre la tradition familiale (!) et pour respecter par le fait même une valeur fondamentale : « Nos parents l'ont fait et nous... on doit... on veut le faire! ». Bref, on se marie pour officialiser une situation déjà présente et on le fait à l'église plutôt qu'au palais de justice car il n'y a que le mariage religieux qui donne un caractère sacré au [318] projet qui les anime. Pour la conscience populaire des Québécois, le mariage civil demeure une simple formalité, un mariage de second rang. Il faut pratiquement avoir vécu un premier échec pour être « contraint » d'aller se marier au civil. En effet, en 1988, on comptait au Québec 24 440 mariages religieux pour 9 029 mariages civils⁴⁴. Tout compte fait, rares sont les cas où il n'y a pas dans la démarche de base une certaine sensibilité religieuse voire une foi en Dieu.

⁴⁴ Le Bureau de la statistique du Québec, *La situation démographique au Québec*, Québec, Imprimeur officiel, 1989, in Raymond LEMIEUX, « Le catholicisme québécois : une question de culture », *Sociologie et sociétés*, vol. XXII, n° 2, octobre 1990, Presses de l'Université de Montréal, p. 148.

Ce à quoi les couples aspirent vraiment

C'est de l'intérieur, à la rencontre de l'autre sur son propre terrain, qu'il devient possible d'un peu mieux saisir ce que se marier signifie vraiment pour lui ou elle. Voici maintenant une opération qualitative qui révèle le portrait socioreligieux de quelques couples suivant l'articulation de trois clefs en constante interaction, soit : le séculier, le religieux et la foi chrétienne. Nous avons plusieurs fois exposé dans ce dossier, comme dans le précédent, les fondements de cette articulation de la vie suivant ces trois pôles. Il s'agit de repérer les grands courants culturels, religieux et chrétiens qui traversent les individus et les influencent, tout en saisissant leur singularité.

Que ce soit à cause d'expériences familiales particulièrement difficiles, d'un tissu social « effrité », ou de tout autre motif de cette importance, unanimement, tous les participants témoignent d'une grande déception par rapport au monde d'aujourd'hui. Il semble qu'il ait bien peu à leur offrir! Nés dans un contexte de prospérité et promis à une société telle, ces jeunes font face à une austérité imprévue et frustrante. Or, en rapport avec ce choc, nous émettons l'hypothèse suivante. Pour plusieurs des jeunes interrogés, la réussite matérielle devient une priorité presque absolue. Qu'il s'agisse de « professionnels » ou de « journaliers », plusieurs tiennent le même discours : « On ne parle que de ça! » Se pourrait-il que cette motivation traduise au fond le désir de se sortir coûte que coûte de l'austérité pour arriver enfin au « confort » promis? On n'a qu'à écouter en quels termes certains parlent déjà de leur retraite pour s'en convaincre!

[319] Toujours à propos de cette déception générale face à la société, écoutons une Sonia décontenancée s'exprimer en ces termes relatant l'expérience d'un déménagement :

J'ai trouvé ça dur. Je me disais : « Tu passes, on va dire, 15 ans de ta vie avec ce monde-là, et au bout du chemin, personne ne te parle. Personne ne te regarde. » Je trouvais ça vraiment effrayant. Ça ne se peut pas! Non, tu es partie! Tu n'es vraiment plus de la gang!

Par-delà l'austérité économique, ces jeunes font face à la quasi-disparition des solidarités de base, à l'effritement du tissu social...

Il ne faudrait pas se surprendre que, dans un tel contexte, ces jeunes adultes se centrent sur eux-mêmes et ne comptent que sur eux-mêmes. Cet extrait de Carole est typique :

A partir de ce moment-là, j'ai commencé à manger des toasts au beurre de *peanuts* toute seule. Je me suis dit : « Moi, ça va être toujours moi en premier, ma personne. J'ai toujours fait plaisir à l'autre pour avoir un toit sur la tête... Désormais ça va être pour moi. »

Ainsi, comment expliquer ce repli sur soi-même, voire chez certains une obstination jalouse à un « je » durement gagné, sinon par l'amère déception face à une société qui, au lieu de leur permettre de se donner des assises pour leurs projets de vie, de travail, de famille, les maintient dans une situation de précarité sur tous ces terrains à la fois. Écoutons Carole :

Je me dis qu'à tout moment je peux flancher. Mike [Michel, son ami] va-t-il être assez fort?

Carole n'est pas la seule. Avec ses mots, Martin poursuit :

Ça me fait un peu peur, mais quand je me raplombe, je me dis : Bon, je suis décidé, on repart! Je n'ai plus peur. Mais, tu sais, si je me laisse aller, si je commence à écouter les autres, si je me fie sur les autres, je ne peux pas arriver à rien de bon. Faut que je bûche comme un déchaîné. Mais...

Ces énormes insécurités et défis trempent le caractère de certains. Ils en émergent avec plus de détermination. Leur mariage en est un bon révélateur.

Manifestement, ces jeunes adultes tiennent au mariage, pour s'inscrire dans l'histoire, la société, leur culture. Et ils estiment que [320] cette inscription se vivra plus facilement à deux. Devant l'éclatement des vecteurs sociaux actuels, tels la collectivité, l'héritage religieux, la

société en crise, etc. ; devant les culs-de-sac, ils tentent de se restructurer à partir de leur projet de mariage et de famille. Et pour ce faire, ils puisent aux sources de la tradition familiale, rares assises encore efficaces et crédibles d'un projet de vie qui commence.

À quoi les couples aspirent-ils vraiment en se mariant? Comment retraduire le : « C'est plus beau à l'église! » qui gêne parfois quelques intervenants, sinon par : « Ç'a plus de sens à l'église! »? Comment comprendre, en effet, cet intérêt pour le mariage religieux sinon par ce désir des jeunes ou de leurs parents à vouloir transmettre et poursuivre un héritage familial? Quelles autres assises leur restent-ils? Nous évoquons déjà cette éventualité dans notre précédent dossier sur les 10-20 ans. Nous sommes en face ici d'un paradoxe : nous avons maintes fois vérifié qu'en l'absence de la famille, la foi chrétienne ne se transmet que difficilement. À l'inverse toutefois, si la famille demeure la seule courroie de transmission de la foi, alors celle-ci risque de s'associer à un héritage culturel qui s'appauvrit d'une génération à l'autre et offre bien peu de prises à l'épanouissement d'une foi renouvelée et réinterprétée à partir de la référence à l'Évangile.

Orientations pastorales et perspectives d'intervention

Dès le départ nous préparions le lecteur à l'effet qu'il ne trouverait pas ici des façons de faire ou des recettes à « adapter » au contexte socioculturel contemporain. Il ne s'agit plus simplement d'adapter des pratiques! Nous suggérons plutôt une réflexion sur les attitudes de base, sur une manière d'être plutôt que sur des manières de faire! Voilà sans doute pourquoi nous avons la prétention d'offrir ici quelque chose qui dépasse largement la seule perspective pastorale pour soulever l'intérêt de tout intervenant auprès de cette génération des 20-35 ans.

Commençons d'abord par une courte référence aux pratiques du monde des affaires sociales actuelles.

Jacques T. Godbout demeure l'un des rares urbanistes québécois à poser avec autant d'honnêteté la question du plafonnement du social institué. Tous les programmes sociaux, même les mieux articulés,

« arrivent mal à développer la solidarité entre ceux qui dispensent les services et ceux qui les reçoivent (les "bénéficiaires"). [321] Lorsqu'on observe les faits, la "solidarité" se limite souvent à ceux qui appartiennent à l'appareil ⁴⁵. »

Désormais ce type de rapport producteur-client éloigne de plus en plus celui qui donne de celui qui reçoit. La relation marchande, en effet, se contente d'un minimum de sociabilité. Nous sommes devenus les uns pour les autres de purs étrangers! Nous ne vivons que rarement de véritables rapports de réciprocité.

Cette analyse de certaines pratiques sociales questionne aussi nos pratiques pastorales. Celles-ci témoignent aussi des limites d'un rapport dualiste peu propice à la réciprocité. Pas étonnant, en effet, que les couples réagissent fortement devant l'obligation juridique de se soumettre à une session de préparation au mariage! Nous faisons nôtre cet extrait de Gabriel Gingras :

Si le pasteur donne l'impression d'être un enquêteur social ou religieux, ou pire encore un dépositaire de rites religieux offerts à tel prix, il établira difficilement cette relation de qualité. S'il se présente comme un fonctionnaire trop pressé de remplir les formalités, il ne suscitera pas davantage de recherche de sens ⁴⁶.

Au terme de cette réflexion, nous aimerions insister sur les horizons qu'aura une relation basée sur l'altérité et la réciprocité. Nous allons jusqu'à formuler l'audacieux pari évangélique que ce sont les couples eux-mêmes qui, à partir de leur propre expérience séculière et spirituelle, sortiront la pratique pastorale de son « impasse ». Alors que nous demeurons bien campés sur le terrain du sacerdoce ministériel-

⁴⁵ Jacques T. GODBOUT, « Le retour du social », in Roger LEVASSEUR, dir., *De la sociabilité. Spécificité et mutations*, Montréal, Boréal, 1990, p. 221. (Les guillemets sont de l'auteur.)

⁴⁶ Gabriel GINGRAS, « Pasteur de mariages », *Liturgie, foi et culture. Bulletin national de Liturgie*, vol. 25, n° 125, mars 1991, Montréal, Office national de liturgie, p. 52.

riel, ils nous attendent, ces fiancés, sur la terre encore en friche du sacramento baptismal!

De tous les sacrements, le mariage demeure celui qui a le plus de consonance avec le vecteur de la sécularité chrétienne. Long temps après avoir « reçu » les sacrements initiatiques réservés à la petite enfance, soit le pardon, l'eucharistie et la confirmation, voilà qu'une fois adultes, des individus choisissent librement de se marier à l'église. Se consacrer à un projet de vie avec un ou une partenaire, [322] et éventuellement devenir ensemble porteurs de vie pour des enfants, posent les questions les plus radicales du sens et de la fragilité de la vie, de l'amour, de la confiance et de la foi.

Or, il appert que ce sacrement est heurté de plein fouet par une pastorale « religieuse » où les assises de l'expérience séculière des couples sont marginalisées et si peu ressaisies évangéliquement. Nous émettons l'hypothèse que c'est du dedans, dans une ressaisie de leur propre expérience séculière, que les couples peuvent découvrir que leur aventure vient de plus loin qu'eux-mêmes et va plus loin qu'eux-mêmes. Alors, mais alors seulement, il sera possible de voir des couples passer du mariage religieux prescrit au mariage chrétien dans lequel ils s'inscrivent librement avec toute la vérité et la réalité de leur expérience. En d'autres termes, nous posons radicalement l'enjeu de la sécularité chrétienne comme premier lieu d'intelligence évangélique du mariage chrétien.

Premier récit : une rencontre de préparation au mariage

Nous avons voulu, tel qu'annoncé au départ, rejoindre plus spécifiquement le terrain de l'intervention en reprenant ici le récit d'une rencontre de couples se préparant à célébrer leur mariage. En aucune façon nous ne voudrions laisser l'impression de présenter le « nec plus ultra » de l'intervention pastorale auprès des fiancés, bien au contraire. Car cette rencontre, une parmi tant d'autres, amenait justement l'agent de pastorale à un déplacement qu'il n'avait pas anticipé. Preuve qu'on ne peut se limiter à des modèles prêts à porter. Voyons cette expérience.

Voilà six mois que nous cheminions ensemble, quatre couples de fiancés et moi, à raison d'une rencontre aux trois semaines. Cette « nouvelle » approche n'a été offerte qu'à quatre des quarante couples qui désirent se marier à la paroisse Saint-Louis-de-France. Les autres, en effet, faute de temps et de ressources, furent invités à vivre une préparation au mariage plus conventionnelle. Personne (officiellement!) ne peut y échapper, puisque la politique diocésaine de Saint-Jérôme exige une session de préparation au mariage pour tous les couples.

Soucieux d'accueillir les couples pour ce qu'ils sont, avec leur expérience et leurs mots pour la dire, nous avons convenu ensemble de laisser aux couples la possibilité d'établir eux-mêmes les balises de leur propre accompagnement pastoral : la fréquence et les types de [323] rencontres, le lieu, les thèmes, etc. D'ailleurs, pour m'assurer que les couples ne développent pas le réflexe spontané de m'abandonner l'animation, les rencontres n'avaient pas lieu au presbytère mais chez eux, et délibérément, au début, j'arrivais en retard et ne « traînais » pas à la fin de la rencontre!

Ainsi se vivaient nos rencontres toujours aussi animées les unes que les autres, sauf la dernière... L'un des quatre couples devait se marier bientôt. Or, pour permettre à tous de mieux se situer par rapport à la liturgie du mariage, j'ai eu l'idée, avec l'accord du couple concerné, de vivre un atelier de travail. Nous connaissions tous suffisamment alors les différents projets du couple pour nous permettre d'aider entre autres Isabelle et Réal à nommer encore davantage les éléments, les accents qu'ils voulaient faire ressortir lors de leur célébration de mariage, étape qui devait précéder le choix des textes bibliques, des chants, des prières...

Isabelle et Réal, à partir de ma question, de ma façon de voir les choses, cherchaient péniblement un thème, un fil conducteur à développer tout au long de leur célébration. Ils ne voyaient pas jusqu'à ce que Susan, l'une des nôtres ayant fraîchement en mémoire son mariage célébré le mois Précédent, demande : « Vous avez invité 140 personnes à votre mariage, c'est pour leur dire quoi? » Alors, Isabelle et Réal, tout naturellement, répondent : « On veut leur dire que l'amour existe encore, comme dans la chanson de Céline Dion! » Peu après, Isabelle avoue que la sélection de leurs chants est déjà faite, et qu'y figure ce tout nouveau *hit* de la *star* québécoise!

J'étais très content, content d'eux, mais surtout content de mon coup : tout se déroulait à merveille! Alors, suivant allègrement mon plan d'intervention, je propose aux couples de se diviser en atelier et de choisir parmi une pré-sélection de textes bibliques, ceux qui semblent traduire le thème retenu : l'amour existe encore. Étant très au fait de l'écart qui sépare ces couples de l'Église, intérieurement, je misais sur le fait de partir pédagogiquement de leur expérience de vie pour entamer par la suite un dialogue avec le texte biblique qui aurait gagné leur faveur. Combien grande fut ma déception d'entendre des remarques telles :

- Je ne comprends rien.
- Ce sont tous des textes de l'Église ça! C'est donc compliqué!
- Peut-on prendre d'autres textes qu'on connaît?
- Ça me dit absolument rien ça!
- Moi je n'ai jamais rien compris aux livres de messe!

[324]

- C'est à croire que l'Église fait exprès pour compliquer les affaires!

D'un coup, j'ai compris jusqu'à quel point ces couples, bien qu'ayant vécu tous les sacrements initiatiques, pouvaient être loin de l'univers religieux pour mettre dans le même sac la Bible, l'eucharistie, les différentes prises de parole de l'Église, etc. Il n'était pratiquement rien resté de leurs cours de religion, des eucharisties dominicales, des préparations aux sacrements initiatiques...

D'ailleurs, plus la réunion avançait, plus s'épaississait d'un côté comme de l'autre le brouillard qui nous séparait. Les visages d'Isabelle et Réal blanchissaient de découragement... et le mien d'autant plus! Il leur fallait une célébration de mariage! Alors que sans se poser de question ces jeunes s'accrochaient au déroulement le plus traditionnel d'un mariage, moi je désirais les « amener à plus », je ne cessais de leur faire préciser le sens qu'ils accordaient à l'une ou l'autre de leurs

idées! Nous nous engouffrons dans ce dialogue dissonnant jusqu'à ce que Réal, d'un ton décidé, s'élançe :

S'il faut toujours tout nous expliquer, ou tout expliquer au mariage pour qu'on se comprenne, ce ne sera plus un mariage! C'est pas un cours qu'on veut, mais un mariage. Et manque pas ton coup, parce qu'on a investi 10 000 piastres là-dedans, alors on aimerait bien que ça marche! Pour nous, c'est le seul mariage de notre vie. Comprends-tu?

Voilà la détonation qui devait entraîner une série d'autres réflexions, toutes aussi suaves les unes que les autres, prononcées tour à tour par Isabelle ou Réal.

On le sait que tu es diacre et qu'il n'y aura pas de messe. On aime mieux que ce soit toi, quelqu'un qu'on connaît et surtout qui nous connaît, plutôt qu'un prêtre qui va parler en général.

Mais même s'il n'y a pas de messe, on veut avoir la communion. Pourquoi faut-il trouver un sens à ça? À chaque fois qu'on est entré dans une église c'est pour recevoir la communion. Pourquoi ce serait différent cette fois-là? Pourquoi veux-tu nous enlever ça?

Nous, on veut un mariage chaud!

Tu nous dis tout le temps que c'est nous qui nous marions, qu'il nous revient de préparer la célébration... Mais on ne sait pas quoi faire... et on veut un vrai mariage!

[325] Mon père, c'est un vrai bon croyant et pratiquant. La foi pour lui c'est quelque chose de très important, quelque chose qui a toujours fait partie de sa vie. Ce n'était pas juste une affaire d'observances religieuses. Mais moi, ou nous deux, on a rien de ça! On n'a pas cet héritage-là! Tout ce qui nous reste c'est le code religieux... alors ne sois pas trop exigeant avec tes questions.

D'accord! On comprend ta façon de faire, et cela nous fait drôlement avancer! C'est vrai, c'est fou le chemin qu'on a fait depuis le début de nos rencontres. On est prêt, pour la célébration de notre mariage, à faire notre part. Mais toi aussi fais la tienne!

C'est alors que j'ai saisi ce qu'Isabelle et Réal cherchaient tant à me dire.

Bref, c'est tout comme si ce couple m'avait dit : « Ce n'est pas parce que nous n'avons pas les mots pour dire ce que nous vivons que n'importe qui peut nous charrier! Il nous reste tellement peu de mots pour traduire notre foi, que ceux que nous avons sont précieux! » En effet, de leur éducation religieuse, Isabelle et Réal ne se souviennent que de la liturgie (une forme de liturgie) et de la morale (la morale sexuelle surtout!) avec laquelle même leurs parents leur ont chauffé les oreilles. Or, ils ont pris leurs distances par rapport au code moral qu'ils jugent inadéquat ; Isabelle et Réal ne se soucient moralement pas du fait qu'ils partagent la vie commune depuis deux ans! Et puisqu'ils ne connaissent pas la Bible, puisqu'ils ont laissé le « p'tit Jésus » de l'enfance sans le remplacer vraiment, puisqu'ils n'ont pas de tradition de prière, il ne leur reste, effectivement, que le code liturgique pour s'y retrouver au plan de la foi!

Tout compte fait, voulant « amener ce couple à plus », j'essayais plutôt de les amener dans ma structure de compréhension, dans ma façon de voir. Au lieu de reconnaître leur expérience et les véritables appels qu'ils me lançaient par rapport à leur projet de mariage, j'étais en train, avec toutes les subtilités du langage, de leur donner un cours! En un sens, je leur expliquais la célébration de mariage comme s'ils étaient de petits enfants, comme s'ils en étaient au point zéro! N'étais-je pas plutôt aveugle face à leur expérience de la transcendance, leur expérience intérieure et communautaire?

Or, c'est justement pour cela qu'ils faisaient appel à moi. Isabelle et Réal souhaitaient que je puisse les aider à reconnaître les [326] valeurs évangéliques, reconnaître leur expérience de foi, que je puisse nommer avec eux leur attachement à Jésus Christ, car il en était un! Je revoyais ces scènes évangéliques où Jésus s'attache à dévoiler le véritable croyant en ressaisissant, de l'intérieur, l'expérience de sa vie avec ses drames, ses quêtes et ses requêtes. Il est de cet ordre, il me semble, le service qui je puis rendre à Isabelle et Réal.

Comment ne pas reconnaître les profondes valeurs évangéliques derrière le thème qu'ils avaient choisi bien avant que je leur en parle : l'amour existe encore? Comment, en effet, ne pas reconnaître la qualité de leur engagement dans la durée alors qu'Isabelle, enfant unique, confie avoir vécu le divorce de ses parents alors qu'elle n'avait que cinq ans? Pour elle, se marier, c'est croire en l'amour pardessus tout comme le dit la chanson, croire en elle et en Réal, certes, mais croire

aussi en quelque chose qui dépasse leur propre expérience. Visage concret de la transcendance sans lequel elle n'aurait certainement jamais pu choisir de se marier, même avec Réal! Leur histoire de vie et de couple témoigne de cette pauvreté du coeur, seul socle d'une foi à saveur d'Évangile!

Enfin, s'il est vrai que c'est le couple qui est le ministre du sacrement de mariage, je dois comprendre que ce n'est pas mon généreux discours qui le fait tel. Ministres de leur sacrement de mariage, Isabelle et Réal le sont, en vertu de leur propre expérience de couple, de leur histoire d'amour partagée depuis les tout débuts. Sans ce deuxième regard, auquel ils n'ont cessé de m'inviter, je ne les aurais pas véritablement reconnus avec toute la richesse de leur ministère! Car ce sont eux, les couples, les pasteurs de la communauté célébrante qu'ils rassemblent.

Ils tenaient à ce que je joue un rôle de guide spirituel capable de les aider à découvrir Jésus Christ et l'Évangile dans leur projet de vie, dans leur « je crois », dans leur mariage. C'est à une véritable réinitiation chrétienne que je faisais face. Avec une réinterprétation de tous les symboles séculiers et religieux du mariage. Un long chemin avant d'en arriver à ce qu'ils soient vraiment ministres du sacrement du mariage. Plus qu'un code ou un message à transmettre, c'est une expérience de foi à partager, à vivre avec eux.

[327]

Deuxième récit : une mini recherche-action

Cet été-là, beaucoup de mariages ont été célébrés dans ma communauté chrétienne. Au même moment, je travaillais sur nos interviews de l'année pour en faire l'analyse de contenu. Je me suis dit : pourquoi ne pas soumettre à l'épreuve de vérification, de validation *in vivo* ce que les interviews en profondeur révèlent des tendances sociales, des courants forts culturels ou religieux? J'ai donc résolu de cheminer de très près avec les couples qui allaient se marier. Ils sont de la génération montante, celle qui pose les plus grands défis à l'Église, à

l'évangélisation et aussi à la société qui leur offre souvent des statuts précaires.

Nous avons dégagé de notre cueillette de données et de nos analyses de contenu des courants forts et quelques trames privilégiées de ces courants. J'en ai retenu trois :

Un contexte de vie marqué d'éclatements, d'incertitudes, d'impuissance qui enlève même le goût de vouloir le penser. « J'aime autant ne pas y penser », disait-on.

Une vie personnelle, intérieure perçue comme lieu dynamique pour se ramasser, se construire, s'inscrire, fût-ce « déjouer le système », passer entre les mailles, et qui sait, trouver des alternatives.

Un phénomène troublant, mais compréhensible, celui de se réfugier dans des cocons protecteurs - le fameux *cocooning*. En soi, ou en famille, ou en petite tribu, ou en cellule religieuse, comme réaction sécuritaire face à un monde menaçant et aussi face à une autonomie personnelle difficile à vivre à deux. D'où la tentation de se constituer un cocon amoureux fusionnel.

Je me disais : essaie de voir comment les couples sont traversés ou pas par ces trois courants. Emploie la même méthode non directive d'entrevue individuelle et de groupe. Fais-en avec eux un projet de recherche-action pour leur propre mariage. Avec le pari de redéfinir ta propre pratique pastorale dans le sillage du sens et de la pratique qu'ils vont mettre sur la table dans la préparation de leur mariage, dans sa réalisation, dans son prolongement. Ce qui exigeait de cheminer avec eux avant, pendant et après.

Au cours de la première rencontre, la conversation s'enclenchait sur ce qu'ils pouvaient dire librement et souvent abondamment : comment ils se sont rencontrés, leur travail, leur milieu, leur famille. [328] Je ne forçais jamais la confiance. J'avais toujours mes trois questions en tête : les trois tendances dont je vous ai parlé plus haut. Je me disais que si ces trois tendances sont pertinentes, elles vont venir quasi naturellement chez eux ou dans mon propre questionnement. C'est ce qui est arrivé pratiquement dans chacun des cas, et aussi quand on a passé une longue soirée, les couples ensemble.

Je restais en alerte pour ne pas rater le moindre indice sur le sens de se marier aujourd'hui. Par exemple, tel commentaire entendu par un couple sur la folie de se marier aujourd'hui. Qu'avez-vous pensé à ce moment-là? Comment avez-vous réagi? Tout l'espace qu'il fallait pour laisser passer des inquiétudes qui avaient été plus ou moins inconsciemment refoulées. Ces prises plus profondes sur la rude réalité les faisaient sortir de leur cocon amoureux qui met si facilement tout le reste du monde entre parenthèses. Insécures dans un premier temps, je les voyais aller chercher plus loin en eux-mêmes leurs ressources d'expérience, d'intelligence, de convictions les meilleures, tout en élargissant leurs horizons d'avenir. L'échange se faisait beaucoup plus dense, plus vrai- Par exemple, cette remarque :

Rien n'est jamais acquis en amour. C'est une incessante conquête qui peut nous amener toujours plus loin. C'est étrange comment on peut se sentir à la fois fort et extrêmement fragile. On dirait que ce qui se passe autour de nous présentement renforce ces deux sentiments contradictoires.

Le fait d'aller au bout et au fond de leur expérience humaine séculière les faisait passer paradoxalement de l'insécurité à une sorte de sentiment de libération (catharsis) comme s'ils creusaient un puits plus profond, plus apte à accueillir les sources ; et cela s'accompagnait de la conscience plus vive d'un amour, d'une aventure qui vient de plus loin qu'eux-mêmes et va plus loin qu'eux-mêmes. C'est du dedans de cette ressaisie de leur expérience, à la fois plus intériorisée et plus ouverte sur leur milieu, qu'ils commençaient à indiquer pourquoi ils voulaient un mariage religieux. La prise en considération courageuse et lucide des énormes défis de se marier aujourd'hui ouvrait de nouvelles brèches dans le même sens. Tel ce témoignage :

Au fond, aujourd'hui plus que jamais, se marier c'est un acte de foi, un acte de foi qui va à contre-courant de tout ce qui va de soi, comme l'échec presque inévitable qu'on nous annonce. C'est un acte de foi qui porte un risque énorme de se vouloir autrement et de défier l'impossible. Ce que je découvre ici c'est [329] la rencontre entre notre acte de foi le plus humain avec la foi que le Christ a en nous.

Nous dépassions le premier horizon sacré où l'on vient au rite religieux parce qu'on sent que se marier, avoir un enfant, porte un mystère qui nous dépasse, quelque chose à apprivoiser, à garantir. C'est un peu comme si les couples passaient de la religion qui allait de soi à la foi qui porte un nom, un visage, une histoire de l'autre qu'on devient dans le Dieu autre qu'on cherche à travers le meilleur et le plus décisif de son expérience. Du coup, je voyais les couples passer du mariage religieux prescrit, au mariage chrétien dans lequel ils s'inscrivent librement avec toute la vérité et la réalité de l'expérience. « Si je comprends bien », disait l'un d'entre eux, avec du feu dans les yeux, « on ne se fait pas marier, on se marie! »

Tout au long de la célébration, il y avait une constante mise en relation entre le couple et la communauté. Le couple n'était pas « écrasé », passif, assis ou à genoux à la balustrade, mais dans le chœur près de l'autel du Christ. On est ministre du sacrement ou on ne l'est pas! Cela doit s'exprimer même physiquement, concrètement. Ce sont eux qui gèrent tous les gestes et « dire » directement reliés à leur démarche : l'accueil, les échanges de consentement, l'échange de vœux de part et d'autre dans les prières universelles, etc.

Les formules sèches de l'échange des consentements, ils les ont réinvesties de leur propre dialogue amoureux de chair et de foi, dans leurs mots à eux, leur singularité, leurs découvertes du Christ, dans leur propre expérience. Toute leur aventure humaine séculière était reprise, transmuée dans les symboles de la foi, du sacrement et des sources évangéliques choisies et méditées ensemble.

Avec une certaine et parfois très profonde tristesse, je me disais tout au long de ces expériences : comment l'Église peut-elle laisser à la marge cette expérience ministérielle où se résout dans le couple des symboliques aussi cruciales de la révélation de Dieu, du Christ et de son Église? Homme et femme il nous créa... Il vit que cela était bon. Comment cette symbolique peut-elle s'effacer dans l'économie nouvelle de la foi chrétienne et du pastorat chrétien? Quelles richesses de renouvellement perdues? C'est même un tabou de s'interroger sur ces questions jugées totalement non orthodoxes. Pourtant, il y va d'une condition humaine, séculière parmi les plus fondamentales - homme/femme - que Bible et évangiles assument pour révéler un Dieu engagé dans l'histoire, et une sécularité, partie constitutive de la foi et de l'Église.

[330] Quels déplacements fascinants et merveilleux j'ai vécus avec ces jeunes couples pour la plupart d'un esprit très séculier, d'un monde autre que le mien. Ce que nous pouvions être loin des uns des autres au point de départ! Paradoxalement, cette « étrangeté » a viré en altérité féconde sur fond de complicité. Voilà un autre visage du Dieu de Jésus.

Il y a quelque chose ici du ravissement de Jésus face à la Cananéenne, ou face au centurion romain. « Je n'ai jamais vu, dit-il, une telle foi en Israël. » Et ce sont ces mêmes couples qui me demandaient, par exemple, en cours de route des choses comme celles-ci : « Ce que nous avons pensé comme scénario de la bénédiction nuptiale, est-ce que ça va avec la tradition chrétienne? » Ainsi s'articulaient leurs orientations culturelles, leur foi, son expression symbolique et la tradition chrétienne ressaisie dans une étonnante volonté de fidélité.

Il leur fallait d'abord découvrir en quoi le Dieu de Jésus était présent et agissant dans leur expérience et leur pratique de vie, d'amour. Un Dieu qui les avait reconnus, qui croyait en eux, qui les aimait, les espérait et comptait sur eux. Comme si les vertus théologiques étaient inversées. C'est souvent dans leur expérience humaine la plus significative qu'ils découvraient la sacramentalité de leur amour déjà à l'oeuvre avant la célébration.

Outil d'analyse

L'objectif de cet apprentissage est d'apprendre à analyser une pratique d'évangélisation qui implique tout autant les chrétiens eux-mêmes que l'intervenant pastoral dans un processus de recherche-action. Cette démarche peut nous aider à comprendre comment la recherche-action peut s'inscrire en permanence aussi bien dans la pratique chrétienne que pastorale. Objectif d'autant plus important que très bientôt les chrétiens seront appelés à devenir les principaux communicateurs de la foi au quotidien, très souvent sans soutiens pastoraux. Mais ils ne feront pas ce saut vers une foi plus responsable s'ils n'ont pas appris à ressaisir leur propre expérience de foi à même leur expérience d'adulte. Et cela ne se fait pas sans de solides et patients apprentissages.

1. Dans un premier temps, il s'agit de bien identifier dans les deux récits de ces expériences :

[331]

- tous les acteurs en cause ;
- les divers langages tenus ;
- les pratiques des uns et des autres ;
- les lieux et les temps privilégiés ;
- les signes et symboles mis en scène ;
- les traits de l'expérience séculière des couples ;
- les traits de leur expérience religieuse ;
- les voies d'accès à l'Évangile, à Jésus Christ ;
- les orientations théologiques de la démarche.

2. Dans un deuxième temps, pour chacun des repères que nous venons d'identifier dans le récit, on essaie de découvrir les déplacements qui se sont produits et aussi les déplacements auxquels nous sommes amenés dans ce défi d'une seconde évangélisation.

[332]

*Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.*

Cinquième partie : Voies d'accès à la foi évangélique
et portée pastorale

Chapitre 26

Débats de foi autour du baptême

[Retour à la table des matières](#)

Bien avant les rencontres pré-baptismales et le baptême lui-même, le projet des jeunes parents est discuté entre eux, avec leurs amis, avec les grands-parents. Sur ce terrain se jouent des cartes très importantes, parce que celles-ci s'inscrivent non pas dans le geste ponctuel du baptême, mais dans la trame de la vie courante, là où l'on est au naturel, là où se révèlent les vraies mentalités. Voilà ce que je veux faire remonter en surface dans ce récit. Au coeur de la dramatique qui va se vivre, il y a un jeune couple aux prises avec leurs parents qui souhaitent plus qu'ardemment le baptême du premier de leurs petits enfants. Pour le moment, le couple lui-même s'y refuse. Voilà le fond de scène du récit.

J'étais en visite chez un couple de notre communauté paroissiale. Un jeune couple voisin s'était associé à la rencontre. Ce dernier vivait une très dure épreuve. Il venait de perdre un enfant handicapé. Jusqu'à sa mort, il l'avait assumé avec amour, foi, et un courage extraordinaire. « Dans notre famille, disaient-ils, Jocelyn était le Seigneur au milieu de nous... Ce qu'il a pu nous amener tous à des dépassements en

attention aux uns et aux autres! » Mais sa mort les avait plongés dans une profonde crise spirituelle. Un fort sentiment de révolte avait pris le pas sur tout le reste, sur la foi elle-même. C'était la grande noirceur. Ils venaient à peine de commencer à dire leur peine, qu'un des grands gars de la famille-hôte arrive avec sa femme et leur bébé. La question du baptême de l'enfant est mise « sur le tapis » par les grands-parents qui profitent de ma présence pour introduire le sujet. J'apprends de la bouche du fils qu'il refuse le baptême pour son enfant. Je me tiens coi.

Quelque chose de bouleversant va alors se passer, contre toute attente, entre le couple en deuil de son enfant et le jeune couple au [333] bébé bien vivant et beau à ravir. Ils vont se raconter leur expérience respective ; et, en se disant le plus profond de leur aventure, chacun va modifier sa façon de voir les choses et accéder à d'étonnantes et nouvelles perspectives de foi.

Le couple éprouvé par la mort de son enfant infirme va d'abord complètement s'oublier, pour questionner le grand fils et sa femme sur leur expérience de jeunes parents, sur la naissance de l'enfant, sur ce qu'ils avaient ressenti à ce moment-là et ce qu'ils ont vécu depuis lors. En cours de conversation, ils reprenaient les mots mêmes du jeune couple pour les inciter à aller plus loin, plus profondément dans l'expression de leur motivation d'avoir un enfant, et dans ce que tout cela avait pu changer chez eux. En disant leur expérience, les deux jeunes parents en venaient à découvrir par eux-mêmes qu'ils avaient fait un acte de foi en mettant au monde cet enfant, surtout par rapport à un avenir plus que problématique. « Oui, c'est un grand risque, disaient-ils, que de poser un tel geste dans des temps aussi incertains et face à un futur qui l'est encore plus! » Ils se questionnaient aussi sur certains fondements mystérieux de leurs rapports à l'enfant : semblable à l'un par tel trait, à l'autre par tel geste, leur enfant était déjà, pourtant, « un autre » qui leur échappait.

Quand tout se joue entre tiers

Quant au couple dans l'épreuve, il se demandait : « Sommes-nous enfermés dans un cycle sans issue où l'on naît, grandit et meurt? » Oui, un cycle irréversible, scellé par la mort. Mais, peu à peu, dans

leur réflexion à haute voix, émergeait un autre sens : « Se pourrait-il que la vie, selon la foi chrétienne, soit une longue, dure, passionnante mise au monde qui mène à Dieu? » La conversation entre les deux couples s'engagea sur ce thème. Serait-ce cela le baptême, sa grâce, son cadeau? N'est-ce pas sous les traits d'un enfant que Dieu en Jésus est apparu visiblement, humainement en ce monde? Dieu qui se fait fils de l'homme et de la femme. L'enfant, signe, sacrement de Dieu.

Mais ce que j'ai trouvé de plus beau, de plus osé dans leur intervention, ce sont ces propos :

Vous avez décidé, vous avez été un commencement radical, vous avez posé un geste de Dieu, un geste créateur, sacré, mystérieux qui déborde la logique de la nature animale, parce que c'est un geste libre, décidé par vous... un geste comme la création du monde. Un grand risque marqué de manque : qui, [334] que sera-t-il cet être sorti de nous? Qu'est-ce que cette autre chose au fond de nous qui désire vivre et traverser la mort? Qui peut donner un sens à celle-ci?

Un grand silence se fit... qui laissait entendre que beaucoup de choses se passaient au-dedans. Puis l'un des deux, elle, je crois, ajouta avec émotion : « C'est le baptême qui nous branche sur la mort et la résurrection du Christ. » Elle semblait se dire cela autant à elle-même qu'à son mari et au jeune couple.

Je n'ai retenu naturellement que les pointes d'une conversation à bâtons rompus. Échange qui s'est déroulé pratiquement hors de moi, ladite autorité religieuse, hors des grands-parents, de leur autorité naturelle et des liens obligés du fils avec eux. Tout s'est joué entre tiers, par des chemins inattendus, gratuits et très séculiers au départ, c'est-à-dire du dedans de l'expérience humaine profane, la où le levain évangélique ne se révèle que par ce qui se soulève dans la pâte opaque de l'expérience et des questions qui y sourdent.

À un moment donné, j'ai vu les regards des jeunes parents se croiser et j'ai entendu un retentissant coup de poing sur la table assené par le grand fils. Le message était clair : « Baptême! si c'est ça le baptême, on embarque! »

C'est à partir de cette expérience que nous avons bâti la célébration du baptême. Le couple ami acceptait d'être parrain-marraine.

Mais, au départ, les jeunes parents se sentaient totalement étrangers à tout le rituel du baptême, aux symboles religieux évoqués, aux textes bibliques et évangéliques proposés. Nous avons souligné, dans ce dossier, la profonde déculturation de la foi chrétienne, de l'héritage religieux reçu. C'est seulement au plan de son expérience humaine séculière qu'on a les mots pour se dire. De toute évidence il faut passer par là. Ces jeunes parents le disaient honnêtement : « On parle ici deux langues différentes, votre langue religieuse on ne la comprend pas, c'est un autre code. »

Encore ici, le couple voisin est intervenu :

Louise, quand tu as parlé tantôt de l'accouchement, tu as parlé longuement de la brisure des eaux qui a déclenché ce passage de ton enfant. Passage de la naissance à lui-même, de la mise au monde. Une délivrance, une libération, une nouvelle naissance. Le baptême, c'est peut-être un accouchement comme ça, un passage libérateur vers une vie nouvelle qui ouvre sur Dieu, sur un monde neuf, sur quelqu'un d'autre. Le texte qu'on a lu tantôt sur le passage de la mer Rouge, la délivrance de l'esclavage [335] d'Égypte, la promesse de la Terre Promise, il me semble que ça prend du sens ici.

Louise allait reprendre cela au baptême dans ses propres mots à elle, avec ses touches propres, avec l'expérience qu'elle a vécue à ce moment-là.

C'est cette démarche qui a débloqué ces jeunes parents pour relier leur expérience à celle des symboles chrétiens. Le jeune père signalait, au baptême, quel sens prenait pour lui le geste apparemment banal de couper le cordon ombilical :

Moi, je me sentais un peu de trop à la naissance. L'homme contribue par sa semence, et après, tout se fait sans lui. Je me suis senti quasiment évincé de l'acte de mise au monde. C'est en préparant le baptême avec Louise que j'ai compris que couper le cordon ombilical, c'est pas insignifiant du tout. La mère et l'enfant ne font qu'un dans le sein maternel. Pour naître à lui-même, l'enfant a besoin du père qui dénoue ce lien, qui empêche cette fusion. J'ai compris ça en me demandant pourquoi Dieu a l'air inutile dans toute cette expérience. Il a une drôle de paternité lui aussi, assez absente merci! Tout à coup le baptême m'est apparu comme l'expérience la plus forte que j'avais vécue depuis le début de notre décision d'avoir un enfant.

C'est comme si cela avait ressuscité ma foi dans mon expérience la plus humaine. La foi n'était plus quelque chose d'étranger à mon amour pour Louise et pour notre enfant.

Quand je suis sorti de la célébration de ce baptême, je me suis juré de ne jamais plus opposer évangélisation et sacramentalisation. Et j'ai mieux compris que l'expérience humaine séculière était le lieu privilégié de l'éclosion d'une foi évangélique capable de se vivre dans la vie et pas seulement dans l'Église.

[336]

*Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.*

Cinquième partie : Voies d'accès à la foi évangélique
et portée pastorale

Chapitre 27

Deux profils de foi en tension Les enjeux qui s'y cachent

[Retour à la table des matières](#)

L'un ou l'autre des deux profils de foi que nous présentons ici ne se retrouve jamais intégralement chez les jeunes croyants, ou encore dans une famille spirituelle particulière. Il s'agit de lignes tendanciellles qui permettent d'identifier les nombreux déplacements à ce chapitre dans cette démarche descriptive. Nous commençons par identifier les traits de base de ces deux profils. Ceux-ci marquent déjà le déplacement d'une foi prescriptive à une foi inscriptive. Qu'est-ce à dire? Beaucoup de jeunes et de moins jeunes d'aujourd'hui distinguent et souvent opposent l'expérience religieuse qu'ils se sont construite librement à la religion instituée, obligée, prescrite. « C'est vraiment le type d'expérience où je peux me permettre le plus de liberté », nous ont dit plusieurs jeunes, fiers de cette ultime conquête d'autonomie. À l'opposé, d'autres cherchent, au plan religieux, un encadrement sécuritaire, un ensemble de règles de vie, un système de certitudes absolues

et indiscutables, soit dans les nouvelles religions, soit dans leur héritage religieux chrétien. Notons ici que le profil inscriptif est largement majoritaire chez les 20-35 ans. Voyons d'abord le premier profil le plus répandu.

Une foi inscriptive, premier profil

Libre et personnelle. Nous venons d'en parler plus haut. Ajoutons ici que c'est à partir de cette orientation que ces jeunes refusent toute mobilisation obligée venant de l'Église et de ses règles nouvelles aussi bien qu'anciennes.

[337] *Ici et maintenant.* Traditions et mérites pour le ciel trouvent rarement grâce à leurs yeux. « Je veux une foi pour la vie présente, pour aujourd'hui, une foi qui me fait vivre, ou plutôt qui m'aide à vivre pleinement ma vie, mon expérience. »

Affective. « Une foi qui fait du bien. » Dans le vocabulaire qu'on emploie, les termes affectifs sont prépondérants. Là aussi, leurs critiques de l'Église, de sa morale, de ses rites se font au nom d'une affectivité qui ne semble pas y trouver sa place.

Relationnelle. « Que pensez-vous d'un repas où l'on vous invite à la condition de ne pas parler, de ne pas échanger avec les autres? Eh bien, c'est ça la messe. Moi ce que je cherche le plus, c'est une communauté de partage dans tous les sens du mot. »

Expressive, festive. « Je n'ai pas d'intérêt quand je n'ai pas la possibilité de m'exprimer d'une façon ou l'autre. C'est mon principal médium pour participer, m'impliquer, me sentir de la gang. » Ce dont les jeunes se souviennent quand ils parlent de leurs expériences religieuses, ce sont surtout des fêtes réussies. « Le dernier baptême a été une vraie belle fête d'amour, de foi, de joie ; ça m'a rejoint profondément. »

Sélective, électorale. « J'en prends, j'en laisse. » Une des expressions les plus fréquentes. « Si j'étais un bon catholique, je suivrais les règles à la lettre, mais moi j'interprète, j'y tiens beaucoup à ça, on n'est pas des enfants. » On a parlé récemment de religion à la carte, non sans raison. Mais n'y a-t-il que cela en cause? Et s'il y avait là un premier exercice de discernement?

Non culpabilisante. Ça aussi on y tient. L'image dominante qu'ils ont de l'Église est celle d'une institution culpabilisante, obsédée par le péché. « Il ne leur reste plus que la morale pour essayer de nous contrôler, de nous régenter, mais ça ne marche pas. »

Directe, sans intermédiaire. « Je m'arrange directement avec Dieu, on se comprend tous les deux. » Toutes les médiations, y compris la Bible, sont

discréditées, et que dire de tout ce qui touche l'Église institutionnelle. Plusieurs même ne se veulent dans aucune communauté. Le nombre de chrétiens sans Église prend de l'ampleur.

[338] *Humanisante*. Un Dieu compagnon de route, un ami, un complice mais pas un Dieu autre, transcendant. Et chez d'autres, un Dieu impersonnel réduit à une force sacrée, mystérieuse, toujours bénéfique.

Heureuse, positive, sans tragique. Le mal, la souffrance, la mort, le non-sens ont peu de place et parfois pas du tout. Ce type de foi sert à les refouler, à les occulter ou à les dépasser sans frais, sans lutte, sans effort, tout y est plénitude, vie, bonheur.

Ouverte, pluraliste. On l'oppose à la religion qui divise, exclut, fanatise et « se prend pour le monopole de la vérité, de la seule et unique bonne morale ». On se dit un croyant tolérant : « toutes les religions sont pareilles ». Jésus, Bouddha, Mahomet, Confucius, « c'est du pareil au même ».

Intime, privée. « Je communique rarement là-dessus, même avec mes amis. » Une remarque cent fois entendue. « C'est un sujet tabou dans les milieux que je fréquente. » Une majorité de chrétiens anonymes, même chez les pratiquants. La privatisation des croyants chrétiens augmente. Il y a un fossé entre l'expérience religieuse et la vie sociale. « On ne sait plus où les autres en sont au plan religieux. » « On se fait dire avec moquerie : tu crois encore à ça toi. » « Tu n'as pas le droit de t'imposer à la conscience des autres. » « C'est une question de respecter les convictions personnelles. » « Moi, je vis ma religion en cachette. » « On n'a pas intégré la foi et la modernité. » « On n'est plus sûrs de rien, alors on se tait. » « On n'a pas le goût de s'affirmer catholiques tellement l'Église a mauvaise presse presque partout. » « Moi, je suis croyant pour mes besoins personnels, un point c'est tout. »

Il y a tout un continent noir derrière chacune de ces fréquentes remarques de jeunes et d'adultes. Certains rejettent la religion comme ils rejettent la politique. Cette crise de confiance s'alimente à un climat de méfiance non seulement face à toutes les institutions, mais aussi face aux autres. Il y a une double crise très intimement reliée : celle du croire et de l'altérité.

Il y a, en dessous, des questions peu explorées :

- Dans quelle mesure, par exemple, des valeurs absolutisées comme l'autonomie finissent-elles par faire de l'autre un étranger, et de soi un étranger à l'autre?

[339]

- Dans quelle mesure la tendance forte à se méfier de tout le monde renforce-t-elle à son tour celle de n'avoir confiance qu'en soi-même?
- Dans quelle mesure d'aussi nombreuses situations éclatées, des rapports aux autres de plus en plus imprévisibles, un pluralisme qui va dans tous les sens, un climat d'impuissance, d'incertitude, de menaces sont autant de facteurs qui accentuent le repli sur soi, y compris au plan de la foi?
- Dans quelle mesure le « Moi-Dieu-Nature » dans un cosmos sacralisé sert-il à fuir un pays réel impossible, non crédible et perçu sans avenir?

Tout cela invite à penser que la crise du croire se joue d'abord dans l'expérience humaine, séculière, aussi bien individuelle que sociale. Une évangélisation qui se limite au terrain proprement religieux ne peut rejoindre les racines de cette crise du croire qui se loge dans la vie séculière. De même une foi uniquement vécue sur des terrains religieux institutionnels ou même communautaires risque d'être incapable de se situer et d'inspirer les pratiques réelles de la vie. De plus, on se place dans une position où l'on ne peut comprendre que bien des croyances à la mode sont des réactions à la crise séculière du croire, ou des sacralisations des tendances culturelles actuelles, ou encore des fuites de la vie réelle à comprendre et à assumer.

Ces enjeux se prolongent jusqu'au coeur de la foi chrétienne et de ses rapports à l'Évangile. Qu'il s'agisse des nouvelles mentalités séculières ou des nouvelles croyances, on peut se demander si celles-ci comme celles-là ne viennent pas poser de nouvelles questions aux chrétiens et aussi à l'Évangile. N'y a-t-il pas chez nous encore, chez les chrétiens comme dans le discours ecclésial lui-même, des pratiques magiques, infantiles? Des positions plus ou moins figées? Des spiritualités incapables de ressaisir des valeurs comme l'autonomie personnelle, la fonction interprétative inhérente à tout jugement d'adulte, le devenir et ses étapes dans la croissance personnelle? Celles-ci sont à la source de la croyance à la réincarnation, en bien des cas.

Plus grave encore nous apparaît l'absence massive de référence à Jésus Christ, sauf ce petit Jésus de leur enfance, chez la plupart des interviewés de la vingtaine. Serait-ce que tous les passages depuis la prime adolescence n'ont pas été ressaisis dans une foi évangélique renouvelée? Serait-ce que la démarche initiatique s'est trop limitée à l'univers magique de l'enfance?

[340] Et le fort « contentieux moral » de tant de jeunes de la vingtaine face à l'Église a-t-il une part de vérité qui invite à repenser nos propres positions morales qui parfois amènent des pratiques d'exclusion jugées injustes, agressantes par tant de jeunes et de moins jeunes? Pensons, par exemple, à ce grand nombre de conjoints abandonnés qui « ne peuvent refaire leur vie » s'ils veulent rester dans notre ligne d'orthodoxie. Combien se retirent-ils de toute pratique religieuse?

En bout de ligne, quel sens, quel poids donne-t-on à l'affirmation scandaleuse de Jésus : « Les prostituées vous précéderont dans le Royaume des cieux »? Cet avertissement n'a-t-il donc rien à voir avec le présent de la vie et de la foi? Bien sûr, l'évangile est exigeant, il appelle à la conversion. Mais qu'en est-il de son empathie pour la fragilité humaine, pour le pécheur, pour les exclus? Notre Église première qui s'est d'abord bâtie avec les exclus, peut-elle se faire à son tour un des lieux d'exclusion parmi ceux de la société d'aujourd'hui? En quoi, nous aussi, sommes-nous pressés de conversion?

Ces enjeux nous incitent à penser qu'il y a présentement une triple requête d'évangélisation. Sont à réévangéliser tout autant les fois chrétiennes actuelles, que ces autres croyances et bien sûr les mentalités séculières.

Une foi prescriptive, deuxième profil

Il n'y a pas ici que l'héritage obligé mais aussi de nouvelles tendances religieuses qui cherchent un système de certitudes, un ordre transcendant, une réponse sans faille, un encadrement de toute la vie, une totalité et une unité perdue. Et cela, dans un monde de plus en plus éclaté, incertain, chaotique, impuissant, menaçant, insécurisant! La

critique contre la société actuelle est encore plus forte que la critique contre l'Église.

On cherche des valeurs sûres, une structure intérieure, des relations plus profondes et durables, un nouvel ordre social, more un système global de cohérence, des fondements solides, une référence transcendante et absolue. Des jeunes nous ont dit :

Il nous faut des valeurs universelles respectées par tout le monde, sinon c'est la guerre de tous contre tous... C'est ça qui nous désespère face à un avenir qui ne fait que commencer pour nous. Présentement, c'est le bordel, c'est pas viable, c'est décourageant.

[341]

La conscience religieuse est un des lieux privilégiés pour rencontrer ces aspirations. Avant d'y voir des pièges, avant d'y apposer rapidement des étiquettes idéologiques de droite, de fondamentalisme, d'intégrisme, de réflexe sectaire, de *law and order*, de nostalgie du passé et de ses racines, saurons-nous bien identifier les sources profondes et la part de vérité de ces besoins profonds et de la foi qui s'y cherche? Nous sommes beaucoup moins menacés par le fondamentalisme, religieux ou autre, que par l'absence de fondement(s). Un déplacement est en train de se produire dans la nouvelle génération. Un déplacement encore peu visible, mais non moins réel. Essayons de le discerner.

Les dernières décennies ont été marquées par une libéralisation des mœurs, de l'affectivité, du plaisir et du désir. La permissivité succédait au moralisme rigide d'hier. La subjectivité devait se libérer de toute contrainte, de tout ce qui est prescriptif. D'où le procès tous azimuts de toute référence objective : institutionnelle, traditionnelle, structurelle, morale. « Si ça te rend heureux, c'est l'essentiel. » Le vécu, le senti, l'expérientiel devenaient les seuls repères de certitudes, les seuls guides de la conduite de sa vie et de ses choix. On privilégiait les valeurs de créativité, d'exploration, d'expérimentation, de l'ici et du maintenant le plus immédiat, de la totale liberté pour réinventer sans cesse sa vie. Après avoir contesté la famille, par exemple, les jeunes l'ont fuit par la suite. En éducation, des dizaines d'utopies, tou-

jours à l'essai, sans en mûrir une seule, se sont succédées au point de créer une jeune génération de cobayes de laboratoire.

Les jeunes adultes de 25-35 ans, particulièrement, nous ont livré cette lecture de leur enfance et de leur adolescence, et surtout du monde adulte de ce temps-là. Monde adulte qui, à leurs yeux, n'a guère changé. Il s'agit ici plus précisément de la génération immédiate qui les précède. Car ces jeunes se disent plus à l'aise avec les gens plus âgés (55 ans et plus).

C'est ici que s'amorce le déplacement que nous avons annoncé plus haut. Après cette révolution de la libéralisation affective, culturelle (prolongée ou accompagnée par le néo-libéralisme économique), plusieurs jeunes interviewés de la vingtaine débouchent sur une quête de sagesse, de morale (eh oui!), de fondement spirituel, de cohérence, d'ordre intérieur, de consensus social, de société plus conviviale. Ils cherchent un nouveau vivre ensemble, un nouvel agir ensemble. Comme si leurs longues et décevantes errances étaient devenues insupportables.

[342] Ils sont en quête de nouveaux modèles de maturité et aussi d'un ordre intérieur, avant de foncer pour bâtir une société autre plus sensée, plus articulée, mieux fondée.

Ils veulent dépasser à la fois la mentalité inscriptive qui les a laissés sans repères fermes, et la morale extérieure purement prescriptive. Plutôt, une autoprescription où on se donne soi-même des normes, un programme de vie, une cohérence de pensée, une structure morale.

Certains, ne trouvant pas de lieux pertinents dans la société pour atteindre ces objectifs, vont vers des systèmes de croyances souvent ésotériques qui les aliènent de leurs défis et de leurs tâches de transformer la société, alors que d'autres s'enfoncent dans cet imaginaire décroché. Une minorité ressaisit son héritage chrétien et culturel pour se donner une nouvelle structuration de vie et de foi. Sans compter ceux pour qui leur retour aux racines chrétiennes est vécu comme un repli ou une fuite face à la modernité séculière aux prises avec des crises jugées par eux insurmontables.

Ce deuxième profil de base, au départ, semblait homogène, tout d'une même coulée. Or, dans la pratique, il s'est révélé fort diversifié comme nous venons de le voir.

En certains milieux pastoraux, on a tôt fait d'interpréter ce profil de base comme un appel à la restauration de la doctrine chrétienne qu'on aurait trop mis en veilleuse dans les réformes ecclésiales et les renouveaux religieux depuis Vatican II. Même par rapport à ce dernier profil, nous doutons que le discours chrétien déjà tout constitué et tout défini à l'avance réponde automatiquement aux indicateurs que les jeunes du second profil nous ont donnés. Cette restauration ne peut, nous semble-t-il, être reçue comme une bonne nouvelle.

Faut-il rappeler ici qu'il y a eu plusieurs formes de christianisme au cours de l'histoire, plusieurs types « Église y compris dans la nôtre, plusieurs modèles de spiritualité chrétienne comme il y a plusieurs écoles de théologie et de pastorale. Déjà, les quatre évangiles mettent en cause toute velléité d'une uniformité, d'une unanimité, d'une unité sans diversité. L'Esprit parle plusieurs langues, emprunte plusieurs chemins. En dissociant l'unité et la diversité, nous nous déclassons tout autant par rapport au deuxième profil que par rapport au premier. La liberté chez celui-ci et la quête de nouvelles cohérences chez l'autre n'y trouvent pas leur compte.

Mais il y a plus. Le christianisme, la foi chrétienne ont à inscrire leur originalité dans les principaux enjeux communs à la société, à la [343] population de diverses tendances, et aussi aux différentes générations actuelles. Et cela, au moment où l'on fait face à de difficiles choix de sociétés, à de nouvelles solidarités de générations, à un nouveau vivre ensemble marqué par des différences plus profondes.

Sommes-nous capables de nous inscrire évangéliquement dans les nouveaux questionnements moraux et spirituels qui surgissent présentement, en acceptant de risquer qu'en cours de route et en bout de ligne nous aurons nous aussi à changer jusqu'au cœur de notre foi et de nos façons de voir et de vivre l'Évangile? Nous avons appris dans ce projet de recherche-action la fécondité prometteuse de ce risque partagé où apparaissent de précieuses complicités et un échange mutuel libéré. Nous serons les premiers à perdre si nous développons une mentalité de forteresse assiégée et à protéger. Comme les prophètes de la Bible, comme Jésus lui-même, nous ne pouvons éviter les risques de nous exposer au plus vif des profonds débats humains qui se vivent présentement.

Ces dernières remarques introduisent bien le dernier chapitre qui explore la portée pastorale de nos résultats de recherche auprès des 20-35 ans.

[344]

Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.

Cinquième partie : Voies d'accès à la foi évangélique
et portée pastorale

Chapitre 28

Neuf malentendus pastoraux à lever

[Retour à la table des matières](#)

1. Ce que nous avons dit, précédemment, interroge des pratiques pastorales qui font *de l'univers religieux, de l'Église, de la communauté chrétienne un monde en soi qui finit par tourner, par s'enrouler sur lui-même*. Les jeunes et les moins jeunes vivent présentement de dures situations qui les tenaillent jusque dans ce tréfonds de leur humanité. On ne peut leur demander d'abord de se porter au secours de l'Église institution. Pour paraphraser Congar, l'avenir de l'Église, c'est d'être présente aux défis d'avenir les plus cruciaux du monde, avec son ferment évangélique de libération et de salut.

La foi évangélique trouve son premier sens vital dans la lumière et la force qu'elle apporte pour surmonter les nombreux défis humains que les gens vivent. « Les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent... » Les pauvres s'entraident, les plus forts soutiennent les plus faibles. Ça, c'est le réalisme humain de l'Évangile. Les grands mystères chrétiens de l'incarnation, de la résurrection ont une première signification concrète dans une vie soulevée par le levain de

la foi, dans une marche quotidienne dynamisée par l'espérance comme élan d'avenir.

La communication de la foi aujourd'hui passe par une vie transformée par l'Évangile. Nous en avons trouvé plusieurs beaux témoignages dans cette recherche. Nous rappelons ici une de nos métaphores. Vus de la rue, les vitraux de l'Église apparaissent comme des fenêtres opaques, lourdes de leurs nervures de plomb, sans lumière ni signification. Or, pour les jeunes dont moins de 1% vont à l'église, leur rapport à celle-ci est celui du regard de la rue vers les vitraux ; [345] rien ne passe. Ce sont les chrétiens qui sont appelés à devenir les vitraux de la foi vue du dedans de la vie. C'est plus que jamais une priorité pastorale.

2. Comment les jeunes peuvent-ils accueillir nos propositions de foi si nous ne savons pas discerner, reconnaître, accueillir et assumer la foi qu'ils portent en eux-mêmes?

Le credo commence par « Je crois ». Ces deux premiers mots doivent bien avoir un sens pour celui qui fait une démarche auprès de l'Église. Son « je crois », c'est souvent la fine pointe de ses convictions les plus profondes. Si au point de départ nous soupçonnons l'autre d'ignorance ou d'indifférence religieuse, si nous le traitons comme s'il était au point zéro quant à la foi chrétienne, il va se replier sur son quant-à-soi, tout en jouant notre jeu pour passer notre examen. Agir ainsi, c'est ignorer le travail de l'Esprit chez l'autre. C'est aussi ignorer le chemin où il a les mots pour dire sa foi personnelle.

« Nos affaires ne passent pas », dit-on souvent en pastorale, mais nous, laissons-nous passer la foi de l'autre? Foi qui peut être souvent le premier enclencheur d'un dialogue de confiance avec des touches personnelles et interpersonnelles auxquelles les jeunes sont très sensibles. Nous avons fait état, dans ce rapport de recherche, de l'étonnante gestation intérieure qui s'est produite au cours des dernières années après une période d'une certaine sécularisation qui a déçu, qui a aplati la vie, qui l'a vidée spirituellement. Un nouvel intérêt spirituel est apparu. Dieu a cessé d'être une sorte d'héritage culturel obligé, une nécessité fonctionnelle pour les besoins religieux ou autres. Il devient aujourd'hui un Dieu plus gratuit, plus inattendu, qui surprend, qui s'offre à la liberté. C'est ce que nous avons appris dans le « je crois » personnel de plusieurs jeunes. Eh oui, ils nous enseignent de telles choses

de la foi. Ils peuvent être porteurs d'une Bonne Nouvelle qui peut guider notre propre travail pastoral.

3. Nous ne pouvons dénoncer ce qu'il y a de faux dans la foi de l'autre si nous n'avons pas reconnu ce qu'il y a évangéliquement de vrai dans ce qu'il vit.

Pascal disait cela jadis en d'autres termes. Nous avons peut-être à repenser notre conception de la conversion. La rencontre de Jésus avec Zachée est éclairante à ce chapitre. En lisant attentivement ce passage évangélique, on peut se rendre compte que la conversion de Zachée a été précédée par une attitude et sans doute un regard de [346] Jésus qui laissait entendre à cet homme sévèrement jugé et rejeté par son milieu que lui, Jésus, avait perçu son fond d'humanité.

« Nous ne sommes pas que des pécheurs à convertir », nous ont dit des jeunes. Nous sommes d'autres choses que cela, nous sommes déjà souvent pris dans des situations difficiles de famille, d'études, de travail, on s'attend à plus de compréhension, surtout de la part de l'Église. C'est pas vrai qu'il n'y a pas de générosité en nous. Il y a plus d'évangile dans notre vie que vous ne le pensez.

C'est vrai qu'il y a souvent chez les jeunes une méconnaissance du péché, du salut, des refus de conversion comme dans le cas du jeune homme riche de l'évangile. C'est vrai qu'ils ont besoin d'être interpellés, d'être mis au défi d'une conversion, d'une sortie de soi. Mais n'oublions pas qu'ils sont dans un environnement culturel réfractaire à tout ce qui met en cause le « moi d'abord ». Mais nous avons découvert aussi que des appels positifs à la générosité dans la suite du Christ pouvaient rencontrer chez eux d'étonnantes réponses. Si nous ne projetons que l'image d'un moralisme de dénonciation, de culpabilisation, ils se sentent agressés et dévalorisés comme dans la société actuelle d'ailleurs.

4. Nous ne pouvons engager un véritable dialogue avec eux si nous prétendons les connaître avant même qu'ils aient ouvert la bouche. Nous avons été témoins d'une verte colère de la part de jeunes quand des gens d'Église ont dit devant eux qu'ils les connaissaient bien les problèmes des jeunes, qu'ils savaient tout ça, qu'ils n'avaient rien à apprendre sur leur situation. Ce travers, on le trouve aussi dans un cer-

tain professionnalisme moderne. Par exemple, ces médecins qui n'ont pas de temps à perdre pour bien écouter ce que le patient dit de ses symptômes. Il arrive qu'en pastorale, on agisse de la même façon. Nous précipitons nos réponses sans bien scruter la question de l'autre, le sens qu'il lui donne, les raisons qui ont suscité cette question, les situations qui l'ont provoquée, la quête qui s'y cache.

Nous nous demandons même si nous n'avons pas à revoir notre théologie en la matière. En nous créant libres, Dieu entamait avec nous une aventure qui ne peut être définie d'avance. Il acceptait ainsi de « devenir » avec nous. Comme le dit si bien Marie Balmay : « Dieu ne sait pas l'autre, il est en attente de ce que l'autre va dire, va décider, va faire. » Un discours de foi ou de pastorale déjà tout constitué [347] devient alors un écran, un blocage pour une véritable communication, une véritable altérité. Aujourd'hui plus que jamais les gens veulent être partie prenante des questions comme des réponses, et cela dès l'adolescence. Ils tiennent à une communication dans les deux sens. Or, il arrive que nous soyons moins bon receveur que lanceur ! Quand la balle nous revient aussi vite et aussi fort, nous sommes décontenancés. Et pour cause : nous en avons peu fait l'apprentissage.

5. Nous ne pouvons vivre une vraie communication évangélique si nous n'acceptons pas d'être mis en cause nous-mêmes et si nous ne sommes pas prêts à devenir nous-mêmes « autres » en bout de route.

Quand nous parlons d'évangélisation, il s'agit toujours des autres. Il semble tout à fait inconvenant de dire que nous sommes les premiers à être évangélisés et réévangélisés sans cesse. Cette humilité de foi dédouanerait, déverrouillerait bien des résistances face à nous. Confesser la foi, sa foi, comporte justement ce premier aveu. Celui-ci symbolise le rapport fraternel sur lequel Jésus insiste tant. C'est facile de se dire serviteur de Dieu. On peut même se servir de ce statut pour dominer et prendre les autres de haut. Le test de vérité évangélique sera toujours ce rapport de fraternité et d'amitié. La correction fraternelle ne doit pas se vivre qu'entre nous. Nous supportons difficilement les mises en cause qui nous viennent des laïcs chrétiens, encore moins quand il s'agit de la foi, de nos tâches propres, de nos statuts, de nos ministères. Et s'il est vrai que la seconde évangélisation ne se fera pas sans les laïcs eux-mêmes, nous avons intérêt de nous préparer à être remis en cause et à changer nous aussi. De nouveaux types d'expériences chrétiennes, de partenariat, de collégialité, de communauté

vont apparaître comme aux tournants importants de l'histoire de l'Eglise. Si déjà, devant ce qui s'amorce en ce sens, nous refusons d'y voir évangéliquement des appels à changer nos façons d'agir et de penser, nous deviendrons le principal problème de cette seconde évangélisation. La génération montante, déjà peu portée vers nous, nous tiendra davantage à distance.

6. Savons-nous vraiment travailler avec le langage de l'autre, avec son expérience, sa mentalité propre, ses sensibilités, ses pratiques, son univers relationnel, son contexte de vie, ses horizons de vie, sa foi?

Dans des débats récents, les partisans de la doctrine à remettre de l'avant se sont disputés avec les partisans d'une pastorale, d'une [348] catéchèse de cheminement. Mais nous nous demandons si ces derniers, pas plus que les premiers, ont vraiment développé la capacité d'évangéliser avec les mots, l'expérience, les pratiques ou la foi de l'autre. Or, cela nous apparaît un apprentissage et une touche particulièrement importants dans le contexte actuel. La plupart des gens sont de plus en plus loin de notre langage religieux et des symboles religieux eux-mêmes. Si l'on préfère parler de culture chrétienne, demandons-nous si nous pouvons la transmettre sans passer par la culture tout court, celle qui constitue la structure de compréhension, d'expression et de communication des gens. Nous n'hésitons pas ici à rappeler l'insistance qu'y ont mis les derniers papes.

L'évangélisation perd beaucoup de sa force et de son efficacité si elle ne prend pas en considération le peuple concret auquel elle s'adresse, n'utilise pas sa langue, ses signes, ses symboles, ne répond pas aux questions qu'il se pose, ne répond pas à sa vie concrète. (*Paul VI*)

Comment le message de l'Eglise est-il accessible aux cultures nouvelles, aux formes actuelles de l'intelligence et de la sensibilité? Comment l'Eglise peut se faire entendre à l'esprit moderne si fier de ses réalisations et en même temps si inquiet pour l'avenir de la famille humaine? Qui est Jésus Christ pour les hommes et les femmes d'aujourd'hui? Nous avons tous, chrétiens et pasteurs, à répondre à ces questions... La prière elle-même commande de rejoindre l'action de Dieu dans l'histoire. (*Jean-Paul II*)

7. Une pastorale de réponses toutes faites ne peut faire place aux questions nouvelles. Alors que des complicités d'humanité et de foi

naissent quand transparaisent en nous nos propres pauvretés, nos propres requestionnements de l'héritage religieux reçu, et aussi les doutes inhérents à une foi évangélique qui se démarquent des évidences culturelles et religieuses érigées en absolu.

Le Dieu de la Bible et de Jésus n'est pas un point fixe hors de l'histoire comme vient de nous le rappeler Jean-Paul II. Jésus lui-même s'est questionné sur sa mission. Même dans son cas, d'autres, souvent étrangers comme la Cananéenne, inspirés par l'Esprit Saint, l'ont amené à corriger sa propre vision du Royaume. Comment pouvons-nous prétendre faire l'économie de cette expérience et de cette pratique de Jésus lui-même?

[349] Il ne s'agit donc pas d'une simple adaptation d'un message tout constitué dont nous aurions le monopole d'une vérité achevée. En pareille fixation, il n'y a plus de devenir, ni d'advenir, ni d'à venir du Royaume dans l'inédit d'une histoire toujours en marche et d'une Bonne Nouvelle d'un Dieu lui aussi en marche avec nous. Doutes, questions, réinterprétations, débats ont jalonné toute l'histoire du salut à même les requestionnements de la conscience humaine historique. Par rapport à cette dynamique, une conception de la seconde évangélisation qui se traduirait par une « restauration du Temple », de la lettre, serait bien loin des signes du temps et de l'Esprit. Nous avons en commun avec nos contemporains et avec l'itinéraire de Jésus lui-même un grand passage, une Pâque à vivre où il n'y a pas de résurrection sans deuils, sans renoncements, sans mort à certaines de nos vérités sacralisées. « Mes chemins ne sont pas les vôtres. »

Eh oui, nous en arrivons en bout de ligne à ce plongeon dans la foi au Dieu autre... autre que nos propres constructions pastorales et théologiques. Comme dans l'évangile, cette conversion de foi adulte, d'un baptême d'adulte, passe souvent par des interpellations inattendues qui viennent des autres, étrangers au monde de nos certitudes installées. L'Évangile ne cesse d'ouvrir tout ce qui fige, enferme ou condamne. La certitude de foi est celle que l'Esprit construit patiemment en nous, dans l'Église en marche, dans l'histoire en marche.

8. Nous ne pouvons nous limiter à travailler uniquement avec ou auprès des gens qui ont les mêmes orientations religieuses, culturelles et sociales que nous.

C'est un truisme de dire que l'univers religieux, culturel et social est plus diversifié que jamais. Et dans la communauté catholique on trouve une diversité de familles spirituelles qui recoupe souvent la diversité qui existe dans la société. Ce projet de recherche tente justement de reconnaître, d'identifier cette diversité de générations, de milieux sociaux, de tendances religieuses et culturelles. Il faut nous habiliter à assumer ces différences qui sont des richesses humaines et spirituelles inestimables. Elles peuvent contribuer à enrichir spirituellement et humainement l'Église. Nous l'admettons, le défi est de taille. Il appelle une plus grande souplesse de leadership et des types de leadership plus diversifiés. Nous commençons à peine à discerner ces différents profils socio-religieux, tellement la situation présente est porteuse d'opacité, d'imprévisibilité, de fluidité. C'est un travail à poursuivre au cours des prochaines années.

[350] Nous vivons un terrible écart démographique dans l'Église ; d'une part, un personnel vieillissant, et d'autre part, une formidable requête d'avenir déjà inscrite dans le fait inquiétant de générations montantes massivement absentes de l'Église. Pouvons-nous nous en remettre passivement à l'Esprit Saint? Ce problème très grave est reconnu, mais jamais retenu vraiment, fût-ce pour en mesurer l'impact actuel et les énormes conséquences qu'il entraîne pour l'avenir. Le choix résolu de préparer l'avenir ne semble pas être encore la priorité. Aurions-nous démissionné à ce plan-là?

9. Nous ignorons trop le fait que la plupart des « distants » ne comprennent plus rien à ce qui se passe à la messe. Des centaines de jeunes et moins jeunes nous ont parlé, en ces termes, de leurs récentes venue à une messe de Noël, de mariage et de funérailles.

C'est une illusion de penser qu'on puisse passer directement de pratiques très sécularisées à une participation et à une intelligence eucharistique. Tout se passe comme s'il fallait renouer avec la tradition originelle du catéchuménat, en en trouvant pour aujourd'hui des expériences, des étapes, des lieux pertinents.

Chez certains, le premier enclenchement se fera à partir d'expériences d'engagement social, d'entraide caritative, ressaisies dans un ressourcement évangélique bien guidé et partagé. D'autres, davantage habités par des besoins de spiritualité, voudront d'abord une initiation biblique comme lieu de partage communautaire en prise sur leur pro-

pre cheminement spirituel. On voit d'étonnants surgissements de soifs et d'expériences de Dieu. Quelques-uns cherchent plus directement une communauté d'appartenance où se vivent des relations vraies, profondes, durables, intégratives, significatives, inspirantes, motivantes, qu'ils ne trouvent nulle part ailleurs dans la société. Malgré leur distance de départ, ils sentent ou pressentent de secrètes complicités avec une communauté de foi ouverte à leurs recherches de sens, d'espérance.

Reste l'impératif de solides démarches d'éducation de foi adulte qu'on a trop peu pensé jusqu'ici comme des étapes de cheminement vers l'Eucharistie. La prochaine étape de ce chapitre nous amène à approfondir ces problèmes catéchuméniaux qui sont trop à la périphérie de nos préoccupations pastorales. Il serait tragique qu'un certain durcissement clérical y voit caricaturalement une dévalorisation de l'Eucharistie. Ramener toute la vie chrétienne à la messe du dimanche, faire de ce lieu un fourre-tout de toutes les missions de[351] l'Église, de toute la vie paroissiale, de toute l'expérience de la foi, cela aussi mérite une révision critique.

Le fait que bientôt on ne pourra plus assurer d'Eucharistie dominicale dans plusieurs églises incite à repenser la situation actuelle et surtout à préparer l'avenir.

[353]

Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.

Cinquième partie : Voies d'accès à la foi évangélique
et portée pastorale

Chapitre 29

Deux expériences pastorales

[Retour à la table des matières](#)

Nos neuf malentendus trouvent une illustration dans le fait que les 20-35 ans sont massivement éloignés des circuits d'Église, et étrangers au code chrétien. Les chrétiens et chrétiennes sont de la sorte renvoyés à l'exigence de se déplacer sur le terrain de l'autre, et ce, tant pour les tâches les plus vitales d'humanisation que d'évangélisation du monde. Les deux exemples qui suivent illustrent respectivement cette double exigence.

Itinéraire d'un pasteur

Jean-Robert Roy est actuellement vicaire dans une paroisse du diocèse de Saint-Jérôme. Comme de nombreux chrétiens et chrétiennes actuellement engagés, il a un itinéraire singulier. Il relate son retour à la foi chrétienne de la manière suivante :

J'avais déserté l'Église depuis un bon moment. Le ritualisme, le légalisme, le moralisme dont elle faisait preuve n'avaient pour moi aucun sens. Mais jamais je n'avais abandonné la foi de mon enfance. Certains événements ont provoqué chez moi un retour à l'intériorité, à l'Évangile. Découvrant alors un visage du Christ inédit, je me suis engagé sur des voies tout aussi inédites. Sur les chemins du monde, je suis allé annoncer la Bonne Nouvelle de la libération pour tous. Ce Christ nouveau m'a amené à m'engager à sa manière, sans me préoccuper des chemins déjà tracés.

Au début des années 1980, le problème de l'itinérance s'aggrave à Montréal. Bien nanti, Jean-Robert réussit parfaitement sa vie jusque-là, matériellement et psychologiquement. Reconsidérant dans [353] la foi ses orientations de fond, il refuse d'en demeurer au « confort spirituel ». Dorénavant, il ira vers ceux qui souffrent, seuls, et qui n'ont pas les moyens pour « découvrir qu'ils sont des chefs-d'œuvre ». Il loue un logement dans le Plateau Mont-Royal, ouvert jour et nuit pour accueillir les jeunes. Rapidement, avec des collaborateurs, il établit le centre d'hébergement Jeunesse-Espérance.

Aux prises avec des problèmes de drogue, de révolte ou de comportements anti-sociaux, les jeunes ont d'abord besoin d'être accueillis et écoutés. Ensuite viennent les exigences : « Tu sais, tu as été créé pour être heureux. Tu as tout en toi pour atteindre ce bonheur. Tu es assez âgé pour prendre ta vie en main. » Peu à peu ces errants, ces révoltés, ces décrocheurs se réconcilient avec eux-mêmes. Avec le soutien du groupe, beaucoup d'entre eux affronteront la dureté des cures de désintoxication et de la lutte pour refaire une vie normale.

Parmi de nombreux autres, Luc, 26 ans, a connu la violence du milieu familial, les agressions sexuelles et le suicide de son père. Devenu intransigeant et violent, il a fait un stage en psychiatrie. En 1984, il a trouvé à Jeunesse-Espérance la sécurité, la paix, l'accueil dont il avait besoin. Il a pris conscience de ses capacités et a réussi sa vie. Il travaille depuis quatre ans et a entrepris le soir des études aux HEC de l'Université de Montréal. Son but? Reconstruire et administrer Jeunesse-Espérance. Car il faut dire que le centre, déménagé à Mirabel, a subi au terme de six ans d'existence l'expropriation par le gouvernement. Luc compte sur Jean-Robert Roy pour en animer l'esprit.

Entre-temps, celui-ci a poursuivi des études en théologie pour devenir prêtre. Après la fin du projet, il devient vicaire en paroisse. Par-

venu à la cinquantaine, il n'a plus les forces pour rebâtir un organisme aussi exigeant que celui de Jeunesse-Espérance. Il avoue « avoir de la difficulté à fonctionner en paroisse ». Toutefois, la perspective de la transformation des structures ecclésiales, du renouveau, le met au défi. Il entend réorganiser la communauté chrétienne : responsabilités partagées, conception des célébrations en fonction des grands défis de l'existence, orientation communautaire vers l'engagement. Tout cela demande du temps.

Il conserve toujours des liens avec les jeunes réhabilités à l'intérieur du projet initial. Parfois, ils viennent même à la messe : « On vient t'entendre parler, le reste ne nous dit rien. » Pour Jean-Robert, il y a toujours deux façons d'accomplir sa vie, le mariage ou le célibat : « Quand tu es célibataire, tu dois t'occuper de ceux qui sont [354] sans famille. » Les jeunes jugent sévèrement l'Église : « Elle est comme morte. » Seul le Christ actif et présent à travers un tiers libérateur devient pour eux une véritable révélation.

Jean-Robert conçoit en lien étroit la communauté célébrante et la communauté fraternelle et engagée. Il souhaite que sa paroisse fonde et prenne en charge un organisme pour venir en aide aux plus démunis. Dans la paroisse où il se trouvait précédemment, on a mis sur pied un projet s'adressant aux mères célibataires et aux assistés sociaux du quartier. La municipalité a fourni un local ; socialisation et entraide étaient les objectifs du projet. L'Église doit se déplacer pour prendre soin d'une quantité de gens très éloignés de ses circuits, confrontés à des problèmes quotidiens de survie. Ils ne viennent pas chez elle, elle doit aller chez eux et, avec eux, reconstituer un tissu de vie ; et du dedans de ce service évangélique (diakonie), construire des sujets croyants, responsables et engagés.

Célébrations et communauté chrétienne

Rolande Nadon et Céline Poirier-Perron

Des chercheurs rattachés à la recherche-action ont fait diverses tentatives pour créer des lieux alternatifs de célébration communautaire. Voyons un exemple d'une expérience qui débouchera sur une pratique pour ainsi dire catéchuménale.

Au cours de rencontres préparatoires au baptême, Mario, un jeune diacre, constate que certaines mères désirent vraiment transmettre la foi à leurs enfants. Elles considèrent qu'il s'agit d'une dimension essentielle de la vie, mais elles ne disposent pas des outils nécessaires pour en assurer la transmission. Ce qu'elles pensent de l'Église? « C'est comme il y a 50 ans ; il n'y a pas d'actualisation. » « Et si l'on rêvait? » leur suggère Mario. « On peut être Église ensemble, et autrement. » S'ensuivra un itinéraire prophétique. Avant de le relater, traçons le portrait de la foi chrétienne de l'une d'entre elles.

Une distante face aux sacrements

Véronique, âgée de 26 ans, vit en union de fait avec son compagnon depuis sept ans. Ils ont une fillette de cinq ans et attendent un deuxième enfant. De l'éducation chrétienne reçue à l'école, elle dit :

Tout était encadré, ce n'était pas gris, mais noir ou blanc. On apprenait peu de la vie de Jésus, et ça n'avait que peu de rapport [355] avec notre vie d'enfant. On apprenait simplement que si on n'était pas fin, on lui faisait de la peine. Puis si tu fais ta première communion, tu es comme les autres. Si tu ne la fais pas, tu es à part des autres.

Elle se souvient cependant à quel point les sacrements étaient importants pour elle. Sa vision de Dieu et sa capacité d'entrer en communication avec lui proviennent de sa mère. Dieu est une constante présence intérieure, impliqué dans sa vie pour la guider : « Ce n'est pas la nuit qui porte conseil, c'est Dieu et le dialogue qu'on a eu avec lui avant de s'endormir. » L'Évangile revêt une grande importance parce que le Christ y parle de son Père. Cela rejoint sa propre perception de Dieu. Foi et pratique quotidienne sont inséparables.

Véronique va à la messe lorsqu'elle en a le goût. Elle se fait alors « sa petite messe à elle », car « il n'y a rien de nouveau là-dedans ». Seuls les chants religieux ont évolué ; ils comportent de belles paroles et de la belle musique. Quant à son union de fait, elle estime que « non mariés, on se prend moins pour acquis ». Elle a relativisé le sacrement car elle voit des gens mariés « faire toutes sortes de croche-

ries ». Étant non mariés, elle et son compagnon ont cependant été exclus de mouvements chrétiens.

Ce qu'elle pense de l'autorité de l'Église? « Ça m'atteint de moins en moins. On fait ça toute notre vie ; on écoute notre boss, on écoute nos parents quand on est jeunes ; on écoute le curé en avant. Tu te tannes. » Elle espère un renouveau dans l'Église. Quant aux prêtres, « les meilleurs, ce sont ceux qui sont capables d'actualiser l'Évangile, d'apporter un éclairage ».

« Jésus a été capable d'accepter tout le monde. C'est un peu ce que je reproche aux mouvements religieux : eux font des distinctions, ils font exactement le contraire de ce qu'il a fait. » Elle souhaiterait s'intégrer dans un mouvement parce qu'elle aurait davantage le sentiment de faire partie de la communauté. Elle fait partie du comité de quartier et est intéressée par le projet de célébration avec les « distants ». Il lui semble que l'implication dans une célébration qui « nous prend là où nous sommes » la motiverait davantage et serait plus engageante pour sa foi. Elle refuse d'être endoctrinée. Elle va justement mettre à l'épreuve ses convictions profondes dans l'expérience que nous allons décrire ici.

[356]

Des célébrations d'un nouveau type

En septembre 1990, à Saint-Antoine-des-Laurentides, le Comité des célébrations familiales est né d'attentes semblables à celles de Véronique. Déjà le CPP s'interrogeait sur la possibilité de liturgies plus soucieuses d'étapes initiatiques pertinentes. Le comité regroupe six femmes, mères de famille, mariées sacramentellement ou non, qui ne viennent pas à l'église. Elles ont le goût de relever le défi d'aider les jeunes, les tout-petits, à exprimer et surtout à vivre leur foi. Nous étions très enthousiastes de voir ces jeunes femmes prendre leur place dans l'Église. Pour reprendre un extrait du message de Mgr Charles Valois, lors du lancement pastoral, l'Église n'est-elle pas « le peuple des baptisés, structuré selon une diversité de charismes et de ministères »?

Ces jeunes femmes voulaient d'abord vivre l'Évangile comme bonne nouvelle dans la vie. Dieu ne fait-il pas du neuf? Elles voulaient créer pour tous, grands et petits, un lieu de rencontre pour célébrer leur foi. Le langage de l'Église leur semblait trop abstrait ; il ne rejoignait pas la vie d'une majeure partie des gens. Il fallait être plus créatifs, inventifs, pour que nos rassemblements soient plus signifiants pour tous et toutes.

Au plus profond d'elles-mêmes, elles croient que chacun, chacune a sa place dans l'Église. En tant que distantes, elles sont bien placées pour le souhaiter. Elles veulent qu'à l'intérieur de l'Église, « ça sente l'amour ».

Après avoir longuement mûri sa réflexion, le Comité se fixe des objectifs pour l'année. On tentera d'abord de sensibiliser les membres de la communauté chrétienne à la perspective d'une célébration « différente ». Pour que les enfants et les tout-petits soient concernés par la célébration, nous optons pour une célébration de la Parole. Certains pourraient croire que nous avons rejeté l'Eucharistie, c'est loin d'être le cas. Comme au début de l'Église, il faut des étapes pour y accéder. Nous avons trop perdu de vue cette exigence fondamentale.

Pourquoi des célébrations de la Parole, sans Eucharistie? Selon l'une des mères impliquées, tout tourne autour de l'Eucharistie, alors que la Parole est tout aussi importante ; c'est elle qui mène à l'Eucharistie!

Pour moi, l'eucharistie, c'est pas du « bonbon » ; c'est l'aboutissement de toute la vie de Jésus. Encore faut-il bien saisir ce [357] qu'il nous a transmis comme message. J'ai vu trop de gens dormir durant toute une messe pour aller chercher leur petit Jésus à la fin. Non, l'Eucharistie, c'est vraiment pas du bonbon!

Nous voulons, si l'Église nous en donne la chance, rassembler nos enfants autour d'une célébration eucharistique signifiante. Et rassembler des adultes autour de cette démarche serait aussi notre souhait. Mais nous voulons respecter un certain rythme, prendre le temps de révéler le grand mystère eucharistique à ces enfants, à ces adultes qui ont pris leur distance. À partir de célébrations de la Parole signifiantes, nous voulons les aider à cheminer ; par la Parole, aider les uns et

les autres à reconnaître Dieu. Le christianisme n'est-il pas une Parole révélée?

En proposant, le dimanche, deux types de célébrations différentes, nous comptons rejoindre de nouvelles attentes. Par ailleurs, devant la diminution du nombre de prêtres, ne faut-il pas que nos communautés se prennent en main, qu'elles apprennent à célébrer autrement?

Cette expérience est plus qu'une nouveauté. Mais tout changement provoque des résistances. Là-dessus, Jean Rigal écrit :

Tout au long de son histoire, l'Église a dû s'ajuster aux changements sociologiques, et trouver de nouvelles façons de servir le peuple de Dieu. Les formes historiques de l'Église ne sont pas immuables ni données d'avance ; et avoir le courage de les modifier ou d'en inventer de nouvelles peut devenir le signe d'une vraie fidélité. La situation actuelle de l'Église est comme un avertissement que l'Esprit nous adresse d'avoir à rechercher un nouveau visage de l'Église ⁴⁷.

Le paradoxe dans tout ça c'est que nous retrouvons ici une tradition fondamentale, celle du catéchuménat de l'Église première.

[358] Voici les objectifs du comité des célébrations familiales. Objectif global : Favoriser, en milieu communautaire, la compréhension et l'expression de la foi.

⁴⁷ Jean RIGAL, *Préparer l'avenir de l'Église*, Paris, Cerf, 1990.

Objectifs généraux

- A. Il faudra qu'à l'intérieur de chaque célébration se dégage une atmosphère d'amour : « C'est à l'amour que vous aurez les uns pour les autres que l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples. » (Jn 13,35)
- B. Apprendre à prier.
- C. Favoriser la participation, la prise de parole.
- D. Vulgariser, rendre plus compréhensibles les célébrations.
- E. S'initier à la Parole de Dieu.

Objectifs spécifiques

- A 1. Regrouper les enfants.
 - 2. Favoriser un geste, un parole fraternelle, une communion.
- B. 1. Exprimer l'émerveillement, la contemplation.
 - 2. Apprendre à faire silence.
- C. 1. Favoriser une mise en situation.
 - 2. Accepter les questions.
 - 3. Poser des questions.
- D.1. Trouver un thème et l'articuler de façon simple et claire.
 - 2. Visualiser le thème.

Voici un compte rendu de la célébration du 19 novembre 1990. Les objectifs généraux ont été bien atteints :

- A. Nous avons ressenti une atmosphère d'amour.
- B. Il y a eu des silences.

C. Les enfants ont pris la parole.

D. La célébration a été simplifiée. Elle était centrée sur un thème, une phrase de l'évangile. Le thème a été visualisé. Toutes les démarches ont été choisies en fonction du thème : chants, symboles, gestes, échanges, etc.

Réactions de la communauté :

- Les enfants ont bien participé.
- Nous avons rejoint plus de 100 jeunes et leurs parents ; l'église était remplie.

[359]

- Malgré les annonces répétées depuis deux mois, certaines personnes se sont trompées. Quelques-unes sont sorties avant ou pendant la célébration. D'autres ont demandé si « ça comptait pour une messe ». Mais plusieurs pratiquants y ont trouvé un souffle nouveau très inspirant.

Quelques commentaires

Marc, 30 ans : « J'avais pris un recul face à l'Église parce que durant mon enfance, c'était trop sévère. Mais je suis heureux d'être venu participer à cette célébration. Cela m'a fait chaud au cœur. »

Louise, 30 ans : « Je n'ai pas eu d'hostie, mais ça m'a remplie. »

C'était émouvant et parlant.

Ça a duré une heure et on ne s'en est pas aperçu.

C'est bien plus stimulant qu'une messe ordinaire, très à la portée des jeunes, très agréable pour les adultes. Le partage a été très apprécié, ça sentait l'amour. C'est une façon de susciter la relève. Il faut célébrer la Parole plus souvent.

J'ai parlé de cette célébration à mes amis, ils veulent être informés de la prochaine.

C'est une autre vision de ce qui se passe dans l'Église. Ce ne sont pas juste de grandes paroles, on peut comprendre. La place des enfants dans une église devrait être prioritaire. Ils sont les plus vrais dans leurs sentiments.

Leur personne nous amène à dire ce que l'on ressent. Les adultes vont à la messe machinalement, parce qu'ils ont été éduqués ainsi. Lorsqu'on entend les enfants s'exprimer, on prend conscience de ce que l'on vit. Quant à l'Eucharistie, il faudrait que tout soit expliqué, même pour les adultes. À l'époque, c'était : « Lis la question et apprends la réponse par cœur. »

C'est enrichissant comme expérience, vivant. Voir les jeunes remplis d'espoir de vivre, c'est formidable. Cette formule doit être encouragée. Ça permet aux adultes de voir et de comprendre. Ça nous rapproche du vécu des jeunes. Ils vivent des choses très difficiles : violence conjugale, pauvreté. Ils ont besoin d'une communauté pour les soutenir.

[360]

Ça fait des années que je ne suis pas allé à l'église. Ça été extraordinaire. On va en parler au Comité d'école. De cette façon, aller à l'église n'est pas une obligation mais un plaisir.

En contrepartie de ce succès, toutefois, des gens de la communauté ont vivement contesté le fait que le moment de la messe dominicale soit utilisé sans accès à l'Eucharistie. Le débat prit une telle ampleur que cette année-là, malgré tout le temps déjà consacré aux préparatifs, le comité a décidé d'interrompre les célébrations ; les compromis exigés entraînent en contradiction avec les objectifs fixés. Ces débats ont amené l'une des jeunes mères à confirmer la justesse de sa perception : « Pour beaucoup de gens, la Parole sans Eucharistie, ça n'a pas grand bon sens ; ça ne nourrit pas. Mais alors pourquoi appelle-t-on le Christ, "Parole de Vie" ? » Plus profondément, des jeunes mères jusque-là distantes, qui avaient, contre toute attente, investi temps et énergies pour réaliser ce « rêve » d'une Église autre, plus attentive aux besoins de signification actuels, respectueuse des divers chemine-ments, se voyaient douloureusement renvoyées à la marge. Mais comme dans l'évangile de l'aveugle-né, le débat a eu lieu. Il va faire son chemin.

Ceci soulève non seulement la question de la seconde évangélisation dans l'Église, mais aussi des stratégies à mettre en oeuvre pour favoriser une réception juste des nouvelles initiatives. Par la suite, on a modifié l'heure des célébrations du dimanche, de telle sorte qu'une fois par mois, une célébration « différente » pouvait être ajoutée aux autres.

Les membres du comité, très ébranlés, ont néanmoins pris conscience de leur capacité à défendre des convictions qui leur tiennent à coeur. L'une d'entre elles confie :

Cela a donné un sens, des objectifs à ma participation dans la communauté. J'ai une place active dans l'Église. Au plan de la Parole, j'ai acquis des yeux neufs, une nouvelle compréhension de l'Évangile que j'approfondis continuellement, et une capacité d'en saisir la perle, y compris dans une célébration plus traditionnelle. J'ai repris espoir dans la capacité des gens de fraterniser, de communiquer entre eux, de toucher et de se laisser toucher physiquement, émotivement et spirituellement. Ce qui se vit à la maison, c'est bien, mais encore faut-il être capable de le partager et de faire ainsi échec à l'individualisme religieux.

[361] Il nous semble que cette expérience est un appel à une intervention pastorale qui permette l'émergence d'une foi active inscriptive. L'expression personnelle qui libère sa propre parole de foi est une voie privilégiée vers l'acquisition d'une foi adulte. Chez les femmes impliquées, l'expression rendue possible a donné naissance à une Parole créatrice dont la dynamique revêt une dimension relationnelle et communautaire.

Saurons-nous faire le deuil d'une expérience ecclésiale uniforme, d'un modèle d'Église trop figé, pour dégager ces nouvelles avenues où la Parole débouche sur une implication chrétienne active? Saurons-nous faire échec à la propension à une pure consommation religieuse, aux automatismes vides, afin de nous laisser interpellé par la Parole agissante toujours neuve, dans sa réinterprétation en Église? Cette expérience donne une idée de l'ampleur du fossé creusé entre l'Église actuelle et le monde sécularisé. Saurons-nous tirer les leçons d'une expérience aussi vivifiante que celle qui vient d'être relatée, et qui a su relever le défi des nouvelles exigences de l'annonce de la foi? Il en va de l'avenir de l'Église. Il y a tout un monde entre freiner la descente actuelle et préparer l'avenir. Nous suggérons aux lecteurs un texte prophétique à méditer :

Ils expliquent comment on se conserve catholique, non comment on le devient et moins encore pourquoi il faut l'être ⁴⁸.

⁴⁸ Jean-Guy BLAIN, « Inquiétude et tradition », *Esprit*, 20, nos 193-194, 1952, p. 244.

[362]

*Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.*

Cinquième partie : Voies d'accès à la foi évangélique
et portée pastorale

Chapitre 30

Une foi chrétienne posée comme défi aux jeunes

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons découvert chez plusieurs jeunes de 20-35 ans le secret désir d'être mis au défi de se dépasser, malgré le procès qui a cours sur toutes les ondes où l'on s'en prend à l'idéal de performance, de compétitivité, de productivité, d'excellence, de douance. Procès qui a des effets pervers dans le milieu des adolescents où les « premiers de classe » sont trop souvent objets de mépris. Des jeunes de la vingtaine semblent réagir à ce climat de médiocrité qu'ils ont connu au cours de leur adolescence. Ces jeunes sont soucieux de compétence, de générosité sociale. Ils sont critiques du « matérialisme », de « l'égoïsme » de la génération qui les précède, et du discours dominant des médias tout imprégné de la culture « psy » avec son culte du nombril, du moi d'abord. Écoutons un de ces jeunes.

Quel est donc l'idéal que nous offre cette maudite société : l'auto de l'année, la retraite à 55 ans sur une plage de Floride, le confort douillet? Moi, je trouve ça débile. Si c'est ça qu'on me propose comme idéal, je débarque. Moi je veux être utile... faire des choses qui aident le monde, même si c'est

dur, si c'est exigeant. C'est là-dedans que je trouve le goût de vivre, de réussir. Le plus grand défaut ici au Québec, c'est la médiocrité, la vie facile, les recettes faciles, le gros lot de la lotto, les subventions du gouvernement. Merde! Comment se fait-il que des jeunes Vietnamiens à peine arrivés au Québec prennent la tête de la classe avec des 90%? Les psychologues, les journalistes jettent des hauts cris sur le suicide, la drogue, la violence, le décrochage scolaire. Leurs [363] explications me font rire, pleurer. À la polyvalente, au cégep, c'étaient les jeunes les plus gâtés, les plus gavés, les plus argentés qui capotaient comme ça. J'ai vu ça de mes yeux.

Personne ne dit pourquoi ces jeunes sont vides et s'ennuient et s'écoeurent. Moi je dis que c'est parce que le monde adulte, et même les parents, n'ont plus aucun idéal humanitaire, social, généreux. Chacun est tourné sur lui-même et s'étouffe lui-même. La meilleure façon de briser un jeune, c'est de ne jamais lui offrir un idéal social exigeant.

Moi ce qui m'a sauvé, c'est lorsque je me suis engagé socialement avec un groupe de pastorale à la polyvalente. J'y ai découvert la vraie foi chrétienne, la joie de donner, de partager, de rendre service, de lutter pour la justice. Ma vie a pris du sens à partir de là. Je suis sorti de mon nombril. J'ai trouvé là une force, une expérience pour foncer, pour traverser bien des obstacles, et surtout pour ne jamais me décourager même devant la mort, même si la terre éclate... À cause de ça, je me sens solide pour me battre avec la vie, pour faire un bon bout de chemin. (*Jocelyn, 25 ans*)

Voilà un témoignage percutant qui interroge tout autant l'Église que la société. Dans quelle mesure véhiculons-nous une religion qui ne dit rien d'autre à la culture que ce qu'elle s'est déjà dit à elle-même? Dans quelle mesure la pastorale à la mode tout autant que les croyances à la mode ne font que conforter des orientations culturelles de facilité qui marquent la mentalité dominante dans la plupart des milieux?

Le caractère marginal de la dimension sociale de la foi dans les courants spiritualistes actuels est une de nos plus graves pauvretés. Sur quel autre terrain humain et de foi les jeunes pourraient-ils bien être mis au défi de se dépasser? Souvent nous prenons bien garde de ne déranger personne, et surtout pas les pratiquants, dans nos homélies, notre pastorale sacramentelle, de peur de « perdre des joueurs »! Qui ose demander aux jeunes parents dans les promesses de baptême : êtes-vous prêts à pardonner, à pratiquer l'amour des ennemis, à partager, à travailler pour un monde plus juste dont cet enfant aura besoin? Toutes ces touches évangéliques mettent au défi, appellent de profon-

des convictions et une vraie conversion autrement qu'une vague interrogation sur leur foi en Dieu et en Jésus Christ!

[364] Pourtant, la mise au défi est déjà là dans la vie du jeune. Se marier aujourd'hui, mettre au monde un enfant, c'est un joli défi, un acte de foi arrimé à de fortes convictions. Nous avons rencontré cette détermination chez plusieurs. Ils veulent résolument réussir leur vie de couple, leur famille. C'est à ce plan-là qu'ils peuvent recevoir un message évangélique salé qui n'a rien à voir avec certaines sucreries spirituelles sur l'amour qui fondent bien vite après les effervescences de la passion. Ces jeunes ont grandi dans une culture de l'éphémère, des relations courtes, du prêt à porter, de l'immédiat. Ils ont souffert des effets de précarité, de fragilité de ce style de vie et de société. Ils cherchent des fondements solides, des ressources plus profondes et surtout un idéal, un horizon de vie et de sens capable de les guider, de les amener au bout de leurs projets. L'évangile peut les rejoindre plus qu'on ne le pense si tant est qu'on l'articule à leur résolution d'aller à contre-courant d'une mentalité qui a été à la source de tant d'échecs.

On s'étonne que si peu de chrétiens osent s'identifier comme tels, que si peu de chrétiens n'aient pas le goût de communiquer leur foi. Mais n'y a-t-il pas d'autres problèmes qui précèdent et même causent celui-ci, tel le fait de ne jamais les avoir mis au défi des exigences évangéliques qui vont à contre-courant des orientations psychologiques et culturelles actuelles?

Les grands discours sur l'inculturation de la foi sont piégés s'ils se réduisent à une pure adaptation culturelle. Celle-ci, livrée à sa seule logique, ne pourra jamais être porteuse du Dieu « autre » de l'Évangile qui nous amène à sortir de tous nos cocons psychologiques, familiaux, religieux pour devenir autre, pour aller vers les autres, pour agir autrement dans l'esprit du Royaume de Dieu. L'Évangile nous invite à de tels risques, à de tels dépassements, à rebours du climat actuel de médiocrité que dénonce ce jeune que nous venons de citer.

Se pourrait-il qu'une foi présentée et vécue d'une façon plus exigeante soit précisément celle qui est le plus susceptible de rencontrer ce désir de défi et de dépassement que des jeunes n'arrivent pas à trouver et à mettre en oeuvre ni dans la société ni dans l'Église qu'ils connaissent de loin ou de proche? Cette question cruciale est à fouiller

sous tous ses angles avec le souci de trouver des réponses qui ont des mains dans des chantiers, des projets d'engagement.

Nous avons tout avantage à unir étroitement foi responsable et engagement altruiste. D'abord parce que les crises d'appartenance sont interreliées. Il y a bien des problèmes de l'Église qui prennent [365] origine dans la société. Tout voir uniquement à partir de l'Église, c'est se placer dans une situation d'introversio qui ne nous permet pas de bien comprendre ce qui nous arrive. Sans compter ce fait que l'Église n'est pas là pour elle-même. Demander à des jeunes ouverts à l'engagement mais aussi aux prises avec de graves défis humains personnels et sociaux, leur demander de sauver d'abord l'Église, c'est renverser la logique des choses et aussi de l'Évangile.

Aujourd'hui plus que jamais on n'accède pas à une conscience d'Église d'entrée de jeu. On y arrive après bien d'autres étapes de cheminement, susceptibles de nous faire comprendre bien des défis actuels et même un renversement de nos démarches pastorales. Renversement qui a beaucoup à voir avec la conversion évangélique elle-même. Dans l'évangile, ce n'est pas d'abord la religion qui démarque les êtres aux yeux de Dieu, mais plutôt leur humanité ou leur inhumanité. Ce qui inclut particulièrement les touches humaines de Dieu lui-même en Jésus et dans la foi chrétienne.

[366]

*Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.*

Cinquième partie : Voies d'accès à la foi évangélique
et portée pastorale

Chapitre 31

Des complicités de vie et de foi... au désir de communauté et d'Église

[Retour à la table des matières](#)

Plusieurs de nos entrevues de groupes avec des gens de divers âges, milieux et options se sont terminées par des remarques du genre : « Et si c'était ça l'Église, ce que nous venons de vivre? » « Si c'est ça l'Église, ça m'intéresse drôlement. » « Toutes vos patentes d'Église, elles n'ont pas de sens si elles n'aboutissent pas à un partage comme celui-ci. » Dans un contexte libre, égalitaire, fraternel, ouvert aux confrontations dans le respect, mais sans censure, sans imposition de la seule interprétation possible, chacun, chacune pouvait établir sa position de départ à même son expérience la plus profonde. Peu à peu apparaissaient des complicités de vie et de foi.

Ah, toi aussi tu te poses la même question [...] C'est quand même renversant qu'il y ait si peu de lieux, de types de rencontres où l'on peut aborder, partager ce qu'on porte de plus profond en soi... Et on vient de le faire avec quelqu'un de l'Église... Moi ça me questionne beaucoup...

Sur une base plus large, nous avons noté que bien des réussites pastorales ont en commun une expérience de complicité qui s'est traduite au départ par une prise de parole des participants en interaction, souvent autour de réalités et d'expériences très séculières ressaisies dans la foi par des passeurs du groupe lui-même auxquels les participants pouvaient s'identifier (comme l'un des leurs). On y constate alors un basculement d'attitudes qui étaient au début négatives, ou indifférentes, ou même agressives face à l'Église. Peu à peu s'établissait un autre rapport personnel et communautaire ouvert même à de fortes exigences et interpellations évangéliques. L'ambivalence [367] des Québécois envers l'Église n'a pas qu'un côté négatif. *Haine et amour*. Ce dernier l'emporte dès qu'il y a des complicités qui se tissent.

Notons ici que dans l'expérience spirituelle de bien de nos interviewés, nous avons souvent trouvé une foi en un Dieu complice dont on est sûr de sa compréhension, et qui a beaucoup en commun avec celui de Jésus. Il y a ici comme un mouvement de positivation de la conscience religieuse qui se « démarque » d'une religion de la peur encore vivace dans la mémoire de plusieurs, y compris de jeunes qui ont reçu plus d'une confiance de leurs parents ou de leurs grands-parents. Le phénomène de cette positivation est trop répandu pour ne pas le souligner. Bien sûr, il y a un envers critique dans cette orientation spirituelle, à savoir le refoulement du tragique et du besoin de salut. Mais les duretés de la vie d'aujourd'hui le font remonter en surface, comme chez nos interviewés dans les dernières étapes de leur récit de vie.

Mais tout se passe d'abord comme s'ils avaient besoin de retrouver la bénédiction originelle : « Et Dieu vit que cela était bon. » Après tout ou plutôt avant tout, c'est l'amour de Dieu qui est premier et non le péché originel! Ces gens nous le rappellent!

Quand cette dynamique est vécue communautairement, il arrive assez souvent qu'émerge le désir, oui le désir de faire Église. C'est encore peu, me direz-vous. Saint Thomas lui-même rétorque que tout commence par le désir. Même chez Dieu qui nous a révélé son Amour. D'autres seront plus sensibilisés à une complicité de questionnement. « Ah, vous aussi, vous vous posez ces questions. » Pour d'autres, ce sera une démarche communautaire aux prises avec des solidarités de la vie existante ou possible, à faire et à vivre. L'attention

devient vive quand ils découvrent que l'Évangile en fait le test premier de la foi chrétienne et l'intérêt premier du Dieu de Jésus.

Complicités aussi qui naissent quand le discours chrétien ou pastoral se fait modeste, non « unique » (pour reprendre un qualificatif de Paul VI), non exclusif, non monopolistique, et surtout attentif à la diversité des chemins de vie et de foi, à la fragilité humaine avec ses blessures et ses ruptures.

Nous venons de lever à peine le voile de toutes les complicités possibles où se joue un incontournable réapprivoisement à vivre. Encore ici, il y a toute une exploration à faire pour repérer les nombreuses complicités possibles d'où peuvent surgir de fortes solidarités si précieuses pour faire communauté, pour faire Église.

[368]

*Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.*

Cinquième partie : Voies d'accès à la foi évangélique
et portée pastorale

Chapitre 32

Trois clés théologiques

[Retour à la table des matières](#)

Tout au long du dossier se dessine une ligne de restructuration de la vie à même les contradictions et les requestionnements des 20-35 ans, une façon autre d'appartenir au monde, d'entrer en relation avec l'Autre et les autres, d'être présent à soi. Nul ne sait avec certitude quelles nouvelles figures de l'être humain et du christianisme s'annoncent là. Serions-nous au seuil de ce que nous ne pouvons pas nommer? Il nous semble pourtant que cet autrement peut déjà engager la réflexion vers d'autres voies. Nous en suggérons ici quelques-unes.

Du « je » au « soi »

Insatisfaits de l'ordre économique et écologique du monde actuel, certains parmi nos jeunes tentent de reformuler un « croire » fondamental comme direction, chemin, qui conduit vers soi-même, vers un chez-soi intérieur. Différente du repli, cette attitude relève de la quête

d'un autre espace. Plutôt que d'imiter l'acharnement des aînés à fabriquer le monde et l'histoire, jusqu'à leur faire violence, ces jeunes préfèrent demeurer au sein du monde et de l'histoire. Une nouvelle conscience que Stanislas Breton définit de la manière suivante :

S'il est un verbe que les jeunes devraient affectionner, c'est bien le verbe « demeurer » ; entendant par là un « agir » qui déborde le « faire », et les divers objets qui le spécifient. Tel est l'inconditionné qui les attire et qui leur permet d'habiter ce monde et de n'en point désespérer ⁴⁹.

[369]

Du « je » au « nous »

D'autres, les engagés, crient leur scandale face à la misère humaine, face à l'inconsistance des générations qui précèdent, dont les projections d'avenir n'excèdent pas leurs propres besoins présents, au prix de compromettre l'avenir de ceux qui viennent après eux. Ceux-là suivent aussi un chemin, mais avec plus d'impatience et moins d'introspection. Ils témoignent d'une pensée active qui refuse de se soumettre devant la rationalité technocratique devenue paralysante pour bon nombre de contemporains. Cette gratuité et cette audace doivent nous interroger.

La distance critique

Vivant dans un univers bombardé par les propagandes de tous ordres, plusieurs se réfugient dans une indépendance et une lucidité critique. Ces jeunes perçoivent très bien l'empressement qu'on a pu

⁴⁹ Stanislas BRETON, « Déplacement et reconversion du religieux aujourd'hui », in Claude CASTIAU (dir.), *Le religieux en Occident : pensée des déplacements*, Bruxelles, 1988, p. 82-84.

avoir, ces dernières décennies, à baptiser des idéologies englobantes et univoques, sans retour critique. Après la liberté procurée par la technique qui a projeté notre civilisation dans une logique de production et de transformation du monde sans bornes, ce type de jeune s'engage dans une autre voie de liberté : un agir différent et beaucoup plus subtil :

[...] un agir qui n'est pas un faire, mais dont on pourrait dire qu'il juge le « faire » pour ne point convertir ses œuvres en « images d'idolâtrie ». Liberté du second degré, qui ne se confond ni avec un scepticisme de commande ou de simple désillusion, ni avec un refus de la science qui nous ramènerait au fantasme d'une « nature pure » ⁵⁰.

Sous le jugement, la froide distance critique, bouillonne tout un questionnement auquel il faut porter attention.

[370]

Conclusion : dès avant le « je crois »

Tour à tour cette quête d'intériorité, d'un monde autre, d'une vision autre, nous ramène à une exigence préalable à l'énoncé d'un « Je crois », se mettre en chemin : « Maître, où habites-tu? » Ce à quoi le Christ n'offre pas de réponse mais une interpellation : « Venez et voyez » (*Jn* 1,38-39). La quête d'un ailleurs et d'un autrement ne souffre pas de réponses toutes faites : « La réponse est au terme d'un venir et d'un voir, bref d'une sorte d'expérience, qui est à la fois itinéraire et pratique d'un certain "lieu", où l'on puisse demeurer. »

⁵⁰ Ibid.

[371]

*Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.*

Cinquième partie : Voies d'accès à la foi évangélique
et portée pastorale

CONCLUSION D'ÉTAPE

[Retour à la table des matières](#)

Nous sortons d'un long et rude périple dans le monde des 20-35 ans. Ceux-ci nous ont fait part de leurs expériences humaines et spirituelles les plus profondes, de leurs énormes problèmes qui vont jusqu'au mal de vivre. Nous y avons rencontré aussi des beaux types d'hommes et de femmes bien campés dans la vie, avec le goût de relever des défis signifiants et motivants. Certains font preuve d'un sens moral et d'une sagesse qui détonnent par rapport à la génération qui les précède, génération dont ils critiquent vertement « le cynisme, l'égoïsme, le narcissisme ». C'est l'âge du procès, il faut le comprendre. Mais comment ne pas reconnaître une part de vérité dans ce propos tenu par plusieurs jeunes qui disent à la génération qui les précède :

Vous ne nous avez pas offert de modèles de maturité. Ce dont vous nous parlez le plus, c'est votre retraite le plus tôt possible comme si vous ne donniez aucun sens à votre travail, tout en vous protégeant mur à mur au point où on a toutes les misères du monde à se faire une place, à se donner des assises pour bâtir une vraie famille. Eh oui, nous, on tient à ça bien plus que vous. Vous ne nous avez transmis aucune morale valable, aucune valeur spirituelle. Y a-t-il pour vous quelque chose qui mérite un respect sacré, une loyauté profonde, un engagement durable? Il faut se battre à mort pour se débarrasser des bibittes que vous nous avez communiquées.

Ce propos est féroce, sans nuance, parfois injuste. Il laisse soupçonner que possiblement des comptes vont se régler un jour, et ce pourrait être entre générations plutôt qu'entre classes sociales.

[372] On notera ici que ces jeunes critiquent surtout la génération de la rupture à laquelle ils raccrochent leurs désaccords avec la société actuelle. Ils mettent en cause le vide moral et spirituel de celle-ci. Leur quête d'une « sagesse » les rapprochent des gens du troisième âge dont ils respectent davantage les valeurs et même les convictions religieuses, en dépit du peu de crédibilité de l'Église à leurs yeux.

Nous voulons faire état ici d'une hypothèse qui mérite attention. Ces jeunes de la vingtaine vivent une période plus longue, soit de latence, soit d'expérimentations, d'essais diversifiés. Ils retardent les décisions de long terme dans les choix de carrière, d'un partenaire amoureux, d'une affiliation politique. Il en va de même au plan religieux. Particulièrement là, ils explorent, expérimentent, souvent en faisant des détours dans d'autres croyances et traditions religieuses. On sent chez un certain nombre un désir de réenracinement dans leur héritage religieux chrétien, mais c'est avec des yeux neufs, des questions nouvelles, des attentes autres que nous avons signalés dans le chapitre précédent sur les voies d'accès à la foi évangélique. Y a-t-il de nouveaux types de chrétiens, d'expériences religieuses, de spiritualités en gestation? Cette possibilité est à envisager. Nous y préparons-nous? Les soutenons-nous? Y répondons-nous? Voilà la portée pastorale que nous explorons dans ce dernier chapitre. Mais ne précipitons pas ces choses. Il faut d'abord bien voir où ils en sont présentement.

Au plan religieux, les 20-35 ans sont massivement distants de l'Église, de leur héritage chrétien. Mais c'est un groupe d'âge moins sécularisé que celui qui le précède. Les 20-35 ans ont des préoccupa-

tions morales et spirituelles pour le moins surprenantes dans le contexte actuel. Plusieurs cherchent souvent dans des voies autres que celle du christianisme qui, à leurs yeux, est dépassé, même s'ils respectent ceux qui y adhèrent. Tout se passe comme si l'Église avait une forte pente à remonter pour retrouver une crédibilité à leurs yeux.

Et pourtant, nous avons déjà noté comment dans des tournants importants comme leur mariage ou le baptême de leur enfant, ils peuvent déboucher sur une foi chrétienne renouvelée quand il y a un accompagnement pertinent. Nous l'avons dit plus haut : cette génération cherche des fondements solides, un horizon d'avenir. C'est là le meilleur d'elle-même, beaucoup plus que les croyances ésotériques qui nous obsèdent peut-être un peu trop.

Parfois nous nous sommes demandé, en cours de route, si la position actuelle de faiblesse et de vulnérabilité de l'Église, si son [373] attitude d'accueil inconditionnel, si de nouveaux rapports plus libres entre les gens et l'Église n'étaient pas de nouvelles chances ou grâces historiques pour bâtir de nouvelles complicités.

Être chrétien aujourd'hui, à contre-courant de ce qu'ils reprochent justement à une société devenue un désert spirituel, peut représenter un très beau défi pour eux. À la condition que l'Église résiste à un réflexe de secte hors du pays réel. Car c'est du dedans de leur humanité la plus profonde et de leur difficile inscription sociale que ces jeunes veulent retrouver foi en eux-mêmes, foi aux autres, foi en l'avenir, foi en Dieu. Chaque époque, chaque génération a sa grâce de Bonne Nouvelle. Saurons-nous la discerner, l'accueillir, l'assumer?

Cette riche et patiente exploration de divers cheminements humains et spirituels, culturels et chrétiens dans la génération montante devra être très sérieusement prise en compte. Cela ne se fera pas si l'Église d'ici ne choisit pas d'abord de préparer l'avenir, plutôt que de chercher surtout à freiner la descente ou encore de défendre ses acquis. À quoi bon protéger le fort quand massivement la génération montante n'a même plus le goût d'y entrer? Elle est devenue « autre » au sens fort du terme, culturellement, et aussi, religieusement.

Nous venons de voir ses diverses voies d'accès à la foi, ses blocages face à l'Église. Mais nous venons surtout de la suivre, de l'écouter jusque dans ses cris étouffés et ses espoirs si souvent déçus dans la situation présente. Saurons-nous dialoguer avec elle, lui proposer des

projets et des engagements pertinents, sans assumer vraiment ce qu'elle nous a dit si profondément d'elle-même, de ses expériences difficiles, de ses luttes trop souvent isolées pour se faire une place dans la société, et aussi pour bâtir son avenir et celui de la société? Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous ne lui transmettrons rien si nous la jugeons de haut, si nous l'accusons de tous les péchés d'Israël, si nous ne prouvons pas par des gestes concrets notre intérêt pour elle-même.

Nous l'avons vu dans ce dossier, la génération montante, contrairement à celle de la rupture (les 35-50), est en recherche de fondements moraux et spirituels plus solides, de projets réalistes et stimulants. Elle a un rapport plus ouvert à ses racines, y compris chrétiennes. Combien de milieux pastoraux s'en rendent-ils compte? Nous limiterons-nous à ses demandes ponctuelles de mariage et de baptême? Elle cherche des alliés pour refaire ses solidarités après le sauve-qui-peut individuel des derniers temps. Non sans raison, ses [374] ouvertures sociales de générosité, de service et d'engagement se vivent autour des graves problèmes des jeunes eux-mêmes. Problèmes de chômage, de drogue, de sida, de santé mentale, de désarroi moral et spirituel. C'est d'abord à ce plan qu'elle a besoin de soutiens de tous ordres. La foi évangélique peut devenir pour eux une source formidable d'inspiration et d'engagement soutenu.

Nous avons la conviction que les 20-35 ans représentent un groupe d'âge qui ressemble aux ouvriers de la onzième heure dans la parabole évangélique. Ils sont en attente de qui leur offrira une oreille attentive, des mains accueillantes, des lieux de fraternité et de ressourcement, des appels à des défis exigeants, à des entreprises altruistes. Plusieurs d'entre eux, d'entre elles souffrent d'isolement, de sentiment d'inutilité, d'humiliation. Mais dans ces creux et ces attentes, nous l'avons vu, il y a un énorme dynamisme en réserve prêt à exploser dès qu'il y a des propositions valables. La société les abandonne à leur sort individuel, l'Eglise peut les soutenir pour les aider à faire communauté. Mais elle ne saurait y parvenir sans s'intéresser à eux pour eux-mêmes, sans s'inscrire dans leurs propres chemins de solidarité, d'aspiration, de dépassement, y compris dans les luttes qu'ils ont à mener. Plusieurs y retrouveront foi en eux-mêmes, foi aux autres, foi en l'avenir, foi au Christ et à l'Évangile. Ces « fois » sont vitalement inséparables chez eux.

Certains nous diront : « Nous n'avons pas le temps de faire cela. » Les jeunes nous le rendent bien en nous rétorquant la même chose. Mais il y a plus grave dans cette attitude... une terrible contradiction. En effet, comment regretter amèrement le désintéret massif de la génération montante face à l'Église et affirmer en même temps qu'on n'a pas de temps à consacrer aux jeunes? Comment établir en priorité une politique pastorale de préparation de l'avenir, et refuser en même temps de prioriser la génération qui est déjà l'avenir au présent? Nous comptons trop exclusivement sur les structures scolaires et sur nos propres structures institutionnelles. C'est souvent sur le terrain plus ou moins informel et gratuit d'abord que les jeunes ont le goût de s'investir dans des projets près d'eux, répondant à leurs sensibilités, à leurs problèmes, à leurs aspirations. De nouveaux mouvements de jeunesse vont naître de là. L'Église est devenue un lieu moins fonctionnel, plus gratuit. Il y a ici un croisement possible, susceptible de promesses et de fécondité. Nous avons à faire preuve de plus d'imagination et de créativité à ce chapitre, particulièrement.

Nous dirions la même chose au chapitre du ressourcement spirituel. Là aussi la carte gratuite, informelle doit être jouée. Ils sont, [375] comme nous l'avons vu, d'une culture expressive, de prise de parole, d'échanges égalitaires et fraternels. Voyez les expériences qui réussissent chez nous. Elles ont toutes en commun ce même style de base. Mais attention! cela aura des conséquences parfois bouleversantes dans nos dites communautés chrétiennes et nos pratiques pastorales. Nous y préparons-nous?

[376]

[377]

*Vers un nouveau conflit des générations.
Profils sociaux et religieux de 20-35 ans.*

CONCLUSION GÉNÉRALE

[Retour à la table des matières](#)

[378]

[379]

De cette longue exploration du monde des 20-35 ans qui ont été nos premiers guides de l'intelligence de leur situation, nous retenons d'abord le procès bouleversant qui sous-tend bien souvent leur perception de la société. Mais nous ne nous limiterons pas à ce point de vue critique. Il y a chez eux plus de santé psychique et sociale, morale et spirituelle qu'on ne le pense en certains milieux. Mais voyons, d'entrée de jeu, le versant critique.

Un conflit de générations sans précédent?

Comme le soulignait un jour l'éminent psychologue Erikson, c'est le potentiel spirituel d'une société qui aura l'audience d'une jeunesse en quête de motivations fortes, de projets audacieux et exigeants. Il serait dommage d'y voir une rhétorique ronflante au moment où la société et tous ses citoyens font face à des problèmes, à des choix collectifs, à des défis, à des dépassements qui vont exiger de lourds investissements aussi bien humains que matériels. Nous avons vécu sous le mode de la facilité la Révolution tranquille et ses prolongements. Nous tardons trop à bien évaluer le nouveau contexte de multiples crises et culs-de-sac que nous connaissons.

Au su et au vu de jeunes de plus en plus ahuris et déçus, nous remettons aux calendes grecques la révision du contrat social élaboré au temps de la prospérité. Nous faisons face à de nouvelles requêtes de solidarité de société, de partage des biens et des tâches, et aussi de difficiles révisions de droits acquis. Pensons à l'affaïssement actuel du secteur privé où se logent les plus durement frappés, alors que dans le secteur public on trouve les mieux protégés de la crise économique que nous vivons. Cette fracture de la société est peu soulignée dans les débats collectifs actuels. Mais il est une autre fracture peut-être encore plus grave, mais si peu reconnue ; il s'agit du fossé grandissant entre la génération montante et leurs aînés. C'est une bombe à retardement comme en témoigne ce dossier.

Les jeunes sont de plus en plus inquiets, ulcérés, et sourdement révoltés devant ce qui les attend. Ils anticipent le pire, et ce n'est pas sans raisons fondées, comme nous l'avons vu. Bien sûr, ils nous ressemblent [380] dans nos travers, nos refus de dépasser nos intérêts immédiats, mais le problème de leur avenir très hypothéqué n'en reste pas moins entier. Il se prolonge jusque dans un profond désarroi moral accompagné de tant d'effets pervers qu'il n'est point besoin de répéter ici. Rappelons leur fréquente remarque lourde d'un procès peut-être sans précédent : « Vous ne vivez plus que pour votre retraite, après vous le déluge. » Et si c'était vrai qu'il s'agissait là du seul horizon de bien des adultes? Comment ceux-ci peuvent-ils alors convaincre des jeunes que le travail a un sens en lui-même, que la vie ne se résume pas à préparer sa retraite?

Pouvons-nous témoigner au regard de la jeune génération de profonds attachements, de solides et durables engagements? Les jeunes peuvent-ils développer le goût de vivre, d'aimer, de lutter, de construire, d'espérer quand, face à eux, le monde adulte collectivement et massivement n'a d'horizon que sa retraite, peu importe le prix à payer par les prochaines générations? « Vous en Floride, nous ici dans la merde! » Ce propos récurrent est-il si caricatural que cela? Faut-il rappeler encore ici que les liens de générations sont parmi les plus fondamentaux de la société? Qui ose dire qu'ils sont présentement plus précaires que jamais, plus défaits que jamais? On ne vit que dans sa génération. Les trois générations coexistent de plus en plus en parallèle. C'est un phénomène social tragique peu reconnu, peu évalué, peu exploré dans ses causes, ses conséquences... et ses pratiques actuelles. Quand on ne vit qu'au présent, dans l'immédiat, on ne peut voir pareilles choses. Celles-ci ne se perçoivent que dans une conscience vive de l'avenir collectif et dans la conscience historique.

Nous sommes les premières sociétés à vivre un tel drame. Nous ne le voyons pas précisément parce que nous avons pratiqué une incroyable amnésie face à toutes les sagesses historiques, au nom de l'idéologie de la table rase, de la nouveauté, seule porteuse de sens. Comme si nous pouvions réinventer le monde à tous les tours d'horloge. Quand tout est à inventer, on n'invente rien, on copie. Et c'est une copie à la mode du jour, entre pairs, entre pareils. On ne parle pas pour rien de culture narcissique. Mais voilà, le miroir narcissique vient de se briser. Tout vole en éclats de dieux, de droits absolus, de

sauve-qui-peut, de crise d'identité, de pluralisme culinaire, de téléromans savons, de grèves corporatistes. Une société passoire qui ne retient rien, même les crises qui se succèdent et qui ne sont jamais ressaisies assez longtemps pour en comprendre les sources profondes.

[381] Comment des jeunes peuvent-ils se construire et construire en autant de situations éclatées et dans un contexte socio-économique livré comme jamais à l'arbitraire aveugle du marché, des seuls intérêts individuels ou corporatifs, sans la moindre figure ou pratique d'intérêt général, de vivre ensemble, d'agir ensemble? Y a-t-il encore une société digne de son nom? Surtout quand il n'y a même plus de solidarité de générations. Voilà peut-être la question la plus cruciale qui nous est venue des jeunes que nous avons interviewés. Saurons-nous y voir l'énorme drame humain, moral, spirituel qu'elle révèle, l'appel qu'elle fait entendre, les nouvelles tâches qu'elle requiert?

Contre-hypothèse

On est sur la défensive. On a trop de problèmes à la fois. On se méfie de tous les charriages idéologiques, politiques, utopiques. Voyez comment les jeunes de la vingtaine s'encoonnent dans la famille. S'il y a solidarité, c'est toujours provisoire, pour survivre, pour défendre le minimum vital. La minorité performante n'a rien de révolutionnaire. Elle veut prolonger pour elle-même la prospérité d'hier. Les autres emploient toutes leurs énergies pour s'insérer dans la société. Il y a bien peu de jeunes qui veulent s'installer dans la marginalité pour toujours. N'essayez pas d'imaginer de grandes luttes des jeunes pour changer la société. Nous sommes la négation même du conflit de générations. Nous cherchons plutôt à maintenir ces liens-là, nécessaires à notre survie. Le pire, c'est que ça ne marche pas. On coexiste, de plus en plus étrangers. On « zappe » tour à tour études, travail, famille, loisirs, un peu comme on le fait avec la télévision, en passant d'un programme à l'autre, d'un monde à l'autre, sans liens entre eux, sans continuité. Projet de carrière, projet de vie, grands engagements, luttes à finir, monde meilleur, ça nous intéresse, mais ce n'est pas accessible pour la plupart d'entre nous. On nous dit « suicidaires ». C'est pas le cas de la majorité. Non, on cherche plutôt à survivre dans le réel. Pour le reste, on rêve l'ailleurs, l'après-vie. (*Martin, 27 ans*)

Voilà le témoignage typique d'une autre tendance lourde qui traverse le monde des 20-35 ans. Une tendance qui contredit l'hypothèse d'un règlement de compte, d'une revanche de la génération montante face à ses aînés. En celle-ci courants et contre-courants se disputent. La réalité a rarement la logique qu'on lui prête. Moins que [382] jamais nous ne saurions parler de mouvement irréversible dans un sens ou l'autre. Il s'agit plutôt d'éventualités à envisager. Éventualités qui sont fondées dans les signaux et messages que les jeunes nous expriment déjà et aussi dans leurs comportements et attitudes de base.

Par-delà la diversité de leurs situations et de leurs positions, nous avons rencontré chez la plupart une bouleversante lucidité empreinte de dignité et d'une sourde résolution à « passer au travers », et cela même dans les conditions les plus difficiles. « On n'abat pas les murs, on les contourne. C'est plus long, mais ça permet de vivre en même temps au lieu de se casser la tête ou la gueule avec des sauts impossibles. » Transactions, pratiques informelles, solidarité si nécessaire, essais, reprises, pas en arrière pour mieux bondir, noyaux restreints de relations entre pairs comme soutiens, liens amoureux plus durables, nouveau goût de donner la vie, autant de pratiques plus modestes, mais non moins prometteuses. La jeunesse n'a plus de corps social. Mais elle a plus d'âme qu'on ne le dit. Elle y trouve d'étonnantes raisons de vivre, dans un contexte néo-libéral de plus en plus sauvage où il n'y a que des gagnants ou des perdants, version moderne, économique, de la vieille théorie de la sélection naturelle.

Face à cela, on comprend son scandale qui se mue progressivement en quête de sagesse et aussi de fondements plus sensés pour bâtir une cité humaine et une nouvelle relation à la nature, à la vie et aux profondeurs spirituelles. Pratiques douces, patientes, concordantes après des décennies d'idéologies folles, manichéennes, suivies de violences de plus en plus arbitraires. Bien des jeunes cherchent des accords, des raccords vitaux, pertinents, cohérents, efficaces, d'abord sur les terrains, où ils peuvent agir concrètement, là où ils pensent ne plus être piégés. Leur nouveau langage, leurs investissements, leurs objectifs ont en commun un qualificatif central : « humanitaire ». Ils y mettent une telle intensité qu'on peut en déduire une profonde disponibilité à des projets collectifs en ce sens. À ce plan-là, ils n'hésitent pas à en parler dans les termes de vocation, de mission, comme nous allons le

voir dans la suite de ce chapitre de conclusion. Mais voyons d'abord comment se définit la « génération réaliste ».

[383]

La « génération réaliste »

La génération montante porte d'étonnantes ressources hélas trop peu mises à profit par la société. Une équipe d'étudiants et d'étudiantes de l'Université de Montréal en a fait un bilan qui recoupe plusieurs de nos résultats de recherche. « Les 18-30 ans : la génération réaliste », tel est le titre de leur texte publié dans *Continuum* (avril 1991) :

Par les temps qui courent, le contagieux débat sur le conflit des générations, redevenu à la mode, charrie tout simplement une litanie digne d'un idiot ressassant machinalement les mêmes propos *ad nauseam*. À force d'être rabâché, le refrain des *babyboomers* est devenu proverbial : la génération qui succède à la sienne, la soi-disant génération sacrifiée, c'est-à-dire nous individus nés après 1960, ne formons qu'une bande d'écolos-amorphes-apolitisés-individualistes-sans cause et bons à rien.

Combien de fois n'a-t-on pas enduré la condescendance snobinarde des adultes, faisant des jeunes de pauvres sans dessein n'ayant aucune spécificité? Y en a marre d'entendre ce même discours ridicule voulant que, parce qu'ils auraient conquis le monde bien avant nous et fait table rase pour de bon, nous les jeunes, ne serions venus au monde que pour des miettes! Une fois pour toutes, le temps est venu de rejeter en bloc cette vision superficielle de la jeunesse et de définir, au nom d'une collectivité grouillante et riche en réalisations, les assises de la « génération réaliste ».

1. Réalité sociale. Beaucoup plus prévoyante et réfléchie que son aînée, la génération réaliste dément les accusations de désintérêt social par sa forte présence dans les nouvelles associations communautaires et par son infiltration, non pas par des regroupements de masse mais par des interventions individuelles, dans les domaines qui excitent sa curiosité. Consciente des nombreuses tares de la société québécoise, elle ne vise pas, pour les solutionner, à tout chambarder comme la génération antérieure, mais plutôt à s'abreuver du passé et à en faire un complice expérimenté et sage. Compte tenu des ravages causés par les nouvelles épidémies telles que le sida, la prudence est également de mise pour les jeunes.

2. Réalité politique. [...] La génération réaliste est partie prenante du grand projet québécois. Sa prudence la pousse toute [384] fois à rejeter dédai-

gneusement les discours vaporeux et l'attitude de quelques nationalistes folkloriques qui, guitare à la main, déclament la beauté du pays. Pour les jeunes, le Québec de demain verra le jour, à la condition qu'on se prenne en main et qu'on définisse une fois pour toutes un Québec économiquement ouvert avec ses voisins, quoique soucieux de sauvegarder son identité culturelle.

3. *Réalité scolaire.* Constituant le groupe d'individus le plus scolarisé de tous les temps, mais subissant paradoxalement les affres d'une spécialisation de plus en plus exigeante et compétitive, la génération réaliste ne vient à bout de ses études qu'après une longue scolarisation. Cela dit, elle déplore le sectarisme de ses études et le fossé grandissant entre l'enseignement universitaire et les exigences du marché du travail. Le profond désaccord entre la population étudiante et le gouvernement est le signe avant-coureur qu'une fois au pouvoir, la génération réaliste imposera, sinon une réforme, une évaluation du système d'éducation.

4. *Réalité culturelle.* Enfants du multiculturalisme, de l'ethnicité et d'une culture de masse américanisée et envahissante, les membres de la génération réaliste se caractérisent principalement par leur grande ouverture sur le monde, comme en témoigne leur goût prononcé pour les voyages. D'autre part, la relève artistique, forte d'une présence déjà remarquable sur la scène québécoise et n'ayant plus à faire ses preuves, se nourrit à même la continuité d'une tradition qu'elle s'efforce de renouveler et d'adapter à ses besoins.

5. *Réalité économique.* De récession en récession, victime des fluctuations économiques, du chômage et d'un système qui favorise l'élite, le jeune aujourd'hui a institué un nouveau mode de vie, à savoir le partage égalitaire entre ses études, souvent à temps partiel, et sa quête pour la survie qui en conduit plusieurs à entretenir des jobines par-ci, par-là, allant jusqu'au boulot à temps plein. Héritière d'un mode de vie qui saccage la planète, moins soucieuse des intérêts corporatistes, la génération réaliste voit son avenir, il est vrai, organisé de façon écologique.

La jeunesse d'aujourd'hui n'a rien à envier à qui que ce soit. Une chose est certaine : puisque son ascension ne fait que commencer [385] et qu'elle n'a pas encore pris le pouvoir, elle est loin d'avoir atteint son apogée. De tempérament prudent, un tantinet fataliste, pragmatique à souhait, voire réaliste, l'objectif premier de la génération qui coiffera le prochain millénaire, qu'on se le dise une fois pour toutes, vise essentiellement à SE FAIRE UNE PLACE DANS LA SOCIÉTÉ.

Vers la fin de sa vie, on demanda à Sigmund Freud de définir le comportement d'une personne normale. De façon fort inattendue, il répondit sans plus amples développements : aimer et travailler. Pour le père de la psychanalyse, ces deux aptitudes centrales de l'existence

conditionnent la dignité humaine et assurent le mode de vie démocratique. La société de « jeunes », adolescentique, dont les tendances lourdes traversent toutes les générations, passe difficilement ce test de maturité. Celle-ci est indiquée tant par l'amour, la réciprocité, c'est-à-dire la capacité à l'intimité génitale aussi bien que sociale, que par un travail signifiant et utile. Le groupe des 20-35 ans se situe au tournant décisif vers cette double entrée en relation qui conditionne la fécondité.

La fécondité ne concerne pas uniquement la mise au monde d'un enfant, mais représente une énergie de vie instinctive jaillissant à travers la sollicitude pour les autres. La fécondité concerne tout ce que l'humain engendre et livre après lui, tout ce qu'il crée et produit. À l'inverse de la logique actuelle de la majeure partie des discours sur la vie, l'accomplissement de soi survient à travers la transmission aux générations futures : « Je suis ce qui me survit. ⁵¹ » Nous ne croyons pas nous tromper en rattachant cette crise profonde du sens de la vie et de la mort à la crise des institutions, instances nourries de la loyauté, de la fidélité, de la fonction éducative et génératrice des habitants de la cité.

Là-dessus, parmi les pistes qui puissent indiquer quelques nouvelles figures du christianisme dans la société contemporaine, pour les jeunes adultes de la génération des 20-35 ans, l'une ne peut être ignorée : la *perspective vocationnelle*. À la lumière de notre recherche, quelques questions doivent être posées à un domaine demeuré passablement stagnant dans le catholicisme. Le terme de « vocation », qui vient du latin « vocare », appeler, comme bien d'autres expressions appartenant initialement à la sphère chrétienne, a gagné l'univers [386] non religieux. Il évoque un impératif, une exigence intérieure qui amènent une personne à défendre une cause, à s'impliquer profondément dans un champ de l'existence, professionnel, familial ou autre : aimer et travailler. Il comporte un élément d'irrésistible envie d'accomplir quelque chose de valable. Du court texte de l'équipe de rédaction du journal *Continuum* précité ressort cette dynamique. Ces propos d'un jeune homme de 27 ans l'expriment aussi à souhait :

⁵¹ Eric ERIKSON, *Adolescence et crise. La quête d'identité*, Paris, Flammarion, 1972, p. 137.

Après ma première année d'études dans le domaine de la santé, je me suis dis : « C'est ma voie! » Je me sentais confortable dans le rôle d'aider la personne à reconquérir son autonomie, tant physique que psychologique.

L'entrevue de ce professionnel de la santé a donné lieu à l'esquisse de la figure-type de l'« intégré » dans la première section de cette étude. L'intégration personnelle n'a-t-elle d'ailleurs pas à voir avec la vocation? L'impératif personnel se retrouve aussi chez le « marginal dynamique », le « performant », le « converti », l'« explorateur » et l'« engagé ». Toutes ces figures-types, au-delà de leurs particularités, sont traversées par un dynamisme de fond, une volonté de vie. Le même interviewé de 27 ans confie ce qui anime son projet d'intégration : « J'ai le sentiment qu'il me reste encore beaucoup de choses à accomplir. »

Ce qui se défait

Mais la « vocation » humaine s'avère aussi un indicateur de la crise sociopolitique, culturelle, économique et spirituelle contemporaine. Elle marque des ruptures profondes. En réalité, une minorité du groupe des 20-35 ans arrive à surmonter les terribles hypothèques de tous ordres pour se consacrer pleinement à la détermination de son avenir ; d'où la multiplication des profils de l'errant, de l'exclu, du retranché, du révolté, du décrocheur, de l'enfant-roi, sous leurs diverses modalités, souvent très subtiles.

Tout en observant le versant remarquablement dynamique de la génération des 20-35 ans, notre dossier a aussi déployé la crise du « sens du dépassement » au profit de la promotion individuelle, de la propension chez de nombreux interviewés à « s'occuper de moi d'abord », « repartir à zéro ». Cette importance de la reconstruction personnelle, de l'autoprotection, comme il a été montré, se justifie dans un monde marqué par l'incertitude quant à l'avenir, à l'éclatement des repères collectifs, au peu de vraies figures d'adultes. Mais [387] elle devient pathologique lorsque cette quête de soi ne trouve pas d'aboutissant dans l'amour et le travail. La double crise de l'altérité et

du croire indique la difficulté d'atteindre ces buts les plus vitaux de l'existence pour la majeure partie de nos contemporains.

Le point nodal de la crise se manifeste dans la difficulté de vivre une véritable fécondité, tant biologique que sociale : se faire une place dans la société. Le débat révélateur, rapporté dans la quatrième tendance lourde sur la quête d'une pratique de vivant dans un monde habité par la mort, entre la jeune mère qui affirme : « les enfants, ils continuent ce que tu as fait », et un autre interviewé qui rétorque : « moi je veux faire des enfants pour me faire grandir, pour maintenant, pas pour plus tard », met en évidence cet enjeu de fond : vivre pour moi ou pour ce qui me survit. Michel, 26 ans, renvoie cette question à la génération qui le précède :

Ils ont vu et vécu l'avant et l'après d'une époque riche en événements de toutes sortes. Pourtant, socialement, je ne remarque rien de spécial chez eux. On dirait une génération tranquille, voire insipide, et je me demande quelle est sa contribution ou sa marque originale. C'est une héritière qui refuse ses racines ou qui ne songe pas à transmettre ce qu'elle a reçu.

La poursuite obsessionnelle de la réalisation de soi refoule la vocation essentielle à l'éducation, à la transmission aux générations qui suivent et, paradoxalement, ne trouve jamais son accomplissement. Nous soupçonnons que la croyance fort répandue en la réincarnation relève de ce problème fondamental. Erik Erikson observe l'absence de conception globale de la vie en Occident :

Notre conception du monde est comme une voie à sens unique où nous devons progresser sans fin, avec pour seules interruptions les petites et grandes catastrophes, nos vies sont conçues comme des voies à sens unique vers le succès - puis l'oubli rapide. Lorsque nous parlons d'un cycle de la vie, nous voulons dire plus exactement deux cycles en un : le cycle d'une génération trouvant sa conclusion dans la génération suivante, et le cycle d'une vie individuelle progressant vers sa conclusion. Toute portion

du cycle vécue sans qu'on puisse lui donner de signification valable met en danger le sens de la vie et de la mort ⁵².

[388] La surdétermination du vivre sa vie occidental masque peut-être l'échec foncier de nos sociétés tant au plan de la vie que de la mort. Le refus de conclure sa vie, exprimé dans la réincarnation, l'occultation de la mort dans le thème de la vie après la vie, marquent peut-être l'échec de la transmission de la vie, au sens biologique et social. Plus d'héritage, plus d'héritier, que soi-même, vivant à sens unique, sans cette vitale conscience intergénérationnelle.

Derrière ce qui se défait, des pousses nouvelles

Au fond, nous sommes peut-être en quête d'une sagesse qu'on ne trouve nulle part dans notre société. (*Entrevue de groupe*)

C'est là un des traits marquants de cette génération qui a vu et connu tant d'excès de tous ordres, trop souvent arbitraires. Cet appel de sagesse serait-il le premier enclencheur d'une reculturation où se reconjuge ce que la société a séparé, opposé, désarticulé en institutions et spécialisations parallèles et univoques, en idéologies « excluantes », en tribus autoprotectrices, corporatistes? Ces jeunes cherchent à recomposer les diverses dimensions de la vie, hélas! sans trouver des modèles de maturité, des symboliques qui leur permettraient de façonner des représentations nouvelles de ce qu'ils vivent dans la vie réelle. D'où le recours souvent artificiel à la parapsychologie, à l'ésotérisme, à l'extra-terrestre, et chez certains, à la drogue pour fuir, sinon pour se distancer d'une situation présente déstructurée, désstructurante.

À la sagesse s'ajoute la recherche de raisons d'espérer souvent reliée chez eux au procès du peu de qualité spirituelle de la société. Ce besoin d'espérance est tellement fort, qu'ils sont prêts à suivre les

⁵² Erie ERIKSON, *Éthique et psychanalyse*, Paris, Flammarion, 1971, p. 138-139.

marchands de recettes qui promettent le paradis terrestre à bon compte. Les suicides, presque tous marqués par le désespoir, s'accompagnent souvent d'un message d'espérance qu'on trouvera ailleurs. Un indice parmi cent qui marque à la fois le drame spirituel de ces jeunes et la dynamique qui s'y cache ou s'y cherche. Ils ne rencontrent guère d'adultes, parents, professionnels, éducateurs capables de les rejoindre à cette profondeur où se jouent des questions et enjeux de vie ou de mort. Marc, 26 ans, nous dit :

Quand tu n'as plus d'espoir, c'est d'abord en toi que tu craques. Ta conscience se met à voir tout en noir. Tu te replies dans ta solitude. L'autre jour, dans une session sur la croissance personnelle, [389] ils nous ont fait réfléchir sur les comportements fondamentaux : aimer et être aimé, comprendre et créer. Après une grande discussion sur ces belles affaires, il y en a un qui a dit : « Vous oubliez un besoin qui est le plus important pour nous, les jeunes d'aujourd'hui, c'est l'espoir... un espoir vrai, réel, solide, l'espoir d'un monde vivable. C'est l'espoir qui est la base humaine qui te permet de te battre, d'y aller à fond, malgré tout. Sans espoir, l'amour, la justice, l'action, tu n'y crois pas. Tu n'as même plus le goût de comprendre qu'est-ce qui t'arrive. J'ai lu quelque part : "Il ne faut pas qu'en vieillissant, une triste sagesse tienne lieu d'espérance." » On lui a tous donné raison ; on se reconnaissait là-dedans. On est dans une société de plus en plus « pépère », « mémère », une société où l'on se prépare sagement à la retraite, où l'on y soupire déjà après 30 ans. Ça fait pas des enfants forts ! Si c'est ça l'avenir, c'est pas très emballant. Le pire, c'est qu'il y a bien des jeunes qui s'alignent sur cet objectif.

Une société de célibataires

De nombreuses études ont montré la corrélation qui existait dans le Québec chrétien d'autrefois, entre accomplissement professionnel et célibat religieux. Les femmes en particulier trouvaient dans la vie religieuse une possibilité d'échapper à l'exclusivité familiale. La « baisse des vocations » a, de toute évidence, quelque chose à voir avec la caducité sociale et culturelle de cette corrélation. Mais, en contrepartie, ne doit-on pas promouvoir autrement le dynamisme vocationnel du travail ? À l'esprit religieux de la chrétienté on a substitué l'idéal technocratique du Québec moderne. Très dynamisant ! Notamment dans les milieux hospitaliers et de l'éducation, quelques nostalgies

pointent parfois chez les esprits les plus sécularisés ; nostalgies de la gratuité, de la générosité et de la « bonne mesure » des religieux et religieuses dans le rapport aux autres, dans le travail, la gestion du temps et des biens. Aux constitutions qui inscrivait dès les premiers paragraphes les exigences spirituelles et éthiques de la communauté, on a substitué les conventions collectives!

Si les religieux et les religieuses sont en voie irréversible d'extinction, les célibataires, eux, ne le sont pas. On compte près de 40% de personnes « seules » au Québec. Ne faudrait-il pas, dès lors, réfléchir sur les responsabilités sociales et politiques des célibataires? Recherche d'un équilibre, quête de sagesse, souci de se comprendre [390] à partir du passé, procès du corporatisme et du capitalisme sauvage des aînés, ces traits réalistes du monde des 20-35 ans, tracés sur un fond d'incertitudes et de tâtonnements, annoncent peut-être l'émergence d'un nouveau mode de vivre ensemble qui notamment rencontre ce défi.

Crise des vocations ou crise de prophétisme?

Dans le discours ecclésial, dans les études de sociologie religieuse, le thème de la « baisse du nombre des vocations » religieuses et sacerdotales a tenu longtemps le haut du pavé. Puis, on s'est mis à parler des dynamismes du laïcat. Depuis les années 1970, des fournées de laïcs sont sortis des facultés de théologie et se sont vus projetés dans le monde de la pastorale et de l'enseignement. Certains ont doublé leur formation théologique, biblique et pastorale d'études diverses, notamment dans le domaine de la gestion, du travail social ou de la politique.

Certaines communautés chrétiennes, nom qui se substitue peu à peu à celui de la paroisse, sont devenues le lieu d'engagements multiples, rémunérés ou bénévoles. Parallèlement aux paroisses, des mouvements ont vu le jour, des regroupements de chrétiens et de chrétiennes constitués en associations, en « communautés nouvelles », en mouvements de prière, en église de femmes ou de marginaux. Les communautés religieuses mourantes ont développé la catégorie dite de « membres associés », dans le but d'« associer » des laïcs à leur spiri-

tualité et à leur mission, sans les obligations communautaires et religieuses strictes. Les monastères conservent davantage de continuité tout en s'interrogeant sur les finalités nouvelles de leur radicalité communautaire.

Nous avons vu nombre de jeunes, femmes et hommes, aller et venir dans ces mouvements où il est difficile d'accéder à une permanence de l'engagement. Nous pointons ici le premier lieu de la « crise vocationnelle » : la mobilité des membres. Mobilité signifie au premier chef « déplacements », modifications de parcours.

Mobilité contemporaine

Il faut rappeler que le premier motif de la culture de changement, outre les facteurs bien connus de l'urbanisation et l'industrialisation, est l'extension de la durée d'existence et la multiplication conséquente [391] des « tournants de la vie ». L'enfance comporte au moins deux à cinq tournants - la garderie, la pré-maternelle, la maternelle, l'école primaire -, l'adolescence, de deux à cinq aussi, répartis entre 10 et 20 ans, entre 20 et 30 ans... L'âge adulte est marqué par les changements de carrière, l'arrivée des enfants, leur développement, leur départ, la ménopause, les phases psychologiques des décennies, la pré-retraite, la retraite active et le déclin définitif des forces physiques.

Si la vie est tissée de multiples mutations, la vocation l'est aussi. Il est difficile, dans ce contexte, d'orienter toutes les formes d'association ecclésiales vers des missions et des écoles spirituelles particulières. Le contexte de mobilité et de mutation n'exige-t-il pas des types d'appartenance définis à partir des éléments fondamentaux de la foi chrétienne? Les quatre axes de la première communauté chrétienne nous renvoient à ces exigences initiales : enseignement, fraternité, fraction du pain - en son sens matériel et spirituel qui fonde la communauté humaine et ecclésiale -, prière (*Actes* 2,42). Peut-être faudrait-il resituer les spiritualités et types d'engagements particuliers comme des affluents de ces grands fleuves.

De même, peut-être faudrait-il en revenir de cette opposition des années 1970 entre spirituels et politisés. Bien des jeunes se sont épuisés, tant dans l'hyper-affectivité et l'émotivité de l'effervescence

spirituelle, que dans l'activisme et le militantisme de l'engagement. Inutile de souligner l'affrontement socioculturel entre la révolution affective et les utopies politiques qui sous-tend ces deux projets. « Retrouver l'équilibre », disent souvent les jeunes de 20-35 ans interviewés pour ce dossier.

Besoin d'appartenance et de stabilité

Bien que la dynamique de changement traverse les générations, en particulier celle des 20-35 ans, le désir vocationnel fondamental demeure : donner sa vie. « J'ai toujours eu le goût d'évangéliser, de donner ma vie. Mais où sont les lieux d'ancrage? Où mon projet de vie et de foi pourrait-il s'enraciner? » Rappelons-le, nous avons découvert chez plusieurs jeunes le secret désir de se dépasser, le besoin de mise au défi. Souci de compétence, de générosité sociale, procès de la médiocrité qui prévaut dans les milieux de l'éducation et du travail. Génération réaliste mais surtout insatisfaite des aspirations de la génération qui précède, vidées de leur substance.

[392] Notre dossier a levé le voile sur de nombreux défis, tant sociaux que spirituels. Le christianisme comporte des ressources d'humanité et de sagesse qui le rendent particulièrement apte à les relever, en collaboration avec la société civile. Nous avons mentionné le besoin de guides spirituels adultes qui éclairent sans contraindre ; le besoin de repères, d'un principe de réalité qui affronte lucidement les tensions mort-vie à l'œuvre dans l'existence. La dynamique intergénérationnelle trouve en outre encore un lieu d'expression symbolique à l'intérieur des rites d'initiation et du mariage. Encore faut-il savoir ressaisir par le langage et le rituel ces aspirations sociales, culturelles et spirituelles vitales. Nous avons, nous semble-t-il, posé les jalons d'une parole et d'une action prophétiques, propres à inspirer tant la communauté célébrante et priante que fraternelle et communautaire.

La vocation trouve là son sens le plus fondamental : approfondir l'Évangile en vue du service du monde. Recouvrer l'intention essentielle de la foi chrétienne qui n'incite pas à changer de monde mais à changer le monde. Remobiliser les paroles et expressions de la foi dans la difficile mais passionnante poursuite de Dieu dans un monde

dont les assises mêmes de la vie sont ébranlées. Captivé par sa crise vocationnelle interne, crise du reste rattachée à l'épuisement de la signification symbolique de l'exclusivité du célibat, en particulier mâle et sacerdotal, notre église accorde trop peu d'attention à la crise de fécondité des individus et des institutions de la société globale qui entraîne la sienne propre, et réinterroge son prophétisme en matière même de vocation.

Nous avons dit en introduction que les jeunes eux-mêmes étaient les premiers auteurs de ce dossier. Dans cette conclusion générale nous donnons le dernier mot à une des leurs.

Les générations se succèdent, se critiquent, s'intègrent et se démarquent. J'appartiens à la génération post « baby-boomer ». Dans un premier temps je vais décrire le contexte et les rapports de cette génération aux autres.

Les acquis des traditions et des valeurs d'avant la décennie 1960 ayant été évacués, la nouvelle génération montante (la mienne) moins nombreuse que ses aînés se voit confrontée à des culs-de-sac de tous ordres que ne connaissaient pas leurs aînés revendicateurs aux cheveux longs.

Toutes nos énergies sont investies dans la recherche d'une survie. Recherche d'un travail alors que le chômage est en hausse [393] et que l'emploi à temps partiel prolifère. Recherche d'un équilibre affectif alors que la révolution sexuelle de leurs aînés fut un facteur qui entraîna la dislocation de la cellule familiale traditionnelle. Le lot de misères affectives qui en résulta traumatise la nouvelle génération montante qui tente de rebâtir un monde bucolique où l'amour est une réalité stable. Cette nouvelle génération est aussi confrontée à la recherche d'un sens à la vie.

En présence des impasses dans lesquelles leurs aînés les ont projetés, les jeunes s'efforcent de s'appuyer sur des points de repère afin de s'en sortir. Les points de repère traditionnels ayant disparus et les recettes utopiques de leurs parents ne fonctionnant plus, ils deviennent pragmatiques. Ils s'appuient sur eux-mêmes, se cristallisent en un moi qui se veut fort, illusoirement. Le passé étant révolu, le futur incertain, il n'y a plus que le présent. C'est l'aplatissement du temps présent, l'importance de l'ici-maintenant. L'hédonisme règne en maître. Les intérêts sociaux sont tournés vers des satisfactions instantanées.

Travail, affectivité et sens à la vie étant fortement compromis, l'accessibilité au bonheur est on ne peut plus problématique. Après avoir été gâtés, nous voilà sacrifiés! C'est difficile à prendre! Nos aînés immédiats ont fait le plein, même des contestations payantes. Ils ont le culot de nous dire : « Vous êtes des vieux de 20 ans, nous des jeunes de 40-50 ans! »

Centrés sur leur retraite, bardés de conventions collectives et de sécurités d'emploi, les « baby-boomers » de la quarantaine avancée regardent avec mépris et étonnement les nouvelles générations qu'ils trouvent apathiques et désengagées. Ils reprochent aux jeunes de ne pas se prendre en main et paradoxalement ils leur refusent l'entrée au marché du travail en protégeant leurs emplois par exemple. Riches de leurs contestations, ils font preuve d'indépendance et portent les oeillères de leurs acquis et de leurs assurances. Comment peuvent-ils nous reprocher un manque d'effort de conciliation pour former un couple stable, un manque de confiance en nous-mêmes alors qu'ils ont tout pris, y compris tous les mécanismes de revendication pour s'imposer à la société? Le fossé ne cesse de se creuser entre eux et nous.

[394] Nous sommes dans une société malade, impuissante devant des problèmes de plus en plus complexes qui affectent la majorité des gens. Mais les problèmes qui nous scandalisent le plus, ce sont ceux qu'on crée artificiellement et qu'on pourrait très bien éviter sans augmenter les déficits budgétaires! Qu'est-ce qui nous empêche d'être plus solidaires, plus responsables, plus moraux? Un voeu pieux, me direz-vous. C'est justement ce genre de réaction cynique que nous reprochons à tant de nos aînés contestataires qui ne semblent plus croire à rien ni personne... autres qu'eux-mêmes! (*Marie Claude, 23 ans*)